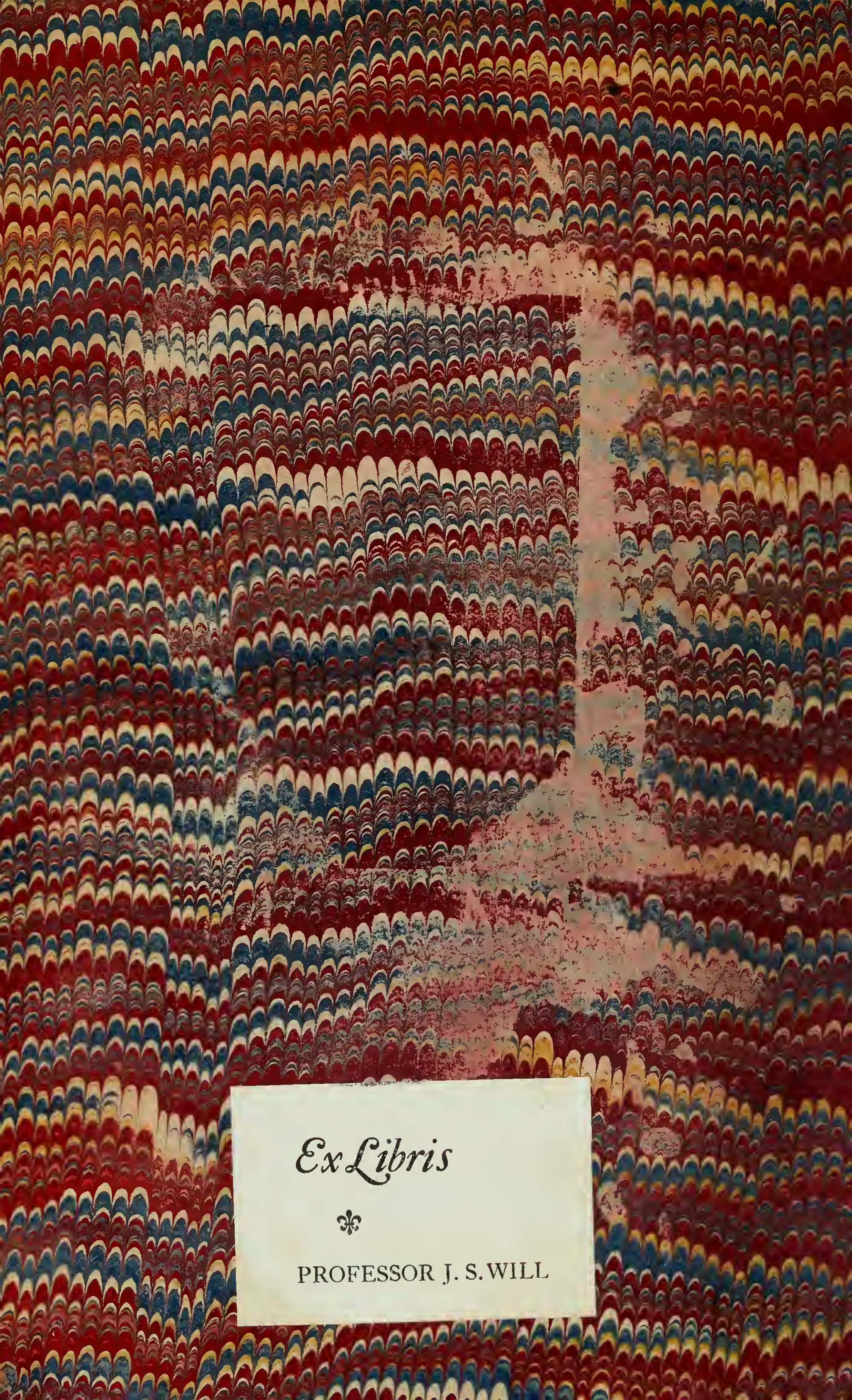
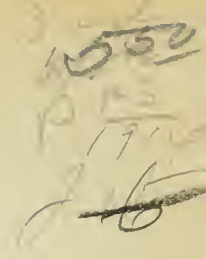

3 1761 07967465 1


Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



4(



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

F. PONSARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXVI

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

F. PONSARD


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

F. PONSARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXV

PONSARD

ESQUISSE DE SA VIE ET DE SON ŒUVRE

PONSARD

ESQUISSE DE SA VIE ET DE SON ŒUVRE

Une après-midi du mois d'avril de l'année 1843, l'acteur Bocage lisait à mon foyer, dans un petit cercle intime où se trouvaient réunis MM. de Lamartine, Sainte-Beuve, Mignet, etc., la tragédie de *Lucrèce,* œuvre encore inédite d'un jeune poëte de la province, inconnu à Paris, et qui se nommait Ponsard.

Vingt-trois ans après, dans la soirée du 27 février 1866, l'illustre auteur de *Lucrèce,* d'*Agnès de Méranie,* de *Charlotte Corday,* etc., l'un des quarante de l'Académie française, me faisait l'honneur de lire chez moi, devant un nombreux auditoire, deux actes manuscrits de son *Galilée,* drame inachevé encore, mais auquel on pouvait déjà prédire toute la faveur du public.

Durant cet intervalle de près d'un quart de siècle, le poëte, chose rare, était resté fidèle à la noble muse qui lui avait dicté sa première œuvre. L'homme, chose plus rare encore, peut-être, avait gardé dans son cœur le souvenir et le culte des amitiés premières. De là, tout un ensemble de physionomie, toute une personne morale et littéraire très-distincte, très-digne, dans un temps où elle forme contraste avec ce qui l'entoure, d'admiration, de respect et de sympathie. De là, pour ceux qui ne l'ont jamais perdu de

vue, une satisfaction extrême à dire aujourd'hui ce que, dès le premier jour, ils avaient pensé de l'homme et de l'œuvre.

Rappelons-nous le moment où la tragédie de *Lucrèce*, jouée pour la première fois au théâtre de l'Odéon, — 22 avril 1843 — y produisait un effet inattendu, qui retentissait dans tout Paris.

Le romantisme régnait[1], mais d'un règne vieillissant et qui se prolongeait, comme il arrive, dans l'appareil plus que dans l'exercice de la souveraineté. Victor Hugo siégeait à l'Académie; Alfred de Vigny allait y entrer; Lamartine, qui en était depuis longtemps, jetait tout l'éclat de son génie aux obscurités de la politique; Sainte-Beuve se cantonnait dans Port-Royal, tandis que leur maître à tous, Chateaubriand, du fond de son ennui, à l'abbaye aux Bois, prêtait l'oreille aux vers de Racine, applaudissant, comme l'eût fait à Saint-Cyr le roi Louis XIV, les grâces décentes, l'art classique de la jeune et déjà glorieuse Rachel.

Pour tout dire, on avait assez du romantisme. Il avait eu trop d'emportement, il avait fait trop de bruit. Ses plus sincères partisans lui gardaient une secrète rancune pour n'avoir pas tenu tout ce qu'il promettait. Les esprits étaient fatigués de violences théâtrales ; on désirait un art plus tranquille.

Par un de ses mérites les plus apparents, la tragédie de *Lucrèce* répondait à ce désir. Le calme et la simplicité de cette belle figure antique produisirent à la représentation un effet extraordinaire. L'émotion fut vive, la surprise encore plus ; l'une et l'autre s'exprimèrent par des applaudissements

1. Je me sers à regret, pour abréger, de ces deux termes impropres mais reçus : *romantisme* et *classicisme*.

enthousiastes. Avant d'avoir pu se mettre en garde, la critique fut entraînée par un succès si franc. Les femmes voulaient connaître le jeune auteur; les salons s'ouvrirent à lui; on l'entoura, on le fêta, on le combla de louanges : jamais plus riant accueil de la gloire n'étonna plus candide et plus timide vainqueur.

François Ponsard avait alors vingt-neuf ans. Il nous arrivait de sa province plein de loyauté, d'embarras, de gaucherie, fier et craintif. Son histoire était courte et sans la moindre aventure. Né en 1814, le 1er juin, à Vienne en Dauphiné, d'un père avocat, destiné par ses parents à la profession du barreau, il avait fait à Lyon ses études universitaires, son droit à Paris, son stage dans sa ville natale : c'était là tout.

Cependant la vocation poétique s'était éveillée dans cette existence obscure ; le génie de Byron travaillait ce doux esprit. Tout en achevant son cours de droit, Ponsard écrivait en vers une traduction du poëme de *Manfred;* il la publiait à ses frais, faute d'éditeur — 1837 —; elle passait inaperçue, cela va sans dire; mais le traducteur désappointé ne se laissait pas décourager. De retour à Vienne, où il se faisait inscrire au tableau des avocats, il y reprenait avec ardeur ses études et ses travaux littéraires.

Tout en lui et autour de lui favorisait l'éclosion du plus noble talent. D'un naturel porté à la méditation et tourné d'instinct vers les choses grandes, notre poëte, du haut de sa colline, de son petit enclos sur le mont Solomon, que l'histoire et la légende [1] ont doublement consacré, embrassait, de son

1. Jules César avait fait construire sur ces hauteurs des fortifications qui protégeaient la ville, d'où le nom de « mont du Salut », *Salutis mons*. Par corruption, peu à peu, le peuple en vint à dire *mont Salomon,* et à s'imaginer que les ruines de la forteresse romaine marquaient l'emplacement d'un palais du roi d'Israël.

regard sérieux, des horizons solennels. A ses pieds, la courbe du fleuve et le perpétuel grondement de ses flots rapides; partout dans la campagne, les vestiges, les noms imposants de la grandeur romaine; à la ville, quand il y descendait, le musée, la bibliothèque, riches en précieux débris des temps latins; l'entretien et l'exemple de bienveillants érudits; les mœurs honnêtes qui laissent à l'âme tout son recueillement, à l'intelligence toute sa vigueur. Joignons-y, en toute saison, les amusements, les exercices salubres de la vie champêtre : la chasse, la pêche, les moissons, qui mettent l'homme en rapport constant avec la nature, et nous aurons, pour une organisation bien tempérée, pour une imagination formée de raison et de poésie, le cadre le plus heureux qui se puisse souhaiter.

C'est dans ce cadre, à la fois simple et grand, pendant quatre années d'une existence simple aussi, mais non vulgaire, toute imprégnée d'une saine atmosphère de campagne, de famille et de bonne latinité, que fut conçue, méditée, achevée sans précipitation, sans le moindre souci de succès ou de fortune, la tragédie de *Lucrèce*.

Cultivé avec amour, nourri d'une sève généreuse, caressé d'un double rayon de Tite-Live et de Corneille, ce beau fruit arrivait lentement à sa pleine maturité. La main d'un ami le cueillait et venait nous l'offrir. On l'admirait. — Jusque-là, rien que de spontané, de sincère, d'heureux; mais bientôt tout allait changer.

Le succès de *Lucrèce* eut la disgrâce de se rencontrer avec l'échec des *Burgraves*. Ce fut pour les zélés romantiques une cause d'irritation. Ils se crurent offensés. « Il faut nous venger de cet affront », avait dit, au sortir de la première représentation, l'un des plus bouillants de la bande.

On alla répétant de proche en proche ce propos inconsi-

déré. Il devint le signal d'une hostilité bruyante; il fut l'inspiration malheureuse de tout un système d'attaques où les lois de la saine critique ne furent pas toujours respectées, et qui n'avança guère non plus le public dans l'intelligence des lois de l'art[1].

Les fanatiques de l'école ne voulaient voir dans *Lucrèce* et dans son triomphe qu'une réponse insolente à la préface de *Cromwell.* On crut, ou plutôt l'on feignit de croire que Ponsard, en écrivant sa pièce, n'avait eu d'autre dessein que d'insulter à la gloire de Victor Hugo, et de se dresser contre lui en restaurateur de la tragédie dépossédée. Il fallait châtier tant d'arrogance. La raillerie tomba dru comme grêle sur l'œuvre et sur l'auteur. Le dénigrement suivit de près. On se targuait de zèle pour les principes. Était-ce de bonne foi ? Il est permis d'en douter.

Les romantiques désintéressés, indépendants, hors d'école, avaient applaudi la pièce nouvelle, sincèrement comme elle avait été écrite, sans arrière-pensée, sans y voir ce qui n'y était pas : un manifeste, une attaque systématique, un *affront* à Shakspeare et au génie moderne. Lamartine tendait la main à Ponsard ; Sainte-Beuve refusait aux *hugolâtres* — c'est ainsi que l'on parlait alors — qui l'en sollicitaient, de désavouer publiquement sa première impression intime, très-favorable à *Lucrèce.* Chose embarrassante aussi, c'étaient madame Dorval et Bocage, les plus vaillants interprètes du drame romantique, qui, chaque soir, attiraient la foule à l'Odéon et la passionnaient pour *Lucrèce.* L'auteur de *Chatterton,* enfin, dans l'intégrité de sa pensée solitaire, expri-

1. Il va sans dire que Victor Hugo n'était aucunement l'inspirateur de ce soulèvement du romantisme. Les hommes de génie n'ont point de ces colères puériles.

mait cette opinion : « Toute la presse vient de louer *Lucrèce* pour ses qualités classiques, tandis que son succès vient précisément de ses qualités romantiques : détails de la vie intime et simplicité de langage. — Venant de Shakspeare par *Coriolan* et *Jules César* [1]. »

Il est temps de dire un mot de cette tragédie de *Lucrèce*, si diversement comprise, qui, selon l'expression de Lamartine, marque une date [2], et demeure dans son ensemble, malgré quelques qualités supérieures dans les ouvrages qui l'ont suivie, la composition la plus dramatique du théâtre de Ponsard.

Dans le choix d'un tel sujet et dans la manière de le traiter, l'auteur montrait de prime abord l'instinct du grand art.

Une catastrophe domestique dont la plus humble existence peut être frappée, l'honneur d'une femme outragé, entraînant après soi la chute d'une empire, c'est là une de ces fatalités

1. Alfred de Vigny, *Journal d'un Poète,* Michel Lévy, 1867.

2. Au moment où Bocage, qui venait de lire avec une grande puissance dramatique le manuscrit de *Lucrèce,* en posait le dernier feuillet sur la table, Lamartine se leva vivement, et, s'adressant à nous que l'émotion rendait muets : « Messieurs, s'écria-t-il, nous n'oublierons pas cette lecture. Ce que nous venons d'entendre est l'œuvre d'un vrai poète. Cette œuvre *marque une date.* C'est une jeune génération qui nous arrive, avec un esprit nouveau. La France grandit, messieurs, » reprit-il avec l'accent d'une joie généreuse.

Six mois plus tard, après la première représentation de *Lucrèce,* M. Victor Hugo disait, d'un sens plus froid : « C'est bien, c'est très-bien, mais ce n'est pas un accroissement. »

Plus tard encore — 4 décembre 1856 — M. Désiré Nisard, confirmant, avec l'autorité de son grand goût classique, l'impression première de Lamartine, disait en pleine Académie : « Lucrèce est restée *une date littéraire.* »

Réponse au discours de réception de M. Ponsard à l'Académie française.

vengeresses, un de ces nœuds tragiques dont tous les hommes, dans tous les temps, sentiront en frémissant la terrible étreinte. Rien de plus austère, rien de plus grand, rien de plus éloigné de ces accidents anecdotiques de la vie bourgeoise d'où le théâtre contemporain a voulu tirer ses larmes et ses sentences.

Si l'honneur de Collatin nous intéresse, c'est qu'il est aussi l'honneur de Rome. Si la folie de Brutus nous épouvante, c'est que nous y sentons l'iniquité de Tarquin et la proche vengeance des dieux. Si le fer qui tranche les jours de Lucrèce nous donne le frisson tragique, c'est qu'il a tranché du même coup toute une période de la vie d'une grand nation. Soit habileté, soit instinct, Ponsard, dans la conduite de sa pièce, unissait constamment, et sans qu'il fût possible de les distinguer, l'intérêt politique et l'intérêt domestique du sujet qu'il s'était choisi. Il faut noter ce trait qui caractérise toute son œuvre, et qui, dans *Charlotte Corday,* rappellera la touche des plus grands maîtres. Dans les trois premières tragédies de Ponsard, *Lucrèce, Agnès de Méranie, Charlotte Corday,* ce qu'un historien contemporain[1] appelle les *lois majeures,* c'est-à-dire les lois qui gouvernent les races, les sociétés, les États, entrent en conflit avec les *lois mineures,* auxquelles chaque homme, dans sa vie propre, est soumis. La vie de Lucrèce, la vie d'Agnès, la vie de Charlotte sont offertes en sacrifice à la divinité mystérieuse, avide de sang humain, qui préside à la destinée des peuples. On les plaint, on les pleure, ces héroïnes sacrifiées, mais on sent en elles la victime immolée au salut de tous, et ce sentiment élève l'âme à la hauteur de l'art éternel, qui sait, comme la nature, trouver la vie dans la mort.

1. H. Th. Buckle, *Histoire de la civilisation en Angleterre,* t. I, ch. v.

Dans ces trois tragédies aussi, et c'est encore là un trait saillant, la figure principale étant une femme, la fatalité historique est tempérée par la douceur de l'héroïsme féminin, qui répand sur le sombre tissu du drame je ne sais quel charme attendrissant, dont l'héroïsme viril n'a pas le secret.

Dès la première scène de *Lucrèce,* ce charme agit sur nous. Un tableau plein de grâce en sa sévérité nous montre l'épouse romaine, assise à son foyer, au milieu de ses femmes, présidant à leurs travaux, dans l'attente de son époux; c'est l'idéal féminin, tel que l'avait conçu le génie antique. Un tableau du même genre, la lecture du roman de *Lancelot,* faite à la reine, dans l'intérieur du palais, par sa fidèle Marguerite assise à ses pieds, ouvre semblablement le drame d'*Agnès de Méranie,* et nous donne, comme la quenouille de Lucrèce, une image de la vie féminine, transportée dans le moyen âge. Les faneuses dans la prairie, le salon de madame de Bretteville, où Charlotte entre *à pas modestes,* au doux bruit de la louange et *comme au murmure de sa bonne renommée*[1], qu'est-ce encore, sinon, sous son aspect le plus moderne, la touchante intimité du cœur féminin, la poésie pénétrante de ses horizons rapprochés?

On n'a pas, ce me semble, assez remarqué cette note dominante dans le théâtre de Ponsard. Elle eût, mieux que tout le reste, aidé la critique à déterminer la part du romantisme dans ces tragédies classiques. Du moment que la femme, citoyenne ou reine, il est vrai, mais épouse, fille, amante ou mère, y occupait la première place, il s'ensuivait pour un artiste tel que Ponsard, chez qui le rhythme et l'image concordent toujours avec la pensée, l'abondance et

1. D. Nisard, *Réponse au discours de réception de M. Ponsard à l'Académie française.*

l'importance des scènes domestiques : la maison, le foyer, la famille, tout un monde circonscrit, étranger à l'abstraction, inaccessible à la rhétorique, plein de détails pittoresques, vivants et charmants, en dehors duquel la femme, même héroïque, n'a jamais pu être imaginée dans aucun temps par un vrai poëte.

Par la politique virile, avec son langage ferme et précis, Ponsard s'apparentait à Corneille; par le sentiment lyrique et idyllique de la vie féminine, il semblait un frère d'André Chénier, et prenait sa part d'héritage dans les plus pures richesses de l'art moderne.

La tragédie de *Lucrèce* était le produit heureux de cette double inspiration, à laquelle un talent très-vrai, mais inexpérimenté encore, ne commandait pas entièrement. On y sentait un peu trop la présence des maîtres, le proche souvenir des fortes études, et, jusque dans les hardiesses, une sorte de timidité respectueuse. Cependant le souffle de la nouveauté romantique se jouait, dans cette œuvre juvénile, des disciplines de notre vieux goût classique. Les *unités* sacramentelles n'y étaient observées que d'une manière très-large, et sans vaine superstition. Le pastiche du songe de Lucrèce était plus que racheté par l'invention des personnages de Sextus et de Tullie; par l'apparition fatidique, et comme inutile à l'action, de la sibylle de Cumes; et surtout par ces scènes, inouïes au Théâtre-Français, qui suivent la mort de Lucrèce, et qui, détournant de son corps inanimé l'attention du spectateur, ouvrent soudain, au cri de la vengeance populaire, les lointains enflammés de la liberté romaine.

Jean-Jacques, dans ses *Confessions*[1], parle du plan d'une tragédie en prose de *Lucrèce* où il se proposait, dit-il, d'*atterrer*

1. Partie II, livre VIII.

les rieurs, bien qu'il *osât laisser paraître encore cette infortunée quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre français.* Ponsard prit au plan de Rousseau, ou plutôt, car il est fort à croire qu'il n'y songeait pas, il prit dans la gravité de sa propre pensée l'audace que célébrait le philosophe genevois. Le génie de l'actrice, Marie Dorval, qui créait le rôle de Lucrèce, la grande attitude de Brute, admirablement rendue par Bocage, imposèrent le respect, et continrent le rire du parterre. Mais, au nom des principes de la poétique française qui veut que tout prenne fin au coup de poignard, la critique blâma ces scènes hardies. Les romantiques, au lieu de les revendiquer comme *venant de Shakspeare par Jules César,* confondirent toute la pièce dans une même aveugle et violente réprobation. Pour en finir avec ce succès importun, on n'épargna ni le dédain affecté ni le rire moqueur : on fut injuste à cœur joie.

Que faisait pendant tout ce tapage notre auteur étonné? Se refusant à écrire, comme l'y exhortaient les classiques belliqueux, une préface à l'instar de la préface de *Cromwell,* qui fût un manifeste, une arme de guerre, il reprenait le chemin de sa colline. Il s'en retournait silencieux vers sa mère, vers ses obscurs amis. Le fusil sur l'épaule, en compagnie de son chien, il allait par les bois, par les sillons, rêvant — ses lettres d'alors l'attestent — non à ses succès, non à sa fortune, mais à l'avenir de l'art théâtral, et à ce que la faveur du public lui permettrait, peut-être, d'y apporter de renouvellement.

Il esquissait le plan d'*Agnès de Méranie.* Dès ce temps, il songeait à faire revivre, sous la forme dramatique, les personnages épiques ou légendaires de notre Révolution.

Trois années se passèrent de la sorte, après le succès de *Lucrèce,* sans que rien parût changé dans l'existence du poëte.

Elle restait, après comme avant, studieuse et discrète. En 1846, Ponsard revenait à Paris avec une tragédie nouvelle, aussi étranger que la première fois aux jalousies, aux perfidies et à toutes les mauvaises passions de la concurrence littéraire. Mais bientôt, à l'accueil qui lui fut fait, il sentit ces passions conjurées autour de lui. Le persiflage, le sarcasme, tout ce qu'il y a de plus déconcertant pour la naïveté du génie, redoublèrent lorsqu'on vit qu'une première attaque n'avait pas suffi à décourager le jeune auteur.

Pendant ces trois années, il faut le dire, un concours de faits où sa volonté n'avait point eu de part l'avait comme officiellement enrôlé sous la bannière de la réaction classique. En 1845, l'Académie française lui décernait le *prix de tragédie,* fondé en 1831, *pour opposer une digue aux envahissements du romantisme.* Comme à tout artiste heureux, il était venu à Ponsard des imitateurs compromettants[1]. Bon gré, mal gré, il se voyait proclamé chef d'école : de l'*École du bon sens,* répétaient, non sans malice, les auteurs passés de mode.

Agnès de Méranie, qui se ressentait un peu des effets d'une critique acerbe sur la conscience timorée, sur la vocation encore indécise de Ponsard, n'enleva pas, comme l'avait fait *Lucrèce,* par la franchise des défauts et des qualités, un auditoire sans prévention; elle reçut à la première représentation un accueil douteux. Les journalistes démontrèrent, dès le lendemain, qu'il n'y avait là, comme on l'avait pu prédire, qu'une pâle copie des auteurs du XVIIe siècle. On égala Ponsard à Campistron, aux tragiques du temps de l'Empire. On se garda bien de relever les beautés exquises, poétiques et

1. « Je crois que j'ai abusé de la *couleur locale,* écrivait Ponsard à un ami, et voici *Virginie* (tragédie de M. Latour Saint-Ybars) qui en abuse encore plus que *Lucrèce.* L'imitation est comme un microscope où l'on voit ses défauts grossis. »

pittoresques, qui rachetaient dans *Agnès* la faiblesse du nœud dramatique[1]. On ne parla ni de la vigueur du style, ni du pathétique profond de quelques scènes, comparables à ce qu'il y a de plus achevé au théâtre; et, comme la pièce était médiocrement jouée par des acteurs vieillis, le public ne protesta pas contre les arrêts de la presse qui conclut, à la pleine satisfaction des envieux, au néant de Ponsard, de son œuvre et de son *école*.

Cette rigueur excessive, et la joie que l'on voyait paraître à certains visages furent pour Ponsard un sujet de trouble. Enclin au doute et à l'opinion de soi la plus modeste, il entra en défiance de ses propres forces; il crut avoir perdu l'amitié du public. Une hésitation pénible s'empara de son esprit.

1. Après vingt ans de silence et d'injustice, la pièce ayant été écartée du théâtre par l'influence des dévots, qui ne pouvaient souffrir d'entendre à la scène le personnage odieux du grand inquisiteur, ni les imprécations du roi Philippe contre la Rome papale, les beautés d'*Agnès de Méranie* obtenaient dans un cercle d'élite — 11 avril 1866 — une juste réparation. Mademoiselle Favart, assistée de M. Édouard Thierry, alors directeur du Théâtre-Français, qui lui donnait la réplique, prêtait à la reine Agnès tout le prestige de sa beauté et de son talent. Elle portait l'émotion dans tous les cœurs en disant ces vers si touchants du troisième acte :

Philippe! mon seigneur! chère âme de ma vie!
Va! c'est bien à toi seul que je me sacrifie.
Que n'es-tu, comme moi, de ces humbles esprits
Qui bornent tous leurs vœux sur des êtres chéris,
Et sont reconnaissants aux honneurs de ce monde
De ne pas visiter leur retraite profonde!
Nous partirions ensemble. Il est dans mon Tyrol
Des bords hospitaliers plus que ce triste sol.
O mes bois, mes vallons, ma campagne connue,
Comme je guiderais chez vous sa bienvenue!
Immenses horizons, de quel geste orgueilleux,
Je lui déroulerais vos tableaux merveilleux!
Et quel bonheur d'entendre, à son bras suspendue,
La lointaine chanson tant de fois entendue!

Acte III, scène III.

La critique le dérouta. Il s'effraya de Shakspeare, vers lequel il allait, se rejeta vers Racine, et jamais il ne retrouva plus, même après d'éclatants retours de l'opinion et son talent mûri, l'essor libre et l'originalité de sa verve première [1].

Le mouvement réformiste des années 1847 et 1848, auquel, par ses opinions libérales et par son amitié pour Lamartine, Ponsard se trouvait naturellement associé, l'arracha à ses incertitudes littéraires. La lecture de l'*Histoire des Girondins,* qui passionnait alors la France, le ramena à ses premières pensées touchant les sujets dramatiques qui se présentaient en foule dans l'histoire de notre révolution; elle fit surgir dans son imagination la figure républicaine de Charlotte Corday. D'une verve toute ravivée, il écrivit les premiers actes de cette belle tragédie, qui n'a pu rester au répertoire [2], mais qui reste dans notre mémoire à tous, précisément par les fiers accents qui l'ont fait bannir du théâtre, et comme un modèle parfait du grand dialogue politique.

Pendant que le poëte travaillait à sa tragédie, ses amis proclamaient la république. Les institutions nouvelles lui donnaient, comme à toute la jeunesse d'alors, le désir et l'espoir de la vie publique. Ponsard demanda à ses concitoyens leur suffrage pour prendre place à l'Assemblée constituante. Il s'en fallut d'un très-petit nombre de voix que sa candidature ne réussît.

Reprise après ce mécompte personnel, la tragédie de *Charlotte Corday* s'acheva sur le déclin de la République, au milieu

1. Il est curieux de suivre, d'édition en édition, les changements faits par Ponsard à sa tragédie de *Lucrèce.* Toutes ces retouches sont dans le sens de l'atténuation, de la correction timorée, de la clarté prosaïque, substituées aux hardiesses poétiques.

2. On parle aujourd'hui de la reprendre. Après un intervalle de quinze années, elle aurait pour un auditoire tout nouveau un grand attrait de

du mécompte général qui déconcertait le pays. Des plus généreuses illusions, on retombait à l'indifférence. A mesure que le poëte avançait dans son œuvre, le souffle épique des *Girondins,* qui l'avait enflammé au début, faiblissait, et peu à peu expirait. Troublé, hésitant, Ponsard ne travaillait plus en pleine liberté d'esprit.

« Figurez-vous, écrivait-il à ce propos, que ma pièce tourne au théâtre allemand ; il y a des changements de décor dans le même acte ; il y a des personnages qui paraissent et disparaissent, et dont il n'est plus question ; enfin, il n'y a aucune espèce d'unité. Je ne m'en effraye pas autrement. Ce n'est pas la charpente du drame ou de la tragédie qui est à mes yeux une question d'école. Qu'on fasse comme on voudra, pourvu que le langage soit simple et naturel, pourvu que les incidents soient possibles, et que les caractères et les passions se développent avec vérité. Mais, si je donne, à ma troisième œuvre, une *Charlotte* telle que je la conçois, on croira que je fais amende honorable, que, instruit par un échec, je cherche le succès de tous côtés, etc... Puis il y a des difficultés sérieuses : la rigueur d'une histoire trop rapprochée, les fils ou filles encore vivants des personnages qu'il faut mettre en scène ; la censure, le danger qu'il y a pour l'auteur à faire parler des gens qui ont la réputation d'avoir très-bien parlé, et bien d'autres écueils. Cependant, le sujet est beau. Je le traiterai, sauf à ne pas le destiner au théâtre, sous forme de poésie dramatique. »

Quand la tragédie de Ponsard, où mademoiselle Rachel refusa de jouer, *la fière Melpomène n'osant pas échanger son diadème de camées antiques contre le bonnet normand de*

curiosité et serait pour le Théâtre-Français une occasion éclatante de montrer qu'il est toujours, et selon les temps, l'initiateur et le consécrateur des grandes œuvres de notre art national.

Charlotte Corday[1], fut représentée au Théâtre-Français — 23 mars 1860 — le désaccord était complet entre le langage républicain de la petite nièce de Corneille et la disposition d'esprit de ceux qui l'écoutaient. La pièce, bien qu'elle fût une confirmation du talent de l'auteur de *Lucrèce* et qu'on ne pût s'empêcher d'en admirer le grand sens historique, les caractères bien tracés, le style mâle et pur, fut écoutée froidement. L'enthousiasme poétique s'était éteint dans les âmes avec l'enthousiasme politique ; l'amour du beau s'y altérait avec la conscience du juste. L'état de l'opinion était devenu tel que l'on put bientôt, sans crainte de l'irriter, interdire à la scène les trois tragédies de Ponsard[2].

Que faire alors? Ses convictions d'artiste ne se rencontrant plus avec le goût régnant, Ponsard, qui ne voulait pas être un tragique de cour et de circonstance en faussant l'histoire, abandonna pour un temps la tragédie.

Après avoir écrit pour mademoiselle Rachel *Horace et Lydie*, gracieuse idylle qui obtint au Théâtre-Français — 20 juin 1850 — un succès où l'actrice eut grande part, Ponsard s'essaya dans un sujet homérique : il écrivit *Ulysse* [3], pièce même

1. Ed. Thierry, *Discours pour l'inauguration de la statue de Ponsard.*

2. Ce fut au mois de mars 1849 que *Charlotte Corday* fut retirée du théâtre, non sans quelque embarras et plus de gaucherie encore dans l'intervention du ministre. M. Arsène Houssaye, alors directeur du Théâtre-Français, refusait obstinément d'ôter la pièce de son répertoire. Le ministre faiblissait devant cette résistance inattendue, demandait que, du moins, on lui soumît à nouveau le manuscrit. L'auteur indigné n'y consentait pas. Il offrait, par compromis, d'aller lui-même lire la pièce au ministre. Celui-ci acceptait; et, sans prévenir l'auteur, au lieu de la lecture tête à tête, il préparait une lecture d'apparat, où plus de deux cents personnes étaient invitées. Cet auditoire quasi officiel déclara unanimement que la pièce était aussi ennuyeuse que dangereuse. Cela soulagea fort le ministre, qui se sentit plus à l'aise pour persister dans l'interdiction de *Charlotte*.

3. Ponsard considérait cette tragédie comme le complément d'un petit

de chants, qui fut jouée au Théâtre-Français le 18 juin 1852. Mais, malgré sa grâce pastorale et le sentiment profond qui pénétrait de part en part cette imitation sincère de la poésie hellénique, malgré l'attrait de la musique appelée en aide à la versification pour vaincre la tiédeur du public, *Ulysse* ne pouvait être goûté que par des esprits très-cultivés et très-familiers avec Homère. La pièce ne fit point de recettes[1]; et, comme les conditions matérielles de l'existence de Ponsard étaient compromises, plus encore que sa renommée, par l'interdiction dont on frappait ses tragédies, le poëte se vit dans la nécessité de céder aux circonstances.

Il traita des sujets moins conformes à la nature de son talent, mais plus appropriés aux mœurs du jour. Il porta ces mœurs sur la scène dans des comédies où l'on retrouve, à un degré moins haut mais très-élevé encore, la plupart des qualités de son œuvre tragique. *L'Honneur et l'Argent*, comédie en cinq actes, jouée le 11 mars 1853, à l'Odéon, et qui eut, chose inouïe à ce théâtre, deux cents représentations de suite, fut un succès brillant[2]. Le 6 mars 1856, à l'Odéon encore, *la Bourse* fut bien accueillie.

poëme intitulé *Homère*, qu'il avait publié quelques mois auparavant, et qui *servait de cadre*, comme il le dit dans sa préface, à une traduction du sixième chant de *l'Odyssée* où il avait cherché, et le plus souvent avec bonheur, à rendre en français la simplicité *robuste et saine* de l'original.

1. Il est intéressant de comparer avec l'*Ulysse* de Ponsard le fragment de tragédie laissé par André Chénier sur le combat d'Ulysse contre les poursuivants de Pénélope. *OEuvres poétiques d'André de Chénier*, avec une notice et des notes, par M. Gabriel de Chénier, t. II, p. 190, 1874.

2. « Le succès de *l'Honneur et l'Argent* est arrivé un peu trop tard, m'écrivait-il, le 17 juin 1852; quatre ou cinq ans plus tôt, il aurait entretenu en moi une ardeur infinie, tandis qu'il m'a trouvé très-refroidi et n'a pas pu me rallumer. J'ai trouvé dur de tracer des caractères exacts et d'écrire des vers vigoureux pour des gens qui ne voyaient là dedans que des tragédies de rhétorique. J'ai trouvé dur d'être exclu de la vie politique,

Mais ces succès ne réconcilièrent notre poëte ni avec le goût bourgeois du théâtre *moralisateur* — c'était l'expression usitée — ni avec les sujets contemporains que ce goût lui imposait. En plein éclat de renommée, il s'arrachait aux félicitations de ses amis, aux caresses de la fortune, qui l'engageaient à suivre cette voie moyenne; il remontait sur ses hauteurs; il écoutait au dedans de lui la voix de la muse austère; il revenait aux grandes figures historiques apparues à sa jeunesse.

« Je suis possédé de l'idée d'un *Galilée,* écrivait-il en 1854 à une personne qui s'intéressait vivement à ce retour vers la grande histoire; c'est pour moi la date de la révolution rationaliste. »

Mais, entre cette première *possession* de son esprit par *l'idée* d'un *Galilée* et l'exécution du drame auquel il donna ce nom, plusieurs années s'écoulèrent : années dissipées, infécondes, qui contristèrent les amis de Ponsard, et jetèrent dans cette forte et saine organisation, avec un grand trouble moral, les premiers germes du désordre physique qui devait y faire de si prompts ravages.

Ce fut seulement au printemps de l'année 1866 que Ponsard apporta à Paris l'ébauche de son *Galilée,* en même temps que le manuscrit, inachevé encore, d'une comédie en vers tirée, comme *Charlotte Corday,* de l'histoire de la Révolution, et qu'il appelait *le Lion amoureux.*

Durant ces huit années perdues pour le travail, Ponsard, selon ses propres expressions, avait été *en proie à un quasi vertige.* « Je suis inquiet, écrivait-il de Florence, le 15 mai 1864, je fais des sottises; je m'agite, je me remue, je ne

où j'apportais toute mon âme; j'ai trouvé dur la pauvreté et bien d'autres choses encore. »

suis bien en imagination que là où je ne suis pas. Patience! la philosophie viendra. Je sens qu'au fond je suis très-philosophe. J'ai une provision de bon sens et de raison que je tiens en réserve, et, pas bien tard, dans un an au plus, j'émerveillerai tout le monde par ma vie régulière, sédentaire et raisonnable. Le fait est que je n'ai pas encore mes quarante ans, et que je me suis assigné ce terme à *mes jeunesses.* »

Cependant, les ennemis littéraires de Ponsard se réjouissaient de cette éclipse de son talent et de sa renommée. Après s'être attaqués au poëte, ils osaient, à cette heure, s'attaquer à l'homme. On accusait Ponsard de se livrer au jeu, d'y perdre son temps et son argent; ces accusations l'irritaient. Voici de quel ton chagrin il tâchait de se disculper dans ses confidences à une amie, qui, en lui parlant d'une prochaine candidature à l'Académie française, lui laissait entrevoir combien pourrait y nuire cette réputation de joueur qu'on lui avait faite.

« Il y a eu un temps, écrivait-il, où je tenais beaucoup à en être (de l'Académie). J'étais attaqué de tout côté. On me contestait tout, et le succès de *Lucrèce* n'était plus considéré que comme une surprise faite à l'opinion, ou plutôt une vengeance contre Hugo. Enfin, j'étais très-positivement relégué parmi les faiseurs de tragédies de collége.

» Si j'avais dû trouver alors un appui contre ces attaques, c'était dans l'Académie, puisque j'étais le seul qui défendît et qui pût défendre certaines de ses traditions. J'apportais de la vigueur à ce vieux sang, et je donnais de la vie à des idées littéraires dont on s'était éloigné de plus en plus, parce que les vieux orthodoxes n'étaient que des vieux impuissants; bref, je crois qu'on aurait dû, à l'Académie, me savoir gré de mon intervention. Il y aurait eu aussi

quelque chose d'honorable à me tendre la main quand j'étais par terre. Il va sans dire qu'on n'en a rien fait. Aujourd'hui, je n'ai plus besoin d'eux. Le succès de *l'Honneur et l'Argent* forçait les portes, mais je prévoyais bien qu'ils trouveraient un moyen de les barricader de nouveau. Ces portes-là ne s'ouvrent qu'aux évêques, aux noms aristocratiques, devant lesquels on est toujours à genoux comme en 1700, aux ex-députés, à ceux qui donnent des dîners, ou aux intrigants.

» Qu'est-ce que ces messieurs appellent un joueur ? J'ai joué pendant un mois, j'ai perdu mon argent et non le leur. J'ai joué, et gros jeu, mais je ne suis pas un joueur. Un joueur joue régulièrement, habituellement, avec calme, et pour ainsi dire professionnellement. Pour moi, cela a duré un mois; ç'a été quelque chose comme une partie de chasse ardente, comme un lever de rideau, enfin comme une agitation passagère; le tort que j'ai eu, ç'a été de perdre mon argent. Voilà le crime ; car, l'argent représentant toutes les vertus possibles, celui qui perd son argent perd toutes ses vertus; mais enfin je n'ai pas perdu l'argent des autres. On m'en voudrait moins si j'avais gagné. On me pardonnerait de m'être enrichi *per fas et nefas*. On n'examinerait pas si j'ai bien gagné mon argent, et si j'ai refusé ce que d'autres auraient accepté. J'ai toujours agi honorablement, mais j'ai dépensé maladroitement.

» En somme, ils ne me nommeront pas, c'est bien. Je poserai trois fois ma candidature, y compris les deux fauteuils actuellement vacants [1] ; puis, après la troisième fois, je me retirerai pour toujours. »

L'Académie donna satisfaction aux amis du poëte et à

1. Le fauteuil de M. Ancelot et celui de M. Baour-Lormian.

l'opinion publique qui, malgré les efforts d'une presse malveillante, restait fidèle au souvenir de *Lucrèce :* Ponsard fut appelé au fauteuil laissé vacant par la mort de M. Baour-Lormian.

C'était une récompense méritée ; c'était comme une exhortation aussi à reprendre la suite, trop longtemps interrompue, de ses travaux et de ses succès, « qui pourraient », lui disait M. Nisard, — séance du 4 décembre 1856 — *n'être que le gage de succès plus grands.*

Toutefois, cette exhortation publique ne suffit pas à tirer Ponsard de son existence dissipée. Ses « années errantes », *Wanderjahre,* pour parler avec l'auteur de *Wilhelm Meister,* n'étaient pas près de finir.

Il y fallut l'exhortation intime d'une affection digne des meilleurs jours et des plus hautes pensées de sa jeunesse.

Lorsque Ponsard, entré dans sa quarante-sixième année, épousait, le 18 juillet de l'année 1863, mademoiselle Marie Dormoy, sa conscience et son talent s'éclairaient soudain, ensemble, d'un jour nouveau. Ranimé par une voix persuasive, toujours ferme et droite en ses conseils, le cœur tout épanoui aux doux rayons du foyer où bientôt le berceau du nouveau-né ramenait la paix et l'espérance, le poëte ému, rougissant, osait maintenant tout bas appeler la Muse. Elle se tenait à l'écart ; mais elle n'était pas loin. Au premier appel, elle reparut généreuse comme au temps où elle dictait au jeune poëte *Lucrèce* et *Charlotte Corday ;* elle fit soudain revivre dans sa mémoire obscurcie deux moments grandioses de l'histoire ; elle le ravit en esprit sur le théâtre des deux révolutions les plus profondes de la pensée moderne : la révolution scientifique du XVIe siècle, qui le ramenait à son *Galilée* longtemps oublié ; la révolution politique du XVIIIe siècle, qui prit dans

son imagination le nom et le geste du conventionnel Humbert.

Ces deux conceptions si vastes occupèrent entièrement l'esprit du poëte. Il puisa dans le désir de les réaliser une énergie toute nouvelle. La vitalité de son talent parut refleurir; elle fit illusion à lui-même et à ses amis sur la vitalité de sa constitution, déjà trop atteinte. Le jour même de son mariage, Ponsard, rempli d'espoir, partait avec sa jeune femme pour aller retrouver sur le *mont du Salut*, dans la « maisonnette maternelle », le silence et le travail. « Nous n'en avons pas bougé de toute l'année, m'écrivait-il le 10 septembre 1865, et nous y avons vu successivement la neige, les primevères, les cerisiers en fleur, les foins, la moisson, les pêches et les vendanges. Ma femme est très-courageuse et accepte résolûment cette vie de retraite. J'ai travaillé, moins que je ne l'aurais fait si je n'avais pas été malade, mais enfin j'ai raisonnablement travaillé. J'ai en portefeuille un *Galilée* en trois actes, en vers, que je ferai passer après la pièce destinée au Théâtre-Français; et, quant à celle-ci, que je nomme provisoirement *le Lion amoureux,* elle est en cinq actes, en vers, et tout achevée. La scène se passe après le 9 thermidor, au moment où les salons et les plaisirs renaissent. Mon héros est un conventionnel amoureux d'une *ci-devant.* J'ai eu beaucoup de mal à faire cette pièce, dont le sujet, simple et peu fertile, ne se prêtait pas à des combinaisons très-dramatiques. J'ai eu souvent des dégoûts et des découragements, et vingt fois j'ai été tenté de tout laisser là. Mais il fallait faire quelque chose, et montrer au moins de la bonne volonté. Je suis donc arrivé jusqu'au bout; mais ce n'est pas venu comme je l'aurais voulu; je ne suis pas très-content, et je crains bien que vous ne soyez fort désenchantée des illusions que se fait votre amitié. Je crois

que vous serez plus contente de *Galilée*. Enfin, j'ai fait, et une autre fois je ferai mieux. Pendant ce temps-là, un petit être commence à marcher et à babiller dans le jardin. C'est gentil, et cela repose des soucis et des inquiétudes. »

Dans la même lettre, Ponsard, répondant à une question affectueuse sur sa santé, disait : « Je suis malade, en effet, depuis plus de cinq mois ; ou plutôt il y a cinq mois que le mal a éclaté ; mais il couvait depuis longtemps, et j'éprouvais depuis deux ou trois ans ce que les médecins ont reconnu pour les symptômes avant-coureurs de la maladie. Le mal est dans le sang, enflammé par les crises où j'ai passé. La paix et le calme revenant en moi ont produit, par réaction, comme il arrive souvent, les manifestations du trouble latent. »

Lorsqu'il revint à Paris — novembre 1865 — pour faire jouer *le Lion amoureux*, les douleurs contre lesquelles Ponsard se roidissait avec beaucoup de courage devenaient, d'intermittentes qu'elles avaient été d'abord, presque continues. « Il veille et souffre à peu près vingt-trois heures sur vingt-quatre », m'écrivait sa jeune femme, devenue la plus attentive et la plus dévouée des gardes-malades. La science prononça bientôt l'arrêt rigoureux. Le dénoûment semblait proche. « La vie qu'il donnait à son œuvre se retirait de lui[1]. »

Pendant les répétitions du *Lion amoureux*, où les artistes de la Comédie-Française apportaient un zèle extrême, avec une déférence aux avis de l'auteur bien flatteuse chez des comédiens aussi sûrs d'eux-mêmes, le pauvre malade, enlevé un moment au sentiment de la souffrance par la joie de

1. M. Ed. Thierry, *Discours prononcé, le 9 juillet 1867, sur la tombe de Ponsard.*

voir son œuvre si bien rendue, pâlissait tout à coup et défaillait.

Cependant, il put assister encore à la première représentation du *Lion amoureux* — 18 janvier 1866.

Ce fut un véritable triomphe. L'admiration pour l'œuvre où l'on retrouvait les mâles accents politiques de *Charlotte Corday*, la sympathie pour l'auteur que l'on croyait échappé aux étreintes d'un mal cruel, y eurent presque égale part. On savait les souffrances physiques de Ponsard, la force de sa volonté à les combattre, son travail obstiné. Le public semblait heureux d'applaudir ensemble ce qui trop souvent est séparé : le talent et le caractère. Toute critique eût été mal venue en cette heure d'expansion. Plus d'éloges perfides, plus de comparaisons injurieuses. Arrière l'*école du bon sens!* arrière Campistron et ses pareils! Au parterre, au foyer, dans les loges, dans les couloirs, on n'entendait qu'un nom distinct et sonore : le nom de Corneille.

Caché dans l'ombre d'une loge de rez-de-chaussée, avec sa femme et quelques amis, Ponsard ouvrait son cœur aux émotions les plus douces. Lorsqu'on proclama son nom, les *bravos* n'eurent pas de fin. Présent au spectacle, le souverain qui, plus d'une fois, avait donné le signal des applaudissements, fit remettre à l'auteur la croix de commandeur de la Légion d'honneur[1] — Ponsard était chevalier depuis l'année 1845.

Ce retour flatteur de l'opinion fut un baume à la sensibi-

1. L'empereur, ennuyé d'entendre toujours parler de la corruption des mœurs sous son règne, aurait voulu, sans en trop bien comprendre les conditions, la moralité au théâtre. On lui avait signalé, entre autres qualités de l'auteur du *Lion amoureux*, la probité littéraire. Cela lui semblait curieux. Il n'était pas sans un certain goût pour les honnêtes gens, qu'il eût souhaité plus nombreux aux Tuileries. Il faut reconnaître aussi que

lité endolorie du poëte. Une justice rendue avec tant d'éclat l'exalta un moment au-dessus de toute souffrance. Elle stimula ses efforts. La toile baissée à peine sur sa pièce triomphante, Ponsard se reprenait au travail. Sous l'aiguillon de la gloire qu'il voulait mériter et non surprendre, sous l'aiguillon de la mort qu'il sentait venir à pas sourds et qu'il eût voulu gagner de vitesse, Ponsard, sans se donner un jour de repos, reprenait son *Galilée*.

Avec cette grâce parfaite qu'il mettait dans l'amitié, il prévenait nos désirs et formait le projet d'en lire chez moi les premières scènes. Bien que ce dût être pour lui une fatigue, les médecins, n'ayant plus le moindre espoir, non-seulement de guérir, mais d'atténuer le mal, ne s'opposaient point à cette lecture, qui lui serait peut-être, hélas! une dernière joie.

« Je serai chez vous mardi, 27 février 1856, m'écrivait-il d'une main encore ferme ; ne craignez rien pour moi ; je prendrai de l'opium et je me procurerai ainsi quelques heures tranquilles ; mais, sachez-le bien, vous et vos amis, la *pièce n'est pas faite ;* ce n'est qu'une ébauche avancée ; il y faut encore deux mois de travail. »

Cette lecture du poëte mourant entouré, à cette veille

Napoléon III apportait dans l'exercice du pouvoir personnel des vues plus larges que ses favoris ou ses ministres. Le *despotisme éclairé* que recommandent à la démocratie française certains écrivains allemands, qui nous déclarent indignes d'un mode de gouvernement supérieur, avait en Napoléon III un représentant à souhait et tel qu'il ne s'en retrouverait pas aisément un semblable. Ce fut lui qui, moins effarouché que son conseil de voir la république sur les planches, ordonna que l'on y remît *Lucrèce,* proscrite depuis quinze années. Ce fut lui encore qui préserva des tracasseries de la censure la haute équité historique d'*Agnès de Méranie,* et qui défendit qu'un seul vers en fût ôté ; ce fut lui enfin qui, au grand scandale des dévots, voulut que l'on représentât *Galilée.*

de la mort[1], d'un groupe d'amis illustres, MM. Littré, Renan, Berthelot, Bertrand, Carnot, Henri Martin, etc., eut quelque chose de solennel, d'infiniment triste, et doux pourtant, qu'aucun de nous ne saurait plus oublier. A mesure qu'il lisait, interrompu souvent par des murmures flatteurs, Ponsard élevait sa voix, qui prenait des accents plus métalliques. Ses joues pâles se coloraient de rougeurs rapides. Son œil brillait. Assis à ses côtés, M. Renan lui prenait des mains, un à un, dès qu'ils étaient lus, les feuillets. Derrière eux, Holbein eût vu le fatal squelette qui, de ses doigts décharnés, saisissait le dernier feuillet, avec un sourire affreux.

L'impression fut profonde et nous parut à tous un gage certain de la bonne issue de *Galilée* à la représentation.

Longtemps entravée, menacée par des attaques de la presse cléricale, la première représentation eut lieu enfin, par ordre exprès de l'empereur, sur le Théâtre-Français, le 7 mars 1867. La pièce, bien que l'action en fût lente et la trame extrêmement faible — elle n'avait pas été de prime abord destinée à la scène[2] — eut cependant prise sur l'auditoire par la force de la pensée et par la beauté du style.

Pendant près de douze années, Ponsard avait porté en lui ce grand sujet des *conflits de la science et de la religion,* que

1. Il y avait eu la veille une consultation dans laquelle les médecins tombaient d'accord que le terme de trois semaines était le plus éloigné que l'on pût assigner à l'existence du malade. Le savait-il ? je le crois, bien qu'il n'y parût aucunement à son air doucement joyeux.

2. La dédicace de *Galilée* au prince Napoléon en fait foi : « Votre Altesse a bien voulu accepter la dédicace de *Galilée,* il y a deux ans, écrit-il, quand la pièce n'était pas destinée au théâtre ; j'espère que la représentation ne l'a pas rendue indigne de vous être offerte. »

devait traiter huit ans plus tard, dans toute son étendue, avec une grande puissance de conviction et de démonstration, un écrivain philosophe[1]. Ponsard parlait maintenant la langue scientifique de la même façon rigoureuse quoique libre, soutenue bien que familière, dont il avait manié dans *Lucrèce*, dans *Agnès de Méranie*, dans *Charlotte Corday*, dans *le Lion amoureux*, la langue politique. Sans déclamation, sans emphase, il revendiquait, par la bouche de Galilée, les droits impérissables de la science et de la raison contre la superstition et le fanatisme. Il osait, dans le monologue du deuxième acte, en beaux vers, lumineux comme les espaces éthérés dont il racontait la métamorphose, exposer notre système planétaire, et décrire amplement les cieux nouveaux :

Soleil, globe de feu, gigantesque fournaise,
Chaos incandescent où bout une genèse,
Océan furieux où flottent éperdus
Les liquides granits et les métaux fondus,
Heurtant, brisant, mêlant leurs vagues enflammées
Sous de noirs ouragans tout chargés de fumées,
Houle ardente, où parfois nage un îlot vermeil,
Tache aujourd'hui, demain écorce du soleil...

Resté fameux, ce monologue[2], le plus long qui soit au théâtre — on n'y compte pas moins de cent six vers — fut dit avec un art consommé par un grand comédien, M. Geffroy, qui rentrait à la scène pour cette occasion unique. La pièce, d'ailleurs, fut jouée excellemment. Mademoiselle Favart, chargée du rôle d'Antonia, la fille de Galilée, y apporta son

1. J. W. Draper, professeur à l'Université de New-York.

2. Ce monologue appelle encore la comparaison avec un poëme posthume d'André Chénier : *l'Astronomie*.

art et sa grâce exquise; la verve de M. Coquelin mit en relief le personnage de Vivian; M. Delaunay fit valoir par des nuances délicates le rôle de Taddeo. Tous, par la variété savante et éloquente de la tenue, du geste, de la diction, suppléèrent à l'absence d'effet théâtral, à la monotonie des situations, et menèrent à bonne fin le drame un peu languissant. Chose cruelle! l'auteur ne put jouir de tant d'art ajouté à son art. Couché sur son lit de douleur, indifférent à force de souffrir, il n'ouvrit pas même les dépêches qui, d'instant en instant, lui arrivaient du théâtre.

Ponsard avait été si robuste, que son agonie se prolongea bien au delà des prévisions de la science. A le voir ainsi torturé, ses amis les plus tendres en venaient à souhaiter sa fin. Elle tarda quatre mois encore, jusqu'au 8 juillet suivant, où le poëte cessa de souffrir.

Sa dépouille fut ramenée au mont Salomon et déposée près du tombeau de sa mère, avec les honneurs qui lui étaient dus. L'émotion populaire donna à ses obsèques un caractère spontané plus touchant que tous les honneurs officiels. On vit sur le passage du cortége funèbre, accourus de tous côtés, quittant leurs travaux, hommes, femmes, enfants du peuple, laboureurs, vignerons, pêcheurs, bateliers, qui aimaient le poëte pour son bon cœur, et pour avoir vécu près d'eux, si semblable à eux.

Ponsard fut pleuré sincèrement; il était aimé; il méritait de l'être. Son caractère était noble comme son talent, son âme tendre, son humeur douce. Ignorant les curiosités scabreuses ou hasardeuses, il aimait la maison close et les horizons limités[1], l'étude, les loisirs, les amitiés tranquilles. Sa

1. « Les horizons lointains m'effrayent », écrivait-il un jour à propos de je ne sais quel voyage qu'on lui proposait de faire.

physionomie était ouverte, son regard bienveillant, son sourire affable; ses manières avaient une naturelle politesse, avec je ne sais quoi de gauche qui n'était pas sans charme, parce qu'on y sentait la fierté timide de l'homme des champs, qui craint de ne pas assez bien connaître l'usage des villes. Sa parole était, comme sa pensée, unie, discrète et sincère. Jamais ni médisance ni moquerie. Bien qu'il ne fût pas enthousiaste, il prenait son plaisir dans l'admiration. Cherchant dans des relations choisies, beaucoup plus que l'avancement de sa fortune, l'accroissement de sa vie morale, l'échange et l'émulation des sentiments nobles, il y apportait une délicatesse pleine de nuances, et qui lui inspirait des traits charmants. « Vous et Lamartine, m'écrivait-il un jour, vous avez été les deux premières impressions de ma vie littéraire, et, quand on vous nomme devant moi, *votre nom ne sonne pas à mon cœur comme celui des autres.* »

La reconnaissance ne lui était pas importune comme à tant d'autres, loin de là; il s'exagérait les services rendus et les rappelait avec grâce. Charles Reynaud [1], le premier parrain de *Lucrèce;* Bocage, qui avait, par son talent et son zèle, donné à la pièce tout son éclat; Michel Lévy, son éditeur, dont les conseils et la sollicitude l'avaient plus d'une fois tiré de peine; M. Augier, son brillant émule, qui surveilla, Ponsard ne le pouvant plus, les dernières répétitions de *Galilée;* M. Sandeau, dont les succès au théâtre lui causaient autant de joie et bien plus d'orgueil que les siens propres; M. Bixio; le prince Napoléon, dont le puissant crédit et le grand goût littéraire lui furent jusqu'à la fin si précieux, avaient en lui un ami comme on l'entendait aux temps passés.

1. Charles Reynaud, né à Vienne, comme Ponsard; mort en 1853, à l'âge de trente-deux ans.

Mais, avant toutes ces amitiés et au-dessus, avant les relations brillantes qui lui vinrent avec la gloire, Ponsard avait connu et senti profondément cette grande amitié qui nous attend, en quelque sorte, dans la vie, pour ne plus jamais nous quitter. Il avait été tendrement aimé de sa mère et l'avait aimée tendrement aussi. C'était une sainte femme, fort peu lettrée, qui ne savait rien du monde, et ne remplissait ses jours que de bonnes œuvres. Elle chérissait son fils, et connut par lui l'orgueil. Avant qu'il eût écrit pour le théâtre, elle n'était jamais entrée dans une salle de spectacle. La curiosité maternelle l'y entraîna. Elle y alla, toute parée comme pour la grand'messe. A ses bonnes amies qui lui en voulaient faire scrupule et lui reprochaient sa complaisance pour des œuvres de perdition, elle répondait avec cette ingénuité que donnent les grandes amours comme les grandes pensées : « Mon François ne peut rien avoir fait qui ne soit bien. » Ponsard perdit cette bonne mère en 1858. Elle laissa dans son cœur un regret profond.

Les goûts littéraires de Ponsard, ses amitiés poétiques, concordaient chez lui avec tout le reste. Son esprit robuste et sain aimait naturellement la simplicité, la clarté, la justesse que son éducation classique lui montrait au plus haut degré d'excellence chez les anciens. Homère, Sophocle, Virgile, Horace furent ses premiers maîtres; après eux, ce qu'il y avait chez nous de plus semblable : Corneille, Racine et Molière. Le génie du Nord ne l'attirait pas; il ne le connut que tard et n'y pénétra jamais très-avant. De Shakspeare, il sentait, comme malgré lui, la puissance tragique; par effort d'équité, il accordait à Schiller l'instinct du drame et l'élévation des sentiments; mais il n'y eut jamais moyen, quant à Gœthe, de lui faire quitter ce qui était alors en France l'opinion, ou pour parler plus exactement, la prévention des

gens de lettres. Un malaise visible, une antipathie que l'on pourrait dire gauloise se trahissait dans toute sa contenance si l'on essayait de lui persuader qu'il y avait dans la poésie slave ou scandinave autre chose que de nébuleux fantômes. La mysticité de notre moyen âge catholique n'allait guère non plus à son humeur. Tout ce qui manquait de logique inquiétait son rationalisme; tout ce qui manquait de mesure blessait son goût. Il était loin, toutefois, comme on l'eût voulu faire croire, de prétendre exclure de l'art la fantaisie ou d'y craindre la liberté. Il revenait souvent à la lecture de nos romans de chevalerie, se plaisant à leurs féeries et à leurs enchantements; dans le romantisme moderne, il admirait tout ce qui était vrai, spontané : Musset, Lamartine. Du *Mercadet,* de Balzac, il disait « que l'on n'avait rien écrit, depuis Beaumarchais, de plus fort pour le théâtre ». Ce qu'il ne pouvait souffrir, c'était le parti pris d'être romantique, l'effort pour violenter la langue et le naturel français, le ronflant, le faux, l'excentrique de propos délibéré : ce qu'il appelait plaisamment *le système des égarements poétiques.*

Sa conception du théâtre était grande. Il le comprenait à la manière des anciens. Il aurait voulu qu'il fût chez nous, non pas seulement un divertissement pour les lettrés, mais ce qu'il avait été chez les Grecs : un spectacle véritablement national et populaire[1]. Il projetait de mettre sur la scène

1. « Depuis Homère jusqu'à Démosthènes, écrit M. Petit de Julleville — *Histoire de la Grèce sous la domination romaine* — poëtes, auteurs, avaient eu le peuple entier pour public, et la Grèce avait offert ce spectacle admirable d'une nation dans laquelle la différence de culture n'était pas très-grande entre les plus lettrés et les plus ignorants. » — Combien il est éloigné encore le jour où, nous aussi, après une longue éducation populaire, nous offrirons au monde ce *spectacle admirable* d'un théâtre qui puisse en-

notre propre histoire avec ses luttes civiles, religieuses et politiques. Les croisades le tentaient, mais bien plus encore la révolution de 89. C'était là, selon lui, la source vive et profonde de cet art national auquel il rêvait sans cesse. C'était le moment unique qui, gravé à jamais dans la mémoire populaire, avec ses passions et ses terreurs, pût, dans un temps bref, mieux compris ensemble des classes lettrées et des classes populaires, devenir chez nous, pour le poëte épique ou dramatique, l'analogue de ce qu'avait été pour la poésie grecque la guerre de Troie. Il voulut s'y essayer. *Charlotte Corday, le Lion amoureux* montrèrent son talent presque égal à son entreprise. L'espérance lui était permise — et à nous — qu'on le verrait atteindre un but si haut ; la maladie et la mort y mirent bon ordre.

Ce n'était pas seulement en artiste et par l'imagination que Ponsard sentait les grandeurs de la révolution française : c'était en patriote, par le cœur et par le sang, issu qu'il était de cette forte race bourgeoise qui date de 89 ses droits, sa conscience et sa liberté. Il héritait d'elle, en politique aussi bien qu'en religion, les croyances encyclopédistes. Son éducation, qui fut celle de nos lycées, lui inculqua de bonne heure l'admiration, quelque peu superficielle et rhétoricienne, des grands hommes de la république romaine.

Lamartine, après *Lucrèce,* le prit en quelque sorte par la main et l'amena de la république romaine à la république française. Au banquet de Mâcon, il l'avait à ses côtés [1]. Dans

semble satisfaire l'esprit critique des classes raffinées et captiver cette portion de la nation où il y a encore jeunesse de cœur, instinct spontané, impressions naïves et franches, « illusion féconde ».

1. En faisant à une amie le récit de ce banquet fameux, Ponsard caractérisait comme il suit le génie oratoire de Lamartine : « C'est véritablement un orateur, le seul même qui le soit au vrai sens du mot, avec l'inspiration, la véhémence, l'échange continuel d'émotion entre celui qui parle et ceux

la journée du 24 février 1848, ce fut appuyé au bras de Ponsard que l'auteur des *Girondins* alla s'installer à l'hôtel du ministère des affaires étrangères[1]. Quand Ponsard, dans cette même année, se présentait pour les élections à l'Assemblée constituante, son nom figurait sur la liste des modérés que patronnait Lamartine, contre la liste de ceux que l'on appelait alors les *rouges*[2]. Il va de soi que Ponsard désirait vivement l'élection de Lamartine à la présidence de la République, et quand il cessa de l'espérer, il fit, avec Lamartine, des vœux pour le général Cavaignac. L'élection du prince Napoléon, qui semblait à peine possible d'abord, mais qui devint de proche en proche probable et enfin certaine, l'auteur de *Lucrèce* la craignait comme un ridicule pour la France. Bientôt il y vit un danger : « Je viens de donner ma voix à Lamartine, m'écrivait-il de Vienne, le soir même du vote ; je crois sincèrement qu'il serait le meilleur président possible. Il aurait la vigueur qu'on lui refuse, injustement selon moi; mais il n'y faut plus songer. Paris doit être curieux à observer. Je vois d'ici tous les intrigants, tous les ambitieux, tous les corrompus de tous les régimes se ruant

qui écoutent. Le ciel lui devait une place à la Convention ; on lui aurait coupé le cou, mais il aurait été sublime à son aise. Je crois que je lui ai fait grand plaisir l'autre jour en lui disant qu'il aurait été un Vergniaud mêlé de Danton. »

1. Voici ce que je trouve dans une lettre, écrite quelques années plus tard : « Savez-vous que c'est avec moi que Lamartine a pris pour la première fois possession de l'hôtel des affaires étrangères ? Il était midi. Nous venions de déjeuner chez lui. Nous sommes allés à pied, lui et moi, tout seuls, de la rue de l'Université au boulevard des Capucines. Nous sommes entrés dans le cabinet de Guizot et c'est moi qui ai manié le premier le journal où Guizot avait écrit : *Répondu à M. de Lamartine. Décidément, nous ne nous entendrons jamais.*

2. La liste rouge passa tout entière. Le dernier candidat élu eut 52,000 voix. Le premier nom de la liste modérée en eut 37,000. Ponsard en eut 35,000.

vers le soleil levant — Louis Napoléon. — Sa cour est déjà assez joliment vicieuse. Pour ne parler que de la littérature, MM. X., Y., Z., voilà un choix assez distingué de plumes sans conscience et de girouettes sans pudeur... Les républicains *de la veille* diront, pour expliquer leur déconvenue, qu'ils ont été trop généreux, qu'ils n'ont pas assez intimidé, qu'ils ont permis à la réaction de relever la tête. Eh bien, c'est tout le contraire. Si les républicains *de la veille* avaient fait de la conciliation, s'ils avaient cherché à rendre la République aimable au lieu de l'habiller en mégère, s'ils avaient prouvé qu'ils voulaient sincèrement la liberté, la liberté pour tout le monde, pour leurs adversaires comme pour eux, nous n'en serions pas là. »

Aux élections de l'année 1857, Ponsard se présenta encore. Ses opinions étaient restées les mêmes et ce fut avec répugnance, après avoir pris l'avis de plusieurs républicains, qu'il prêta le serment imposé aux candidats par le gouvernement impérial. Cette fois encore, il fut combattu à outrance, par les *rouges* d'un côté, qui ne lui pardonnaient pas sa modération, d'autre côté, par l'administration, qui usa, pour l'exclure, de tous les moyens — diffamation, falsification des listes, changement des circonscriptions, menaces, promesses — ouvertement pratiqués à cette époque contre les candidatures indépendantes. On le dénonça aux paysans comme un homme atteint de démagogie, de communisme, conspirant la ruine de la famille et de la propriété. Son échec lui fut très-sensible. Le dédain avec lequel il s'était vu repoussé par certains démocrates, les vieilles inimitiés littéraires, qu'il avait cru assoupies, réveillées soudain pour lui susciter des inimitiés politiques, les calomnies des uns, l'abandon des autres, tout cela l'étonnait, tant il avait l'âme jeune.

Dans le même temps, par sa faute, il se voyait en butte

à de graves difficultés pécuniaires[1]. L'empereur, qui, depuis la première représentation de *la Bourse*, gardait à son auteur un bienveillant souvenir[2], lui fit offrir la bibliothèque du Luxembourg. On fit même, paraît-il, des ouvertures à Ponsard pour connaître s'il lui conviendrait d'accepter un siége au Sénat. Quelques amis voyaient à regret l'auteur de *Lucrèce* devenu l'objet de faveurs dangereuses, non pour l'intégrité de son caractère, mais pour le pur éclat de sa bonne renommée. Lui-même, il s'en préoccupait; il s'en excusait, non sans malehumeur. Il présentait l'envoi qu'il avait fait d'un exemplaire de *la Bourse* à l'empereur comme une simple politesse répondant à une politesse, et qui n'engageait à rien. Quant à l'offre de la bibliothèque, il l'accueillait à demi, différait, se dérobait, acceptait, puis donnait aussitôt sa démission, par indécision naturelle, par gaucherie, et ne contentait de la sorte ni ses anciens amis ni ses protecteurs nouveaux.

De tout ce qui vient d'être dit, que devrait-on conclure? et comment, en peu des mots, porter avec équité un jugement sur l'homme et sur le poëte, de qui l'on a tâché d'esquisser ici la vie et l'œuvre?

Au sentiment de tous ceux qui ont pu connaître de lui autre chose que les apparences, Ponsard était doué, le mieux

1. Disons à l'honneur de sa mémoire que ces difficultés furent en partie levées, du vivant même de Ponsard, grâce au travail obstiné auquel il s'astreignait malgré la maladie. Après lui, sa jeune veuve acheva rapidement la liquidation commencée, au prix de sacrifices personnels qu'elle fit comme elle faisait toute chose : avec simplicité, droiture et fierté.

2. Après la première représentation de *la Bourse*, l'empereur avait écrit de sa main à l'auteur une lettre à bonne intention, mais quelque peu naïve, qui finissait ainsi : « Persévérez, monsieur, dans cette voie de moralité trop rarement suivie au théâtre et si digne pourtant des auteurs appelés, comme vous, à y laisser une belle réputation. »

du monde, d'aptitudes et de qualités dont l'ensemble, esprit, talent, cœur et caractère, était tempéré heureusement dans une belle harmonie.

La probité en faisait le fond, avec l'honneur. Sa conscience d'homme et d'artiste était droite et parlait haut. En lui, rien d'oblique ni d'équivoque. Ses fautes mêmes avaient leur ingénuité, et le plus rigoriste, en le regardant de près, n'eût pu s'empêcher d'en sourire. La sagesse de Ponsard, il faut bien l'avouer, n'était pas d'un stoïcien, mais plutôt d'un épicurien, au sens vrai du mot, qui « fait consister le bonheur dans la volupté, mais la volupté liée à la raison et à la modération[1]. » Ni le souci des honneurs ni le besoin des richesses ne tourmentaient son habitude nonchalante, mais il redoutait la pauvreté et souffrait impatiemment l'oubli ou l'injustice. Démocrate en ses origines, il n'avait aucun des défauts que l'on reproche aux démocraties : ni envie, ni ingratitude, ni méfiance, ni mobilité. Il avait du paysan l'horreur du désordre et des turbulences révolutionnaires. Comme lui, il possédait ce sens aristocratique des choses qui respecte la tradition et maintient les hiérarchies. S'il s'éprit de la gloire, un jour, sur le tard, après des alternatives de succès et de revers bien faites pour exciter la fibre la moins irritable, ce fut noblement, et sans jamais la confondre avec un vain bruit.

Nous avons vu que ses ambitions littéraires allaient loin, mais c'était sans présomption, car il douta toujours de lui-même et de son talent. Quant à l'œuvre de Ponsard, le moment n'est pas venu encore d'en mesurer exactement la portée. Ponsard ne créa pas un genre nouveau, comme plusieurs l'avaient proclamé au lendemain de *Lucrèce;* moins encore

1. Littré, *Dictionnaire de la langue française,* article *Épicurisme.*

eut-il le dessein qui lui fut prêté alors de restaurer, sans y rien changer, le moule étroit et usé de l'ancienne tragédie française. Il accepta des maîtres le cadre, la coupe, le rhythme accoutumés, en y faisant entrer, comme l'exige notre temps, un sentiment plus juste de ce qu'a été l'art grec, non pas un réalisme brutal et la vulgarité du langage, mais plus d'intimité, plus de nature, plus de perspective et de couleur. Un goût très-sûr le tenait également loin de la convention guindée du néoclassique et de ce naturel cherché au moyen duquel on se croyait parfait romantique.

L'espérance qu'il avait conçue de voir se produire chez nous, comme en Grèce au temps des anciens, comme en Angleterre et en Espagne dans les temps modernes, un théâtre véritablement national et populaire, n'avait rien de chimérique. On le sent mieux aujourd'hui qu'au moment même où Ponsard écrivait *Charlotte Corday*.

Après de terribles secousses politiques et de profonds changements dans nos conditions sociales, on est plus porté à croire possible un renouvellement dans l'art. Il est à peu près certain que la tentative de Ponsard sera reprise par d'autres, continuée, développée. C'est alors seulement que l'œuvre de notre poëte pourra être estimée à toute sa valeur et qu'il prendra la place qui lui revient justement dans l'histoire de l'art théâtral. Ses successeurs, quels qu'ils soient, ne le feront point oublier, tout au contraire, ils raviveront l'honneur de son nom; et ce nom s'inscrira l'un des premiers dans la descendance directe du grand poëte qui fut le père de la tragédie française.

Plus équitable que les contemporains, la postérité verra d'un œil indulgent ce qui reste d'imparfait dans une œuvre très-belle, interrompue par la mort : pensant qu'il n'aura

manqué peut-être à l'auteur de *Charlotte Corday*, pour atteindre à une gloire plus haute, que de naître en un temps meilleur, d'appartenir à une génération moins incertaine, d'avoir pour guide et pour juge un goût public plus ferme, plus sûr et plus noble.

DANIEL STERN.

Paris, 30 octobre 1875.

DISCOURS

DE

RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRONONCÉ LE 4 DÉCEMBRE 1856

Messieurs,

Le vénérable Académicien dont le fauteuil m'a été transmis par vos indulgents suffrages, M. Baour-Lormian, laisse un nom purement littéraire, qui n'a pas retenti dans les mêlées politiques. Quoiqu'il ait vu se succéder, pendant le cours de sa longue existence, toutes les révolutions accomplies depuis 1789 jusqu'à nos jours, il a traversé paisiblement ces formidables orages. Tandis qu'un nouvel ordre social s'élevait sur les ruines de l'ancien régime, il écoutait les chansons de l'oiseau merveilleux dans les jardins enchantés d'Armide, il poursuivait parmi les nuages du Cromla les fantômes des guerriers et des vierges gaéliques, ou bien il transportait sur la scène française les mœurs de la Bible et la touchante élégie de Joseph et de

Benjamin. Ses poëmes, retirés dans un monde imaginaire, n'effleurent même pas les ardentes questions de l'époque, et ne se rattachent, par aucune allusion, aux idées et aux passions du monde réel. C'est un barde parmi des tribuns et des conquérants; c'est le berger de Virgile essayant une muse champêtre, et célébrant Amaryllis au bruit des discordes civiles.

Une ou deux fois, pourtant, cédant à l'irritabilité proverbiale des poëtes, il s'est armé de la satire. Ses premiers essais en ce genre, qu'il appela *les Trois Mots*, furent lancés en 1796. Deux ans auparavant, on avait entendu la vraie satire, la vivante fille de Némésis, armée du fouet vengeur, âpre, incisive, véhémente, cri d'indignation étouffé par le bourreau. Ne cherchons pas dans *les Trois Mots* un écho, si affaibli qu'il soit, de ces vigoureux accents : ce n'est plus le ton des *Annales*, c'est celui du *Lutrin*. Les duels littéraires de M. Baour-Lormian n'ont ému que le Parnasse, comme on disait alors, et le vaincu n'était cité qu'au tribunal du goût. Hâtons-nous d'ajouter que, bon et loyal, enclin à des vivacités, mais point envieux, et, par conséquent, exempt de fiel, M. Baour-Lormian a décoché des traits quelquefois piquants, jamais empoisonnés.

Ce digne vieillard s'est éteint dans la retraite, aimé et honoré, un peu oublié, peut-être, et acceptant l'oubli, saluant sans jalousie l'avénement des nouvelles gloires qui s'étaient emparées plus énergiquement de la popularité, et répétant, à son lit de mort, les plaintes de Job, plaintes qu'il a traduites avec amour, sans

doute parce qu'elles traduisaient elles-mêmes ses propres tristesses et ses résignations.

Cette vie, si tranquille, m'enseigne où je dois aller et ce que je dois éviter; elle trace et circonscrit nettement ma tâche. Ne craignez donc pas, Messieurs, que je m'égare dans les problèmes historiques déjà discutés devant vous avec la profondeur d'observation et l'autorité qui me manquent : simple homme de lettres moi-même, je n'ai qu'à parler d'un homme de lettres.

Est-ce à dire que le seul rôle qui convienne à la littérature soit une discrète neutralité en présence des événements? Est-ce à dire que, dépouillée de conviction, elle doive abdiquer toute influence sur l'esprit public et les affaires du pays? Ce serait l'amoindrir singulièrement et lui ôter ses plus beaux titres de noblesse. *Dans une longue enfance, on la ferait vieillir;* on la réduirait à n'être plus qu'un amusement frivole, un art matériel comme ceux qu'on abandonnait, dans Rome, aux esclaves et aux affranchis. Non : les lettres dégénèrent et meurent quand elles ne sont plus nourries du lait robuste des idées; on est homme avant d'être poëte; on est une âme avant d'être une voix, et l'on ne devient même un grand écrivain qu'à la condition de croire à quelque chose; le fond seul peut donner de l'ampleur et de la puissance à la forme.

Ce n'est pas ici, Messieurs, que j'ai besoin de développer ces vérités, ici où mes regards ne peuvent se poser sans rencontrer des historiens, des professeurs, des poëtes, des critiques, des orateurs, qui ont dû la supériorité de leur style à l'alliance intime et nécessaire

de la philosophie et de la littérature; ici où le souvenir de Corneille, de Bossuet, de Montesquieu atteste suffisamment que les fortes pensées font les fortes expressions; ici, enfin, où le nom de Voltaire proclame la toute-puissance d'une conviction servie par le génie, conviction généreuse, malgré de regrettables erreurs, puisqu'elle avait pour objet le respect de la conscience et de la vie humaine, conviction ardente, à laquelle il dévoua son existence entière, qu'il fit partager à ses contemporains, et qui amena le triomphe définitif, quoique discuté encore, de la tolérance, de l'égalité des droits, et du libre examen.

Pardonnez cet hommage rapide, rendu au plus illustre représentant du dix-huitième siècle par un de ceux qui gardent le culte des principes conquis en 89. Je ne franchirai pas les bornes que je me suis prescrites; mais, quand on entre pour la première fois dans le temple de la pensée, comment ne pas s'incliner devant les glorieux morts qui ont siégé là, et dont vous êtes les dignes héritiers! Ce témoignage de respect apporté à leur mémoire, chez eux, dans leurs propres foyers, ne peut, je l'espère, étonner ni blesser personne. Je ne fais, d'ailleurs, que m'associer bien faiblement à des paroles plus éloquentes; vous les avez entendues et applaudies; elles vous ont vengés, vous et le bon sens public, de réactions passionnées, mais heureusement éphémères, dirigées contre vous, car elles vous attaquent vous-mêmes en attaquant les renommées qui sont votre auguste patrimoine.

C'est là un des revirements familiers à notre époque,

si féconde en surprises de ce genre. Le paradoxe règne à la faveur de l'incertitude des esprits; les causes qui semblaient gagnées sont remises en question; les institutions tombées sous la longue exécration des peuples sont réhabilitées. Nos pères avaient des dévouements et des colères que nous ne connaissons plus, et que nous jugeons sévèrement. Une de nos prétentions, à nous, c'est l'impartialité, laquelle n'est souvent qu'une absence de chaleur pour le bien et de haine vigoureuse contre l'injustice; nous cherchons le mauvais côté des meilleures choses, et nous aimons à découvrir l'utilité des plus mauvaises. C'est ainsi qu'on voit le dix-huitième siècle condamné par ceux qui lui doivent tout ce qu'ils sont, tandis que le moyen âge lui-même trouve des admirateurs. Mais ces fluctuations de l'opinion, ces caprices, ces modes d'un jour expirent à votre seuil; leur rumeur ne pénètre pas dans le sanctuaire où vous conservez intact le dépôt de nos gloires, comme vous y conservez les notions du bon goût et les droits de la raison humaine.

Il est donné à peu d'hommes d'agir sur les destinées des nations : l'intelligence et la volonté ne suffisent pas; il faut encore qu'une occasion les révèle et que les circonstances se prêtent à leur activité. En dehors de ces apparitions éclatantes, qui rayonnent à la fois dans la littérature et dans l'histoire, il est d'autres noms dont l'auréole plus modeste ne dépasse pas la sphère des lettres. C'est là que M. Baour-Lormian occupe un rang des plus honorables, et, certes, il me conviendrait mal d'en parler légèrement, puisque des prétentions

contenues dans les mêmes limites me seraient à peine permises.

J'ai revendiqué pour la littérature, considérée dans son ensemble, son droit et son devoir d'intervention dans les questions morales et politiques; j'ai protesté contre l'exil fleuri dont quelques disciples de Platon voudraient la frapper tout entière, et les services rendus par les hommes éminents que vous comptez parmi vous, services dont la postérité leur tiendra compte, protestent plus haut que mes paroles; mais je n'ai pas entendu que la même tâche fût imposée à chacun : tous se doivent au pays, s'il réclame leur dévouement; mais tous ne sont pas appelés à cet honneur; les circonstances, les goûts, les aptitudes diverses nous poussent dans des voies différentes, et ceux qui acceptent, comme M. Baour-Lormian, la situation que le sort leur a faite, et, tout en gardant leurs idées et leur foi, se consacrent exclusivement au culte de l'art pur, ceux-là concourent aussi au progrès social, car on ne peut remuer le sentiment du beau sans remuer, en même temps, celui du vrai, du bon et du juste. Ceux-là, Messieurs, trouvent chez vous leur récompense; l'Académie Française est leur unique et leur suprême ambition; c'est la consécration de leurs succès ou simplement de leurs efforts; c'est elle seule qui peut leur donner cette confiance en soi-même où l'on puise le courage d'entreprendre de longs travaux et la force de braver la malveillance. On a beau dire, Messieurs, l'orgueil n'est pas si démesuré qu'on le croit chez les hommes de lettres, même chez les auteurs dramatiques; le doute et le découra-

gement sont bien plus communs et bien plus funestes. car ils mènent à l'inaction : on a besoin d'être soutenu, et le génie même deviendrait incrédule à sa vocation s'il ne rencontrait autour de lui que l'incrédulité.

M. Baour-Lormian, fils d'un imprimeur, est né, en 1772, à Toulouse, dans la patrie des troubadours et de Clémence Isaure. L'influence de ce pays musical,

Où tous les noms heureux semblent faits pour les vers,

l'a doué, au plus haut degré, du sentiment de l'harmonie. Sa versification a retenu la douceur de la langue romane, et comme une vibration de la *gaie science*. Les sons les plus agréables semblent s'arranger d'eux-mêmes pour couler dans son rhythme limpide, et l'on peut dire que ce don naturel constitue le côté le plus remarquable de son talent. Je n'entends point le rabaisser par cette appréciation ; la poésie, qui doit parler au cœur et à l'intelligence, est faite aussi pour enchanter l'oreille. Il y a, dans la mélodie de certains mots heureusement disposés, un charme indéfinissable, comme dans certains bruits de la nature, et l'on ne saurait refuser le nom de poëte à celui qui a le secret de la cadence et du nombre.

Ses principaux ouvrages sont : l'*Imitation d'Ossian*, la tragédie d'*Omasis*, la traduction de la *Jérusalem délivrée*, et celle du *livre de Job*. Chose singulière ! ce sont deux traductions qui marquent le début et la fin de sa carrière : jeune et ardent, il s'est élancé de Toulouse à Paris en chantant avec le Tasse ; vieux et

infirme, il est mort en soupirant avec Job. Il ne faut pas en accuser une stérilité d'idées : il a prouvé qu'il savait créer; mais la traduction offre un vif attrait aux amoureux de la forme : affranchis des soins de la composition, ils peuvent se donner tout entiers aux recherches délicates du style et à l'étude de l'harmonie. C'est une émulation piquante que de lutter contre les beautés de l'original, de les conquérir malgré le génie divers des deux langues, et de dompter les rébellions de la prosodie française; j'en prends à témoin ceux qui, sortis glorieusement de ce combat, en connaissent toutes les fatigues et toutes les joies. Mais que de difficultés à peu près invincibles! Quelle victoire, si on les surmonte, quand c'est même un honneur d'avoir entrepris de les surmonter! Il semblerait qu'à talent égal le traducteur, n'étant occupé que de la versification, dût en ce point surpasser, ou, du moins, égaler son modèle; et cependant un grand poëte restera presque toujours au-dessous d'un grand poëte qu'il aura voulu traduire; celui-ci a l'avantage de la spontanéité; certaines idées (et ce sont les plus belles) naissent tout exprimées; elles ont revêtu, au moment même où elles se présentaient à l'esprit, la forme qui leur est propre : c'est ce qu'on appelle les bonheurs d'expression, et ces bonheurs-là ne peuvent pas plus être reproduits que la grâce d'une statue grecque ne peut être imitée.

Le jeune poëte ne réussit pas du premier coup. Malgré cet échec, sa *Jérusalem délivrée* le fit connaître; elle lui valut une épigramme de Joseph Chénier. Il répondit à l'attaque par des représailles, et cette

querelle occupa, un instant, la curiosité des lettrés; aujourd'hui, personne ne s'en souvient. La meilleure réponse qu'un écrivain puisse faire à ceux qui nient son talent, c'est de le prouver par ses œuvres. M. Baour-Lormian le comprit et recommença courageusement sa traduction.

« Cela ira mieux, disait-il avec une confiance naïve; j'ai changé tous les vers qui n'étaient que bons. »

Son espérance ne fut pas trompée, et la nouvelle traduction, publiée vingt ans après la première, obtint un plein et légitime succès.

Sans doute, le système dans lequel elle est conçue n'est pas le nôtre. Nous demandons une fidélité presque littérale, qui rende la concision par la concision, l'abondance par l'abondance, et ne recule pas devant les hardiesses, les vulgarités et les fautes même de l'original. Chaque production a son parfum particulier, et c'est ce parfum qu'il s'agit de cueillir et de transvaser; il s'exhale de tout l'ensemble, des parties les plus grossières comme des plus délicates; et, si vous faites un choix entre ces éléments, ou si vous substituez une abstraction à une image et une image à une autre, si vous mettez l'esprit à la place de la rudesse, ou seulement l'élégance à la place de la simplicité, l'arome disparaît.

Mais, du temps de M. Baour-Lormian, on croyait que le devoir du traducteur était d'arranger l'original et de l'accommoder au goût français; on peut critiquer aujourd'hui dans l'œuvre de mon prédécesseur quelques

libertés de ce genre, l'habitude de la paraphrase, une pompe trop uniforme, qui éteint quelquefois le pittoresque, une symétrie un peu monotone, où l'on reconnaît l'école de Saint-Lambert et de Delille, et l'abus de l'albâtre, de l'ivoire et de la rose. Mais ces défauts sont moins sensibles dans une traduction du Tasse qu'ils ne le seraient ailleurs; le Tasse n'est pas exempt d'une fausse élégance; ses octaves sont parfois verbeuses, ses descriptions souvent vagues et convenues; la vérité et le détail leur manquent, et le détail, c'est la vie; on y voit trop fleurir les rosiers et les myrtes, on entend trop soupirer le zéphyr, et l'on cherche en vain les pins et les cèdres du Liban, l'herbe épineuse des vallées où paissent l'onagre et la gazelle, les plaines arides de Jéricho et les cailloux du Cédron.

Exprimer ces regrets, ce n'est pas offenser la gloire de ce génie immortel : sa gloire n'est pas là; elle n'est pas non plus dans les jeux d'esprit qu'affectent ses héroïnes, quand le cœur seul devrait parler; elle éclate dans la composition du poëme, dans la peinture et l'opposition des caractères, et dans l'extrême pathétique des situations. Plus brillant que naturel, il avait plus d'imagination que de sentiment, et connaissait mieux la galanterie que l'amour.

Eh bien, on peut dire de M. Baour-Lormian ce qu'on disait de Brébeuf; Brébeuf exagère l'enflure de Lucain, mais il fait connaître Lucain, et ses vers sont quelquefois aussi énergiquement frappés que ceux du poëte romain. De même, la manière brillante du Tasse se retrouve dans la pompe du traducteur : il y a sym-

pathie entre ces deux natures. Je ne sais si M. Baour-Lormian eût réussi à reproduire la fermeté du Dante, mais il a plus d'une fois rivalisé d'élégance avec le poëte de Ferrare : son vers est plein, sonore, mélodieux et si facile qu'il ne trahit jamais la gêne ni l'effort.

M. Baour-Lormian a simplifié plus tard son style pour se rapprocher de la simplicité de Job; mais il rencontrait là une poésie d'un autre ordre, des traits courts et frappants, des métaphores étranges et rapides, des images gigantesques, dessinées d'un seul coup, le sublime dans la naïveté, toujours le mot propre et le fait caractéristique ; de plus mâles génies eussent échoué.

Des *Poésies galliques* date surtout la grande célébrité de M. Baour-Lormian, car il a eu ses jours de popularité et de triomphe. *Malvina* fait sourire aujourd'hui; mais que de pleurs elle a fait répandre! Combien de jeunes et belles ossianistes ont livré leur chevelure aux vents de la nuit, écoutant dans les pins les accords d'une harpe mystérieuse, et peuplant d'apparitions les clartés fantastiques de la lune! Tel est le destin des choses littéraires : une génération nouvelle raille le mauvais goût de ses devanciers, sans songer que les mêmes railleries attendent ses propres enthousiasmes.

Ce fut en 1802 que parut l'*Imitation d'Ossian*. Ossian! ce nom rappelle les bruyères de Morven, les sifflements du vent sur la colline, le bruit des torrents, et les nuages courant sur un ciel orageux. Mais Ossian a-t-il existé? Macpherson a-t-il vraiment recueilli et

publié ses poésies? Ou bien la sensibilité de nos pères a-t-elle été dupe d'une supercherie ingénieuse? Question souvent agitée, malgré une enquête solennelle mais peu décisive; question résolue diversement par les érudits et par les poëtes. Sans entrer dans ces savants débats, je dirai seulement que, si Macpherson a inventé Ossian, Macpherson, à tout prendre, est un homme de génie, et qu'on regrette de ne pas en retrouver la preuve dans ses autres ouvrages.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier l'influence réelle, quoique passagère, d'Ossian sur la littérature française. La Muse déserta les bocages et n'invoqua plus que le génie des tempêtes, le zéphyr s'enfuit devant l'âpre bise du Nord, l'azur fut chassé par la brume, et le bruit des feuilles sèches étouffa le murmure des myrtes toujours verts. Les fantômes, qui avaient détrôné les néréides et les dryades, devaient être vaincus à leur tour par les sylphes et les gnomes; mais, pendant quelques années, leur règne fut absolu; la gravité même des registres de l'état civil se colora de cette teinte vaporeuse et s'enrichit d'un nombre infini de Malvinas et d'Oscars. Madame de Staël découvrit dans les accents du barde écossais la littérature des penseurs et des esprits indépendants, la poésie mélancolique et méditative, qui convenait seule, suivant elle, à l'humanité vieillie. Enfin l'Empereur, dit-on, fut un des plus grands admirateurs d'Ossian. C'est une admiration qu'il faut reporter sans doute à sa première jeunesse : il était alors sous le charme de la vague tristesse à la mode; mais, plus tard, si celui qui écrivait comme César et comme Tacite

a goûté, entre tous, un poëte, ce n'a pu être que Corneille.

Cette vogue d'Ossian est très-explicable : le genre descriptif, genre didactique, monotone et compassé, qui a produit *les Saisons, les Mois, les Jardins,* n'avait rien de vrai, rien de vivant; il ne faisait pas voir les choses; jamais un mot pittoresque ne formait tableau pour les yeux; jamais un sentiment naïf ne remuait le cœur. De véritables rochers, une véritable mer, l'air des montagnes, imprégné de l'odeur des bruyères et des genêts, les étoiles scintillant dans les nuits d'hiver, voilà une source nouvelle d'émotions, quelque chose de vif et de rafraîchissant, propre à ranimer les esprits rassasiés d'abstractions et de périphrases.

Mais la mélancolie, comme on l'a prétendu quelquefois, est-elle née au dix-neuvième siècle? Est-ce une corde moderne ajoutée à la lyre ancienne? La nature est-elle absente des chefs-d'œuvre classiques, et n'y voit-on que l'homme et jamais la campagne? On me permettra d'en douter. Quand Homère représente le grand prêtre *qui s'en allait tristement le long de la mer retentissante,* il est plus peintre en un seul vers que d'autres par les plus longues descriptions; il choisit le trait saisissant, et voilà le génie. Est-ce que Sophocle n'encadre pas ses personnages dans des paysages qu'on croit voir? Est-ce que l'odeur des prés ne parfume pas tous les vers de Virgile? Est-ce que l'ombre des coteaux ne descend pas sur ses églogues? N'y a-t-il pas une ineffable tristesse au fond de cette douceur virgilienne, dont la mélodie fait rêver? La Fontaine n'a-t-il pas

compris *les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique?* N'a-t-il pas aimé *le fond des bois et leur vaste silence?* Qui, mieux que Jean-Jacques Rousseau, a su peindre les forêts et les vergers, et les rapports mystérieux des objets inanimés avec l'état sombre ou radieux de l'âme humaine?

Messieurs, à l'époque où le crépuscule ossianique se montrait à l'horizon, Voltaire mit en scène un Écossais et un Florentin : l'Écossais déclamait avec enthousiasme les premiers vers de Fingal; le Florentin n'était pas fort touché de toutes ces figures *asiatiques : Rien n'est plus aisé,* disait-il, *que d'outrer la nature, rien n'est plus difficile que de l'imiter.*

M. Baour-Lormian eut l'honneur de deviner le penchant général, et la bonne fortune de s'y associer. Par la douceur de son rhythme, par le tact avec lequel il savait fondre l'innovation dans le moule accoutumé, et proportionner les hardiesses étrangères au tempérament de son public, il contribua puissamment à naturaliser chez nous les hôtes diaphanes du palais de Fingal. Cette poésie rêveuse, aux contours indéterminés, ces retours amers sur les douleurs et la brièveté de la vie, ces comparaisons nouvelles tirées des bruits de la grève et de la contemplation de l'Océan, le menaient par une pente insensible et sans qu'il s'en doutât lui-même, lui disciple orthodoxe de la sévère école de Boileau, jusqu'aux limites du romantisme, qu'on entrevoyait déjà vaguement dans les brumes. Il a côtoyé, l'un des premiers, ces régions inexplorées, promises à de plus aventureux. Je me figure qu'un Adamastor classique

a dû se dresser alors devant ses yeux et lui interdire de pénétrer plus avant. Il a eu le sort de tous les précurseurs qui s'arrêtent en chemin : ils s'irritent plus contre le mouvement, et lui deviennent plus odieux, que ceux qui tout d'abord lui opposaient une ferme barrière.

Omasis, ou Joseph en Égypte, tragédie en cinq actes, fut représentée et chaleureusement applaudie au Théâtre-Français, en 1806.

L'histoire de Joseph et celle de Ruth sont, au point de vue littéraire, les épisodes les plus intéressants de la Bible. L'histoire de Joseph, surtout, a toujours eu le pouvoir de remuer tous les cœurs, les plus rebelles comme les plus sympathiques, depuis Voltaire jusqu'à M. de Chateaubriand. Cette émotion générale prouve que le sujet est dramatique ; il offre, en effet, la reconnaissance la mieux amenée et la plus attendrissante qui ait jamais été produite sur aucune scène ; de plus, une poésie particulière est attachée aux mœurs de ces patriarches, pasteurs armés de l'épée et de l'arc, voyageant avec leurs troupeaux et dormant sous la tente, comme les Arabes de nos jours, chez qui se sont conservés les usages primitifs et jusqu'aux noms bibliques. Le contraste des habitudes pastorales avec la pompe des pharaons, de la vie fière et indépendante des déserts avec la mollesse des eunuques et l'obéissance passive des Égyptiens : ici le mouvement, l'air et la liberté, là l'immobilité et la muette adoration, tout cela prête à l'effet théâtral. Rien de plus original et de plus vraisemblable que l'entrée des frères de Joseph, qui, poussés

par la famine, viennent acheter en Égypte le blé accumulé pendant sept années de fertilité; rien de plus vénérable que l'apparition du vieux Jacob, le petit-fils d'Abraham, ce nom sacré chez les Orientaux aussi bien que chez nous; et, pour jeter des teintes douces et candides sur l'action, le gracieux personnage de Benjamin était là, formant opposition avec les remords farouches de ses frères. Peut-être eût-on mieux embrassé toutes les richesses du poëme, s'il avait été permis de prendre le drame dans son principe, et de nous montrer d'abord la citerne, la discussion terrible qui décidera du sort de l'enfant, la robe teinte du sang d'un chevreau, Joseph vendu aux Ismaélites, et Jacob qui vient au-devant de son dernier-né, et, ne retrouvant plus que sa robe sanglante, déchire ses vêtements et se couvre d'un cilice. Le spectacle eût été plus frappant, quand on aurait revu Joseph, revêtu de la robe de lin, orné du collier d'or, adoré par la foule agenouillée, et ministre tout-puissant du souverain d'Égypte; le pardon eût paru plus magnanime si l'on avait été témoin du forfait; peut-être, surtout, fallait-il suivre le récit de la Bible, et se borner à dramatiser, sans altération essentielle, ces données fécondes.

Ces audaces, si peu effrayantes aujourd'hui, auraient soulevé en 1806 une réprobation générale. La Révolution, qui a renversé tant de choses, avait respecté les trois unités, et la violation de cette règle ne pouvait même pas se présenter à la pensée. M. Baour-Lormian a composé son plan selon les usages établis. On doit lui savoir gré d'avoir aperçu l'intérêt du sujet : cette

initiative est d'un poëte; mais, au lieu de remplir la scène par des oppositions de mœurs et des péripéties tirées des entrailles de la matière, il a été contraint d'imaginer une froide conspiration et un amour plus froid encore : Siméon est le rival de son frère Joseph, et complote contre lui. Quant au style, c'est celui de l'époque, avec les mérites particuliers de M. Baour-Lormian : trop majestueux, quelquefois cependant naturel, et toujours musical.

Messieurs, je ne crois pas dénaturer cet éloge en y mêlant des critiques; il m'a semblé que des louanges banales ne seraient pas un hommage sérieux, et que je devais cette preuve de considération à mon prédécesseur, d'examiner la valeur de ses ouvrages en eux-mêmes et dans leurs rapports avec le goût contemporain. Mais, s'il est vrai que la tragédie d'*Omasis* porte en soi sa date; si le dialogue n'est pas toujours assez franc, si le lecteur moderne y peut remarquer des scènes languissantes, des procédés usés, et quelques déclamations, car cinquante ans ne passent guère sur une œuvre dramatique sans lui laisser quelques rides; si, en un mot, M. Baour-Lormian a payé son tribut à une convention dont nous nous sommes éloignés, peut-être pour tomber dans une autre, quand il entre dans la situation vive, il se dégage de l'amplification et de la formule; il est poëte, car il peint; il est auteur dramatique, car il touche. Une émotion réelle anime les scènes de Joseph et de Benjamin, de Joseph et de Jacob; on y respire, de temps en temps, un souffle racinien, c'est-à-dire quelque chose de pur, de doux et de

simple. Le public tout entier sentait la poésie lui couler jusqu'au fond du cœur, en écoutant ces vers :

> Jacob et ses enfants perdront-ils la lumière
> Sans revoir de Béthel la grotte hospitalière,
> La plaine de Séir et les champs fortunés
> Qu'aux neveux d'Isaac le Seigneur a donnés!

et ceux-ci, non moins suaves et plus touchants encore :

> J'étais bien jeune alors et ne pouvais comprendre
> D'où naissaient tous les pleurs que je voyais répandre;
> Mais, quand l'âge eut enfin éclairé ma raison,
> Je partageai le deuil de toute ma maison;

et cette exclamation si connue :

> La tombe de Joseph est-elle en ces climats?

et cette parole de Benjamin à Jacob, qui a retrouvé Joseph :

> Tu ne pleureras plus!

et ce cri de Siméon, à l'approche de son père :

> Quand j'étais innocent, j'aimais à le revoir.

Et bien d'autres vers que j'aurais tant de plaisir à vous rappeler, certain de vous faire partager mon plaisir, si les bornes de ce discours n'arrêtaient mon entraînement.

Ces citations suffisent pour faire apprécier le mérite incontestable d'*Omasis*. Votre goût éclairé confirme, après un demi-siècle, le succès de cette tragédie, et vous applaudissez aux conclusions du rapport qui la proposa pour un des prix décennaux.

J'ai prononcé plusieurs fois le mot de tragédie. Ai-je évoqué une ombre? Sommes-nous encore, à la suite d'Ossian, dans le pays des fantômes? La tragédie est-elle un genre mort, comme nous l'entendons sans cesse répéter?

Messieurs, on m'accordera bien qu'un genre ne peut pas mourir, s'il répond à un besoin constant et général de l'esprit humain. Or, n'est-il pas vrai que certaines figures historiques excitent particulièrement notre intérêt? Nous aimons à voir revivre les personnages qui dominent le niveau commun, les législateurs, les conquérants, les souverains, les tribuns, les grands hommes de toute sorte, tous ceux qui résument en eux une civilisation, tous ceux, enfin, héros ou philosophes, qui ont influé sur la fortune des peuples et sur la marche des idées. Assurément, leurs discours et leurs actes, auxquels se rattachent de vastes destinées et de profonds enseignements, nous frappent plus que les actions privées d'un simple citoyen; l'historien les peint, mais à grands traits; il ne saisit que leur vie publique dans ses relations avec l'ensemble de l'histoire; le poëte dramatique leur rend la parole; il nous dévoile leur vie intime, et nous fait assister à leurs combats secrets, à leurs incertitudes, à leurs résolutions, d'où dépend l'avenir du monde. Je conviens que les malheurs d'un négociant peuvent me tirer des larmes; mais on conviendra que la délibération d'Auguste en présence de Maxime et de Cinna, ou l'entretien d'Agrippine et de Néron, remue quelque chose d'un ordre plus élevé dans l'âme des spectateurs.

Outre l'attention que provoquent les noms fameux, nous avons le sentiment et l'amour de la beauté. Si l'on nous présente sur le théâtre des aventures compliquées, préparées avec adresse, se nouant et se dénouant par des accidents inattendus, on pourra nous étonner, nous émouvoir, et tenir notre curiosité en haleine; cette habileté d'intrigue exige, d'ailleurs, beaucoup de talent et une grande expérience scénique; mais le sentiment du beau ne s'éveillera pas en nous; il s'exaltera, au contraire, devant des caractères vigoureusement tracés, des sentiments bien développés, devant l'observation profonde du cœur humain et la lutte des passions parlant leur vrai langage. Les événements n'ont ici qu'une importance accessoire, tandis que tout leur est sacrifié dans le premier système : les péripéties naissent, ici, du contraste des caractères, là, de circonstances purement fortuites. Le poëte, qui poursuit ses développements, n'a ni la volonté ni le loisir de croiser les mille fils d'un imbroglio; mais quel spectateur oserait avouer qu'il préfère le coup de théâtre le plus surprenant à la fermeté du vieil Horace, à l'emportement de Phèdre et au désespoir d'Hermione! Ce n'est pas amusant, dit-on; comme si le but de l'art était d'amuser! non; c'est autre chose : c'est beau, et cela satisfait une faculté et un besoin de l'âme, qui est l'admiration.

Je viens de définir le mélodrame et la tragédie; laissons au mélodrame son effet sur la curiosité et la sensibilité vulgaires; laissons à la tragédie son action sur l'intelligence et le goût. Si le mélodrame a sa raison d'être, la tragédie a la sienne; elle existera tant qu'on

se plaira aux leçons de l'histoire et à la peinture fidèle des passions.

J'ai opposé le mélodrame à la tragédie; c'est que je vois clairement ce qui les distingue; je n'ai pas parlé du drame, parce que ce mot ne m'offre pas un sens déterminé. Ou le drame ne s'occupe que des simples particuliers et ne s'attache qu'à une accumulation matérielle de faits bizarres, d'accidents romanesques et de situations imprévues : et c'est le mélodrame; ou tantôt il s'empare des personnages illustres qui personnifient d'une façon éclatante les mœurs et l'esprit d'une époque, tantôt il cherche à dessiner des caractères et à développer des idées, des sentiments et des passions : et c'est la tragédie.

Serait-ce que le propre de la tragédie est de ressusciter les temps passés, et que le drame ne puise ses sujets que dans les temps modernes?

Mais on appelle drames le *Jules César* et le *Coriolan* de Shakespeare, et *Bajazet* était contemporain de Racine. Et puis, qu'est-ce que les temps modernes? Où commencent-ils? César, Pompée, Auguste, Cicéron, n'ont-ils pas plus de rapports avec notre civilisation et notre état politique qu'un baron de la féodalité?

Que si on attribue au drame la naïveté auprès de la grandeur, le comique à côté du terrible, cette variété d'éléments n'est pas étrangère à la tragédie. On n'a qu'à feuilleter Sophocle, on y verra toutes les hardiesses du théâtre moderne.

Enfin, appelle-t-on drame la tragédie affranchie de quelques entraves et débarrassée de quelques formes

convenues? Soit; mais ce n'étaient que des parties accessoires sur lesquelles on ne peut établir une distinction fondamentale.

En somme, cette classification me parait vaine, et, s'il m'est permis de le dire, pédantesque. Il faut se méfier du pédantisme; il appartient à toutes les écoles. Une tragédie, sans les trois unités, était un monstre pour le pédant d'hier; le titre seul de tragédie met hors de lui le néo-pédant. Ainsi va le monde. Les révolutions littéraires se font au nom de la vérité et de la nature, comme les révolutions politiques au nom de l'ordre et de la liberté; mais, une fois victorieuses, les unes et les autres aboutissent souvent à l'arbitraire et à l'intolérance.

Je ne sais qu'une distinction rationnelle : on doit distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux, ce qui est naturel de ce qui est affecté, ce qui est humain de ce qui est accidentel; l'un est bon, qu'on l'appelle tragédie ou drame; l'autre est mauvais, qu'on l'appelle drame ou tragédie.

La tragédie existe donc; elle fait plus : elle démontre son existence par des œuvres vivaces. Elle a produit *Sophocle*, le plus grand génie dramatique des temps anciens et modernes; chez nous, elle a produit Corneille et Racine. Certes, leurs ouvrages ne sont pas morts, ni près de mourir; ils ont le caractère de la beauté éternelle, c'est-à-dire la force de survivre aux réactions; après des éclipses momentanées, qui sont plutôt les éclipses du goût public, ils reparaissent aussi jeunes que jamais; vienne Talma ou mademoiselle Rachel, et l'on

est surpris de trouver ces chefs-d'œuvre, âgés de deux siècles, plus nouveaux que des nouveautés flétries par quelques années. Comment le genre serait-il mort, quand ses productions sont pleines de vie? Comment le tronc n'aurait-il plus de séve, quand les rameaux sont si robustes et si frais? Il est vrai que Corneille et Racine n'ont pas eu de successeurs; ce qui prouve que, si les hommes de talent sont nombreux, le génie est rare, mais ce qui ne prouve rien contre le genre lui-même. Dira-t-on que la comédie est éteinte, parce que Molière n'a laissé sa succession à personne, sauf un legs à Lesage?

Que leurs tragédies immortelles n'aient pas un côté factice et périssable, on ne prétend point le soutenir. Au fond de l'œuvre est la vérité, à la surface sont des formes passagères. Nul ne peut s'isoler entièrement du milieu où il est placé : le poëte, échauffé par la situation, se dégage de ce qui l'entoure et va droit à la nature; mais, quand les haltes de l'action le laissent plus froid, la nature ne se montre à lui qu'à travers les usages, les préjugés et le jargon du siècle.

Les sacrifices faits à la loi rigoureuse des unités de temps et de lieu, les confidents, les longs récits, une noblesse toujours soutenue, qui rejette ces détails familiers, si intéressants dans les tragédies grecques, le même choix d'expressions chez les subalternes et chez les rois, quelques termes de galanterie en usage à la cour de Louis XIV, mais étranges dans la bouche de Pyrrhus ou de Néron, voilà ce qui appartenait au temps et ce qui a subi l'injure du temps.

Ce sont justement ces conventions, dont l'imitation s'est emparée immédiatement après Racine; les maîtres cherchaient la nature; les disciples ont copié les formes des maîtres. Mais l'arbuste ne croît pas au pied d'un grand arbre; il est étouffé par l'ombre majestueuse qui lui dérobe l'air et le soleil. Cette imitation est morte; sont mortes avec elle la mauvaise élégance, la périphrase, la pauvreté d'idées vêtue de lambeaux de rhétorique, l'horreur du mot propre. Tout ce clinquant est postérieur aux deux grands tragiques. Quoi de plus franc et de plus concis que les vers de Corneille? Quoi de plus vrai que les vers de Racine? On peut le dire et le redire, car les banalités d'autrefois ont l'air aujourd'hui de paradoxes : Racine est simple, très-simple, plus simple, plus naturel que Gœthe; aussi naturel que Shakespeare, quand Shakespeare est naturel. Le langage d'Oreste, celui d'Hermione, est tout ce qu'il y a de moins pompeux; c'est le cri du cœur : ainsi s'exprimerait à présent même tout amant rebuté, toute femme jalouse.

Laissons de côté les imitateurs; à l'égard des maîtres, passons sur certaines formes caduques, et sachons apprécier comme il faut le côté profondément humain. De quel droit serions-nous sévères? Nous avons aboli les confidents; aime-t-on beaucoup mieux les longs monologues, ou les groupes de personnages qui viennent s'entretenir, sur la place publique, des affaires d'autrui, et mettent ainsi le spectateur au courant de ce qu'il doit savoir? Quant à la couleur locale, nous en avons usé et abusé, et nous savons combien est facile cet étalage

d'érudition ; ce n'est pas qu'il faille en proscrire l'emploi ; on peut en tirer d'excellents effets, et Racine l'a observée avec un très-grand bonheur dans *Athalie*. Mais enfin, il n'importe pas extrêmement que les héroïnes de Racine parlent comme des Grecques ou comme des Françaises ; ce qui importe, c'est qu'elles parlent comme des femmes passionnées, car l'accent de la passion est le même dans tous les pays. Une faute contre le costume et la couleur historique est un péché véniel ; une faute contre le cœur est un vice radical. Shakespeare, qu'on a opposé dans ces derniers temps à Racine, pour abattre Racine, est-il plus exempt que lui de ces anachronismes ? Tous ses personnages, Romains, Grecs, Siciliens ou Danois, n'ont-ils pas le costume anglais ? Si Xipharès est un seigneur français, César est-il le César des Commentaires, quand il s'écrie : *Le danger sait bien que je suis plus dangereux que lui. Nous sommes nés le même jour ; mais je suis l'aîné.* Les serviteurs chez Racine s'expriment comme des princes : c'est un tort ; mais la faute contraire est autrement choquante. Eh bien, la déclaration du roi Henri V à Catherine, fille du roi de France, est-elle autre chose que celle d'un matelot ivre ? Les propos de Catherine sont encore plus extraordinaires. Ces taches empêchent-elles qu'on n'admire Shakespeare ? Pourquoi donc être si indulgent envers lui et si rigoureux envers Racine ? Disons plutôt qu'ils sont du même ordre ; que ni l'un ni l'autre n'ont échappé à l'influence de leur siècle, et que l'un et l'autre vivront, parce que, sous la dignité trop polie, comme sous la brutalité trop grossière,

on voit, on entend, on touche la nature et la vérité.

Il fut un temps où nous étions si jaloux des gloires de notre pays, que nous leur immolions, comme barbares, toutes les célébrités étrangères : c'était du patriotisme, mais un patriotisme étroit; maintenant, nous prenons plaisir à humilier nos propres chefs-d'œuvre aux pieds des poëtes anglais et même allemands. Au siècle dernier, on eût excité le rire en comparant Shakespeare à Molière; il n'y a pas bien longtemps qu'on était traité de petit esprit en comparant Molière à Shakespeare. Et, pourtant, qui peut être au-dessus de Molière? La mode a proclamé que les drames du divin William embrassaient l'humanité sur toutes ses faces, tandis que nos classiques ne représentaient que des individus. Gœthe a trouvé dans Hamlet mille choses auxquelles Shakespeare, heureusement pour lui, n'avait jamais pensé; on a tout adoré en lui, jusqu'à ses enflures et ses grossièretés; on a copié ses procédés comme on avait copié ceux de Racine. Ce fanatisme s'est un peu calmé; il en est resté une admiration juste et réfléchie. On reconnaît que Shakespeare est un très-grand génie, de la famille d'Homère, de Dante, de Corneille et de Molière; qu'il est éloquent, pathétique et passionné, mais c'est alors qu'il est simple et vrai; qu'il a des traits sublimes entourés d'emphases et de boursouflures; des observations profondes à côté de bavardages puérils; qu'il abonde en tableaux gracieux, mais aussi en obscénités; que ses drames, souvent terribles, sont pleins de force et de grandeur, mais pleins, en même temps, d'extravagances, si bien qu'ils n'ont

jamais pu être joués, tels qu'ils sont, devant un public français. On avoue qu'il n'avait pas la verve comique et que ses plaisanteries sont plus bouffonnes que franchement gaies; on ne ferme plus les yeux sur ses défauts, mais on les accepte sans impatience, parce qu'ils sont naïfs et tiennent à son pays et à son temps, parce qu'ils ne trahissent pas le parti pris, parce que Shakespeare est lui-même, spontané et original, sans le savoir et sans le vouloir, ce qui est la seule manière d'être original.

Pour moi, j'ai peine à croire que ceux qui admirent ses folies et les transforment en profondeurs comprennent ses véritables beautés; je doute que ceux qui ne savent pas aimer Racine sachent aimer Shakespeare.

Messieurs, je parlais de la mode; supposons que, depuis deux cents ans, Shakespeare soit en possession de notre théâtre et de notre vénération; supposons que son règne soit incontesté, qu'il ait eu de nombreux imitateurs qui, depuis deux siècles, auraient reproduit invariablement ce qu'il est facile d'imiter, et la seule chose qu'on imite toujours, à savoir ce qui est mauvais; supposons que tous les cours de littérature, toutes les leçons de nos professeurs nous aient enseigné, jusqu'à satiété, le respect de ses bizarreries qu'on érigerait en règles, et dont on nous imposerait la despotique autorité; imaginez alors Racine apparaissant comme un novateur, avec son langage toujours pur, harmonieux, noble sans enflure, naturel sans trivialité, avec la majesté sévère de ses tragédies où se déroule régulièrement l'action une, logique, claire et vraisemblable.

Quelle surprise! quelle nouveauté! quel enthousiasme pour le révolutionnaire Racine! Quelle pitié pour cet arriéré, ce vieux, ce bonhomme Shakespeare!

J'ai terminé cette dissertation trop longue, et pourtant bien incomplète. On m'accusera peut-être de réaction; mais j'ai dit sincèrement ma pensée, et, si je suis dans le vrai, je suis avec ceux qui marchent, et non avec ceux qui rétrogradent. On voudra bien considérer, d'ailleurs, que je suis un auteur tragique succédant à un auteur tragique, et très-classique, si l'on en juge par la satire qu'il a publiée, en 1825, contre le *romantisme*. Ces qualifications surannées retentissaient alors violemment; ces guerres éteintes étaient ardentes; c'était le bon temps, le temps où l'on se passionnait pour les idées, et non pour les intérêts matériels. Je n'ai pas ressenti, quant à moi, les indignations de mon prédécesseur; j'avouerai même que le romantisme eut mes premiers enthousiasmes; aujourd'hui encore, j'y vois la liberté d'examen, que j'aime partout. Les illustres chefs de cette école ont laissé leur empreinte ineffaçable à tout ce qu'ils ont touché: à la poésie lyrique, au roman, au théâtre. Puissent leurs disciples se garder de l'imitation qui a engendré la décadence classique! Puissent le lyrisme mal placé et la fantaisie, ennemie de toute vraisemblance, ne pas succéder à l'élégance pâle et énervée! Les jeunes gens cherchent volontiers l'exagération, l'esprit maniéré, et l'emploi excessif de la couleur et de l'image. La lecture assidue de Molière, de Corneille et de Racine, leur fera sentir que la force n'est pas là; elle consiste à prêter aux personnages un langage si

juste, que chaque spectateur se dise en lui-même : « C'est bien ainsi qu'ils ont dû parler ; » la force n'est pas dans les figures ambitieuses, mais dans les pensées solides, énoncées en termes propres, vifs et précis.

Un dernier mot, Messieurs, sur M. Baour-Lormian, et je laisse la parole à celui qui a rendu si pieusement au bon vieillard que vous regrettez un suprême et touchant hommage; c'est à lui qu'il sied d'honorer encore une fois cette mémoire respectable, à lui qui possède la science, le goût et le style; à lui, l'un des maîtres de cette critique dont j'ai balbutié quelques rudiments, et l'un des premiers et des plus valeureux champions de nos classiques, dans un temps où leur grandeur était méconnue.

Messieurs, l'homme qui, deux fois, a fait vibrer la corde poétique au cœur de tous ses contemporains, qui a popularisé la mélancolie d'Ossian et fait applaudir la candeur de Benjamin, n'est pas un homme médiocre : il a sa place marquée dans l'histoire littéraire, et il la gardera. Parmi les titres honorables de M. Baour-Lormian, et je n'ai pas pu les parcourir tous, il en est un que je ne veux pas passer sous silence : son souffle harmonieux est allé à l'âme d'un jeune homme; il y a éveillé le génie. C'est en lisant l'*Imitation d'Ossian* que l'auteur des *Méditations* s'est écrié : « Je suis poëte ! » C'est dans les brises du Nord qu'il a senti passer l'enthousiasme ; c'est dans les bruyères d'Écosse qu'il aspirait ces parfums de la solitude dont il a composé son divin miel. Bien longtemps après, ces deux destinées, si différentes, qui n'avaient eu que ce point de contact,

se sont rencontrées, encore un instant, sur un autre point. M. Baour-Lormian, triste, oublié, parvenu aux confins de la vie, aveugle comme Ossian, pauvre comme Job, vivait d'une pension que lui avait assignée l'Empereur, et que tous les gouvernements lui avaient conservée; en 1847, quelques membres de la Chambre des députés, ignorant, sans doute, les infirmités et les besoins du vieillard applaudi par une génération éteinte, discutèrent cette pension. Alors se leva le grand poëte, devenu un grand orateur; du haut de sa gloire, il se souvint des émotions de sa jeunesse; il plaida avec un respect filial la cause du barde aveugle, de l'Ossian français; sa parole émue et chaleureuse produisit son effet accoutumé, et, grâce à lui, le poëte indigent garda le pain de ses vieux jours. Ainsi, par une noble réciprocité, Ennius a inspiré Virgile, Virgile a protégé la vieillesse d'Ennius.

DISCOURS

DE

M. DÉSIRÉ NISARD

EN RÉPONSE

A M. PONSARD

Monsieur,

Je crois exprimer la pensée de cette assemblée, sur le brillant discours que nous venons d'entendre, si je dis que ce qu'elle en a goûté surtout, ce sont les beaux sentiments et cette candeur d'un esprit élevé, qui aime la vérité pour elle-même.

Beaux sentiments, candeur, c'est l'impression qui restera de ce discours; c'est aussi le cachet de vos ouvrages.

Vous y avez été formé et comme entretenu par une circonstance de votre vie que j'appellerai plus justement un privilége unique. Jusqu'à l'âge où vos talents vous ont amené dans le monde de Paris, vous viviez dans

une obscurité studieuse, au fond d'une petite ville de province, entre une mère dont la tendresse veillait autour de votre travail, et les maîtres de l'art qui, en province, sont toujours d'usage, parce qu'ils n'y sont jamais de mode.

Voilà de quoi faire parler avec moins de dédain de la province, où je ne trouve, pour mon compte, de gens ridicules que ceux qui s'y font imitateurs maladroits de la vie de Paris. Il y manque, dit-on, l'émulation; c'est plutôt la concurrence qu'il faudrait dire. Pour l'émulation, elle n'y manque pas à ceux qui comme vous, Monsieur, ont devant les yeux l'idéal, cette sorte d'émule et de supérieur, tout à la fois, avec lequel le vrai poëte lutte toute sa vie, toujours vaincu, jamais découragé.

Paris a une autre sorte d'émulation qui est bien loin de valoir celle-là : c'est l'imitation de ce qui réussit. Le succès qu'on fait à l'écrivain est si flatteur, il y a tant de foule autour de lui, admirateurs sincères ou intéressés, entrepreneurs qui voient dans son talent une valeur de plus sur la place, batailleurs pour qui tout talent nouveau est une mode qui en détrône une autre, et auxquels il faut un chef à tout prix; enfin, il y a tant d'esprit, même dans ce qui réussit contre toute raison, que le jeune homme qui débute à Paris ne sent d'abord son talent que par le désir d'imiter.

La province vous a sauvé de ce péril. Tandis que le Paris lettré applaudissait avec inquiétude de grands talents qui cherchaient le succès par des nouveautés systématiques, et qui le méritaient par des beautés

échappées au système, vous, Monsieur, à côté de votre mère, dans cette petite ville de Vienne, où vous pouviez lire Tite-Live à l'ombre de quelque grand débris d'architecture romaine, vous composiez hors des voies battues, et vous acheviez en silence *Lucrèce*, sans qu'on se doutât ici que le théâtre allait compter un brillant poëte de plus.

Le succès de *Lucrèce* eut l'éclat de tout succès à Paris; il en eut aussi les périls. Toute cette foule diversement intéressée, dont je parlais tout à l'heure, se jeta sur la pièce comme sur une proie. On ne voulait pas que ce fût simplement un bel ouvrage, mais le manifeste d'un genre nouveau. On vous demandait une préface guerroyante. Il y avait si longtemps qu'un seul genre occupait la scène, et nous avons si peu d'occasions de nous quereller!

Je me souviens que quelque notoriété trop peu méritée, à titre d'admirateur de la tragédie du dix-septième siècle, me valut l'honneur d'être invité à la première lecture publique qui se fit de votre pièce. On eût dit qu'il s'agissait de faire campagne; on avait été convoqué pour s'enrôler, pour se croiser. Je ne me croisai point, mais je revins de cette lecture un de vos partisans.

C'est un grand mérite, Monsieur, que d'avoir résisté à ces premières avances de la vogue. Les belliqueux n'en ont pas voulu avoir le démenti. Ils vous ont fait, malgré vous, chef d'une école qu'ils ont appelée l'*école du bon sens*. Vous n'avez pas voulu de ce titre; personne ne sait mieux que vous que, si le bon sens pou-

vait faire école en France, il y a longtemps que les chefs n'en sont plus à trouver.

Ce que la mode n'avait pu faire, l'esprit de parti l'a essayé. Vous n'avez pas voulu que vos opinions fissent applaudir vos vers. Simple homme de lettres, comme vous vous appelez, parmi les diverses manières dont le poëte peut agir sur les idées de son temps et sur les destinées de son pays, vous préférez l'art, qui vient en aide au bien par les impressions du beau, et qui, en rendant les hommes plus délicats sur les choses de l'esprit, les rend meilleurs juges de la société où ils vivent et de la façon dont elle doit être conduite. Si ce n'est pas là le seul beau rôle qu'ait à jouer le poëte comme citoyen, du moins c'est le seul où il soit sans jaloux et sans adversaires. C'est peut-être aussi le plus utile; car qu'est-ce que nous appelons avec vous les principes de 89, sinon de hautes vérités passées de l'âme des poëtes dans les faits, sinon du beau devenu du bien?

L'hommage que vous rendez à l'homme de génie qui nous a le plus aidés à conquérir ces principes ne blessera ni n'étonnera aucun de nous. Mais pourquoi faut-il que cet hommage ait le caractère d'une protestation? Quand donc pourrons-nous louer les grands écrivains du dix-huitième siècle sans avoir l'air de les défendre?

Ne sommes-nous pas assez forts contre leurs fautes pour pouvoir rendre justice à leurs qualités, assez guéris de leurs incrédulités pour être reconnaissants de leurs services? Après les avoir admirés et critiqués à outrance,

n'est-il pas temps de les juger? Si ce temps-là doit venir, le principe d'après lequel il faudra les juger, pour être juste, c'est que tous les écrivains qui ont mérité le nom de grands ont été bienfaisants. Mais les premiers dans cette élite sont ceux qui ont fait le bien sans mélange de mal; les premiers après sont ceux qui, parmi du mal réparable, ont fait du bien qui demeure. C'est à ce second rang que la vérité mettrait Voltaire; par là, elle le soustrairait aux excès du dénigrement comme de l'apologie, et peut-être réconcilierait-elle à sa gloire tant d'âmes qu'offensent encore ses doutes, ou qui sont accoutumées à trouver leur paix et leurs espérances dans les choses qu'il n'a pas respectées.

Je n'ai touché jusqu'ici qu'aux premières causes de vos succès, à ce que j'en appellerais la bonne qualité.

Il n'y a là, en effet, ni entraînement, ni fièvre. Dans la presse, une faveur assez tranquille pour qu'on ne la suspecte pas d'avoir été sollicitée. Point d'excitations du dehors; point de drapeaux promenant dans les rues les noms de vos pièces. Pas de foule allant où va la foule, par imitation; mais des gens qui se rendent au théâtre, chacun de son côté, attirés par la bonne réputation plutôt que par le bruit, en assez grand nombre pour faire une foule qui se presse aux portes sans s'y battre. Dans la salle, des spectateurs enlevés par moments, attachés toujours, qui tantôt applaudissent un drame, tantôt goûtent en connaisseurs une belle lecture; à la fin, une admiration pour le poëte qu'on voudrait exprimer à l'homme : telles sont les circonstances qui, répétées bien des fois et jusqu'à deux cents

fois pour *l'Honneur et l'Argent*, ont caractérisé votre succès. Le théâtre n'en a guère vu qui aient été plus éclatants, en faisant moins de bruit.

Il y en a des causes particulières que je voudrais bien indiquer. Vous protestiez tout à l'heure, au nom des anciennes gloires du théâtre, contre ceux qui veulent que la tragédie soit morte. Non, elle n'est pas morte, ni près de mourir. Elle vit, non-seulement dans les chefs-d'œuvre des maîtres et dans les belles scènes de leurs disciples; elle vit dans nos esprits comme un genre national, comme une des formes supérieures de l'idée française. Ce n'est pas la tragédie de tout le monde, c'est la nôtre. Nous ne dédaignons pas celle qui va chercher ses exemples chez nos voisins, et qui tient à se rapprocher du drame, au risque de glisser dans le mélodrame. Nous avons même cru un moment que c'était la bonne. Mais, après une courte infidélité, nous en sommes revenus à la première, et nous commencions à la redemander quand vous êtes venu nous la rendre.

Notre éducation nous y a préparés. Ce n'est pas impunément qu'on nous l'a fait apprendre dans Corneille et Racine. Corneille et Racine y étaient préparés eux-mêmes par le goût de la nation.

Ce goût, que nous portons tous au théâtre, c'est celui des peintures morales, des analyses de caractères, de tout ce qui fait voir le fond des cœurs. Notre nation y excelle par-dessus toutes les autres. Nous voulons que le poëte dramatique soit observateur et moraliste. Sans doute, la perfection, c'est de joindre à l'intérêt

de ces peintures morales l'intérêt de l'action ; mais, s'il nous fallait choisir entre les deux, nos préférences seraient pour le premier.

De plus, nous voulons que ces études du cœur humain se personnifient sous les traits d'hommes qui plaident la cause de leur passion, non pas en avocats, ce serait trop long, mais en gens qui en savent mieux que personne le fort et le faible, et qui ne négligent rien pour la gagner. De là, la tirade. La tirade est le plaidoyer en vers. Vainement les mauvaises nous ont gâté les bonnes ; nous ne nous accommodons pas volontiers d'une tragédie sans tirades.

Ce n'est pas tout, nous y voulons encore, non pas toute espèce de bons vers, mais les bons vers qui ne montrent pas le poëte dans le personnage. C'est assez qu'on l'y entrevoie. Le vers lyrique, le luxe des images, sont d'un homme qui tient plus à être écouté qu'à gagner sa cause. Le vers que nous voulons, c'est ce vers précis, nerveux, raisonneur, qui a plus de traits que d'images, poétique pourtant, s'il est convenu qu'un poëte doit être d'abord un bon écrivain en vers.

Enfin, les personnages de cette tragédie doivent être historiques, et plutôt empruntés à l'histoire connue de tout le monde, qu'aux anecdotes qui ne le sont que des savants. Nous les voulons, comme vous le dites, au-dessus du niveau commun. Est-ce seulement par cette curiosité banale, qui nous fait tourner des yeux ébahis vers tout ce qui s'élève au-dessus de nos têtes ? Nullement : c'est parce que nous attendons de ces personnages plus de révélations sur le cœur humain ; c'est

parce que, mettant plus d'esprit et plus de science de la vie au service de leurs passions, ils nous instruisent mieux de ce que la passion emploie d'adresse pour persuader qu'elle est la raison ; c'est enfin parce que, parlant de plus haut, leurs paroles portent plus loin et vont à plus d'oreilles.

Vous avez donné raison à notre goût, Monsieur, par la façon dont vous l'avez contenté. Des caractères qui s'analysent tout en agissant, des personnages pleins de leur passion, des causes plaidées avec éloquence et gagnées, des tirades qu'on ne trouve pas trop longues, de beaux vers où l'écrivain contient le poëte sans l'éteindre, des noms historiques, présents à toutes les mémoires, voilà ce qui vous a conquis le genre de popularité le plus enviable, la popularité moins la mode.

Pour ne parler ni de *Lucrèce*, qui est restée une date littéraire, ni d'*Agnès de Méranie*, pour qui les promesses de *Lucrèce* nous ont rendus trop difficiles, n'est-il pas à votre gloire que la meilleure de vos tragédies, *Charlotte Corday*, soit celle dont le sujet se prêtait le moins à toutes ces convenances? Que de difficultés s'y ajoutaient à la difficulté de faire une tragédie? Ces gens-là vivaient hier; nous savons des vieillards qui les ont vus, et qui en ont gardé comme une sorte de tremblement : il fallait les placer dans un lointain favorable à l'illusion du théâtre. Ils ont tenu dans la langue de tout le monde des discours que l'histoire a recueillis : il fallait les faire parler en vers avec une vérité qui cachât l'invraisemblance. Ils avaient à paraître devant des spectateurs qui les ont déjà jugés dans leur

cœur : il fallait ramener doucement ces juges prévenus à l'impartialité de l'art. Enfin, pour condition première, vos personnages étaient tenus de remplir toute leur renommée.

Bonne ou mauvaise, tous l'ont remplie. Ce sont bien là ces girondins, si téméraires comme parti, si aimables comme hommes, pour lesquels il se fera toujours, dans la justice de notre pays, comme une compensation de leurs illusions par leurs vues généreuses, de leurs fautes par la beauté de leur mort. Vous les avez peints dans un moment où vous risquiez de nous les rendre trop chers : c'est le moment suprême où, exaltés par l'approche de la catastrophe, ils insultent à l'échafaud dont ils n'ont pas su se défendre. Vous avez réussi à ne les rendre qu'intéressants. Vous avez voulu que l'enseignement de leur vie fût le même dans votre drame que dans l'histoire, et qu'ils y parussent, tels qu'ils ont été, victimes de leurs propres exemples, et plus vaincus par leurs fautes que par leurs ennemis. Vos vers nous ont rendu les fleurs de leur brillante parole. J'y louerais même celles qui peuvent paraître de trop : c'est un trait de vérité locale.

On pense aux maîtres et aux plus grands, en lisant l'admirable scène où Danton, Robespierre et Marat, réunis dans la chambre de ce dernier, délibèrent sur ce qu'ils feront de la République tombée entre leurs mains. Vous êtes historien et poëte quand vous faites parler ces trois hommes qui, à peine vainqueurs de leurs ennemis communs, se sont insupportables l'un à l'autre, et qui, venus en apparence pour se mettre d'accord, ne

font que se mesurer du regard pour la lutte à mort à laquelle ils sont préparés. Il y a du sang dans toutes leurs paroles. Danton en a comme le cœur soulevé; Marat en a soif comme d'un calmant pour la fièvre qui le consume; Robespierre ne veut pas dire encore combien il lui en faudra. Mais, dans la répulsion qu'ils inspirent tous les trois, il est des degrés que vous avez marqués avec la fidélité de l'histoire. Marat cause presque plus de stupeur que d'aversion; on veut le croire fou, pour n'avoir pas à lui porter plus de haine que n'en contient le cœur humain. Danton, par son retour à la générosité, excite une secrète sympathie dont on a honte. Pour Robespierre, il nous fait sentir quelque chose de cette crainte inouïe que connurent nos pères et qui s'appela la Terreur, crainte d'un péril hypocrite et inconnu, où le mépris se mêlait à l'angoisse, et qui fit, plus d'une fois, envier les morts par les survivants.

Il vous a été bon d'être plein du grand Corneille, quand vous avez eu à tracer le caractère de celle qui ne fut pas moins une fille de son esprit qu'une héroïne de son sang. Tous les traits de cette peinture sont dignes de cette vierge si terrible et si charmante. Tout ce qui, dans l'acte sanglant où elle crut avoir pour complice la conscience même de la France, nous touchera et nous troublera toujours, admiration pour son courage, attendrissement sur son sacrifice, quelque chose de moins que l'horreur pour le meurtre, quelque chose de plus que la pitié pour le meurtrier, vous l'avez exprimé avec une vérité poignante. Vos vers ont commencé, pour Charlotte Corday, la popularité de la

légende, et, si son caractère était de ceux qui peuvent grandir avec le temps, je dirais qu'elle a grandi depuis que vous lui avez mis au front l'auréole de la poésie durable.

Une image brillante de la haute comédie a fait l'immense succès de *l'Honneur et l'Argent*. Là, comme dans vos tragédies, on applaudit d'heureuses études morales, des personnages qui plaident éloquemment leur cause, de belles situations et, parmi de bons vers, les meilleurs de tous, ceux qui, par un côté, sont des vérités de situation, et, par l'autre, des vérités de cœur humain, le mot du moment et le mot de tous les temps. Je sais que la critique fait des réserves. Elle voudrait que les situations fussent plus souvent l'effet nécessaire de caractères plus réels. Ces réserves, où l'on vous conseille ce qu'on espère de vous, méritent que vous les preniez en considération. Dieu me garde de vous donner des scrupules sur vos habitudes de retraite studieuse au foyer maternel! Mais, en fait de comédies, les types en seront toujours au plus épais de la mêlée parisienne. Les héros de la tragédie peuvent venir d'eux-mêmes visiter le poëte dans sa province; témoin Cinna, les Horaces, Polyeucte, qui apparurent au grand Corneille dans sa petite maison de Rouen. Mais les héros de la comédie ne sont pas si commodes. Il faut les aller chercher de sa personne au milieu du monde, et à Paris, où se trouvent les plus illustres. Molière ne s'y prenait pas autrement, quand il avisait certains de ses personnages parmi les courtisans qui tourbillonnaient autour de Louis XIV. On l'appelait le contemplateur, parce

qu'il était sans cesse à contempler quelqu'un qui posait devant lui, sans s'en douter. Si donc, Monsieur, vous voulez satisfaire les plus difficiles, imitez les peintres qui rapportent dans l'atelier les esquisses prises au dehors dont ils feront des tableaux; emportez de Paris de vigoureuses ébauches, pour en faire des portraits à Vienne.

L'auguste suffrage que vous a valu, dès la première représentation, votre comédie de *la Bourse*, en est l'appréciation la plus juste. Ce que le public y applaudit en effet, ce sont les nobles sentiments qui vous l'ont inspirée. On dit, à la vérité, que tout est plus vilain à la vraie Bourse, choses et gens; mais, en entendant vos vives sorties satiriques contre le mal du temps et ces heureux vers qui soulagent les honnêtes gens et intéressent leur esprit aux répugnances de leur probité, on oublie que le tableau pourrait être plus fidèle.

Vous nous avez fait voir les malheurs des gens qui poursuivent la fortune aléatoire. Il serait beau de nous montrer le bonheur de ceux qui l'atteignent. C'est de ce côté-là que l'enseignement de la comédie serait efficace et que le rire serait moral. Le public croit médiocrement aux catastrophes de ces parvenus du hasard; mais il est tout près de les croire plus heureux et de les faire plus riches qu'ils ne sont, par cette faiblesse de notre nature qui nous porte à enfler le bonheur de ceux que nous envions et à diminuer les misères de ceux qu'il nous faudrait plaindre. Je voudrais qu'il vous plût de peindre un de ces heureux au moment le plus beau, quand il est tranquillement assis sur la roue de la Fortune, qui s'est arrêtée pour lui. Je voudrais que

vos vers nous fissent lire dans le cœur de cet homme pour qui tout visage est celui d'un héritier impatient ou d'un parasite, et dont le triste bonheur est de connaître la fin d'un plus grand nombre de jouissances, et d'être impuissant pour plus de choses.

Ce serait Turcaret, non plus simplement ridicule, celui-là n'est plus à recommencer, mais Turcaret misérable, et il a dû l'être. On n'est pas joué ainsi, volé, insulté, on ne sent pas se retourner contre soi-même les pointes de la vanité dont on blessait les autres, sans beaucoup souffrir. Le Sage a bien pu s'en douter, lui qui a tout su de la vie humaine; mais il a baissé la toile sur Turcaret ridicule, laissant à quelque successeur la tâche de suivre le pauvre traitant, rentré chez lui, en face de lui-même, tout saignant de blessures que l'argent ne guérit pas. S'il y a là un legs de Le Sage, vous êtes digne, Monsieur, de l'acquitter.

Vos succès dans la tragédie vous donnaient bien le droit de nous exposer vos doctrines sur ce grand art. Ces doctrines ont un mérite rare : elles sont des doctrines, et non pas un système. Vous n'y donnez pas vos exemples pour règles, et, au lieu d'une théorie superbe de ce que la tragédie exige du public, nous avons une appréciation élevée de ce que le public demande à la tragédie.

Vous craignez que, sur ce point, votre discours ne sente la réaction. Rassurez-vous : les idées que nous venons d'entendre ne sont pas inspirées par un esprit de réaction; elles sont d'un libéral.

S'il est vrai que chaque époque impose au poëme

dramatique ses usages, ses préjugés, son tour d'esprit, et, comme vous le dites énergiquement, son jargon, celui-là n'est-il pas un libéral qui veut défendre le poëte contre cette servitude et faire planer le poëme dramatique au-dessus des convenances passagères du pays, de la mode et du moment?

Et de même, si les intrigues compliquées du drame à effet, les incidents, l'imprévu, les coups de théâtre, en ne laissant pas de place, dans le poëme dramatique, aux développements des caractères et à la peinture des passions, lui ôtent toute la matière du beau et tout le nerf des vers, le libéral n'est-il pas celui qui conseille au poëte de chercher l'effet dans les grandes voies du beau, et de faire des vers qui durent?

Si tel est le libéral, il y a vingt-cinq ans, il portait un autre nom : on le qualifiait de classique.

Pour moi, Monsieur, puisque vous avez bien voulu rappeler la part que j'ai prise aux nobles querelles de ce temps-là, querelles si loin de nous par les années, plus loin encore par le changement de nos mœurs, quand j'osais défendre la tradition de nos grands poëtes dramatiques, et inviter leurs successeurs à se rendre libres de tout ce qui pouvait rabaisser l'art entre leurs mains ingénieuses et puissantes, j'avais bien quelque soupçon que j'étais un libéral. Vos succès n'ont pas de quoi me faire penser que je me trompais, et ce n'est pas une médiocre obligation que je leur ai, de pouvoir rester classique en continuant à me croire libéral.

Il y a même deux points où je le serais volontiers un peu plus que vous.

Par exemple, vous rangez parmi les conventions surannées du théâtre les unités de temps et de lieu, et vous parlez d'un pédant d'hier pour qui une tragédie sans les unités est un monstre.

Je n'ai pas peur d'être ce pédant; car vos tragédies se mettent fort à l'aise avec les unités, et je ne crois pas les tenir pour des monstres.

Il y a des tragédies, vous nous l'avez appris une fois de plus, qui ont su être belles en s'affranchissant des unités; mais vous-même, vous leur préférez celles qui, en s'y soumettant, ont réussi à être les plus belles de toutes. Tels sont les deux chefs-d'œuvre de notre théâtre et de tout théâtre, *Polyeucte* et *Athalie*. Si les unités n'ont pas nui à leur perfection, ne se pourrait-il pas qu'elles y eussent servi? Corneille nous met sur la voie, lui qui défend l'unité de temps, « non pas sur la foi d'Aristote, a-t-il soin de dire, mais parce qu'elle s'appuie sur la raison naturelle. » Voilà qui devrait donner à penser. Et faut-il y penser longuement pour reconnaître qu'il s'agit là, non de gênes arbitraires imposées aux poëtes par le caprice d'un philosophe, mais d'un degré de plus de ressemblance entre l'art et la nature des choses; et que le drame le plus conforme à cette raison dont parle Corneille, c'est-à-dire le plus semblable à la vie, est celui qui, par des moyens naturels, amène dans le même lieu, au même moment, pour une catastrophe certaine, des personnages qui se poursuivent, qui ne peuvent plus s'éviter, et qui se précipitent vers un dénoûment où chacun reçoit, comme dans la vie, le prix de ce qu'il a fait? C'est là ce que

le simple et profond génie des anciens avait essayé de transporter de la réalité dans le drame; et c'est là ce que Corneille et Racine ont imité des anciens en le perfectionnant.

Je voudrais donc, Monsieur, qu'il fût encore permis de faire une tragédie même avec les unités, et je vous demande, en particulier, de laisser à Corneille et à Racine la liberté de subir un joug qui paraît les avoir gênés si peu.

Mais, vous avez raison, il ne faut pas, par trop d'amour pour la règle, se priver d'une beauté. Aussi, dans un entr'acte de votre *Charlotte Corday*, fais-je très-volontiers le voyage de Paris à Caen, en dépit des unités de temps et de lieu, pour me trouver parmi les invités de madame de Bretteville, dans ce salon où ils s'entretiennent des nouvelles de Paris, que la peur ne peut déjà plus grossir; pour entendre l'aïeule faire en des vers charmants l'éloge de sa petite-fille; pour voir enfin Charlotte elle-même, entrant à pas modestes, au milieu de ces douces paroles, et comme au murmure de sa bonne renommée. A plus forte raison, me laissé-je ramener sans résistance de Caen à Paris, à la suite de la jeune fille résolue et résignée, dans la maison de Marat, où nous pousse irrésistiblement cette terreur d'un nouveau genre qui nous fait trembler, non pour la victime, mais pour l'assassin.

L'autre point où je serais un peu plus libéral que vous, c'est au sujet de Shakespeare. De tout ce que vous en avez dit de si brillant, je garderais ce qui est à sa gloire, et je laisserais les restrictions, non comme

injustes, mais parce que la vérité ne les demande plus.

Le temps a élevé Shakespeare au-dessus de la critique, peut-être parce qu'il l'a élevé au-dessus de l'éloge. Les mots mêmes de *beautés* et de *défauts* appartiennent à une langue relative, en dehors de laquelle il faut chercher des termes, si l'on tient à définir le charme ou à caractériser les imperfections de ces œuvres étonnantes.

Shakespeare a eu la même destinée qu'Homère. Après cette querelle fameuse des anciens et des modernes, où admirateurs et critiques, Boileau comme Perrault, ont eu le tort de se représenter l'auteur de l'*Iliade* comme un homme de lettres à son bureau, l'Homère qui demeure, c'est cet Homère transfiguré, tel que l'a représenté un grand artiste de notre temps, présidant le chœur des hommes de génie, et nu, au milieu de personnages dont le costume indique la nation et le siècle, comme s'il s'agissait, non de l'habitant d'un pays ni du contemporain d'une époque, mais du génie même de la poésie. Comme Homère, après une querelle qui a moins duré, Shakespeare nous apparait, à son tour, dans un lointain mystérieux et paisible, se dérobant à la curiosité de l'érudition qui se fatigue à chercher un homme où il n'y a qu'une des plus grandes sources de la poésie créatrice. Avec Homère, avec Shakespeare, nous sommes sur des cimes d'où le regard n'aperçoit rien de ce qui se passe en bas. Je ne leur demande pas compte des fautes qu'ils ont pu faire. Homère, en créant un premier exemplaire de la beauté,

d'où est venue l'idée même de l'art et de ses règles. Shakespeare en les ignorant. Comment s'étonner qu'ils soient imparfaits? Si la poésie elle-même a dicté leurs vers, c'est une main d'homme qui les a écrits.

J'espère aussi que Racine n'a plus besoin d'être défendu. Dans le temps que sa gloire, faut-il le dire, était une cause, vous l'avez servie, Monsieur, mieux que personne, en montrant avec éclat comment un poëte enrichit son fonds par la pratique de ce grand homme, comment il sent mieux son propre cœur en méditant ce cœur auquel toutes les passions humaines ont dit leur secret, comment l'étude de ce beau style lui apprend à trouver et à perfectionner le sien. Vous avez bien raison de douter que ceux-là sachent aimer Shakespeare qui n'aiment pas Racine. Racine lui-même l'eût pensé s'il eût connu Shakespeare, et il l'aurait dit, même à Boileau.

L'admiration pour Racine n'a pas été pour peu de chose dans les mérites éminents qui assurent à votre prédécesseur une place honorable dans l'histoire des lettres françaises.

Vous avez été juste envers M. Baour-Lormian en reconnaissant en lui un poëte. Il est poëte dans ses traductions par l'éclat et l'harmonie de ses vers; il l'est par le sentiment dans cette tragédie d'*Omasis*, dont on citerait plus d'une scène si nous n'étions pas si riches en beautés dramatiques. Je doute pourtant que la pièce eût gagné en commençant à Joseph enfant. En tout cas, l'idée seule en eût épouvanté M. Baour-Lormian; on avait encore peur en ce temps-là de ce vers de

Boileau, qu'il sera toujours prudent de ne pas trop braver :

Enfant au premier acte et barbon au dernier.

L'éloge modeste et proportionné que vous faites de votre prédécesseur est un jugement définitif. Vous y avez mis l'accent de la justice rendue avec cœur. C'est celle qu'il méritait ; c'est celle qu'il eût désirée, si l'âge, la souffrance et la raison ne lui eussent ôté jusqu'au souci de ce qui se dirait de lui après sa mort.

Cela nous met bien loin de ce qu'on a raconté de sa complaisance un peu gasconne pour lui-même. Le trait que vous en avez cité remonte bien haut. C'est du temps que Napoléon Ier, lui parlant d'*Omasis* dans les jardins de Saint-Cloud, le louait de ses vers, un peu parce qu'il les trouvait bons, un peu pour faire passer de piquantes critiques de ses caractères. Si M. Baour-Lormian s'estimait trop alors, il faut s'en prendre au temps, à l'ivresse d'un tel suffrage, à l'étourdissement du succès dans notre pays, et, s'il n'y a pas là une vieille médisance, à la Garonne. La vanité est, de tous nos défauts, celui qui est le moins à nous. Il nous en vient de nos ennemis qui, pour vouloir nous rabaisser, nous poussent à être plus que justes envers nous-mêmes. Il nous en vient aussi de nos amis, des uns par leur trop d'indulgence, des meilleurs par le plaisir même qu'ils ont à louer ceux qu'ils aiment. Dans les dernières années de la vie de M. Baour-Lormian, amis et ennemis, et la vanité qui lui était venue d'eux, tout l'avait quitté. Il survivait à tous ceux qui avaient parlé

de lui, et il restait seul, n'attendant plus rien des hommes, et s'étudiant, non plus pour connaître ses forces, dont il n'avait plus que faire, mais pour se rendre ses comptes à lui-même, et démêler dans son avoir ce qui avait appartenu aux autres et ce qui lui appartenait en propre.

C'est sous ces traits du poëte finissant en sage que je l'ai connu pour la première fois. Les infirmités et la pauvreté avaient fait de sa retraite une solitude si profonde, qu'il n'y avait guère de chance que la première visite n'y fût pas intéressée; mais, dès la seconde, on se sentait attiré par ce qu'il y a d'auguste dans un vieillard qui s'achemine vers la mort dans la souffrance et l'abandon, et par le charme de ce bon sens de la vieillesse éclairée et élevée par les lettres, bon sens dépouillé, comme on le dit des vieux vins, sans illusions, mais sans aigreur contre ceux auxquels il sied encore d'en avoir. Si, par moments, il lui arrivait de laisser percer quelque reste du vieil homme, la faute en était à ceux qui le mettaient en cette tentation; c'est qu'on lui parlait de son passé, de son *Omasis*, que l'Empereur avait critiqué; c'est qu'on secouait devant lui les lambeaux de pourpre de sa jeunesse. Mais son bon sens reprenait bientôt le dessus, et c'est lui-même qui chassait de sa main ces flatteuses images, avant qu'il se mêlât du regret au plaisir de les revoir.

Poëte jusque dans l'extrême vieillesse, la poésie lui servait comme d'une musique harmonieuse pour bercer ses souffrances, ou comme d'un langage plus intime pour se parler de plus près à lui-même. C'est ainsi que

le dernier jour l'a trouvé, rejoignant sa jeunesse à sa vieillesse par les grâces de ses derniers vers, et parlant de Dieu avec un serviteur fidèle dont la foi simple l'aidait à mourir dans les suprêmes espérances.

Si l'Académie Française a le privilége d'inviter une société d'élite aux réceptions de ses membres, ce n'est pas sans doute pour faire elle-même ses honneurs, c'est pour en tirer occasion de rendre quelque témoignage nouveau de la vertu des lettres. Cette séance nous en offre deux exemples illustres. L'un est celui d'un poëte qu'elles ont amené, jeune encore, à l'honneur littéraire le plus insigne, un siége à l'Académie Française, par des succès qui pourraient n'être que le gage de succès encore plus grands; l'autre est celui d'un vieillard, poëte aussi en son temps, et poëte très-applaudi, auquel les lettres avaient appris à supporter l'oubli, à se résigner à la douleur, à être pauvre avec dignité, à se voir délaissé par les hommes sans les accuser. De ces deux exemples, vous approuverez, Monsieur, que j'aie fini par le dernier un discours dont vous êtes le principal sujet. Nous avons devant nous bien des jours pour montrer en votre personne cette vertu des lettres, à un âge où elle inspire les beaux vers et relève le prix de toutes les choses heureuses; nous n'avions qu'un jour, et que ce moment-ci, pour montrer dans votre prédécesseur combien plus encore éclate cette vertu quand, après avoir fait la célébrité du poëte, elle est restée sa seule famille, sa seule richesse, sa seule amitié.

LUCRÈCE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS

LE 22 AVRIL 1843.

A MON AMI CH. REYNAUD

PERSONNAGES.	ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES RÔLES.
JUNIUS, surnommé BRUTE.	MM. BOCAGE.
SEXTUS TARQUIN.	BOUCHET.
VALÈRE, surnommé depuis PUBLICOLA.	GODAT.
COLLATIN, mari de Lucrèce.	MAUBANT.
LUCRÉTIUS, père de Lucrèce.	ROSNY.
SULPICE.	AMELIN.
TITUS, frère de Sextus.	EDMOND.
ARONS, frère de Sextus.	HARVILLE.
LUCRÈCE, femme de Collatin.	Mmes DORVAL.
TULLIE, femme de Brute.	HALLEY.
LA SIBYLLE DE CUMES.	PAYRE.
LA NOURRICE DE LUCRÈCE.	MARIE.
LAODICE.	ÉMILIE VOLET.
UNE ESCLAVE DE TULLIE.	ADÈLE.

MESSAGER. — ESCLAVES. — CITOYENS.

LUCRÈCE

ACTE PREMIER

Une chambre de l'appartement des femmes, dans la maison de Tarquin Collatin, à Collatie. — Trois portes, fermées par des tentures, s'ouvrent au fond sur l'impluvium. A gauche, une porte conduisant à la chambre de Lucrèce ; à droite, une autre porte communiquant avec le reste du gynécée. Des siéges et des meubles de forme antique sont disposés çà et là. Il est nuit. — Au lever du rideau, Lucrèce, une quenouille à la main, est assise près d'une table placée entre elle et sa nourrice. Plusieurs esclaves, groupées autour de Lucrèce, sont occupées de divers travaux. Une lampe sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE, LA NOURRICE, LAODICE, Esclaves.

LUCRÈCE, à une de ses esclaves.

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la lampe nocturne.
Les heures du repos viendront un peu plus tard.
La nuit n'a pas encor fourni son premier quart,
Et je veux achever de filer cette laine,
Avant d'éteindre enfin la lampe deux fois pleine.

Laodice se lève, et va chercher de l'huile qu'elle verse dans la lampe.

LA NOURRICE.

Lucrèce, écoutez-moi ; car vous n'oubliez pas
Que je vous ai longtemps portée entre mes bras ;

Votre mère mourut quand vous veniez de naître;
Je vous donnai mon lait sur l'ordre de mon maître;
Je ne vous quittai plus; je bénis le destin
Lorsqu'il vous fit entrer au lit de Collatin;
C'est pourquoi laissez-moi parler. — Que vos esclaves
Filent pour votre époux les amples laticlaves;
Je les ferai veiller jusqu'au chant de l'oiseau
De qui la voix sacrée annonce un jour nouveau.
Mais vous, ma chère enfant, suspendez votre tâche;
Vous la reprendrez mieux après quelque relâche.
Faut-il donc que vos yeux s'usent, toujours baissés,
A suivre dans vos doigts le fil que vous tressez?
Pourquoi vous imposer tant de pénibles veilles?
Cherchez à vous distraire, imitez vos pareilles;
Et que, de temps en temps, des danses, des concerts,
Ramènent la gaîté dans vos foyers déserts.

LUCRÈCE.

Quand mon mari combat en bon soldat de Rome,
Je dois agir en femme ainsi qu'il fait en homme.
Nourrice, nous avons tous les deux notre emploi :
Lui, les armes en main, doit défendre son roi;
Il doit montrer l'exemple aux soldats qu'il commande;
Mon devoir est égal, si ma tâche est moins grande.
Moi, je commande ici, comme lui dans son camp,
Et ma vertu doit être au niveau de mon rang.
La vertu que choisit la mère de famille,
C'est d'être la première à manier l'aiguille,
La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison,
Afin qu'en revenant au foyer domestique,
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique,
Et rende grâce aux dieux de trouver sur le seuil

Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil.
— Laisse à d'autres que nous les concerts et la danse.
Ton langage, nourrice, a manqué de prudence.
La maison de l'épouse est un temple sacré
Où même le soupçon ne soit jamais entré,
Et son époux absent est une loi plus forte
Pour que toute rumeur se taise vers sa porte.

LA NOURRICE.

Ce zèle rigoureux me semble aller trop loin;
La joie est de votre âge un innocent besoin.
Pendant qu'on tient des dieux la jeunesse, on est sage
De fêter cette hôtesse au rapide passage.
Quelle prise y voit-on à la malignité?
Et qu'est-ce qu'un soupçon qui n'est pas mérité?
L'honneur ne dépend pas d'un injuste caprice,
Et quand le cœur est pur, il suffit.

LUCRÈCE.

Non, nourrice.
Ce n'est pas assez bien respecter la pudeur,
Que d'avoir seulement son culte au fond du cœur.
Il faut lui rendre hommage à la face publique;
Pour être vraiment chaste, il faut être pudique;
Et, comme vers ce but tout doit être tourné,
C'est être criminel que d'être soupçonné.

LA NOURRICE.

Eh bien, soit. Prolongez cette retraite austère;
Défendez aux plaisirs votre seuil solitaire;
Mais, cessant d'ajouter la fatigue aux ennuis,
Que le travail au moins n'abrége pas vos nuits.
Le sommeil entretient la beauté du visage;
L'insomnie, au contraire, y marque son passage.

Gardez que votre époux, de son premier regard,
Ne vous trouve moins belle au retour qu'au départ.

LUCRÈCE.

Tu me presses en vain; je veux rester fidèle,
Par mon aïeule instruite, aux mœurs que je tiens d'elle.
Les femmes de son temps mettaient tout leur souci
A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
Qu'on lût sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
« Elle vécut chez elle, et fila de la laine. »
Les doigts laborieux rendent l'esprit plus fort,
Tandis que la vertu dans les loisirs s'endort.
Aussi, celle qui prend l'aiguille de Minerve,
Minerve, applaudissant, l'appuie et la préserve.
Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté,
Mais rien ne ternira mon honneur respecté;
Et, si je dois choisir, injure pour injure,
La ride au front sied mieux qu'au nom la flétrissure.
— C'est assez : le temps passe à tenir ces propos;
Quand la langue se meut, la main reste en repos.
Poursuivons notre tâche. — Allons!

SCENE II.

LES MÊMES, COLLATIN, BRUTE, SEXTUS, TITUS, ARONS.

Ils écartent la tenture d'une des portes du fond, et contemplent Lucrèce qui travaille. — Moment de silence. — Ils s'avancent vers Lucrèce. Deux esclaves mâles restent vers le fond du théâtre.

SEXTUS.

Gloire à Lucrèce!
Collatin a vaincu.

A part.

Dieux! la belle maîtresse!

BRUTE, *à part.*

O noble et digne femme!

COLLATIN, *à Lucrèce, qui s'est levée à l'entrée des princes.*

Il faut nous pardonner.
Une telle visite a lieu de t'étonner;
Mais, pour faire éclater cette publique preuve,
J'ai vanté ta sagesse, et l'ai mise à l'épreuve.

BRUTE.

Je suis moins fou que vous : on a tort, Collatin,
D'allécher les voleurs par l'appât du butin.

SEXTUS, *à part.*

L'imbécile a dit vrai.

LUCRÈCE.

Seigneurs, je vous salue.
N'importe en quel objet vous l'ayez résolue,
Votre arrivée ici, ramenant mon époux,
Me réjouit. Soyez les bienvenus chez nous.

Elle se rassied; les princes et Collatin s'asseyent à son exemple sur des siéges approchés par les esclaves. Brute reste debout.

SEXTUS.

Voici comment nous vint, Lucrèce, cette idée :
Depuis un an, bientôt, nous assiégeons Ardée,
Et n'avons rien à faire en nos retranchements,
Qu'à bloquer l'ennemi, qu'on prive d'aliments.
Or, se croiser les bras dans une palissade,
Pendant tout un hiver, est chose fort maussade.
Donc, pour tromper l'ennui, nous étions en festin,
Mes frères que voici, moi, Brute et Collatin,
Et nous passions le temps à puiser dans les cruches
Les meilleurs vins sabins, mêlés au miel des ruches.

BRUTE.

Oui, vous êtes à table un merveilleux soldat;
Chacun de vos festins vaut seul un long combat.

SEXTUS.

Que veux-tu dire, fou?

BRUTE.

Que vous avez la gloire
D'affamer l'ennemi, mieux qu'aucune victoire;
Car vos repas guerriers sont conçus de façon
A couper vaillamment le vivre et la boisson.
— Le courage, à ce compte, a dérangé son centre,
Et le cœur aujourd'hui se loge dans le ventre.

SEXTUS.

Paix! Brute. La matière est au-dessus d'un sot.
Le domaine de l'aigle échappe à l'escarbot.

BRUTE.

Ne vous moquez pas tant, Sextus. L'aigle sublime
Sur ses ailes, un jour, raillait l'insecte infime :
« Gageons, dit l'escarbot, que je vous gagne au vol. »
L'aigle accepte, pour rire, et s'élance du sol;
Puis s'écrie, en planant du haut de l'étendue :
« La gageure est à moi. — Non, vous l'avez perdue, »
Répondit l'escarbot, qui, jusqu'alors caché,
Quand l'aigle s'envola, sur lui s'était perché.
— Tel mont touche les cieux, qu'un brin d'herbe domine.

SEXTUS.

Ce fou m'a détourné, Lucrèce; je termine.
— Si bien que, nos cerveaux chauffés à l'unisson
Moitié par les discours, moitié par la boisson,
De propos en propos, enfin, nous arrivâmes
A vanter à l'envi la vertu de nos femmes.

Brute aussi, j'imagine. — Il fallait, sur ma foi,
Qu'il eût encor vidé plus de coupes que moi.

BRUTE.

Un prince ami des dieux, une femme fidèle,
Des léopards sans ongle et des oiseaux sans aile,
Un fleuve impétueux qui remonte son cours,
Sont des choses vraiment qu'on ne voit pas toujours.

SEXTUS.

Cependant, votre époux, abrégeant la dispute :
« Lutter de mots, dit-il, est une vaine lutte ;
Je sais un moyen sûr de montrer aux maris
Si leur femme l'emporte ou doit céder le prix.
Nous sommes vigoureux ; voici la neuvième heure ;
A cheval ! et gagnons tous cinq notre demeure !
Nous jugerons ainsi nos femmes par nos yeux,
Et leur gloire ou leur honte en apparaîtra mieux,
Puisqu'à chacun de nous cette brusque entrevue
Les montrera sans feinte, étant tout imprévue.
— A cheval ! à cheval ! » crions-nous à grand bruit,
Et nous entrons à Rome, à la première nuit.
Nous pénétrons d'abord chez la femme de Brute,
Qui, parmi des danseurs et des joueurs de flûte,
Fêtant tout ce que Rome a de patriciens,
Pour des amis nouveaux oubliait les anciens.

Il appuie sur ces derniers mots.

BRUTE.

La femme de Sextus était bien plus louable ;
Elle n'avait reçu qu'un convive à sa table.

SEXTUS.

Bref, sur un même point toutes semblaient d'accord :
D'une ou d'autre manière, elles s'amusaient fort.
— L'une ornait ses cheveux, pendant que les esclaves

Faisaient fumer l'encens et les parfums suaves.
Et cherchait dans l'acier un maintien gracieux
Qui d'un époux absent n'attendait pas les yeux :
— L'autre ignorait Vénus, mais d'une main avide,
La face tour à tour enflammée ou livide,
Déposant pour enjeu l'or de son bracelet,
Interrogeait les dés ou jetait l'osselet.
— Vous seule enfin, vous seule, à ce luxe étrangère,
Vous vous êtes montrée en sage ménagère,
Diligente, excitant vos femmes du regard,
A leurs humbles travaux vous-même prenant part,
Veillant de chastes nuits au foyer, dont vous faites
Un lieu religieux et non un lieu de fêtes,
Et prouvant qu'un grand cœur sait user des loisirs
Au profit du devoir et non pas des plaisirs.
Votre vertu retombe en honte sur les nôtres,
Et votre honneur s'accroît du déshonneur des autres.

Sextus s'est levé, sur ces derniers mots. Lucrèce et les autres personnages se lèvent également.

LUCRÈCE.

Seigneur!...

ARONS.

Oui, Collatin a gagné le pari.
Gloire à Lucrèce! et joie à son heureux mari!

LUCRÈCE.

Pour trop peu de vertu la louange est trop haute,
Et le blâme, seigneur, est trop vif pour la faute.
L'apparence est souvent un indice peu sûr;
Quel que soit le dehors, le front peut être pur.

SEXTUS.

C'est peu de triompher, vous êtes généreuse.

COLLATIN.

Je marquerai de blanc cette journée heureuse.
— Maintenant qu'avec soin des lits soient préparés,
Afin de recevoir mes hôtes honorés :
Et qu'un calme sommeil, après ce long voyage,
Assouplissant leur corps, répare leur courage.
Mais il convient d'abord qu'un abondant festin
Les dispose à dormir en paix jusqu'au matin.

Ils sortent par une des portes du fond. Lucrèce fait sortir ses femmes par la porte latérale à gauche, et se trouve seule avec Brute, resté un peu en arrière des autres. Elle l'arrête au moment où il va franchir le seuil.

SCÈNE III.

LUCRÈCE, BRUTE.

LUCRÈCE.

Écoutez, Junius.

BRUTE.

Nommez-moi plutôt Brute :
C'est mon nom. — Suis-je pas en effet une brute,
Un imbécile, un fou?... Non, laissez-moi parler :
Ma sottise trop pleine a besoin de couler.
J'en sens les flots épais bouillonner dans ma tête :
Elle m'étouffera s'il faut que je l'arrête.
— Suis-je pas, je vous dis, — c'est bien connu de tous. —
Un être dont l'esprit est sens dessus dessous :
Un sot, trop méprisé pour inspirer la crainte,
Qu'on laissa, seul des siens, par une pitié feinte,
Dérober au licteur ses jours humiliés,
Afin qu'il amusât les princes ennuyés,
Et que, de ses aïeux absous par sa démence,
Il révélât Tarquin capable de clémence?

— On dit que le lion, qui s'abreuve de sang,
Quand il trouve en chemin un cadavre gisant,
Après avoir flairé, d'une avide narine,
S'il ne reste plus d'âme au fond de la poitrine,
Repousse avec dédain le corps inanimé,
Et, réservant pour mieux son courroux affamé,
Cherche ailleurs une proie, où sa dent assouvie
Sous l'ardente douleur fasse frémir la vie,
Et déchire une chair dont le tressaillement
Prouve qu'elle a senti chaque déchirement.
Tarquin, le roi superbe, est le lion; de sorte
Qu'étant lui le lion, je suis la bête morte,
Et que Tarquin-lion, quand il m'eut bien tourné,
Ne trouvant nulle part une âme, a pardonné
Il a, par Jupiter! d'autres gibiers à suivre.
Je ne vaux pas la mort, c'est pourquoi je peux vivre.
Tuer Brute serait faire tort à Sextus,
Qui, sur moi décochant ses traits les plus pointus,
Me tient à ses côtés, comme un but en réserve,
Pour s'exercer l'esprit quand il se croit en verve.

LUCRÈCE.

Junius!

BRUTE.

Qui donc! moi, Lucrèce, un Junius?
Un parent du feu roi Servius Tullius!
Un pur patricien! un sénateur de Rome!
Un homme illustre, moi, qui ne suis pas un homme!
Chacun insulte ici Brute; mais sous l'affront,
Si j'étais Junius, courberais-je le front?
Brute baise la main du bourreau de son père;
Mais Junius saurait ce qu'il aurait à faire.
Il eût, par Romulus le divin fondateur!

Il eût été victime ou sacrificateur.
Si j'étais Junius!... Junius, pour tout dire,
Eût fait trembler de peur ceux que Brute fait rire.
— Vous le voyez donc bien, Lucrèce, il ne faut plus
Déshonorer en moi le nom de Junius.
Brute, voilà mon nom. Il faut m'appeler Brute,
La brute que chacun injurie et rebute.
C'est encor me hausser même, et je suis plus bas :
La brute a sa compagne, et moi, je n'en ai pas.
Sextus m'a dérobé cette dernière joie.
Celle qui fut ma femme, il en a fait sa proie ;
Et vous l'avez pu voir tantôt insolemment
Fouetter l'époux avec les lauriers de l'amant.
Grâce à Sextus, la honte, ardente à ma poursuite,
A su me relancer jusqu'au fond de mon gîte,
Et, debout sur mon seuil, ou dedans, ou dehors,
M'attend lorsque je rentre, et me suit quand je sors.
— C'est bien! et le mari s'accorde avec la femme,
L'un étant ridicule, et l'autre étant infâme,
La sottise donnant la main à l'impudeur,
Et l'homme sans idée à la femme sans cœur.
— N'est-ce pas très-plaisant, et n'en faut-il pas rire?

LUCRÈCE.

Écoutez, Junius, ce que je veux vous dire.
Je vous suis attachée, et vous l'avez dû voir,
Car j'ai mis tous mes soins à vous bien recevoir,
Du jour où, dégagé par vos mains intrépides
Du glaive des Sabins et des Volsques rapides,
Collatin vous offrit son seuil hospitalier,
Et vous fit prendre place au foyer familier.

BRUTE.

Il est vrai.

LUCRÈCE.

C'est assez que mon mari vous aime,
Et, cher à mon mari, vous l'êtes à moi-même.
Vous étiez malheureux, de plus; mon amitié,
En face du malheur, s'accrut de la pitié.
Chaque nouvel affront, porteur d'une souffrance,
Était un aliment à ma persévérance;
Mais après la pitié survint l'étonnement
De voir un Junius dans cet abaissement.
Mon esprit recula devant cette merveille
D'un pareil descendant d'une race pareille,
Et, pour avoir enfin mes doutes résolus,
J'observai, je compris, — et je ne doute plus.

BRUTE.

Et qu'avez-vous compris? qu'avez-vous cru comprendre?

LUCRÈCE.

Qu'un feu qui semble éteint couve sous de la cendre.

BRUTE.

Que dites-vous?

LUCRÈCE.

En vain vous vous rapetissez:
Brute, vous n'êtes pas ce que vous paraissez.
Depuis que j'ai les yeux sur vous, tout me l'atteste,
L'effort de votre voix, votre air et votre geste.
Votre stupidité n'est qu'un déguisement.
Vous vous faites petit, de peur d'être trop grand.

BRUTE.

Je suis grand en effet, et si grand, qu'on me nomme,
D'un accord général, le plus grand fou de Rome.

LUCRÈCE.

Certain jour, vous présent, on disait nos aïeux;
Romulus, fils de Mars, reçu parmi les dieux;

Comment il disparut du milieu de sa suite,
Quand une nuit soudaine eut mis le peuple en fuite;
Quelques-uns l'avaient vu s'élancer dans les airs,
Sur le char de son père, environné d'éclairs;
Mais d'autres soupçonnaient, et c'était le grand nombre,
Le sénat conjuré d'avoir frappé dans l'ombre.
— J'interrogeai vos yeux à ce point du récit.
Un rayon y passa, qui sitôt s'obscurcit.
Mais c'en était assez. Ce rayon de vengeance
Éclaira de vos plans toute l'intelligence.
— Et tout à l'heure encor, n'avez-vous pas laissé
S'exhaler devant moi votre cœur oppressé?
Non, non, vous n'êtes pas ce que l'on croit à Rome.
Junius est sous Brute, et le fou cache l'homme;
Plus votre esprit s'annule en sa fausse torpeur,
Plus vous prouvez par là qu'on doit en avoir peur;
Plus vous vous amassez de hontes à contraindre,
Plus, en se dévorant, la vengeance est à craindre.

BRUTE.

Vous avez deviné, Lucrèce; et cet aveu,
A Lucrèce adressé, me doit alarmer peu.
Oui, j'ai quitté mon nom, mais pour mieux le reprendre:
J'accepte tous leurs coups, mais pour mieux les leur rendre.

LUCRÈCE.

O sombre profondeur de ce ressentiment!
Je n'y plonge pas l'œil sans un tressaillement.
Mais, puisque l'amitié sut percer votre ruse,
Gardez que l'ennemi ne sente qu'on l'abuse.
N'oubliez pas qu'en vous, par deux contraires sorts,
Le corps doit tuer l'âme, ou bien l'âme le corps;
Que, vivant sous Tarquin, vous vivez sous la hache;
Qu'une erreur la suspend, qu'un soupçon la détache

Qu'un instant vous trahir, c'est lui tendre le cou,
Et que vous êtes mort si vous n'êtes plus fou.
Quand je pense aux effets d'un seul propos, je tremble.
— Vous aviez trop raison aujourd'hui, ce me semble.
Votre folie était l'ivresse du bon sens,
Et vos traits contournés n'étaient que plus blessants.
Ce langage hardi...

BRUTE.

J'en peux user sans craindre.
Plus librement je parle, et moins j'ai l'air de feindre.
Pour paraître sincère et non l'effet d'un choix,
Il faut que ma folie ait raison quelquefois.
La franchise, d'ailleurs, passe pour insensée,
Tant chacun met de soins à cacher sa pensée;
Et ces temps malheureux ont faussé tous les cœurs,
Au point que la droiture est matière aux moqueurs.
Ne croyez pas non plus, pour m'avoir su comprendre,
Que par d'autres regards je me laisse surprendre.
Il est plus malaisé de tromper un ami
Que de se dérober au soupçon endormi.
A l'aspect des Tarquins, le danger que je touche
Avertit aussitôt et mon geste et ma bouche;
Ma vengeance elle-même est prompte à calculer
Que pour se satisfaire il faut dissimuler.
— Mais vous, vous attiriez toute ma confidence;
Votre compassion désarmait ma prudence,
Et, doucement ému, je voulais un moment
Connaître le bonheur d'un peu d'épanchement.

LUCRÈCE.

Oh! oui. Je le conçois. Mais que cette pensée
Soit du moins comme un baume à votre âme blessée;
Contez-moi vos douleurs, lorsque vous souffrirez,

Et ne hasardez pas des coups désespérés.
Après avoir tant fait pour bien vous contrefaire,
Pour bien vous révéler il faut encor plus faire ;
Tant d'efforts surhumains, venant au résultat,
Pour finir dignement veulent un coup d'éclat,
Et ne permettent plus qu'on en perde la peine
Dans les obscurs périls d'une entreprise vaine.

BRUTE.

Quels périls?

LUCRÈCE.

Je ne sais ; mais des bruits pleins d'effroi,
A travers ma retraite, ont pénétré vers moi.
Peut-être en ce moment quelque chose se trame ;
Peut-être à la révolte il ne manque qu'une âme,
Et vous n'ètes que trop propre à la diriger,
Vous, par vingt ans d'affronts instruit à vous venger,
Instruit à commander aux passions des autres
Par vingt ans employés à commander aux vôtres.
— J'ai craint que cet appât ne vînt à vous tenter ;
J'ai voulu vous aider à mieux patienter,
En vous faisant savoir que, moi, je vous estime
D'autant plus avili, d'autant plus magnanime.

BRUTE.

Généreuse amitié ! — Rassurez-vous, pourtant.
Sans doute un jour viendra... mais ce jour est distant.
Ah ! pourquoi la fortune est-elle assez jalouse
Pour m'avoir envié même une chaste épouse !
Si celle qui flétrit encore un nom flétri,
Et qui dans l'homme vil avilit le mari,
Eût été comme vous, Lucrèce ; si mon âme
Eût pu se retirer dans celle d'une femme,
Et rencontrer, au sein des dieux intérieurs,

La paix et l'amitié qui me fuyaient ailleurs;
Alors, ce bouclier du bonheur domestique
M'eût fait invulnérable à l'insulte publique,
Et j'aurais entendu, tranquille en mon orgueil,
Le bruit de l'infamie expirer à mon seuil.
Mais le sort, mécontent de son œuvre imparfaite,
A couronné ma honte et l'a placée au faîte.
— Aujourd'hui cependant, j'éprouve sa douceur;
S'il m'enlève une épouse, il m'accorde une sœur.
Que les dieux, vous suivant d'un regard tutélaire,
Réservent pour moi seul leurs regards de colère!
Qu'ils protégent vos jours!

LUCRÈCE.

Silence. On vient par là.
— Faites votre visage.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, COLLATIN, SEXTUS, TITUS, ARONS.

SEXTUS.

Ah! Brute, te voilà!
— Et Lucrèce avec Brute! — O tête-à-tête rare
Du jour et de la nuit, du ciel et du Ténare!
— Nous venons vous chercher; car chacun remarquait
Que vous manquiez, Lucrèce, et que Brute manquait.

A Brute.

Oui, quand tu n'es pas là, tout festin paraît fade,
Tout plaisir endormi, toute gaîté malade.
— Allons, réveille-nous!

BRUTE.

Comment vous contenter?

Voulez-vous que je danse, ou vaut-il mieux chanter?

SEXTUS.

Toi! chanter de ce son de voix si lamentable!

BRUTE.

Laissez-moi vous conter, Sextus, une autre fable.
Le coq chantait un jour; la taupe, cependant,
Lui trouvait la voix aigre et le cri discordant :
« Ne se taira-t-il point? Quelle est cette inconnue,
Cette aurore à laquelle il dit la bienvenue? »
Le coq lui répondit : « Je chante le réveil,
Parce que j'ai des yeux, et peux voir le soleil. »

SEXTUS.

Où veut-il en venir avec ses apologues?

BRUTE.

Remarquez bien, Sextus, ces deux points analogues :
Puisque je vous réveille, et qu'ainsi vous dormez,
Je suis le coq, et vous la taupe aux yeux fermés.

SEXTUS.

Non, la taupe, c'est toi, Brute, sans aucun doute;
Car, si ton œil y voit, ton esprit n'y voit goutte,
Pauvre idiot!

COLLATIN.

Sextus, c'est trop de dureté.
Ménagez Brute, au nom de l'hospitalité.
Il est ici mon hôte, et mon toit le protége.
D'ailleurs, envers les dieux c'est presque un sacrilége.
Celui sur qui Minerve étendit son courroux,
Tant qu'il est sous sa main, devient sacré pour nous.

SEXTUS.

Bah! le trait ne mord pas, vu l'épaisseur du crâne;
Jamais coup de bâton ne cassa tête d'âne.

BRUTE.

Pourtant, me voyant choir, vous dîtes l'an passé :
« Prends garde ! Un cerveau creux est bien vite cassé. »
— Vous vous contredisez.

SEXTUS.

Ah ! oui, j'en ai mémoire,
Et je vous veux, Lucrèce, amuser de l'histoire.
Peu s'en faut qu'à nous tous Brute n'ait fait la loi ;
Si sa mère eût vécu, Brute aurait été roi.
Je voudrais, pour ma part, assister à la fête,
Et le voir sceptre en main et diadème en tête.
— C'était quand Apollon, aux carquois redoutés,
Affligeait les Romains de ses traits empestés.
Mes frères, Brute et moi, nous allâmes en Grèce
Du temple Delphien consulter la prêtresse.
Après avoir posé sur les autels du dieu,
Nous de riches présents, et Brute un vilain pieu,
Aussi grossier que lui...

BRUTE.

J'avais laissé l'écorce,
Afin que le bâton conservât mieux sa force.

SEXTUS.

Nous voulûmes savoir qui régnerait d'abord.
« Ce sera de vous quatre, a dit la voix du sort,
Celui qui le premier embrassera sa mère. »
Brute s'ébahit tant, qu'il se jeta par terre.
Le maladroit !

BRUTE.

Chacun peut faire un mauvais pas.

COLLATIN.

Allons, seigneurs, allons achever le repas.
— Viens, Brute, et ne crains point qu'aux railleurs j'applaudisse ;

Mes hôtes sont égaux sous ma foi protectrice.
Qui que ce soit de vous, toi, Brute, vous, seigneurs,
Vous, Sextus, mon foyer vous doit mêmes honneurs.
Chacun est bienvenu; chacun peut, à toute heure,
Certain d'être accueilli, frapper à ma demeure.
La porte s'ouvre à tous, moi présent, et ce soin
Appartient à Lucrèce, alors que je suis loin.

LUCRÈCE.

Le vœu de mon époux est ma loi.

SEXTUS.

Suis-nous, Brute :
Et marche droit, de peur d'une nouvelle chute.
— J'y songe maintenant : il est clair qu'Apollon
N'a pas été content de l'offre du bâton,
Et, pour montrer combien sa rancune était grande,
Il t'a fait choir, réglant la peine sur l'offrande.

Tous sortent.

BRUTE, *sortant le dernier.*

Non. Le dieu fut content. — Tu ne sais pas encor
Que dans le bâton vil était un bâton d'or.

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre dans la maison de Brute, à Rome. La chambre ouvre au fond sur l'atrium, et communique par deux portes latérales, à gauche avec l'appartement de Brute, à droite avec celui de Tullie. — La décoration élégante de cette pièce doit contraster avec la simplicité de l'appartement de Lucrèce. — Une table près de laquelle Brute est assis. — Il est jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTE, seul.

« Celui qui le premier embrassera sa mère
Régnera le premier. » Et j'embrassai la terre.
N'ai-je pas accompli l'oracle? — Et puis encor,
Quand j'eus offert au dieu mon bâton rempli d'or :
« Brute, me fut-il dit, tu m'offres ton emblème ;
La substance est pareille, et l'écorce est la même ;
Le bâton brisera le sceptre, et, par deux fois,
Le nom qu'on donne aux fous sera fatal aux rois. »

Il se lève.

Qu'on donne aux fous! — C'est bien celui dont on me nomme ;
Mais, alors, c'est donc moi qui gouvernerai Rome!
En effet, j'éprouvais comme un élancement
Qui m'emportait en haut vers le commandement ;
Et cet oracle intime était déjà le signe
Que je dominerais et que j'en serais digne.

Ah! je gouvernerai!... l'arrêt du sort est clair;
Et puis je sens monter un orage dans l'air.
Tarquin veut tout soumettre au niveau qu'il promène;
Il courbe avec effort la noblesse romaine,
Et, si quelques sommets tendent à s'exhausser,
Il abat chaque front qu'il ne peut abaisser.
Telle envers le sénat parut sa politique,
Quand, ce corps invoquant son privilége antique,
L'usurpateur jaloux fit taire ses griefs
En le décapitant de ses plus nobles chefs.
Mais contre lui s'amasse une colère sombre.
Sous la soumission la haine croît à l'ombre,
Et, quoiqu'on obéisse enfin sans murmurer,
Qui ne murmure plus est près de conspirer.
— Oui, Lucrèce a dit vrai, quelque chose s'apprête;
Vienne une occasion, vienne un homme à leur tête,
Et les patriciens, mal fléchis par les rois,
Sauront se redresser pour ressaisir leurs droits.
— Et cet homme, c'est moi, qu'attend l'honneur suprême
De venger mon pays, et mon père, et moi-même,
D'affranchir l'avenir, de punir le passé,
Et de glorifier mon surnom d'insensé!
— Patience! les jours n'ont pas atteint leur borne;
On n'est pas furieux encore, on n'est que morne.
C'est un calme inquiet, semblable à cette horreur
Qui de l'éther tonnant précède la fureur.
La menace des cieux attend qu'un vent l'allume.
Sommeillez jusque-là, foudres, sur mon enclume!
Noble sang des aïeux, qui me gonfles le cou,
Redescends indigné dans les veines du fou!
— Et toi, Rome que j'aime et que souvent j'invoque,
Rome, à qui je médite une fameuse époque,

Rome, à qui je promets, si j'arrive au pouvoir,
Des grandeurs que tes rois n'oseraient concevoir!
Quand il sera besoin, à tes destins prospères
J'offrirai tout le sang que je tiens de mes pères;
J'offre ma patience en attendant. Reçois
Cette libation des affronts que je bois.
— D'ailleurs, je suis plus fort contre le vieil outrage.
Aux pleurs de la pitié j'ai trempé mon courage;
Cette source, nouvelle à mon front étonné,
A lavé sa souillure et l'a rasséréné.
Je m'apprivoise au lit de fange où je me vautre,
Je ne vois mes affronts que comme ceux d'un autre,
Et j'ai besoin tantôt, non pas de me dompter,
Mais de me battre exprès les flancs pour m'irriter.
Oh! qu'un mot bienveillant apaise de colère
Au cœur d'un malheureux!

SCÈNE II.

BRUTE, VALÈRE.

BRUTE.

Que me veux-tu, Valère?

VALÈRE.

Ami, réjouis-toi; tes vœux sont satisfaits,
Et nous allons passer des discours aux effets.
On se lasse à la fin de trembler sous un homme.
J'ai visité plusieurs des principaux de Rome,
Et tous, patriciens, chevaliers, sénateurs,
Que déjà du tyran fatiguaient les hauteurs,
Se voient poussés à bout par la guerre aux Rutules,
Dont les énormes frais dévorent leurs pécules.

J'ai flatté leur rancune, enflammé leurs esprits,
Appuyé sur les points qui les avaient aigris,
Puis, après le courroux éveillant l'espérance,
J'ai fait à leurs regards luire la délivrance,
Et ne les ai quittés qu'en laissant dans leur sein
Le germe enraciné d'un vigoureux dessein.
Déjà des mots hardis se disent à l'oreille:
Déjà l'on s'interroge, on discute, on conseille;
Et, les Tarquins absents, de secrètes leçons
Circulent dans un air moins chargé de soupçons.
— J'ai reçu ce matin le sénateur Procule :
Aucun n'ose avancer, mais aucun ne recule;
On est sur la limite, et c'est l'instant précis
De pousser en avant ceux qui sont indécis.
« Il manque, a dit Procule, un chef qui nous commande; »
Et moi, j'ai répondu : « Ce chef qu'on se demande,
Il vit: il paraîtra quand il en sera temps,
Et, je vous le promets, vous en serez contents. »
Là, j'ai clos l'entretien sans plus ample ouverture.
C'est alors, plaise aux dieux qu'il soit de bon augure!
C'est alors que le bruit me vint de ton retour.
— Qu'en dis-tu, Junius? n'est-ce pas à ton tour?
Ne faut-il pas agir?

BRUTE.

Il faut encore attendre.

VALÈRE.

Est-ce Brute qui parle? Et que viens-je d'entendre?
Brute tient sa vengeance, et diffère à punir!

BRUTE.

Je ne diffère, ami, que pour mieux la tenir.

VALÈRE.

Pourtant, quand aurons-nous l'occasion plus mûre?

Le tyran est absent, et le sénat murmure.

BRUTE.

Oui, de Tarquin ici le palais est vacant;
Mais il a transporté son palais dans son camp,
Et, lorsqu'il reviendra suivi de ses cohortes,
Le trajet sera court des tentes à nos portes.
— En outre, à Rome même il n'est pas sans appui;
Le sénat est pour nous, mais le peuple est pour lui.
Le peuple se sent peu de son orgueil farouche;
Ce qui frappe les grands n'est pas ce qui le touche.
Les foudres de Tarquin, épargnant les lieux bas,
Sur les seules hauteurs concentrent leurs éclats,
Et le peuple à couvert voit courir, sur sa tête,
Vers d'autres régions la royale tempête.
Indifférent au sort de ce débat lointain,
Son penchant est tourné du côté du butin.
C'est dans ce but secret que Tarquin fait ses guerres;
Il se gagne le peuple en lui gagnant des terres.
Chacun, sans nuire à l'autre, a sa proie à ronger:
Tarquin a le sénat, le peuple a l'étranger.
— La foule ne s'émeut contre la tyrannie
Qu'au moment qu'elle en touche au doigt l'ignominie,
Lorsque, se répandant sur un terrain nouveau,
La licence descend jusques à son niveau,
Et quitte les sommets, où vit la politique,
Pour se ruer au sein du foyer domestique.
Ces abus de pouvoir sont les plus odieux;
Car, d'un même danger instruisant tous les yeux,
Révoltant de chacun les entrailles intimes,
Ils forcent tous les rangs à plaindre les victimes,
Et, par leur attentat contre le droit commun,
En s'adressant à tous, font craindre pour chacun.

Athènes, récemment, en offrit un exemple :
Hipparque, autre Tarquin, fut frappé dans un temple.
Quinze ans il opprima ; quinze ans on le souffrit :
— Il outrage une femme, et, ce jour, il périt.

VALÈRE.

Mais quand en viendront-ils à ce point?

BRUTE.

Laisse faire :
L'impunité les pousse, et c'est en quoi j'espère.
Un premier attentat, couronné du succès,
Est un chemin frayé vers les derniers excès.

VALÈRE.

Et voilà le hasard où ton espoir se fonde !
D'un caprice dépend ta sagesse profonde !
Dans l'ombre de vingt ans un projet médité,
Tu le fîrais au sort plus qu'à ta volonté !
Et si l'occasion ne nous est plus offerte?
Et si tout est trahi par une découverte?
— As-tu bien réfléchi?

BRUTE.

J'ai bien balancé tout.

VALÈRE.

Et ton dernier avis?

BRUTE.

Est d'aller jusqu'au bout.
Mieux j'ai mûri mon plan, plus je dois être ferme
A ne le pas risquer en en pressant le terme.

VALÈRE.

Ainsi, ton père mort...

BRUTE.

Plus tard sera vengé.

VALÈRE.

Tes affronts...

BRUTE.

Je suis fait au rôle d'outragé.

VALÈRE.

Et tous nos partisans dont j'excitai le zèle,
Comment de ce retard prendront-ils la nouvelle?
Que leur dirai-je, alors qu'ils me demanderont
Pourquoi mon bras est lent, quand mon langage est prompt?

BRUTE.

Tu leur diras : C'est peu de songer à détruire,
Si l'on ne songe encor comme on veut reconstruire;
Et le ressentiment n'opère qu'à demi,
S'il ne sert une cause en frappant l'ennemi.
Or, les Tarquins chassés, qui mettra-t-on en place?
Sera-ce le sénat, ou bien la populace?
Ou, si l'on veut tenter l'essai d'un autre roi,
Quel sera cet élu?

VALÈRE.

Brute, ce sera toi.

BRUTE.

Une autre ambition que celle-là me guide :
Je veux le bien de Rome, et je le veux solide.
Connais mieux mes projets. Jusqu'ici, l'entretien
Roula sur la vengeance et le choix du moyen;
Il est temps aujourd'hui que chacun de nous sache,
Par delà les combats, quelle sera sa tâche.
— Valère, si mon vœu doit prévaloir, ni moi,
Ni personne jamais ne se nommera roi.
Tarquin fut un tyran; un autre pourrait l'être.
Rome, telle qu'elle est, n'a plus besoin d'un maître.
Quand, faible et menacée, il fallait qu'au début

Elle vainquît sans cesse au prix de son salut,
Alors il était bon qu'une forte puissance
Aux insubordonnés apprît l'obéissance,
Et, pour mieux faire face au péril imminent,
Doublât la résistance en la disciplinant.
La grandeur du danger tenait l'âme en haleine,
Et nourrissait ainsi la fierté sous la gène;
Le guerrier respirait dans le sujet soumis.
— Mais Rome a triomphé de tous ses ennemis,
Et, ne combattant plus pour sauver ses murailles,
N'a plus la même ardeur à gagner des batailles.
Cette sécurité, dans laquelle on s'endort,
Rend les esprits trop mous, et le pouvoir trop fort.
Depuis qu'il ne sert plus la défense commune,
Le sceptre n'a servi que sa propre fortune;
Affranchi du péril de nos rivaux anciens,
Il s'essaye à présent contre les citoyens.
Son audace s'accroît du peu de résistance;
Rome, trop tôt sauvée, a perdu sa constance,
Et, façonnée aux lois, n'a même plus au cœur
D'un peuple impolicé la sauvage vigueur.
Partout, dans nos maisons, nos repas, nos costumes,
S'étalent la mollesse et l'oubli des coutumes.
Le manteau militaire est trop lourd pour nos bras;
La ceinture elle-même est presque un embarras;
La pierre des palais succède aux murs de terre
Qui des rudes aïeux fermaient la chambre austère.
Toute force s'énerve en ce relâchement,
Et, de notre déclin signe plus alarmant!
Cette vertu qui fuit longtemps après les autres,
La pudeur de la femme a péri chez les nôtres.
Enfin Rome se meurt, si, par un brusque effort,

Une crise ne vient l'arracher à la mort.
— Pour la régénérer et lui redonner l'âme,
De son orgueil éteint pour rallumer la flamme,
Pour qu'elle sente en soi florir sa puberté,
Il n'est qu'un seul moyen, — et c'est la liberté.
Cette seconde ardeur remplaçant la première,
Rome redeviendra tout énergique et fière.
Elle eût été chétive, esclave de ses rois;
Libre, elle soumettra l'Italie à ses lois.

VALÈRE.

Donc, tu prétends qu'ici règne la multitude?

BRUTE.

Non, non; ce nous serait une autre servitude.
Le peuple turbulent, qui suit sa passion,
Est une proie acquise à chaque faction.
Celui qui sait le mieux flatter l'aveugle masse,
Entraîne son suffrage, et gouverne à sa place;
Et les ambitions, mises en mouvement,
Ne produisent que trouble et que déchirement.
Laissons les sénateurs exercer leur tutelle;
A nos patriciens laissons leur clientèle.
Il convient d'élever, par-dessus tous les fronts,
Des hommes que leur rang désigne pour patrons,
Afin qu'en de tels choix le bas peuple consulte
Cet indice éclatant plutôt que le tumulte.
Conservons, en un mot, ce qui fut autrefois.
Je ne veux rien changer à Rome que les rois.

VALÈRE.

Poursuis.

BRUTE.

J'ai visité le pays des Hellènes,
Fréquenté ceux de Delphe, et de Sparte et d'Athènes,

A la fois consulté l'oracle d'Apollon,
L'oracle de Lycurgue et celui de Solon.
— Sparte divise en deux l'autorité royale ;
De ses deux rois rivaux la puissance est égale ;
En sorte que chacun, sur l'autre ayant les yeux,
Lui sert de frein au mal, et d'aiguillon au mieux.
Ainsi l'un contient l'autre, et cet heureux partage
Tourne leur jalousie au commun avantage.
Mais un règne trop long fait des loisirs trop grands.
L'habitude du trône engendre les tyrans.
— Il vaut mieux en cela suivre la loi d'Athènes :
Alors que la carrière a des bornes certaines,
L'ambition des chefs, ardente à s'illustrer,
Se hâte, et ne prend pas le temps de conspirer.
Aucun d'eux n'est tenté d'abuser de l'empire,
Car chacun à son tour craint de l'éprouver pire,
Sachant que le pouvoir lui glisse dans la main,
Qu'il commande aujourd'hui pour obéir demain.
Puisque ainsi chaque mode a son côté plus sage,
Je voudrais qu'on puisât dans l'un et l'autre usage ;
Que Rome, comme Sparte, obéît à deux chefs,
Mais prescrivît un terme à leurs pouvoirs plus brefs,
Et, pour choisir le point qu'Athènes nous enseigne,
Dans le cercle d'un an bornât leur double règne.
— Tel est mon plan, Valère, et je tiens pour certain
Qu'il prépare au pays un glorieux destin.
Tu connais maintenant mon sentiment intime ;
Dis-moi s'il a ton blâme, ou s'il a ton estime.

VALÈRE.

D'Égérie elle-même, ô grand législateur !
Ton projet a reçu le souffle inspirateur.
Il est digne à la fois du pays et de l'homme,

D'être conçu par Brute, et pratiqué par Rome.

BRUTE.

Eh bien, à l'accueillir dispose les esprits;
Ils le serviront mieux, quand ils l'auront compris,
Et leur haine du joug en sera plus robuste,
Quand ils auront l'espoir d'un gouvernement juste.
Occupe à ces leçons notre moment d'arrêt.
Surtout, de mon concours garde bien le secret.
Aucun homme que toi n'est dans ma confidence.
— Va. J'aperçois Sextus. — Laisse-moi par prudence.

Valère sort, Brute se rassied. Sextus et Tullie entrent par la porte latérale à droite.

SCÈNE III.

BRUTE, SEXTUS, TULLIE.

SEXTUS.

C'est selon vous, Tullie, un récit mensonger;
Mais attendez. Voici l'homme qui va juger.
Bien que de sa raison le grossier crépuscule
Lui montre chaque point sous un jour ridicule,
Ses yeux sont bons pour voir ce qui frappe les yeux:
Son sens est d'un enfant, et n'en vaudra que mieux.
— Prête l'oreille, Brute, et dis-nous si j'invente.
Je contais qu'égalant la déesse savante,
Lucrèce consumait au sein d'obscurs travaux
Un lustre de beauté qui n'a point de rivaux.
Mais en vain je m'écrie, en vain j'atteste Hercule;
Lucrèce, au port divin, rend Tullie incrédule.
— Tes yeux furent témoins; je m'en rapporte à toi.

BRUTE.

Quand le berger troyen, le ravisseur sans foi,

Par qui devait périr la race paternelle,
Fut choisi pour donner la pomme à la plus belle,
Ce n'est pas à Pallas qu'il décerna le prix;
Le berger dissolu prononça pour Cypris.

SEXTUS.

Que dis-tu de Cypris, ô Brute, trois fois brute!
Parle-nous de Lucrèce.

TULLIE.

Importante dispute!
Il sera bon d'apprendre à la postérité
Qu'un prince, un fils du roi Tarquin, a déserté,
Comme un mauvais soldat, le camp qui le réclame,
Pour venir s'assurer des beaux yeux d'une femme.
Voilà qui sied au sang dont vous êtes issu,
Qu'un descendant d'Énée occupé d'un tissu,
Et mettant son orgueil à choisir de la laine,
Comme un autre Pâris, aux pieds d'une autre Hélène.

SEXTUS.

Tullie!

TULLIE.

Eh quoi! Sextus, ne me disiez-vous pas
Qu'un travail domestique est pour vous plein d'appas?
Et le bruit des fuseaux n'a-t-il pas tant de charmes
Qu'il vous fait oublier ici le bruit des armes?
Certes, votre Lucrèce a le cœur haut placé;
Au niveau d'une esclave il se trouve haussé;
Et, comme elle est savante à tenir la quenouille,
Devant un tel mérite il faut qu'on s'agenouille.
— Pourtant, je me souviens d'avoir vu quelque part
Une vieille suivante, habile dans cet art,
Qui, mise à la besogne, eût pu se montrer digne
De disputer à l'autre une victoire insigne.

SEXTUS.

Sans doute, il convient mieux et le lustre est plus grand
D'avoir sa porte ouverte à tout premier entrant,
De savoir discerner le plus fort à la lutte,
Le danseur le plus souple, et la meilleure flûte,
D'être la plus adroite au jeu de l'osselet,
De se blanchir le teint par l'usage du lait,
Afin d'entendre dire à la foule empressée
Qu'auprès l'ivoire est pâle et la neige effacée,
De sourire à propos à tout ce qui se dit,
Le corps demi-couché sur les coussins d'un lit,
Appelant le zéphyr par les plumes mouvantes
Qu'autour de leur maîtresse agitent les servantes,
Et les cheveux livrés aux porteuses de fleurs,
Instruites dans le soin d'assortir les couleurs,
— Et je n'en connais point, en ce genre de gloire,
Qui vous puisse, Tullie, enlever la victoire.

TULLIE.

A part. Haut.

O sarcasmes amers! — J'admire la leçon;
Mais vous parliez jadis de tout autre façon.
Si je m'en souviens bien, vous traitiez d'âmes viles
Celles qui s'occupaient à des travaux serviles;
Vous vouliez qu'une femme, à vos regards charmés
Parût plus belle encor par des bains parfumés,
Par des tresses de fleurs nouant sa chevelure,
Par les attraits choisis d'une riche parure,
Et, laissant la quenouille à des doigts plébéiens,
Vécût pour les concerts et les gais entretiens.
— Vous-même, à vos discours ajoutant votre exemple,
La ceinture plus lâche, et la robe plus ample,
Les cheveux oints, le front de myrte couronné,

Vous vous faisiez honneur du nom d'efféminé.
Vous goûtiez moins alors les mœurs de l'ancien âge.
D'où vient donc qu'aujourd'hui vous changez de langage,
Et qu'estimant si fort l'objet de vos mépris,
Ce que vous estimiez pour vous n'a plus de prix?
— L'honneur, apparemment, en revient à Lucrèce!

SEXTUS.

En effet.

TULLIE.

Tout vous charme en votre enchanteresse;
Vous vous réglez sur elle, et tout ce qu'elle fait,
Vous déplaisant ailleurs, chez Lucrèce vous plaît.
— Ah! c'est que vous l'aimez!

SEXTUS.

C'est sa vertu que j'aime.

TULLIE.

J'ignorais, sur ce point, votre tendresse extrême;
Vous avez été lent à la faire éclater.

SEXTUS.

C'était faute d'objet qui la pût exciter,
Et Lucrèce en retire une gloire plus grande,
Elle en qui la sagesse ainsi se recommande.

TULLIE.

Je vous comprends. — C'est bien! Ne vous contraignez pas.
Lucrèce vous attend. Courez-y de ce pas.
Pénétrez au secret de ce foyer avare,
Qui cache le trésor d'une vertu si rare;
Entrez dans cette enceinte où l'on prend tant de soins
A se fortifier contre l'œil des témoins,
Où l'on sait s'enfermer dans une ombre muette,
De tout plaisir prudent confidente discrète.
Allez. — La pureté s'enfuit en frémissant

Du seuil où s'est posé votre pied flétrissant.
Innocente ou coupable, une femme est en faute
En face du public qui lui voit un tel hôte,
Et je prévois l'instant où, grâce à ce contact
Qui déshonorerait le nom le plus intact,
Lucrèce me paîra, par sa honte éclatante,
L'affront de sa sagesse et sa gloire insultante,
Et tombera si bas, qu'elle fera pitié
Même aux plus acharnés dans leur inimitié.
— Allez donc. Ma vengeance en deviendra plus prompte.

BRUTE, à part.

O vertu! se peut-il qu'à ce point l'on t'affronte!

Il se lève, et s'avance vers Sextus et Tullie.

Vous m'avez consulté tout à l'heure, je croi?
Puisque vous m'avez pris pour juge, entendez-moi.
— Est-ce que les brebis aux louves sont pareilles?
Est-ce que les frelons visitent les abeilles?
Non. Chacun suit la voie où l'entraînent ses goûts.
Pourquoi donc parlez-vous de Lucrèce entre vous?
Qu'avez-vous de commun? — Je vous dis une chose:
Le silence est la loi que ce nom vous impose.

SEXTUS.

Vos derniers mots, Tullie, ont trop su m'informer
Qu'un hôte tel que moi vous pourrait alarmer.
Je me retire donc.

Sextus sort.

SCÈNE IV.

BRUTE, TULLIE.

BRUTE.

Qu'en pensez-vous, Tullie?
Trouvez-vous que ce soit assez être avilie?

Qu'espérez-vous encor qui soit plus infamant?
Ne vous suffit-il pas des mépris d'un amant?
Et, pour rassasier un cœur comme le vôtre,
Vous faut-il essayer des mépris de quelque autre?
— Dites-moi donc, Tullie : est-ce là le tableau
Que devait éclairer le solennel flambeau?
Est-ce donc pour cela qu'à la main du flamine
Vous avez présenté le gâteau de farine,
Et qu'offrant à Junon des victimes sans fiel,
Vous l'avez attestée, au devant de l'autel?
Quand, la tête voilée et ceinte de verveine,
La robe jointe au corps par un bandeau de laine,
La quenouille à la main, vous avez pénétré
Au delà de ce seuil à Vesta consacré,
Aviez-vous résolu d'en chasser la déesse
Par l'impie appareil de votre folle ivresse?
— Si le ciel, qui voulut affaiblir ma raison,
M'interdit de régir moi-même ma maison,
Deviez-vous pas bien mieux soigner d'un œil austère
L'honneur dont vous étiez seule dépositaire?
Et combien votre nom serait-il rehaussé
Si vous aviez vécu pour le pauvre insensé!
C'était là le sujet d'une gloire suprême,
Et vous vous la deviez, si ce n'est à moi-même.
Vous pouviez surpasser Lucrèce; comparez
Quelle vous pouviez être et quelle vous serez.
— Assez de honte ainsi! que tout cela finisse!
Il n'est plus qu'un moyen qui vous en affranchisse.
Tullie, écoutez-moi. Ce que je vous dirai
Par la seule pitié m'est pour vous inspiré.
Vous m'êtes, quant à moi, tellement étrangère
Que mon indifférence a tué ma colère,

Et j'ai de toute aigreur fait un tel abandon
Que l'extrême dédain remplace le pardon.
Prenez donc mon conseil comme je vous le livre,
Et vous verrez après si vous le devez suivre.
— Moi, si j'avais commis quelque indigne action,
Je chargerais mon bras de ma punition;
J'expîrais mon forfait par un fier sacrifice,
Plus grand, dans sa rigueur, que toute autre justice;
Je voudrais défier aucun ressentiment
D'oser plus loin que moi pousser mon châtiment;
Je voudrais, dût la mort être mon seul refuge,
Cacher le criminel dans la gloire du juge.

Reprenant son attitude accoutumée.

— Voilà ce que j'avais à dire.

Brute sort.

SCÈNE V.

TULLIE.

Ils sont partis:
Et je rappelle en vain mes sens anéantis.
J'entends encor Sextus, et j'entends encor Brute.
L'un me foule à ses pieds, lui qui causa ma chute;
Lui qui de ma ruine est le premier auteur,
C'est lui qui le premier est mon accusateur.
— L'autre... Prodige affreux gonflé de noirs présages!
Pour dicter mon arrêt, les fous deviennent sages.
Qu'il m'a paru grandi, quand sur mon front courbé,
Grave comme la loi, son langage est tombé!
Oh! non, ce n'était plus la voix de la démence;
C'était l'écho profond de quelque oracle immense,

De Junon, qui préside à la foi du serment,
Et ne la souffre pas enfreinte impunément.
— On dit que, quand les dieux, sous la forme vivante,
Veulent aux cœurs mortels souffler une épouvante,
Ils empruntent les traits des enfants et des fous,
Afin que la terreur soit plus grande pour nous.
Ce fut ainsi. J'en crois cette horreur surhumaine
Qui, jusque dans ma gorge, a glacé mon haleine.
Le ciel même a parlé, le ciel qui veut ma mort
Pour se justifier de son courroux qui dort.
— Je lui dois obéir.

SCÈNE VI.

TULLIE, UNE ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

La salle est préparée,
Madame, et de feuillage et de roses parée.
Les mets sont sur la table, avec l'urne aux vins doux,
Et tous vos conviés n'attendent plus que vous.

TULLIE.

Il suffit. — Allons donc porter dans cette joie
Le mensonge d'un cœur à l'amertume en proie.

Elles sortent.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe sous le péristyle du palais de Tarquin, à Rome. —A droite et à gauche les murailles sont décorées de peintures héroïques et mythologiques. — Au centre de l'atrium, on aperçoit l'autel de la louve romaine. On entre par plusieurs portes latérales et l'on passe librement entre les colonnes du devant. — Sur le premier plan, à gauche, une table chargée de bijoux; à droite, un trépied de bronze.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEXTUS, SULPICE.

SEXTUS.

Ainsi, tu viens du camp, Sulpice, exprès vers moi?

SULPICE.

Oui, seigneur, et voici le message du roi.

SEXTUS.

Donne.

Lisant.

« Mon fils Sextus, les longueurs de la guerre
M'ont trop fait négliger le soin de notre terre.
La mauvaise herbe en paix commence à l'usurper,
Faute d'un laboureur soigneux de l'extirper.
Dès lors, tu feras bien de rester au domaine,
Afin d'être attentif à la mauvaise graine. »
— Je reconnais mon père à son style prudent;
Il lui faut un devin plutôt qu'un confident.
Il cache sa pensée à l'aide des paroles;

Plus le sens est profond, plus les mots sont frivoles;
Et, s'il veut une tête, il prend un air badin,
Et s'amuse à couper les pavots du jardin.

A Sulpice.

— Sulpice, est-ce là tout?

SULPICE.

Non. Le roi, votre père,
M'a dit encor : « Sextus aura l'œil sur Valère. »
Et, pour savoir quel vent souffle de ce côté,
Je suis chargé d'entrer dans son intimité.

SEXTUS.

Bon! mon père toujours met les choses au pire.
Au point où nous voilà, qui veux-tu qui conspire?
— Ce n'est pas le sénat. Ce vieillard impuissant
Est purgé des humeurs qui lui chauffaient le sang;
Il comprend, aujourd'hui qu'il est devenu sage,
Que la tranquillité convient à son grand âge,
Et, comme incessamment de ce corps tout cassé
Tombe quelque débris qui n'est pas remplacé,
Les membres s'en allant ruine par ruine,
Tout doucement bientôt périra la machine.
— Quant au peuple, il se bat ou construit des égouts,
Et ne s'occupe pas de ce qu'on fait chez nous.
Il faut, pour exciter ses amours ou ses haines,
Comme Tarquin l'ancien, verser l'or à mains pleines.
Mais l'impôt a fermé les doigts trop généreux,
En délivrant chacun d'un luxe dangereux.
Nous avons, à nous seuls, la force et la richesse:
Nous pouvons employer la crainte et la largesse;
Où celle-ci ne peut nous créer des amis,
L'autre fait taire au moins les mécontents soumis.
D'ailleurs, où prendrait-on un chef à la révolte?

Le trouble étant semé, qui ferait la récolte?
Mon père a sagement pris ses précautions,
Et d'avance coupé la tête aux factions.
Des noms trop glorieux retranchant la menace,
Il a, la serpe en main, taillé dans chaque race.
La maison de Numa n'est plus qu'un souvenir;
Celle d'Hostilius s'éteint sans rajeunir,
Et le sang du feu roi, tari jusqu'à sa source,
N'a que Brute le fou pour dernière ressource.

SULPICE.

Mais Valère peut-être...

SEXTUS.

Un honnête orateur!
— Qui s'amuse aux discours n'est pas conspirateur.
S'il se trouvait jamais quelqu'un qui fût à craindre,
Sulpice, celui-là saura se taire et feindre.
Il poussera devant les plus aventureux,
Et je garde ceux-ci pour voir par derrière eux.
— Mais laissons cet aspect d'une époque lointaine;
D'un objet plus présent mon âme est toute pleine,
Et ton zèle y sera bien mieux utilisé
Qu'à poursuivre le fil d'un complot supposé.

SULPICE.

Dites. Mon œil épie, et ma bouche insinue;
Ma main frappe à coup sûr.

SEXTUS.

Lucrèce t'est connue,
La femme de Tarquin Collatin?

SULPICE.

Oui, seigneur.
On l'estime partout un modèle d'honneur;
On la cite en exemple.

SEXTUS.

Eh bien, cet honneur même,
Cette femme que tous admirent, — moi, je l'aime.
Je l'aime, entends-tu bien?

SULPICE.

Vous, seigneur?

SEXTUS.

Oui.

SULPICE.

Mais quoi!
D'elle qu'attendez-vous?

SEXTUS.

Rien d'elle; tout de moi.
— Dût Vesta l'animer, dût la chaste Lucrèce
Surpasser en rigueur Diane chasseresse,
N'importe. Mon amour ne peut être en défaut.
— Je l'aime en furieux; je l'aime, — il me la faut.

SULPICE.

Mais on dit qu'à l'abri de son foyer paisible
Toute séduction la trouve inaccessible.

SEXTUS.

Cela se peut. Mais, moi, je veux tout surmonter.
Si je ne séduis pas, je saurai bien dompter.
Je veux ma passion acceptée ou subie.
J'ai bien pu, moi tout seul, m'emparer de Gabie!
Les remparts étaient sûrs; l'assaut désespéré;
Le roi se retirait; mais j'ai persévéré.
Moi-même, déchirant ma tunique salie,
Marquant de coups honteux mon épaule avilie,
J'ai couru vers les rangs des ennemis armés,
En invoquant les dieux, vengeurs des opprimés.
« Gabiens! ai-je dit écartant ma tunique,

Voyez le triste effet d'un châtiment inique.
Je suis fils de Tarquin. Ces coups déshonorants,
Tarquin m'en a fait battre en face de nos rangs,
Comme un esclave vil et comme un sacrilége,
Pour avoir proposé d'abandonner le siége.
Souffrez que je me venge, et vous venge avec moi,
Moi d'un père inhumain, vous d'un voisin sans foi. »
C'est par de tels discours et cette ruse habile
Que je parvins enfin à surprendre la ville.
Vois donc ce que j'osai; par ce que j'entrepris,
Vois ce que j'oserai, quand Lucrèce est le prix.
— Sulpice, il ne faut pas que le soleil revienne
Sans que par un moyen Lucrèce m'appartienne.
— Écoute.

SULPICE.

Commandez, seigneur.

SEXTUS.

Prépare-toi.
Je vais à Collatie, et tu viens avec moi.
Séduis par des présents les femmes de Lucrèce;
Sache quelle est la chambre où couche leur maîtresse;
Prends cet or; munis-toi d'un glaive et d'un flambeau;
Qu'un esclave te suive, et qu'il soit jeune et beau.
— Va, maintenant; sitôt l'obscurité complice,
Tu reviendras... Et puis que le sort s'accomplisse!

Sulpice sort.

Oui, j'atteindrai mon but, quoi qu'il doive arriver.
Il n'est aucun obstacle à qui l'ose braver.
Celui-là seul est grand et fort, qui peut se dire:
Jusqu'où mes vœux iront j'étendrai mon empire;
Plus je reculerai les bornes du désir,
Et plus j'aurai conquis d'espaces à saisir.

— C'est s'égaler aux dieux : leur éclatant exemple
Consacre chaque terre et vit dans chaque temple.
Le premier de nos rois n'a-t-il pas dû le jour
Aux autels profanés par un divin amour?
Lui-même, à la faveur d'une perfide amorce,
N'a-t-il pas demandé des hymens à la force,
Et, par ce crime heureux, prolongé nos destins
Qu'une pudeur timide eût à jamais éteints?
Nous sommes tous les fils d'un attentat immense;
De quel droit m'accuser si je le recommence,
Et si mon sang, ce sang par l'audace acheté,
Fait de l'audace en moi couler l'hérédité?

SCÈNE II.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Sextus!

SEXTUS.

Quoi! vous, Tullie! ici, vous!

TULLIE.

Oui, moi-même.
Je viens vous demander un entretien suprême.
Je veux savoir, Sextus, sur quoi je dois compter,
Quel rang dans votre estime il me faut accepter,
Si je vous touche encore, ou bien si, dédaignée,
Je n'ai plus qu'à courber ma tête résignée.
— Quelle est votre pensée enfin?

SEXTUS.

Mon sentiment
Est que cette démarche est faite imprudemment,

Tullie. Avez-vous bien songé que l'aventure
Aux discours du public vous livrait en pâture,
Que votre nom en souffre?...

TULLIE.

Eh! laissez là mon nom;
N'en prenez pas souci quand j'en fais abandon;
Vous étiez sur ce point dans une paix parfaite,
Et vous ne l'invoquez que comme une défaite.
— Répondez franchement, et sans lâche détour :
Qu'étais-je avant pour vous, et que suis-je en ce jour?
Parlez. Un mauvais acte est une double honte
Pour qui l'ose commettre, et n'ose en rendre compte.
— Si vous ne m'aimiez point, si ce n'était qu'un jeu,
Ayez au moins le cœur de m'en faire l'aveu;
Soyez bravement traître; assassinez en face,
Et non comme un voleur qui dans l'ombre s'efface.
— Parlez donc.

SEXTUS.

J'y consens. Puisque vous le voulez,
Mes secrets sentiments vous seront révélés.
— Je n'affectai jamais cette vertu sévère
Que dans l'ancien Numa notre histoire révère;
Je n'ai point hérité d'un père et d'un aïeul
L'appétit du pouvoir pour le pouvoir lui seul.
Je ne veux la puissance et ne veux la richesse
Que pour les atteler au char de ma jeunesse,
Et plus tôt arriver par ces coursiers sans frein
Au bout des voluptés qui bordent mon terrain.
Partout où le plaisir s'offre à moi, je le cueille,
Soit qu'il pende aux festons de lierre, dont la feuille,
Dissipant les ardeurs du cécube embaumé,
Fait jouir plus longtemps de Bacchus désarmé;

Soit que Vénus, penchant sa robe dénouée,
Le verse dans le sein d'une amante enjouée.
J'aime tout ce qui plaît; — si bien qu'en vous aimant
Je me laissais aller à cet entraînement.
Mais je n'eus pas l'idée alors, qu'il m'en souvienne,
D'engager à jamais votre vie et la mienne.
Je me peignis l'amour, non pas voilé de pleurs,
Mais joyeux, souriant et couronné de fleurs,
Libre d'un joug pesant et d'une rude chaîne,
Fuyant l'éternité qui ne sied qu'à la haine,
Poursuivant son caprice, et, toujours jeune et beau,
Fier du plaisir ancien en courant au nouveau.
— Vous-même, il me sembla qu'un premier esclavage
Vous devait détourner d'un autre apprentissage,
Et que c'était assez des fers de votre hymen,
Sans attacher le cœur comme le fut la main.
Je le croyais ainsi, Tullie, et l'apparence
Venait entretenir en moi cette assurance.
Vous n'aviez pas ce front soucieux et chargé
Qui décèle un esprit sourdement ravagé;
On ne vous voyait pas, dans une solitude,
D'un sein tumultueux cachant l'inquiétude;
Mais, généreuse hôtesse, à tous vos conviés
Accordant tour à tour vos regards enviés,
Animant chaque fête, et, la face sereine,
Présidant aux festins dont vous étiez la reine.
— Hier même, quand les luths, les chants et les propos
D'un bruit accoutumé réveillaient vos échos,
On n'eût pas deviné...

TULLIE.

Que faisais-je donc, traître,
Si ce n'est t'obéir? — L'oses-tu méconnaître?

Pour qui tous ces repas prolongés dans la nuit?
Pour qui tous ces parfums, tous ces chants, tout ce bruit?
Dis : était-ce pour moi? — J'en étais obsédée.
N'est-ce donc pas toi seul qui m'as persuadée?
Je t'ai trop écouté; sans toi, sans tes discours,
Je connaîtrais la paix qui fait les heureux jours;
Je saurais quels plaisirs habitent la retraite,
Et si l'humble existence a sa douceur secrète.
— O paix que j'ai perdue! ô calme que j'ai fui!
Qui donc vous a fermé mon cœur? n'est-ce pas lui?
— Oui, c'est toi. Vers ton but dirigeant ma faiblesse,
Tu m'as conduite au crime à travers la mollesse;
Tes conseils corrupteurs préparaient ton pouvoir;
Tes désirs m'attendaient au sortir du devoir;
Et, par de simples mœurs me craignant vertueuse,
Tu m'espérais coupable à me voir fastueuse.
Ton espoir est rempli; le bruit et la splendeur
Ont chassé le travail, gardien de la pudeur.
Et tu viens maintenant m'en rejeter le blâme!
— Va, j'avais déjà lu dans le fond de ton âme;
Tu cherchais un prétexte; et tes yeux, pleins d'ennui,
M'avaient su présager cet affront d'aujourd'hui.
— Comme il me déchirait! comme il m'a fait entendre,
Si je doutais encor, ce que j'en dois attendre!
Ainsi, j'ai tout bravé pour lui plaire, à ce point
Que l'œil d'un fou s'émeut d'en être le témoin;
Je fais rougir un fou; ma honte est son ouvrage,
Et de railler encore il trouve le courage!
Quand j'écoute, attentive, il m'explique comment
Je ne fus qu'un moyen de divertissement!
Soyez flétri, Sextus, pour ce langage infâme!
Vous faites bassement d'outrager une femme

À qui, plus que jamais, votre respect est dû
Pour la dédommager du nom qu'elle a perdu.
— Je n'ai plus qu'une chose à vous dire, et j'achève.
Du pied de vos dédains mon orgueil se relève;
Je renonce à la plainte, enfin. — Persévérez;
Vous ne m'entendrez plus, mais vous me reverrez.
Oui! vous me reverrez; acharnée à vous suivre,
N'espérez même pas que ma mort vous délivre.
Du milieu du bûcher qui brûlera mon corps,
J'emporterai vivant mon courroux chez les morts;
Je parcourrai le Styx, attestant les dieux sombres;
De l'enfer tout entier j'ameuterai les ombres,
Et, le jour où sur vous planeront des malheurs,
Ce jour-là je promets mon spectre à vos pâleurs.
Adieu.

En se détournant.

— Viens maintenant, ô justice céleste!
Brute m'a condamnée; à moi le soin du reste.
Je me dois à moi-même un cruel châtiment
Pour me punir du choix de cet indigne amant.

Elle sort.

SEXTUS, seul.

Va-t'en donc chez Pluton chercher des dieux propices!
Pour moi, des dieux plus doux auront mes sacrifices.

SCÈNE III.

SEXTUS, LA SIBYLLE.

Elle est voilée et vêtue de noir. Elle porte trois livres sous le bras et une lampe à la main.

LA SIBYLLE.

Sextus!

SEXTUS.

Que me veux-tu? quel est ce parchemin?
Que viens-tu faire ici, cette lampe à la main?
Pourquoi ce sombre voile et ces habits funèbres,
Tels que l'on croirait voir la reine des ténèbres?

LA SIBYLLE.

Sextus!

SEXTUS.

Ta voix trahit un accent étranger.

LA SIBYLLE.

Je viens de loin. Un dieu me force à voyager.
J'apparais une fois, messagère céleste,
A ceux qui sont livrés à quelque esprit funeste;
Je devance d'un jour l'heure des attentats
Qui marquent une époque et changent les États.

SEXTUS.

Qui donc es-tu?

LA SIBYLLE.

Je suis la sibylle de Cumes.
Tout le destin de Rome est dans ces trois volumes;
Apollon Phrygien m'en a dicté les vers
Sur des bords reculés que baignent d'autres mers.
— Tu veux savoir pourquoi je porte un voile sombre?
Parce que l'avenir se dérobe dans l'ombre.
— Pourquoi ces vers? Je viens t'en offrir le dépôt.
— Pourquoi ma lampe, enfin? Tu le sauras tantôt.
— Lis.

Elle présente un volume à Sextus, et pose sa lampe sur le trépied de bronze à droite.

SEXTUS, lisant.

« Rome, en l'an romain deux cent quarante-quatre,
Et combattra sans vaincre, et vaincra sans combattre. »

— Ton oracle, sibylle, a dit vrai sur un point;
Nous combattons Ardée, et ne triomphons point.
Mais quel est l'ennemi sur lequel, à t'en croire,
Rome doit conquérir une facile gloire?
Qui donc sera vaincu sans combat?

LA SIBYLLE.

Lis encor,
Et prends mes trois cahiers pour trois cents pièces d'or.

SEXTUS.

Trois cents pièces! J'aurais trois palais pour la somme.

LA SIBYLLE.

Que sont tes trois palais, quand il s'agit de Rome!
— Veux-tu?

SEXTUS.

Non.

La sibylle prend un des deux volumes qu'elle a gardés, et le fait brûler au feu de sa lampe.

Que fais-tu?

LA SIBYLLE.

Tu demandais pourquoi
Cette lampe brûlait; c'était pour cet emploi.
— Apollon, dieu puissant, qui te plais au mont Cynthe,
Qui règnes sur Cilla la divine, et sur Sminthe,
Dieu qui protéges Chryse et l'île de Claros,
Pour qui fume en cent lieux la graisse des taureaux,
Tu m'inspiras aux bords que le Pactole arrose;
Car tu lis l'avenir et connais toute chose,
Et tu peux honorer de ce savoir divin
Le mortel préféré dont tu fais un devin.
De mes vers aujourd'hui reçois le sacrifice!
Considère leur cendre avec un œil propice!
Au feu je les dévoue en ton honneur, ô dieu!

O Phœbus Apollon! Soleil! source du feu!
— C'en est fait. Maintenant, Sextus, tu peux poursuivre.
Insensé le mortel que son orgueil enivre,
Qui préfère un peu d'or aux pages du destin,
Qui dans la nuit des temps pose un pied incertain,
Et, quand un doigt sacré lui montre la lumière,
Pour en fuir la clarté, se rejette en arrière!
— Lis, te dis-je.

SEXTUS.

Voyons où tout aboutira.

Il lit.

« En haut il est écrit que, quand le jour viendra,
Le jour après lequel cinq autres jours encore
Achèveront le mois que le Luperque honore,
Et dont le nom sabin vient des rites pieux
Par qui sont apaisés les mânes des aïeux... »

Interrompant sa lecture.

Ce mois, c'est février! c'est le mois où nous sommes!

LA SIBYLLE.

Tu l'as dit.

SEXTUS.

Et ce jour, c'est demain!

LA SIBYLLE.

Tu le nommes.

— Poursuis.

SEXTUS, lisant.

« D'un feu néfaste un Tarquin brûlera,
Et l'époque des rois par lui s'accomplira. »
— Qu'oses-tu prononcer!

LA SIBYLLE.

C'est le Sort qui prononce.

Voilà ce qu'il t'enseigne.

SEXTUS.

Et voici ma réponse :
Que la menace vienne ou d'en haut, ou d'en bas,
Des mortels ou des dieux, je ne céderai pas.
Tu peux retraverser les mers, ô pythonisse!
— Mais plutôt je comprends ton grossier artifice.
Tu n'es pas la sibylle ; une prêtresse, toi!
Tes bandeaux usurpés avaient surpris ma foi.
Apollon est muet. Une amante irritée
A fait mentir du dieu la parole empruntée,
Et ses attraits vaincus s'arment de cette erreur,
Afin de ressaisir l'amour par la terreur.
— Va, mendiante, et dis à celle qui t'envoie
Que de Sextus timide on n'aura pas la joie.

LA SIBYLLE.

Veux-tu mes deux cahiers pour trois cents pièces d'or?

SEXTUS.

Non.

LA SIBYLLE.

Faisant brûler le cahier qui lui reste entre les mains.

Suis ton frère au feu, prophétique trésor!
Quand Jupiter veut perdre un mortel, il commence
Par envoyer vers lui l'orgueil et la démence.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SULPICE.

SULPICE, à Sextus.

Seigneur, voici la nuit.

SEXTUS.

Bien. Nous allons partir.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BRUTE.

BRUTE.

Sextus, je rentre au camp, et viens vous avertir.
M'accompagnez-vous?

SEXTUS.

Non; je reste encore à Rome.
J'ai certaine œuvre ici qu'il faut que je consomme.

BRUTE.

Les Romains feront bien de s'enfermer chez eux,
Sextus. Un prince oisif est parfois dangereux;
Mais un prince affairé! le danger est bien pire.

SEXTUS.

Brute, retiens ta langue; elle en pourrait trop dire.

BRUTE.

Laissez. Nous nous devons entr'aider; c'est pourquoi
Je prends chez vous les traits dont vous riez chez moi.
Nous composons à deux une folie entière :
L'un fournit le langage, et l'autre la matière;
Comme vous agissez, moi, je parle; et jamais
Je n'extravague mieux qu'en parlant de vos faits.

SEXTUS.

Félicite-toi donc; une heureuse aventure

Il montre la sibylle.

T'offre cette meilleure et plus rare pâture.
Va-t'en vers cette femme; elle est digne de toi.
— Un couple d'insensés bien assorti, ma foi!

S'adressant à la sibylle, et lui rendant le livre qu'il a gardé jusqu'alors.

— Et toi, reprends ton livre, esclave ou pythonisse,

Et fais-en de la cendre à ton gré.

A Sulpice.

Viens, Sulpice.

Il sort avec Sulpice.

SCÈNE VI.

BRUTE, LA SIBYLLE.

LA SIBYLLE, suivant des yeux Sextus qui sort.

Homme présomptueux! suis ton fatal chemin.

A Brute.

Salut, Brute! — salut, premier consul romain!
Quand tu voudras savoir ce que le ciel ordonne,

Elle lui tend le livre.

Interroge ceci, Brute; je te le donne.

ACTE QUATRIÈME.

La maison de Tarquin Collatin. — Décoration du premier acte.
— Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE, LA NOURRICE, LAODICE, ESCLAVES.

LA NOURRICE.

Ne laissez pas ainsi pendre en paix vos fuseaux,
Jeunes filles; chargez de laine vos roseaux.
Vous qui tressez les fils en croisant les aiguilles,
Faites courir vos doigts; hâtez-vous, jeunes filles;
Que la maille, ajoutée aux mailles, laisse voir
Le tissu dans vos mains s'allongeant chaque soir.
— Hâtez-vous. Finissons cet habit militaire.

LUCRÈCE.

Le guerrier dort souvent sur une froide terre;
Ses membres sont glacés; il lui faut la chaleur
Que d'un bon vêtement lui ménage l'ampleur.
Remplissez tour à tour et videz les corbeilles,
Et nous pourrons après diminuer nos veilles.
— Cependant, dites-moi, — car j'ai l'esprit troublé, —
De ce qu'on fait au camp vous a-t-on pas parlé?
N'avez-vous rien appris? Vous avez l'habitude
D'apprendre plus que moi, qui vis en solitude.

A-t-on vu Collatin? Parle-t-on de combats?
Combien vont à la guerre et n'en reviennent pas!
Quand donc Janus fermé, qui repeuple les villes,
Rendra-t-il leurs époux aux épouses tranquilles?

LA NOURRICE.

Pourquoi vous alarmer? Croyez-moi, chère enfant,
Vous reverrez bientôt Collatin triomphant.
Il reviendra, chargé d'une opulente proie
Qui fera vivre ici l'abondance et la joie.
Romulus le protége; et d'ailleurs les combats,
Peu dangereux aux chefs, ne le sont qu'aux soldats.

LUCRÈCE.

Ah! cet espoir est bon quand le chef est un lâche;
Mais Collatin n'est pas un homme qui se cache,
Et, de son déshonneur se faisant un rempart,
Abrite au dernier rang son prudent étendard.
Il est chef pour se battre à la place première;
A lui, plus qu'au soldat, la guerre est meurtrière;
Et moi-même, après tout, j'aimerais mieux le voir
Noblement mort, qu'en vie et traître à son devoir.
— Hélas! c'est ce qui fait mon orgueil et ma crainte.
De noirs pressentiments je me sens l'âme atteinte;
Des présages affreux viennent m'épouvanter.
— Nourrice, écoute bien, je vais tout te conter.

LA NOURRICE.

Dites, ma chère enfant. Jamais ceux qui sont sages
Ne doivent, en effet, mépriser les présages.

LUCRÈCE.

Hier, toute la nuit, une chienne a hurlé.

LA NOURRICE.

C'est un signe de mort.

LUCRÈCE.

Et les vents ont sifflé,
Et leurs funèbres voix, se traînant par la plaine,
Gémissaient, par moment, comme une voix humaine.

LA NOURRICE.

C'est un signe de deuil.

LUCRÈCE.

Et, quoiqu'en plein hiver,
Dans le ciel a passé la rougeur d'un éclair.

LA NOURRICE.

C'est un signe de sang.

LUCRÈCE.

Signe trop manifeste!
Je recevrai bientôt un message funeste.

LA NOURRICE.

Non, non, pour Collatin vous craignez sans sujet.
Présente est la menace et présent son objet.
— Nous protégent les dieux! Ici, c'est ici même
Que sur quelqu'un de nous plane l'heure suprême.

LUCRÈCE.

Ce matin, je sortais de ma chambre, et soudain
La porte que j'ouvrais, me repoussant la main,
Sans que par aucun vent elle parût chassée,
S'est fermée; et j'en fus au pied gauche blessée.

LA NOURRICE.

Évitez de sortir. Ce choc doit présager
Que c'est par le dehors que viendra le danger.

LUCRÈCE.

Ah! pour fuir le danger, il n'est point de retraite;
Il pénètre avec nous dans la maison secrète.
— Écoute encor. J'ai fait un songe cette nuit,
Sinistre, et dont l'horreur profonde me poursuit.

— Tâche de l'expliquer, toi qui sais les traduire.

LA NOURRICE.

Le songe nous arrive afin de nous instruire,
Et Jupiter l'envoie, en avertissement,
Comme un avant-coureur d'un grand événement.
Les vrais songes, sortis de la porte de corne,
Pour longtemps, après eux, laissent notre esprit morne;
On les distingue ainsi des songes qui sont vains,
Et leur secret langage est connu des devins.
Ma mère apprit cet art de savants interprètes,
Lorsque nous habitions le pays des Cérètes;
Elle me l'a transmis en ces temps, déjà vieux,
Où je m'asseyais libre au foyer des aïeux;
Mais le roi Servius, apportant le ravage,
Nous a dépossédés et mis en esclavage.
— Or, dites votre songe, et je l'expliquerai.

LUCRÈCE.

J'ai rêvé que j'entrais dans un temple sacré,
Au milieu d'une foule. On aurait dit que Rome
Poussait dans ce seul lieu jusqu'à son dernier homme;
Et, pour donner accès au flot toujours croissant,
Les murailles du temple allaient s'élargissant.
Alors à Romulus, pour le rendre propice,
Le prêtre quirinal offrit un sacrifice.
La victime choisie était devant l'autel,
Le poil déjà couvert de farine et de sel,
Et le prêtre déjà versait le vin du vase
Sur cet endroit du front où la corne a sa base,
Disant : « Dieu Quirinus, prends ces libations,
Et que Rome soit grande entre les nations. »
Il se tut, — et chacun frémit dans une attente.
Soudain on entendit une voix éclatante;

Tout le temple en trembla. « Loin de moi ces taureaux!
Qu'ai-je à faire du sang de grossiers animaux?
Je veux du sang humain; il me faut en offrande
Le sang pur d'une femme, et Rome sera grande. »
Ainsi parla le dieu. — Dans ce même moment,
Le taureau disparut sans que l'on sût comment;
Et je me trouvai, moi, sur l'autel étendue,
A sa place, attendant la hache suspendue.
Et, comme j'étais là, pâlissante, — un serpent
Sort d'un pilier qui s'ouvre, et s'avance en rampant,
Traînant par le pavé ses anneaux qu'il déploie
Lentement, longuement, comme sûr de sa proie.
Il monte, et sur mon corps colle ses nœuds glacés.
— Je sentais mes cheveux affreusement dressés;
Ma chair se hérissait sous cette étreinte humide;
Mais ma voix s'étranglait dans mon gosier aride;
J'essayais de bouger, et je ne pouvais pas;
J'étais fixe d'horreur. — Comme un immense bras,
Le monstre cependant m'enveloppe, puis lève
Sa tête d'où sortait un dard fait comme un glaive.
Il fixe sur mes yeux ses yeux, ardents flambeaux;
Il me souffle au visage une odeur de tombeaux;
Et son dard, savourant l'espoir de la blessure,
Sur mon corps, qu'il parcourt, médite sa morsure.
Je n'aperçus plus rien alors. Mon assassin
Avait fui, me laissant un glaive dans le sein.
— Et, prodige nouveau! les gouttes ruisselantes,
Qui coulaient de mon cœur sur les pierres sanglantes,
Enfantaient, en tombant, de nombreux bataillons
Plus serrés qu'on ne voit les blés dans les sillons;
Et tous ces combattants, dont l'air était superbe,
Portaient pour leur enseigne, au lieu du faisceau d'herbe,

Une pique d'airain, avec un aigle d'or,
Qui menaçait le sud, l'est, l'ouest et le nord.
— Enfin je m'éveillai, si pleine de ce rêve,
Que je croyais sentir le froid aigu du glaive,
Qu'à présent même, encor, je crois que je le sens.
— Nourrice, eh bien, peux-tu m'en expliquer le sens?

LA NOURRICE.

Avant que je réponde, il faut que je médite.
Cependant — le travail n'en ira pas moins vite;
Le chant sied au travail; — je voudrais essayer
Si quelque douce voix vous saurait égayer.

S'adressant à Laodice.

O jeune esclave, née au bord de l'Ionie,
A qui la muse grecque a donné l'harmonie,
Chantez vos anciens chants sur le mode latin,
Tandis que je poursuis les secrets du Destin.

LAODICE, se levant, et prenant une lyre pendue à la muraille.

« Des hommes et des dieux monarque taciturne,
Le Sommeil fait couler la liqueur de son urne,
Et la molle langueur, aux charmes pénétrants,
Chasse des cœurs mortels les soucis dévorants.
C'est l'heure où sur les monts, ceints de forêts bruyantes,
Sortent de leurs abris les biches confiantes;
Elles ne craignent plus que la vierge des bois
Les poursuive des traits dont sonne son carquois;
Car, bel Endymion, aux monts de Thessalie,
C'est toi qui tiens Diane et ses traits qu'elle oublie.
— Suave est le sommeil qui succède à l'effort;
Mais ce fils de la nuit est frère de la mort.
Plus d'un, qui s'endormit au milieu d'un sourire,
Ne se réveillera que dans le sombre empire;
Il ne reverra plus ni le jour radieux,

Ni son plus cher ami qui n'eut pas ses adieux... »

LA NOURRICE.

Malheureuse, tais-toi! Ton chant est plein d'alarmes.

L'ESCLAVE.

Hélas! je projetais des paroles sans larmes;
Mais ma langue se meut sous un fatal pouvoir.

LUCRÈCE.

Indices effrayants! que faites-vous prévoir?

SCÈNE II.

LES MÊMES, SEXTUS, SULPICE.

SEXTUS.

Lucrèce... Mais pourquoi ce mouvement de crainte?
Sur vos traits consternés quelle pâleur empreinte!
Calmez-vous. — Ce n'est point un messager de deuil,
Ce sont des pieds amis qui touchent votre seuil.

LUCRÈCE.

Mon hôte, pardonnez aux frayeurs d'une femme.
Vos pas inattendus m'ont retenti dans l'âme.
— Soyez le bienvenu, cependant.

SEXTUS.

Je viens tard:
Mais je n'ai pas été maître de mon départ,
Et suis venu, bravant l'heure inaccoutumée,
Pour vous parler plus tôt d'une personne aimée,
— De Collatin...

LUCRÈCE.

Dieux bons! Collatin, dites-vous!
Que fait-il? que veut-il? — Ami de mon époux,

Deux et trois fois heureuse une telle visite!
— Que savez-vous de lui, Sextus? Dites-moi vite.

SEXTUS.

J'ai hâte de répondre à cet empressement;
— Mais faites retirer vos femmes un moment.
Nous devons être seuls.

LUCRÈCE, à la nourrice.

Laisse-nous donc, nourrice;
Emmène en même temps les femmes.

SEXTUS, à Sulpice.

Sors, Sulpice.

Tous sortent, excepté Lucrèce et Sextus.

SCÈNE III.

LUCRÈCE, SEXTUS.

LUCRÈCE.

J'écoute maintenant.

SEXTUS.

Fortuné Collatin!
Votre cœur bat au bruit de son danger lointain;
Il est assez payé des fatigues des armes,
Vainqueur, par votre orgueil, ou, blessé, par vos larmes.
Comme j'échangerais tout l'appareil des rois
Contre ce simple habit que lui filent vos doigts!
S'il m'eût été donné d'avoir son bonheur rare,
Comme j'en jouirais en possesseur avare!
Ce ne serait pas moi qu'on verrait employer,
Dans les loisirs des camps, les jours dus au foyer.

LUCRÈCE.

Un Romain doit aller où Rome le demande,
Sextus, et tout quitter quand le pays commande.

Ainsi fait Collatin, et c'est dignement fait.
— Mais ne parliez-vous pas d'un message?

SEXTUS.

En effet. —
Je m'en souviens. — J'avais perdu toute mémoire;
Car je suis plus troublé que vous ne sauriez croire.
— O Lucrèce! J'admire et j'envie à la fois
Et tout ce que j'entends et tout ce que je vois:
Cet aspect imposant du vestibule antique,
Familier à Vesta, la déesse pudique;
Ce foyer solitaire, où nul bruit de gaîté
Des lares paternels n'émeut la gravité;
Ces corbeilles, ce lin, la lampe sérieuse
Qui dérobe au sommeil l'heure laborieuse,
Cependant que Pallas, assise près de vous,
Contemple vos travaux avec un œil jaloux,
Et craint, en vous voyant et si jeune et si belle,
Que l'on n'adore un jour une Pallas nouvelle.
— Que vous dirai-je enfin? Plein d'un respect pieux,
Je me crois dans un temple occupé par les dieux,
Et vous m'apparaissez, dans la foule divine,
Comme une reine auguste, et dont le front domine.

LUCRÈCE.

Mais mon mari, Sextus? Vous venez en son nom;
Parlez de mon mari; que veut-il?

SEXTUS.

Eh bien, non.
— Je ne viens pas pour lui.

LUCRÈCE.

Que venez-vous donc faire?
Et que m'avez-vous dit?

SEXTUS.

Qu'une importante affaire...
— Mais non, c'est trop tarder. — Que me fait Collatin,
Et l'armée, et les chefs, et Rome, et son destin!
Je ne connais ici que vous et que moi-même.
— Je viens vers vous... je viens... parce que je vous aime.

LUCRÈCE.

Ah! dieux immortels!

SEXTUS.

Oui, je vous aime; souffrez
Que je m'explique enfin, et vous me jugerez.
— Je vous aime, du jour qui m'a rendu votre hôte.
Collatin m'amena; ce ne fut pas ma faute.
J'ignorerais encor, sans son fatal orgueil,
Quels bouleversements peut produire un coup d'œil.
Votre image me suit; ma mémoire obstinée
Partout m'offre Lucrèce, au travail adonnée;
Absente, je vous vois comme je vous vois là;
Je ne vois plus que vous. Au point où me voilà,
A faire effort sur moi mes luttes seraient vaines.
Je n'y puis rien. Vénus a pénétré mes veines.
Pareil au loup blessé par l'épieu du chasseur,
J'emporte, en le mordant, un trait mortel au cœur;
Et je comprends, au feu dont tout mon sang s'allume,
Qu'il faut, ou qu'on l'apaise, ou bien qu'il me consume.

Lucrèce fait un mouvement comme pour parler.

— Ne vous indignez pas, Lucrèce; j'ai compris
Qu'un amour clandestin n'aurait que vos mépris.
Vous êtes trop sincère, et votre âme est trop haute
Pour l'art humiliant de cacher une faute.
Mais voici mon dessein: Rome a besoin de bras;
Un hymen infécond l'appauvrit en soldats;

Votre stérilité se prêtant au divorce,
Tarquin à votre époux le dictera de force,
Et rompra ces liens, au pays odieux,
D'où Lucine ennemie a détourné les yeux.
Tous deux libres alors par un divorce double,
L'hymen refleurira sur nos amours sans trouble.

Lucrèce fait encore un mouvement.

— Eh! quoi donc! Collatin vous a-t-il su charmer?
Mais vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez l'aimer.
Lucrèce n'aimera qu'un homme qui la vaille,
Et votre Collatin n'est pas à votre taille,
Lui qui, du sang royal, s'appelant Collatin,
N'a pas, malgré son nom, fait peur au roi Tarquin!
— Encore un mot : à vous je peux et veux tout dire :
C'est à moi que Tarquin laissera son empire;
Car je le comprends, seul; seul, je puis achever
L'édifice royal qu'il tente d'élever.
Ne vous méprenez point sur ma joyeuse vie;
Par mes amusements mon idée est servie.
A de faciles mœurs les Romains façonnés
Apporteront au joug des fronts moins étonnés,
Et les nouveaux besoins que je leur fais connaître
Forment des courtisans espérant tout du maître.
— Nos plans sont faits : Tarquin et moi sommes d'accord;
Je saisirai le sceptre au moment de sa mort;
Je saurai, comme lui, me passer des auspices,
Et déshabituer Rome de ses comices.
— Je serai roi, vous dis-je, et vous, Lucrèce, vous,
Reine.

LUCRÈCE.

Je serai, moi, fidèle à mon époux.
Je vous laissai parler, me refusant à croire

Qu'on poussât jusqu'au bout cette trahison noire;
Qu'un parent, qu'un ami, qu'un hôte méditât
Contre son hôte absent cet énorme attentat;
Et qu'un dessein si faux pût séjourner dans l'âme,
De visiter quelqu'un pour lui prendre sa femme.
— Vous vous trompez. J'estime et j'aime mon mari.
Vos dédains à mes yeux ne l'ont pas amoindri;
Il est plus grand que vous, car de vous il diffère
En ce qu'il n'eût pas fait ce que vous osez faire.
Enfin, je l'aime assez pour ne divorcer point,
Quand ce ne serait pas chose impie à ce point.
— Je ne vous suivrai pas dans votre politique,
Étant trop peu versée en affaire publique.
Si j'ai compris pourtant, vous prenez un moyen
Qui n'est ni d'un bon roi, ni d'un bon citoyen.
Il vaut mieux corriger les mœurs que les corrompre,
Illustrer qu'avilir. — Mais, enfin, et pour rompre,
Je ne veux point de part à votre royauté.
Méritez d'être roi par plus de loyauté.
Adieu.

SEXTUS.

Vous me fuyez!

LUCRÈCE.

Je fuis une autre insulte.

SEXTUS.

Par l'hospitalité!

LUCRÈCE.

Vous en souillez le culte.

SEXTUS.

Par mon amour!

LUCRÈCE.

Assez. Plus un mot là-dessus.

SEXTUS.

Craignez mon désespoir.

LUCRÈCE.

Je crains la honte plus.

Adieu.

SEXTUS, *avec éclat de voix et d'un ton menaçant.*

Non, arrêtez !...

Moment de silence. — Sextus passe de la menace au respect.

Lucrèce ! épouse sainte !

N'ayez aucune peur, et pardonnez ma feinte.

— Après que Collatin eut gagné les paris,

Quelques doutes encor restaient dans nos esprits ;

Je vous ai fait subir cette nouvelle épreuve,

Et votre chasteté n'a plus besoin de preuve.

LUCRÈCE.

Pour votre honneur, Sextus, je le veux prendre ainsi ;

Mais je ne puis rester plus longtemps seule ici.

L'épreuve a dépassé la borne ; et la décence,

Après ce qui s'est dit, s'oppose à ma présence.

Elle sort.

SCÈNE IV.

SEXTUS, SULPICE, *s'avançant vers Sextus, sur le devant de la scène ;* UN ESCLAVE, *qui reste dans le fond.*

SEXTUS, *d'un air distrait.*

Sulpice, te voilà. Tout est-il préparé ?

SULPICE.

Oui, seigneur.

SEXTUS.

Tout est prêt, dis-tu. — J'aviserai.

Vainement je m'étonne, et m'indigne, et m'excite ;

Quand il faut tout oser, il semble que j'hésite.
Tu n'as pas, comme moi, vu quel air de grandeur
A Lucrèce offensée imprimait la pudeur,
Et quelle majesté, rayonnant dans son geste,
Couronnait de terreur son port simple et modeste.
Une auguste colère éclatait dans son œil,
Qui de mon œil vaincu faisait baisser l'orgueil;
Son silence pesait sur ma langue oppressée
Où mourait impuissant l'effort de ma pensée;
Et, venu pour frapper son esprit, c'était moi
Qui d'un respect nouveau reconnaissais la loi.
Où donc la chasteté prend-elle cet empire,
Que, devant un regard, ma hardiesse expire?

SULPICE.

Ainsi vous comptiez trop sur vous-même, tantôt,
Quand vous disiez : « Je veux Lucrèce; il me la faut. »

SEXTUS.

Qu'elle est fière!

SULPICE.

Le cœur vous a failli.

SEXTUS.

Sulpice,
Jusqu'où des visions peut aller le caprice!
J'entrevis tout à l'heure, ici, vers cet endroit,
Une ombre, me faisant un signe avec le doigt,
Et, si j'avais pu croire à ma vue affaiblie,
Sa forme eût rappelé la forme de Tullie.
— Bah! Tullie, appelant d'heureux songes, s'endort
Dans les bras du sommeil et non pas de la mort.
J'aurai prêté ses traits à quelque ombre bizarre.
— Mais enfin, quand ce sol vomirait le Ténare!

Sibylles, maudissez! Mânes, rassemblez-vous!
Je brave votre haine et vous domine tous.

A Sulpice.

Viens. Je m'enorgueillis de la terreur promise.
Les enfers opposés haussent mon entreprise.

ACTE CINQUIÈME.

La maison de Tarquin Collatin. Même décoration qu'à l'acte précédent; quatre siéges sont disposés : trois sont occupés par Collatin, Valère et Brute ; le quatrième est vide. — Il est jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLLATIN, BRUTE, VALÈRE.

Ils sont assis.

VALÈRE, montrant à Collatin le siége inoccupé :

Pour quel autre ce siége a-t-il été placé?
Et qui donc est encore attendu?

COLLATIN.

Je ne sai ;
Mais j'aperçois de loin un vieillard qui s'empresse.

VALÈRE.

Un auguste vieillard.

COLLATIN.

Le père de Lucrèce.

Entre Lucrétius. Tous se lèvent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUCRÉTIUS.

LUCRÉTIUS.

Parlez, ô mes enfants; rassurez un vieillard.
Qu'est-il donc arrivé ? Ne viens-je point trop tard ?

Lucrétius s'assied. Les autres personnages sont debout, et l'entourent.

Je vivais retiré dans une paix profonde ;
Car ma vie à présent est inutile au monde.
J'ai servi mon pays jadis ; mais je suis vieux,
Et vous laisse ce soin, à vous qui faites mieux.
— Voilà que, ce matin, j'ai reçu la nouvelle
Que ma fille instamment m'appelait auprès d'elle.
— Savez-vous ce que c'est ?

COLLATIN.

Non ; vous nous voyez tous,
O vieillard vénérable, incertains comme vous.
Comme vous, ce matin, j'ai reçu, sous ma tente,
Un exprès envoyé pour affaire importante :
Lucrèce, m'a-t-il dit, me mande accompagné
De Brute, et d'un ami par Brute désigné.
Brute, en passant par Rome, a pris Valère ; — au reste,
L'événement est-il favorable ou funeste,
Je l'ignore. Lucrèce a dit d'attendre ici,
Qu'elle viendra quand tous y seront.

VALÈRE.

La voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUCRÈCE, couverte d'un voile noir jeté sur ses habillements.

LUCRÉTIUS, qui s'est levé, et qui s'est avancé vers Lucrèce.

Quoi ! les cheveux épars ! — les yeux baissés à terre ! —
Un noir habillement ! — quel terrible mystère !
Ma fille ! — Elle se tait ; des pleurs voilent son œil.
— Qui pleures-tu ?

LUCRÈCE, après un silence.

Moi-même, et je porte mon deuil,
Le deuil de mon honneur.

COLLATIN.

Lucrèce! quel langage!

LUCRÉTIUS.

Je n'ose soupçonner les malheurs qu'il présage.

COLLATIN.

Lucrèce! parle-moi, ma noble femme!

LUCRÈCE.

Non,
Je ne suis plus ta femme, et n'en veux plus le nom.
— Morte est l'épouse.

COLLATIN.

Morte est l'épouse!

LUCRÈCE.

Qu'importe
Que le corps soit vivant quand la pudeur est morte?
Tu n'as devant les yeux qu'un corps déshonoré.
Pourtant mon âme est pure, et je le prouverai.
— Écoute, Collatin; — écoutez, vous, mon père;

Elle prononce, avec une intention plus marquée, le nom de Junius.

— Vous aussi, Junius, — et vous aussi, Valère.
Jurez par votre droite, et donnez votre foi
Que le crime a semé sa vengeance après soi.

TOUS, tendant la main droite.

Nous le jurons.

LUCRÈCE.

Sextus, Sextus est le coupable.
C'est lui qui déchaîna cet orage effroyable,
Contre moi, — contre lui, si vous avez du cœur.

BRUTE.

Oh !

COLLATIN.

Sextus !

VALÈRE.

Achevez.

LUCRÈCE.

Sous un motif trompeur,
Hier, il est venu par l'heure ténébreuse.
Je l'ai reçu. — C'était un hôte. — O malheureuse !
La nuit, quand je dormais, il vint droit à mon lit.
Je m'éveille. — Il avait une épée, et me dit,
A l'endroit de mon cœur portant la lame nue :
« Si vous ne cédez pas, Lucrèce, je vous tue ;
Et de ce même fer, dans votre sein plongé,
J'irai tuer en bas un esclave que j'ai ;
Je l'apporterai mort à côté de vous morte,
Et dirai qu'entendant du bruit, j'ouvris la porte ;
Qu'ayant surpris par là votre amour clandestin,
J'ai satisfait sur vous mon parent Collatin.
Ainsi, votre trépas faisant votre souillure,
Vous laisserez un corps privé de sépulture. »

BRUTE.

Oh !

COLLATIN.

Perfide Sextus !

LUCRÉTIUS.

O déplorable enfant !

VALÈRE.

Détestables Tarquins !

LUCRÈCE.

Il s'en fut triomphant.

— Je n'ai pas craint la mort; j'ai craint l'ignominie.
Ma mort à ce moment servait la calomnie,
Et, chargeant l'innocent d'un opprobre éternel,
De son impunité flattait le criminel.
— Voilà pourquoi je vis. Une peine m'est due;
Mais justice à chacun sera du moins rendue.
J'ai voulu vivre assez pour qu'on sût aujourd'hui
Que la peine est pour moi, mais la honte pour lui.

COLLATIN.

Que parles-tu de peine, épouse magnanime!
Ce n'est pas au malheur qu'on la doit, c'est au crime.
Ne te reproche rien; tu n'as rien fait de bas.
La faute ne peut être où le dessein n'est pas.
Le lit fut profané, mais l'épouse est sans blâme,
Et l'affront de ton corps n'atteignit pas ton âme.

LUCRÉTIUS.

Redresse-toi, ma fille, et lève ton regard;
Car, moi qui parle en père et qui parle en vieillard,
Je te dis que tu peux nous regarder en face.
Toute tache s'en va quand mon baiser l'efface.

Il la baise au front.

— Qui blâme quand j'absous?

LUCRÈCE.

Merci, mon père, et toi,
Collatin. — Mais il reste un juge.

COLLATIN.

Et qui donc?

LUCRÈCE.

Moi.
Je m'absous du forfait, et non pas du supplice.
Il ne faut pas qu'un jour, des désordres complice,
Mon exemple devienne un prétexte invoqué,

Quand aux devoirs d'épouse une autre aura manqué.
Vous verrez à punir Sextus, et je l'approuve.
Moi, j'ai dit n'avoir pas craint la mort; — je le prouve.

Elle se frappe d'un poignard qui était caché dans ses vêtements, et elle tombe.

COLLATIN.

Lucrèce!

LUCRÉTIUS.

Mon enfant!

COLLATIN.

Morte!

VALÈRE.

Dieu tout-puissant!

BRUTE, à Valère.

Va, cours, amène ici le peuple.

Valère sort.

Brute prend le poignard, qu'il retire du corps de Lucrèce, et, le tenant devant lui.

Par ce sang,
Le plus pur qui jamais coula chez une femme,
Avant d'avoir été souillé par un infâme,
Je jure, et je vous prends à témoin du serment,
Vous tous, dieux immortels! que, depuis ce moment,
Je poursuivrai partout, par le feu, par le glaive,
Par ce que je pourrai, sans relâche, sans trêve,
Tarquin, ses fils, sa femme et toute sa maison;
Que je délivrerai Rome de ce poison,
Et que je briserai si bien sceptre et couronne,
Qu'il n'en restera plus pour lui — ni pour personne.
A partir d'aujourd'hui, Rome n'a plus de roi.
— Vous, cessez de gémir, et dites comme moi.

Il tend le poignard à Collatin.

COLLATIN.

O toi, qui que tu sois, qui parais un autre homme!

Donne. — Soyez témoins, dieux protecteurs de Rome!
De ce même poignard qu'on me perce le sein,
Si je n'immole pas l'exécrable assassin!

Regardant le corps de Lucrèce.

— Va. Tu seras vengée!

LUCRÉTIUS.

Enfants, faites silence,
Car je veux mettre aussi mon poids dans la balance.
Ne me dédaignez pas pour mes genoux tremblants:
Je n'ai plus ma vigueur, mais j'ai mes cheveux blancs.
Mon bras ne peut frapper, mais ma voix peut maudire.
— O vous, dieux punisseurs, dieux du profond empire!
S'il est vrai que de ceux qui sont chargés de jours
Les imprécations ne vous trouvent pas sourds,
Que l'assassin errant, promenant sa misère,
Connaisse les rigueurs de la terre étrangère,
Qu'il y cherche partout un secours impuissant,
Et pleure autant de pleurs qu'il a versé de sang!

BRUTE.

Il reprend le poignard, et s'approche du corps de Lucrèce.

Ainsi soit apaisée, innocente victime,
Ton ombre, par ces vœux, expiateurs du crime!

A Collatin et à Lucrétius.

Maintenant, fermons-lui les yeux avec les doigts,
Et, comme c'est l'usage, appelons-la trois fois.

Lucrétius et Collatin s'approchent aussi du corps de Lucrèce.

— Entends-nous, ô Lucrèce!

LUCRÉTIUS.

O Lucrèce!

COLLATIN.

O Lucrèce!

Tumulte au dehors. — Rentre Valère.

VALÈRE, à Brute.

La foule est rassemblée; elle est là qui se presse:
Elle assiége le seuil; — que faut-il faire?

BRUTE.

Viens.
— Que les portes lui soient ouvertes.

Brute et Valère écartent les tentures qui ferment les portes du fond de la chambre, et vont, dans la cour, ouvrir la porte du dehors à la foule. — Le peuple se précipite sur le théâtre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CITOYENS.

BRUTE, tenant à la main le poignard de Lucrèce.

Citoyens!

UN CITOYEN.

C'est Brute l'insensé!

AUTRE CITOYEN.

Qu'est-ce qu'il va nous dire?

PREMIER CITOYEN.

Écoutons-le parler; il va nous faire rire.

BRUTE.

Brute insensé n'est plus, et le Brute insensé
Par le Brute vengeur se trouve remplacé.
Afin de me sauver, j'ai cessé d'être un homme.
Mais je le redeviens afin de sauver Rome.
— Tournez, ô citoyens, vos yeux de ce côté.
Voyez, voyez ce corps!

VALÈRE.

Ce corps ensanglanté!

BRUTE.

C'est le corps de Lucrèce.

VALÈRE.

O destinée affreuse!

BRUTE.

De la plus noble femme et la plus malheureuse.
— Apprenez que chez elle, un homme, cette nuit,
Un nocturne larron, comme un hôte introduit,
A, l'épée à la main, la menace à la bouche,
Honteusement pillé la pudeur de sa couche.
Il l'a déshonorée à main armée.

CITOYENS.

Horreur!

BRUTE.

Elle n'a pas voulu vivre plus que l'honneur,
Et, ce matin, liant sa vengeance à la nôtre,
Elle a puni sur soi l'indignité d'un autre.

LUCRÉTIUS.

Ma fille!

BRUTE.

Voulez-vous connaître l'assassin?

CITOYENS, avec fureur et en s'avançant vers Brute.

Oui! oui! son nom?

BRUTE.

Sextus, le fils du roi Tarquin.

Silence.

Oui, fils du roi Tarquin. — Par un coup aussi traître
Le fils du roi Tarquin se fait assez connaître.
Tarquin l'empoisonneur, Tarquin l'incestueux,
Tarquin le parricide eût semblé monstrueux,
S'il n'eût produit un fils qui le laisse en arrière:
Sextus, du premier coup, a dépassé son père.
Le droit du sang, le droit de l'hospitalité
Que les barbares même ont toujours respecté,

L'honneur d'un nom intact, cette autre forteresse,
N'ont pas contre Sextus pu défendre Lucrèce !
— Lucrèce ! ta vertu nous montre le chemin.
Toi seule, tu fis voir un cœur vraiment romain ;
Tu t'affranchis du joug ; et, lâches que nous sommes,
Nous le subissons, nous qui nous disons des hommes !
Au lieu de décider ou la guerre ou la paix,
Vous sciez des troncs d'arbre et vous portez des faix !
O vieux guerriers ! vos bras couverts de cicatrices
S'usent à remuer d'ignobles immondices !
Car des soldats romains, de ces vaillants soldats
Qui, tout autour de Rome, ont conquis des États,
Les Tarquins, ô pudeur ! de ces hommes de guerre
Ont fait des balayeurs et des tailleurs de pierre !
— Vengez-vous ! vengez-nous ! vengez l'assassinat !
Nous aurons avec nous le peuple et le sénat ;
Nous aurons les soldats qui n'attendent qu'un signe :
Nous aurons tous les dieux que le forfait indigne.
Il ne faut que vouloir. — Eh bien, que voulez-vous ?
Choisissez, citoyens, entre Tarquin et nous !

VALÈRE.

Non, non, plus de Tarquins ! Meure la tyrannie !
Disparaisse Tarquin et sa race bannie !

BRUTE.

Disparaisse à jamais, coupable d'un tyran,
Le trône où peut s'asseoir un crime encor plus grand !
Disparaisse à jamais, et Tarquin, et la place
Où des tyrans nouveaux retrouveraient sa trace !

Un messager entre en perçant la foule.

LE MESSAGER, *prenant Brute à part.*

Brute, Tullie est morte. Elle-même, d'un fer
Que j'ai vu dans son flanc, s'est immolée hier.

BRUTE.

Elle a bien fait. — Ainsi le trépas fut semblable
Pour la femme innocente et la femme coupable :
Toutes deux s'immolant, d'un commun désespoir,
L'une à sa passion, et l'autre à son devoir.

Au messager.

— Va! prends soin qu'au tombeau sa cendre soit livrée.

VALÈRE.

Que dis-tu là ?

BRUTE.

Je dis que Rome est délivrée.

A la foule.

Plus de rois!

CITOYENS.

Plus de rois!

BRUTE.

Marchons alors!

VALÈRE.

Courons!

Brute, sois notre chef; commande, et nous suivrons.

BRUTE.

Se tournant vers le corps de Lucrèce qu'on emporte sur une litière.

A Rome, donc! à Rome! — O mânes tutélaires!
Faites que votre sang féconde nos colères!
Précédez notre marche, et que votre convoi
Porte le premier coup contre le dernier roi!
— Nous, pleins du même esprit, marchons comme un seul homme!
Romains de Collatie, — à Rome!

CITOYENS.

A Rome! à Rome!

FIN DE LUCRÈCE.

AGNÈS
DE MÉRANIE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS
LE 22 DÉCEMBRE 1846

PERSONNAGES.	ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES ROLES.
PHILIPPE-AUGUSTE.	MM. Bocage.
LE MOINE.	Randoux.
GUILLAUME DES BARRES.	Roger.
ROBERT D'ALENÇON.	Clément Just.
AGNÈS DE MÉRANIE.	Mmes Dorval.
MARGUERITE.	Delvil.

Le Prévôt. — Pages. — Barons.
Hommes d'armes.

AGNÈS DE MÉRANIE

ACTE PREMIER.

Une chambre du palais de Philippe-Auguste, à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGNÈS, MARGUERITE.

MARGUERITE, assise aux pieds d'Agnès.

Elle lit le roman de Lancelot du Lac.

« Ah! dit alors la reine, ah! je vous connais bien :
Vous êtes Lancelot. » Mais il ne répond rien.
« Pour qui donc fîtes-vous tant d'armes? reprit-elle.
Je sais bien que c'était pour quelque demoiselle;
Mais dites-moi pour qui? — Pour vous, dame. — Pour moi! »
Et la reine Genièvre en est joyeuse en soi.
« D'où vinrent ces amours qu'en moi vous avez mises?
— Elles vinrent de vous qui les avez permises.
Si vous ne l'avez dit pour vous moquer, un jour
Vous avez fait de moi votre servant d'amour.
Je vous disais : « Adieu, dame; toute ma vie,
« Je voudrais vous servir, si c'était votre envie.

« Adieu, beau doux ami, » m'avez-vous répondu.
« Adieu! beau doux ami! » je l'ai bien entendu;
En tout événement, j'en ai gardé mémoire;
Ce mot dans tout combat m'a donné la victoire;
Dans tous mes déplaisirs ce mot m'a consolé,
M'a guéri de tous maux, de tous biens m'a comblé;
Enfin, s'il plaît à Dieu qu'un jour on me renomme,
C'est ce bienheureux mot qui m'aura fait preud'homme! »

AGNÈS.

Oh! les nobles discours! l'entretien gracieux!
Marque-moi cet endroit, que je le lise mieux.
— Comme ces chevaliers étaient preux et fidèles!
Comme ils méritaient bien d'être aimés des plus belles!
Qu'il est doux d'écouter ces récits du vieux temps,
Quand on peut ramener sur soi des yeux contents!
Car, si l'âge passé produisit des merveilles,
Le nôtre, Dieu merci, nous montre les pareilles,
Et, quoi qu'aient accompli les héros d'autrefois,
Mon Philippe, à lui seul, les vaut tous à la fois.
Oui, prends les paladins les plus fameux du monde,
Ceux de la cour de France et de la Table ronde,
Choisis les plus vaillants et les plus généreux,
Et dis s'il n'est pas vrai qu'il l'emporte sur eux?

MARGUERITE.

Oh! c'est bien vrai. Pour moi, j'ai mis ma préférence
Sur Hector le Troyen, et sur Roland de France;
Mais, il faut l'avouer, notre sire est encor
Plus vaillant que Roland, et plus courtois qu'Hector.

AGNÈS.

Et c'est peu qu'en vaillance il ne cède à personne:
Il faut voir de quel air il porte la couronne!
On sent bien qu'il est né pour imposer sa loi:

Ce n'est pas seulement un héros, c'est un roi :
Et, quand il a dicté sa volonté suprême,
Il s'assied à mes pieds, comme tu fais toi-même :
Son front majestueux, plein d'un royal souci,
Par mon premier sourire est soudain éclairci :
Il fait ce que je veux ; il me nomme sa reine :
Ce lion formidable est docile à ma chaîne ;
Et, nouvelle Genièvre, il me suffit d'un mot
Pour enchanter le cœur d'un nouveau Lancelot.
O Marguerite ! — enfin ma fortune m'effraie ;
Je n'ose pas encor croire qu'elle soit vraie.
Je n'ai pas mérité ce bonheur surhumain,
C'est une erreur du sort, qui peut finir demain.

MARGUERITE.

Non, ce n'est que justice, ô chère dame ! Aucune
N'est plus digne que vous d'une telle fortune.
Les bénédictions des cœurs que vous gagnez
Témoignent assez haut qu'à bon droit vous régnez,
Et le sort n'eût pu faire un choix plus légitime
Que d'unir la meilleure et le plus magnanime.

AGNÈS.

Ah ! qui sait, Marguerite ! On en disait autant
A celle qui fut reine avant nous ; et pourtant,
Cette triste Ingelberge, au fond d'une abbaye,
Pleure, à l'heure qu'il est, sa gloire évanouie.
— Son image parfois me vient comme un remord.

MARGUERITE.

Pourquoi donc? car enfin vous n'avez aucun tort :
Vous n'avez désiré ni préparé sa perte ;
Avant qu'on vous l'offrît, sa couche était déserte :
Et ce fut sûrement un divorce fondé,
Dès lors que les prélats l'ont ainsi décidé.

AGNÈS.

Il est vrai.

MARGUERITE.

Puis, autant vous êtes bonne et belle,
Autant la grâce en vous est chose naturelle,
Autant elle était triste ; et son fâcheux aspect
N'inspirait ni l'amour ni même le respect.
— Aussitôt que le roi l'aperçut, on raconte
Que, la voyant si laide, il en pâlit de honte,
Et que jamais depuis, contraint de l'aborder,
Il n'a pu faire effort jusqu'à la regarder.
Si bien qu'on le plaignait, disant : « C'est grand dommage
Qu'un si beau chevalier soit en pareil servage ! »

AGNÈS.

C'est assez, Marguerite ; épargnons le malheur.
Aussi bien, nous avons un entretien meilleur.
— Parle-moi de Philippe ; exalte-moi sa gloire :
Redis-moi quelle fut sa plus belle victoire.
— Mais, pauvre enfant, toujours je te parle de lui,
Et pour d'autres que moi c'est peut-être un ennui.
Que ne peux-tu bientôt connaître par toi-même,
Marguerite, l'orgueil de vanter ce qu'on aime !
Car nous échangerions de plus longs entretiens,
Si par tes sentiments tu comprenais les miens ;
J'aurais à qui parler de ma joie abondante ;
Je serais, à mon tour, docile confidente ;
— Et voyons, réponds-moi comme à ta bonne sœur :
A songer à quelqu'un n'as-tu point de douceur ?

MARGUERITE.

Je songe à vous, madame, et ne songe à nul autre,
Et ma vie est heureuse à l'ombre de la vôtre.
Que puis-je désirer auprès de vous ? Mes jours,

Remplis d'amusements, me paraissent trop courts.
Tantôt, dans les tournois, à vos côtés assise,
Je vois ceindre un vainqueur de l'écharpe conquise :
Tantôt nous poursuivons les daims par les forêts ;
Nous lâchons le faucon sur l'oiseau des marais ;
Ou nous allons cueillir, dans les lieux solitaires,
Les simples renommés pour leurs sucs salutaires ;
Et, là, vous m'enseignez quels herbages pressés
Composent l'appareil qui guérit les blessés ;
Puis ce sont les romans dont je vous fais lecture,
Les chants des ménestrels, les conteurs d'aventure.
Et tout ce bruit joyeux, et tout ce mouvement,
Qui font de votre cour un lieu d'enchantement.
Moi qui, dans mon manoir jusqu'ici renfermée,
N'y voyais que les murs d'une salle enfumée,
Mêlée à ces splendeurs qui vous suivent partout,
Madame, je m'étonne et m'amuse de tout,
Et ne demande à Dieu, par prières ferventes,
Que de me maintenir au rang de vos suivantes.

AGNÈS.

Oh ! nous ne voulons pas que tu sois toute à nous,
Et verrons un rival d'un regard peu jaloux.
Va, nous saurons choisir, ma belle Marguerite,
Un preux qui porte aussi ta couleur favorite,
Et consacre à sa dame, invoquée après Dieu,
Sa pensée en tout temps, ses exploits en tout lieu.
— Mais le roi ne vient pas ! — Lis encore.

MARGUERITE, lisant.

« Beau sire,
Fit la reine, ce mot ne voulait pas tant dire ;
C'est façon de parler dont on use souvent,
Et je ne pensais pas à mal en m'en servant.

Mais telle est votre ruse : auprès de mainte dame,
Vous feignez un souci qui n'est point dans votre âme.
— Or, elle savait bien qu'il ne le feignait pas;
Mais elle avait plaisir à voir son embarras... »

AGNÈS.

Ah! c'est le roi!

Elle congédie Marguerite.

SCÈNE II.

PHILIPPE-AUGUSTE, AGNÈS.

AGNÈS, allant au-devant de Philippe.

Bonjour, doux sire; à mon dommage,
Vous avez, cette fois, tardé plus que d'usage.

PHILIPPE.

Je présidais ma cour, chère Agnès.

AGNÈS.

Eh bien, moi,
J'accuse votre cour, qui m'enlève le roi,
Et soutiens, monseigneur, qu'elle est digne de blâme,
De rendre un chevalier infidèle à sa dame.

PHILIPPE.

Pardonne-nous, Agnès; nous avions à juger
Un procès qui valait la peine d'y songer;
Car l'accusé n'était rien moins que Jean sans Terre,
Le duc de Normandie et le roi d'Angleterre.

AGNÈS.

Quoi! Jean sans Terre?

PHILIPPE.

Oui, Jean, cet infâme égorgeur,
Jean, l'assassin d'Arthur, dont je suis le vengeur.

Jamais, par si traîtreuse et lâche barbarie,
Chevalier n'a fait honte à la chevalerie;
Et moi, satisfaisant au cri de l'univers,
J'ai cité l'assassin devant les douze pairs.

AGNÈS.

Sire, vous pouvez donc juger les rois eux-mêmes?
Je croyais que les rois étaient maîtres suprêmes.

PHILIPPE.

Oh! dans son Angleterre il peut faire le roi;
Mais, pour sa Normandie, il relève de moi,
Et, comme mon vassal, et malgré sa couronne,
Il doit compte à ma cour de toute œuvre félonne.

AGNÈS.

Et Jean a-t-il paru, sire?

PHILIPPE.

Non pas, vraiment;
Jamais le criminel ne s'offre au jugement.
Mais n'importe; ma cour, pour meurtre et perfidie,
A déshérité Jean du fief de Normandie.
— Ah! notre bonne cour! son arrêt, j'en répond,
D'une nouvelle époque est le début fécond.
C'est la première fois qu'elle juge un monarque;
C'est de mes volontés une éclatante marque.
Je veux qu'on sache bien que, parmi mes vassaux,
Il n'en est pas un seul, et j'entends des plus hauts,
Qui doive, à l'avenir, conserver l'espérance
D'écarter de son fief la main du roi de France.
— Mais il faut maintenant exécuter l'arrêt;
Car tu comprends, Agnès, quel affront ce serait,
Lorsque publiquement j'ai prononcé la peine,
Que mon glaive dormît sur ma sentence vaine.

AGNÈS.

Ah! Dieu! voilà la guerre et les chocs meurtriers
Où tombent les meilleurs, les rois tout les premiers!
Richard en est l'exemple : atteint d'un coup de flèche,
Tout lion qu'il était, il est mort sur la brèche.

PHILIPPE.

Il est mort en lion, ainsi qu'il a vécu.
Qu'il dorme avec honneur, couché sur son écu!
Quoique son ennemi, j'estime sa mémoire,
Et je voudrais mourir avec autant de gloire.
— Où sont les deux enfants?

AGNÈS.

Agnès dort au berceau,
Sire, et Philippe joue en la cour du château.

PHILIPPE.

Nous irons tout à l'heure auprès d'eux; je regarde
Les baisers qu'ils me font comme une sauvegarde,
Et le double collier de leurs bras innocents,
Comme un charme vainqueur des glaives impuissants.
— Et puis j'invoquerai saint Denis et ma dame,
Et que le nom d'Agnès protége l'oriflamme!

AGNÈS.

Quoi! sire, est-ce aujourd'hui qu'on doit la déployer?
— C'est trop vrai! — Vous voilà tout prêt à guerroyer.
C'était donc pour cela que ce fer de bataille
Sonnait, à vos côtés, sur la cotte de maille!

PHILIPPE.

Oui, j'ai prévu l'arrêt; et, d'avance appelé,
Le ban de mes vassaux est déjà rassemblé,
Afin que Jean sans Terre, à la même minute,
Sache comment je juge et comment j'exécute.

— Merci, Jean l'assassin! Je ne suis pas fâché
D'avoir eu ce prétexte à prendre ton duché.
Le beau duché normand! il est de bonne prise.
Je vais donc assouvir ma longue convoitise!
Quoi! le fleuve qui passe au pied de mon palais,
Ouvre son embouchure aux vaisseaux des Anglais!
Cela ne peut durer; la Normandie anglaise
Dévorera la France, ou deviendra française.
— Alors, fermés chez nous, alors nous régnerons;
Alors nous ferons voir à nos propres barons
Qu'il n'est pas de fossé, qu'il n'est pas de muraille,
Que ne puisse franchir notre gant de bataille;
Et qu'on a beau couper et clore le terrain,
Il n'est qu'un seul royaume et qu'un seul suzerain.

AGNÈS.

Hélas! pour mon esprit la matière est trop haute;
Je comprends seulement que vous me ferez faute.
Je suis fière, il est vrai, tant vous êtes vaillant;
Pourtant je m'en afflige, en m'en émerveillant.
J'aimerais presque mieux, en ce métier des armes,
Moins de valeur pour vous, et pour moi moins d'alarmes.
— A-t-on bien attaché les pièces du harnois?
Au moment du combat, il se défait parfois.
Ton armure, Philippe, est-elle bien trempée?
Ah! toute armure laisse un passage à l'épée!
— Ton écu?

PHILIPPE, montrant un écuyer.

Le voilà.

AGNÈS.

Ton casque?

PHILIPPE, allant prendre son casque aux mains d'un page.

Il est ici.

Il ne nous reste plus qu'à le lacer ainsi.
Je t'ai gardé ce soin, dont ta main est jalouse;
Car pas un écuyer n'y vaudrait une épouse.

Il s'agenouille devant Agnès, qui attache le casque.

AGNÈS.

Sois prudent!

PHILIPPE, se relevant, le casque en tête.

Ne crains rien, Agnès; au fond du cœur
Quelque chose me dit que je serai vainqueur,
Et que je porterai ma couronne agrandie
Du précieux fleuron des ducs de Normandie.
Certe, après que Richard, ce rude champion,
Richard, tête de fou, mais vrai cœur de lion,
Après que ce héros de la chevalerie,
Contre ma persistance a brisé sa furie,
Et pu connaître ainsi lequel est le plus grand,
D'un chef d'État ou bien d'un chevalier errant;
Ce n'est pas Jean qui peut rétablir la balance,
Lui qui tient aussi mal le sceptre que la lance,
Lui qui, tout à la fois, et brutal et couard,
A, sans leurs qualités, les vices de Richard.
— Et puis je reviendrai; je dirai mes faits d'arme,
Et les dangers passés, dont la mémoire charme,
Et nous admirerons ensemble, triomphants,
Combien en quelques mois ont grandi nos enfants,
Et comment ils ont pris, aux mêmes intervalles,
L'une des yeux plus doux, l'autre des yeux plus mâles.

AGNÈS.

J'avais espéré mieux; mais je sais, monseigneur.
Qu'il faut être au devoir, avant d'être au bonheur.
— Allez donc; pardonnez un peu de défaillance;
Allez, sire, où l'honneur pousse votre vaillance!

Je prîrai Dieu pour vous, qui me réjouirez
De revenir à moi, sitôt que vous pourrez.

PHILIPPE.

Merci, ma noble Agnès. La vaillance s'enflamme
Aux encouragements donnés par une dame,
Et j'irai, de bon cœur, affronter le hasard,
Ayant eu le congé de ma mie au départ.

SCÈNE III.

GUILLAUME DES BARRES, PHILIPPE-AUGUSTE, AGNÈS.

GUILLAUME.

Sire...

PHILIPPE.

Ah! voici déjà notre féal Guillaume,
La fleur des chevaliers de notre bon royaume.
— Tu viens me gourmander? Un guerrier comme toi
N'entend pas que l'amour retienne ici le roi.
— Je te suis.

GUILLAUME.

Le prévôt, sire, est à votre porte :
Il demande audience, et la matière importe.

PHILIPPE.

Qu'est-ce donc

GUILLAUME.

Monseigneur, c'est que vos écoliers
Ont levé le bâton contre des chevaliers!

PHILIPPE.

Que s'en est-il suivi?

GUILLAUME.

Quelques-uns de leur bande

Sont conduits en prison, jusqu'à ce qu'on les pende.
Mais, les gens de l'école étant de vos amis,
Au point que, grâce à vous, tout leur semble permis,
Le prévôt, inquiet demande avec instance
Qu'avant votre départ vous signiez la sentence.
— Il est ici.

PHILIPPE.

C'est bien ; qu'il paraisse !

Guillaume fait entrer le prévôt.

Prévôt !
Que les écoliers pris soient libres au plus tôt ;
Qu'on n'en poursuive aucun de ceux-là ni des autres.
Allez ! — Vous répondez de leurs jours sur les vôtres.

Le prévôt sort.

A Guillaume.

Qu'en penses-tu ?

GUILLAUME.

Seigneur, j'ai cru jusqu'aujourd'hui
Que vos nobles étaient votre plus ferme appui,
Et qu'à son tour le roi préserverait d'offense
Ceux qui savent verser leur sang pour sa défense.

PHILIPPE.

Je te comprends, Guillaume, et la cause des preux
Appartient à bon droit au plus brave d'entre eux ;
Mais, sans que nous soyons ingrat pour nos fidèles,
Nos écoles aussi valent qu'on ait soin d'elles.
J'en ai besoin, vois-tu, pour ce que j'entreprends.
Nous comptons dans l'État trop d'États différents,
Et mon sceptre se brise aux justices sans nombre
Que les murs féodaux enferment dans leur ombre.
— Laisse aller mon école, et, lorsque autour de moi
J'aurai du droit romain ressuscité la loi,

On verra par degrés, de frontière en frontière,
S'élargir sur le sol ce cercle de lumière,
Qui, par le seul pouvoir propre à la vérité,
Dans la confusion portera l'unité,
Et grandira toujours, en sorte que tout rentre
Dans l'enceinte légale, ayant le roi pour centre.

GUILLAUME.

Sire, les rois de France ont l'usage hautain
De compter sur l'épée, et non sur le latin.

PHILIPPE.

Tu vois, à la façon dont elle est occupée,
Que je ne laisse pas se rouiller mon épée.
Mais je ne me bats point comme un simple jouteur:
Je suis un conquérant pour être un fondateur,
Et veille également à l'œuvre que j'élève,
La loi dans une main, et dans l'autre le glaive.
— Fais sonner le départ.

GUILLAUME, désignant les chevaliers qui sont dans la cour.

Sire, ils disaient entre eux
Qu'un regard de la reine est un présage heureux;
Ils voudraient voir la reine.

PHILIPPE.

Ah! la magicienne
Qui me prend mon armée, et la rend toute sienne!
De tous mes chevaliers je crois qu'il n'en est point
Qui, sur un mot d'Agnès, ne mît la lance au poing,
Et, laissant là Philippe et sa guerre importune,
Où l'enverrait Agnès n'allât tenter fortune.
Certes, madame Hélène, elle dont les beaux yeux
Étaient doués pourtant d'un pouvoir merveilleux,
Puisque les chevaliers de Troie et de la Grèce,
Pour être bien vus d'elle, ont fait mainte prouesse,

Hélène eut moins d'empire. — Aussi bien, savez-vous,
Madame, que j'ai lieu d'en être un peu jaloux?
Quand nous sommes ensemble, à peine on vous a vue,
D'un murmure flatteur c'est vous que l'on salue;
Votre chiffre est partout; il n'est dans les tournois
Pas de prix envié, s'il ne vient de vos doigts;
Enfin, dans mes États tel est votre ravage,
Que par vous mes vassaux sont mis en esclavage.
Mais de quoi me plaindrais-je, alors que le premier,
Moi-même, je subis ce charme coutumier?
Paraisse donc Agnès, puisque mon entreprise
Attend que d'un regard Agnès la favorise!

AGNÈS.

Soyez bénis de Dieu, peuples hospitaliers,
Noble France, pays des courtois chevaliers!
Que leur amour est doux à ma reconnaissance!
Que ne suis-je une fée, ayant toute puissance!
Je voudrais, favorable à leurs moindres souhaits,
Payer leur courtoisie à force de bienfaits.

PHILIPPE.

Allons, madame!

Philippe donne la main à Agnès et la conduit vers les portes du palais, qui sont ouvertes par les pages. On aperçoit la cour, pleine de chevaliers, qui saluent le roi et la reine. — Un moine traverse les rangs, et arrive sur la scène, suivi de quelques barons.

SCÈNE IV.

LE MOINE, PHILIPPE-AUGUSTE, AGNÈS, GUILLAUME DES BARRES, Barons.

PHILIPPE.

Eh bien, quel sujet vous amène
Sire moine?

LE MOINE.

Je viens au sujet de la reine.

PHILIPPE.

Alors expliquez-vous, moine ; car la voici.

LE MOINE.

Je ne vois pas la reine ; — elle n'est pas ici.

PHILIPPE.

Comment !

LE MOINE.

Souvenez-vous, ô roi Philippe-Auguste,
De celle qui languit dans un exil injuste.
La reine, votre épouse, à qui Dieu vous a joint,
C'est madame Ingelberge ; — ailleurs il n'en est point.

PHILIPPE.

Ah ! tu viens de sa part ! — Eh quoi ! que me veut-elle?
Tout est dit. Je suis las de sa plainte éternelle.
Qu'elle parte ! qu'elle aille, en ses glaciers du Nord,
Retrouver, loin de moi, l'hiver dont elle sort !
Qu'elle parte ! et je mets, sur la nef qui l'emmène,
Une dot qui vaut plus que le plus beau domaine.
Mais qu'elle parte ! — Va ! son nom m'est odieux.

AGNÈS.

O Philippe, sois-lui miséricordieux !
Laisse les mots amers pour la pitié meilleure.
Après t'avoir perdu, je comprends qu'elle pleure ;
Elle est bien malheureuse. — Il faut, par la douceur,
Tempérer des refus qui lui percent le cœur.

Philippe fait signe au moine de sortir

LE MOINE.

Seigneur, vous ignorez mon sacré caractère.
— Vous voyez devant vous un légat du saint-père.

PHILIPPE.

Un légat du saint-père!

AGNÈS.

Un légat!

LES BARONS.

Un légat!

LE MOINE, *s'avançant vers Philippe.*

Roi, vous avez péché par un double attentat.
Il vous a plu d'abord de choisir Ingelberge;
Vous avez à l'autel conduit la jeune vierge;
Vous avez devant Dieu fait serment, à genoux,
De la prendre pour femme et garder avec vous;
Et cependant, trois mois s'étaient passés à peine,
Vous ne la traitiez plus en épouse ni reine;
Et de brusques dégoûts, injustement conçus,
Effaçaient vos serments, que le ciel a reçus.
Vous avez, alléguant un prétexte sans force,
Au secours du parjure appelé le divorce;
Et, chose déplorable à dire! il s'est trouvé
Des prélats complaisants qui vous ont approuvé!
— Sire, ce que Dieu joint ne doit plus se dissoudre.
Le divorce est impie, et rien ne peut l'absoudre.
Vous fûtes criminel, quand vous avez banni
Celle à qui pour jamais vous vous étiez uni,
Et votre hymen nouveau, sire, est un nouveau crime
Qui, par la fausse épouse, exclut la légitime.
En vain vous vous couvrez d'un arrêt du clergé;
L'arrêt n'existe pas. — Rome n'a pas jugé.

PHILIPPE.

Rome n'a pas jugé! Pourquoi donc son silence
A-t-il, pendant cinq ans, accepté la sentence?
Pourquoi n'a-t-on rien dit, quand j'allais m'engager?

Qu'est-ce qu'on attendait alors pour me juger?
Quel est ce jeu? d'où vient cette atroce folie
D'attaquer maintenant l'union accomplie?

LE MOINE.

Sire, c'était du temps du pape Célestin;
Vénérable vieillard, mais pontife incertain,
D'une main, où tremblait sa foudre moribonde,
Il n'osait affronter un des puissants du monde.
— Ce pontife n'est plus, et, depuis quelques mois,
Le saint-siége appartient au pape Innocent-Trois.
Or, le pape nouveau, gardien du mariage,
Ne supportera pas que personne l'outrage,
Et ne s'occupera d'amis ni d'ennemis,
Pour défendre les droits qui lui furent commis.
Il ne sait pas non plus laquelle, au fond de l'âme,
D'Ingelberge ou d'Agnès, est la plus digne femme;
Mais il n'est pas besoin d'un plus ample examen;
Ingelberge, à ses yeux, représente l'hymen.
Devant cet intérêt, tout sentiment s'efface.
L'épouse est toujours plus que celle qui la chasse,
Et grâces, ni beauté, ni vertus même, rien
Ne peut donner un droit qui soit égal au sien.

A Agnès.

Madame, cette place est la place d'une autre :
N'usurpez plus, madame, un rang qui n'est pas vôtre.

A Philippe.

Sire, renvoyez-la; le temps est arrivé.
Brisez le cœur, pourvu que l'hymen soit sauvé.
C'est un sublime effort que le saint-père exige;
Mais vous devez savoir que la couronne oblige;
Et le pape voudrait vous en laisser l'honneur,
Plutôt que de sévir, s'il le fallait, seigneur.

PHILIPPE.

Par le ciel ! c'en est trop ! qu'il sévisse, s'il l'ose !
Je ne le crains, ni lui, ni ce qu'il se propose.
— Me séparer d'Agnès, ô moine insensé ! — Tiens :
Va conseiller aux Turcs de se faire chrétiens !
Porte à Malek-Adhel la crosse d'archevêque ;
Va proposer au pape un voyage à la Mecque ;
Tu parviendras plutôt à les persuader,
Qu'à cet acte inouï qu'on m'ose demander !

A Agnès.

Ne baissez pas la tête, et n'ayez peur, madame.
Je suis le roi Philippe, et vous êtes ma femme.
Restez dans ce palais, car vous êtes chez vous,
Sous la protection de votre noble époux.
— Je n'en crois pas mes yeux ! Voici le roi ; nous sommes
Dans notre capitale, au milieu de nos hommes ;
Notre armée est ici ; le bruit de nos clairons
Fera luire au soleil des milliers d'éperons ;
Voici ce moine ; — eh bien, l'effronterie est grande !
C'est au roi couronné le moine qui commande !

LE MOINE.

Sire, je suis un moine, et vous êtes un roi ;
Mais, quand je parle au nom de la divine loi,
Je suis l'élu de Dieu ; vous, vous n'êtes qu'un homme.

PHILIPPE.

Je te reconnais bien, ô doctrine de Rome !
C'est bien là cet orgueil colossal, ces façons
De régenter les rois, comme petits garçons !
— A mes propres aïeux Rome doit sa puissance ;
Que n'ont-ils étouffé le monstre à sa naissance !
Charlemagne aujourd'hui demanderait pardon
D'avoir au genre humain fait un semblable don.

Après lui, tous nos rois ont mérité qu'on dise
Qu'ils étaient les aînés des enfants de l'Église ;
Moi-même, pour la croix, j'ai quitté mes États,
Épuisé mes trésors et mes meilleurs soldats,
Allumé dans mes os les ardeurs de la peste,
Et voilà cependant, voilà ce qui m'en reste !

LE MOINE.

Le saint-père n'est point ingrat ; il reconnaît
Tout ce que vos aïeux et vous-même avez fait ;
Mais, quand il rend justice, afin qu'elle soit bonne,
Il regarde la cause et non pas la personne.
— Écoutez ! moi, légat, je vous parle en son lieu :
Le pape, serviteur des serviteurs de Dieu,
Seigneur roi des Français, annule ton divorce,
Comme injuste, sans cause, arraché par la force,
Et, par suite, il t'enjoint de rappeler céans,
Et de traiter avec les égards bienséants,
En femme légitime, et royale personne,
Ingelberge.

PHILIPPE.

Ah ! vraiment !

LE MOINE.

Et, de plus, il t'ordonne
De bannir de chez toi ta concubine Agnès.

AGNÈS.

Sa concubine !

PHILIPPE.

Et si, moi, je m'en abstenais ?

LE MOINE.

Lorsque s'accomplira la deuxième semaine,
Je mettrai l'interdit sur ton royal domaine.
— Connais-tu l'interdit ? Sais-tu quels résultats

Arrêteront la vie au cœur de tes États?
Les évêques — sur toi que ce malheur retombe! —
Fermeront aux vivants l'église, aux morts la tombe:
Plus d'office divin, plus d'absolution;
Plus rien, sauf le baptême et l'extrême-onction:
Le travail chômera; le père de famille
Ne pourra fiancer ni marier sa fille;
Les enfants garderont chez eux leurs pères morts
Dont le terrain sacré rejettera le corps;
Tous enfin, tes sujets, ta complice, et toi-même,
Serez enveloppés dans un vaste anathème;
Et, quant aux fils d'Agnès, ils seront déclarés
Bâtards, dans l'adultère et la honte engendrés;
A défaut d'autres fils, que s'éteigne ta race!
Toi mort, un étranger occupera ta place!

AGNÈS.

Je me meurs!

PHILIPPE, soutenant Agnès.

Mon Agnès!...

Au moine.

Ah! misérable! — A moi,
Barons et chevaliers! On attaque le roi.

A Guillaume.

Arrête-le, Guillaume, et garde qu'il n'échappe!

GUILLAUME.

Oh! sire, il est sacré; — c'est un légat du pape.

LE MOINE, allant vers les portes.

Vous tous, ici présents, barons et chevaliers,
Allez, dispersez-vous, rentrez dans vos foyers!
Le pape vous défend de suivre votre sire.

Se retournant vers le roi.

— Vous, roi, rappelez-vous ce que je viens de dire.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLAUME DES BARRES, ROBERT D'ALENÇON.

Les portes du palais sont ouvertes. Guillaume est assis sur le devant de la scène. — Robert arrive du fond de la cour, et regarde de tous côtés avec étonnement.

ROBERT.

C'est étrange !

Apercevant Guillaume.

Ah ! — Seigneur chevalier, dites-moi
Si ce palais désert est bien celui du roi ?

GUILLAUME.

Oui, comte Robert.

ROBERT.

Quoi ! — J'arrive à la bonne heure,
Et ne pouvais choisir de rencontre meilleure,
Sire Guillaume ! J'aime à retrouver céans
Mon compagnon de guerre aux pays mécréants.

GUILLAUME, lui serrant la main.

Comte...

ROBERT.

Vous souvient-il qu'en terre de Syrie
Nous avons mis à fin mainte chevalerie ?

Les tours de Saint-Jean-d'Acre ont connu nos cimiers;
A l'assaut des remparts nous montions les premiers;
Et, quoique, depuis lors, nous ayons fait la guerre,
Vous pour Philippe, et moi pour Richard d'Angleterre,
Je n'ai point oublié, quel que fût mon parti,
Qu'au métier des combats je suis votre apprenti.

GUILLAUME.

Soyez le bienvenu, comte Robert, en France.
Je me souviens aussi de votre bonne lance;
Souvent j'eus à rougir qu'un de nos jouvenceaux
Devant moi, vieux guerrier, parût dans les assauts.
— Comte, vous visitez un lugubre royaume.

ROBERT.

Qu'est-il donc arrivé chez vous, sire Guillaume?
Je viens de Normandie, et j'apporte, je croi,
Des offres qui plairont à monseigneur le roi;
Mais tout ce que j'ai vu m'est d'un sombre présage:
Un silence effrayant régnait sur mon passage;
Ceux que j'ai rencontrés marchaient le front baissé;
Nul ne se retournait, quand il avait passé;
Vainement je cherchais, aux balcons des ruelles,
Le sourire agaçant des jeunes demoiselles;
La fenêtre immobile et les rideaux fermés
D'aucun regard furtif ne se sont animés;
Et, comme si j'entrais dans une cité morte,
Je trouvais un cercueil placé sous chaque porte.
— Ici même, on dirait d'un palais endormi
Qu'une fée a touché de son doigt ennemi:
Aucun garde ne veille à la barrière ouverte;
J'ai, sans introducteur, franchi la cour déserte,
Et n'ai rien entendu que mon pas inquiet,
Le long du corridor solitaire et muet.

GUILLAUME.

Vous avez vu l'effet de la foudre romaine
Qui tue un peuple entier pour atteindre la reine.

ROBERT.

Quoi donc?

GUILLAUME.

L'ignorez-vous? Ne vous a-t-on pas dit
Que le pays de France est mis en interdit?

ROBERT.

Non. J'étais assiégé chez moi par Jean sans Terre,
Et les bruits du dehors ne me parvenaient guère.
— La France en interdit!

GUILLAUME.

Depuis le mois passé.
— Comte, j'étais présent, quand l'arrêt fut lancé.
Ce que je vis alors est si terrible chose,
Que, moi qui n'ai pas l'air de m'effrayer sans cause,
Chaque fois que j'y songe, il me prend des frissons.

ROBERT.

Certes, c'est dire assez; car nous vous connaissons.

GUILLAUME.

Figurez-vous, la nuit, dans notre cathédrale,
Tout le clergé, tenant la torche sépulcrale.
Les cloches, prolongeant de tristes tintements,
Sonnaient le glas des morts, comme aux enterrements.
Tandis qu'on entendait monter dans les ténèbres
Les psaumes pénitents et les hymnes funèbres.
La croix gisait par terre; au fond des souterrains,
On avait enfoui les reliques des saints;
Un crêpe noir couvrait la face de la Vierge,
Et l'autel dépouillé ne portait pas un cierge.
— Au milieu du clergé nous apparut alors,

Vêtu de violet, ainsi qu'au jour des morts,
Le légat, qui, devant la multitude blême,
D'une lugubre voix, proclama l'anathème;
Puis, brandissant en l'air le sacré parchemin,
Il jeta le flambeau qu'il tenait à la main,
Et soudain chaque prêtre, imitant cet exemple,
Laissa tomber le sien sur les carreaux du temple.
Tout s'éteignit. — Ce fut une morne stupeur,
Que rompirent bientôt des bruits qui faisaient peur.
La nuit noire, la foule invisible et mouvante,
Les femmes, qui poussaient de longs cris d'épouvante,
Les hommes, meurtrissant leur front sur les pavés,
Transformaient le lieu saint en lieu de réprouvés.
Je doute que l'horreur eût été plus profonde
Si l'ange eût tout à coup sonné la fin du monde.
Et, parmi les sanglots et les gémissements,
Des cris accusateurs s'élevaient par moments;
Sur la cause du mal ils appelaient la peine;
Ils épargnaient le roi, mais maudissaient la reine.

ROBERT.

Oh! oui, c'était affreux! — Moi-même, j'en frémis.
— Mais quel crime la reine a-t-elle donc commis?

GUILLAUME.

Elle! madame Agnès! avoir commis un crime!
Vous ne connaissez pas cette douce victime.

ROBERT.

Eh bien?

GUILLAUME.

Son mariage est nul, à ce qu'on dit.
Ils veulent que le roi la chasse de son lit.

ROBERT.

Guillaume, en vérité, ceci me semble infâme.

Maltraiter la faiblesse! outrager une dame!
Fi! — N'avez-vous donc point ici de chevalier
Qui s'offre à la défendre en combat singulier?

GUILLAUME.

Pas un ne s'offrirait.

ROBERT.

Alors je suis cet homme.

GUILLAUME.

Il n'est pas de champ clos contre un arrêt de Rome;
Et vous pouvez penser, s'il s'agissait du fer,
Que dès le premier jour je me serais offert.

ROBERT.

Elle est donc perdue?

GUILLAUME.

Oui.

ROBERT.

Point d'espérance?

GUILLAUME.

Aucune.

ROBERT.

Je reste confondu devant cette infortune.
— Et moi qui viens ici, confiant et joyeux;
Qui promettais si bien cette fête à mes yeux
De contempler vos traits, ô glorieuse reine,
Dont on vante partout la grâce souveraine,
O vous que les trouveurs ne nomment dans nos cours
Que fleur de la beauté, que reine des amours!...

GUILLAUME.

Qui l'a vue autrefois, la verrait bien changée:
Sa beauté par les pleurs est déjà ravagée;
Elle est là, toute seule, au fond de ce palais,
N'ayant, pour la servir, ni dames ni varlets;

On l'évite avec soin, comme un être funeste,
Comme si dans son souffle on respirait la peste.

ROBERT.

Mais ceux qu'elle a guéris, Guillaume, — car je sais
Qu'elle a sauvé la vie à maint et maint blessés, —
Et ceux qu'elle a nourris de son pain, faut-il croire
Que de leur bienfaitrice ils aient perdu mémoire?

GUILLAUME.

Ils n'ont pas seulement oublié ses bienfaits,
Comte; ils tournent encor ses vertus en forfaits.
Par ses soins dévoués les blessures guéries
Ne l'ont été, dit-on, que par sorcelleries;
Et, quant à sa largesse envers les indigents,
Elle achetait ainsi l'âme des pauvres gens.
— Voilà quels sont les bruits qui courent par la ville.

ROBERT.

O peuple ingrat et lâche! ô multitude vile!
— Que fait le roi?

GUILLAUME.

Le roi défend madame Agnès.

ROBERT.

Bien, sire!

GUILLAUME.

Et les excès répondent aux excès.
Il chasse les prélats, leurs clercs et leurs chanoines;
Il fait par des routiers piller leurs patrimoines;
Car, tous ses serviteurs l'ayant abandonné,
De routiers mécréants il s'est environné.
— C'est lui!

PHILIPPE, parlant du dehors à l'abbé de Saint-Denis.

N'excitez pas encore ma colère,
Sire abbé! Le bercail ne vous importe guère.

Pourvu que vous mangiez vos rentes en repos,
Et buviez largement le vin de votre clos,
Vous ne prenez pas garde à mon peuple en souffrance.
— Par saint Charles le Grand, et tous les saints de France!
Je ferai déguerpir, tenez-vous-le pour dit,
Quiconque des prélats gardera l'interdit;
Je saisirai les biens de ces pasteurs indignes;
Je raserai leurs clos, et couperai leurs vignes.
— Allez!

SCÈNE II.

PHILIPPE-AUGUSTE, GUILLAUME DES BARRES, ROBERT D'ALENÇON.

GUILLAUME.

Voici Robert, le comte d'Alençon.

PHILIPPE.

Comte, je vous sais gré d'honorer ma maison.
C'est généreux à vous. — Par le temps où nous sommes,
Nous ne recevons pas souvent des gentilshommes.

ROBERT.

Dieu vous garde, seigneur! — Sachez que mon dessein
N'est pas de relever du roi Jean l'assassin:
Que je vous offre, à vous, comme au seigneur que j'aime,
Ma ville d'Alençon, mes hommes, et moi-même:
Qu'il est d'autres barons qui pensent comme moi:
Et que, si vous voulez nous aider, seigneur roi,
Vous pouvez, au moyen d'une marche hardie,
Conquérir d'un seul coup toute la Normandie.

PHILIPPE.

La Normandie à moi!... Guillaume! tu l'entends!
Nous aurions eu l'appui des barons mécontents!

ROBERT.

Eh bien, seigneur?

PHILIPPE.

Eh bien, — Dieu confonde le pape! —
Au moment d'être à moi, voilà qu'elle m'échappe!
— Ah! ce que vous m'offrez trop tard, sire Robert,
Je n'ai pas attendu que vous l'eussiez offert,
Et le mois précédent m'a vu prêt à conduire
Le ban de mes vassaux contre Jean, votre sire;
Mais, lorsque nous partions, un moine est survenu,
Un moine, un homme en froc, tête rase et pied nu:
Il a dit quelques mots; — et, devant ses paroles,
Glaives retentissants, flottantes banderoles,
Casques et boucliers, dont l'œil est ébloui,
Chevaliers, gens de pied, tout s'est évanoui.
Un moine suffisait pour faire autant de lâches
De tous ces chevaliers portant heaume et panaches.

GUILLAUME.

Sire!

PHILIPPE.

Va, nous savons que tu n'es pas comme eux.
Être le plus loyal sied bien au plus fameux.
— Regardez-le, Robert : celui qui le regarde
Voit en lui mon armée, et ma cour, et ma garde.
Je n'ai que lui. — Que faire, à ce point indigent
Que je ne puis lever deux hommes contre Jean?
— D'ailleurs, il ne convient, en ce moment de crise,
Ni de livrer mon trône aux complots de l'Église,
Ni de livrer Agnès à tant d'inimitié;
On me l'égorgerait sans merci ni pitié.
Accommodons au sort notre âme un peu moins haute!
Adieu, grandeur! — Ma cour est bien triste, mon hôte;

Pourtant, Guillaume et moi, de tout notre pouvoir,
Nous nous ferons joyeux pour vous mieux recevoir.
Vous êtes un vaillant, je le sais, sire comte.
Vos faits d'armes nombreux sont de ceux qu'on raconte ;
J'en fus témoin moi-même, aux rives du Jourdain.
Nous nous rappellerons le sultan Saladin.
— Puis je vous montrerai cette Agnès qu'on outrage ;
D'un sourire pour vous elle aura le courage ;
Vous direz s'il se peut qu'on manque assez de cœur
Pour n'en pas adorer l'angélique douceur !

ROBERT.

Sire, à ce bon accueil je renonce avec peine ;
Mais je vais contre Jean défendre mon domaine.
— Adieu, noble seigneur, qui faites éclater
Un grand cœur que le sort ne peut pas surmonter !
Je me sens entraîné, d'amitié peu commune,
A suivre votre bonne ou mauvaise fortune ;
Et, mes ordres donnés, je reviendrai, seigneur,
Pour être, avec Guillaume, à son poste d'honneur.

Il sort.

SCÈNE III.

PHILIPPE, GUILLAUME DES BARRES.

PHILIPPE.

Va dormir maintenant, roi qui ne peux rien faire !
Attends, roi fainéant, qu'on te désigne un maire !
— Oh ! lorsqu'il faut agir, perdre mon temps, oisif !
Dévorer ma pensée ! — Autant m'enterrer vif !
— J'ai cependant en moi la fierté de me dire
Que mon idée est vaste, et que j'y peux suffire ;
Je ne m'étonne pas d'un royaume à fonder ;

Je sais longtemps attendre et vite décider;
— Et je viens me briser ainsi, moi, contre un homme
Qui n'a pas dix soldats dans sa ville de Rome,
Et qui, calme et superbe, assis dans son fauteuil,
M'impose, d'un seul mot, son immobile orgueil!
Vainement je frémis de cette servitude;
Autour de ma colère il fait la solitude,
Et ma fureur s'accroît encore, de manquer
D'un ennemi présent que je puisse attaquer.
Au moins si je tombais sur le champ de bataille,
Contre un chef militaire, un guerrier à ma taille!
Non! je suis châtié, tel qu'un enfant boudeur,
Par l'ignoble cordon d'un moine ambassadeur!
— Ah! si l'on m'en croyait, quelle belle ambassade
J'enverrais, à mon tour, au pape en sa bourgade!
Bienheureux Henri-Deux, par un prêtre outragé,
Par quatre chevaliers tu t'en es vu vengé;
Et moi qui suis atteint d'une plus grave offense,
Je n'ai pas un ami qui prenne ma défense!

GUILLAUME.

Je m'offrirais pour vous, sire, au fer suspendu,
Et ferais mon devoir, car mon sang vous est dû;
Et parce qu'à cette heure un blâme vous menace,
Quand je m'exposerais, sire, à votre disgrâce,
Je parlerai, croyant que c'est devoir pareil
De vous donner ma vie et donner mon conseil.
— De vos propres débats avec la cour de Rome
L'État, qui n'en peut mais, est la victime en somme.
Les coups que l'on vous porte, et ceux que vous portez
Tombent sur vos sujets, frappés des deux côtés;
Le pape les châtie, afin de vous atteindre,
Et vous les châtiez, quand ils osent se plaindre;

Vous augmentez l'impôt; vous tiercez les bourgeois,
Et jusqu'aux chevaliers, exempts de pareils droits.
Entre le pape et vous, pressée et pourchassée,
Allant de l'un à l'autre, et partout relancée,
La nation succombe, et ne peut même pas
Vers le ciel, qu'on lui ferme, étendre au moins les bras.
— Prenez-y garde, sire! Il ne se peut qu'on tienne
En si long interdit la France très-chrétienne.
La France veut son culte, et, s'il n'est rétabli,
Le trône répondra de l'autel aboli.
Songez que vos barons ne vous doivent l'hommage
Qu'autant que leur salut n'en souffre aucun dommage;
Et que, s'ils sont placés entre vous et leur foi,
Ils sont à leur Dieu, sire, avant d'être à leur roi.
— Sire, ayant entrepris une lutte impossible,
Il est beau de céder plus que d'être inflexible.
Enfin, quand vous avez à choisir, monseigneur,
Ou du bonheur public ou de votre bonheur,
S'il faut sacrifier un intérêt à l'autre,
Ce n'est pas l'intérêt du peuple, — c'est le vôtre.

PHILIPPE.

Qu'est-ce à dire?

GUILLAUME.

Je dois mon avis, le voilà :
Quittez madame Agnès, monseigneur, quittez-la.

PHILIPPE.

Par tous les saints!... Allez! c'est une ignominie!
Allez-vous-en!

GUILLAUME.

Seigneur...

PHILIPPE.

Allez! je vous renie

GUILLAUME.

Je m'en vais, monseigneur, puisque je suis chassé;
Mais mon bras est à vous comme par le passé.
Je reviendrai le même, à votre premier signe.
Il peut vous arriver d'en trouver un plus digne;
Mais vous ne trouverez, j'en suis sûr, nulle part,
Un plus fidèle ami que cet ami qui part.
— Adieu donc, monseigneur.

PHILIPPE.

Voici ma main; demeure.
J'ai trop peu d'amitiés, pour perdre la meilleure.
Peut-être d'autres temps m'auraient laissé plus fier;
Mais le malheur est bon, qui rend l'ami plus cher.

GUILLAUME.

Ah! sire!

PHILIPPE.

Je suis donc un prince bien infâme,
Qu'un dernier compagnon me jette aussi son blâme?

GUILLAUME.

Cher sire!

PHILIPPE.

Mais du moins écoute-moi; je veux,
Pour me justifier, que nous causions nous deux.
— Et d'abord j'aime Agnès. Force ni raison même
Ne pourraient me contraindre à quitter ce que j'aime;
Mais, si je la défends par amour, je le doi,
Et comme chevalier, Guillaume, et comme roi.
— Ce n'est pas devant toi, la loyauté vivante,
Que la chevalerie a besoin qu'on la vante;
C'est la source d'honneur, et nos plus hauts barons,
S'ils n'étaient chevaliers, ne seraient que larrons.
Et cependant, tu veux que, moi que l'on contemple,

Moi, chef des chevaliers, qui leur donne l'exemple,
Dégradant mon écharpe, et manquant à mon vœu,
A ce vœu que l'on fait aux dames comme à Dieu,
Je sacrifie Agnès, dame de ma pensée,
Et lui fasse défaut quand elle est menacée!
Non; quand j'ai pris le heaume en tête, j'ai juré
De défendre ma dame, et je la défendrai;
Et, quand j'aurai failli, j'aurai d'abord, Guillaume,
Voilé mon écusson et déposé mon heaume.

GUILLAUME.

Sire, en blâmant Richard, vous disiez maintes fois
Que les bons chevaliers ne font pas les bons rois.

PHILIPPE.

Maintenant, le roi parle. — Il n'importe à ma cause
Que j'aie ou non commis le péché qu'on suppose.
J'ai péché, je le veux : entre l'Église et moi,
C'est un débat privé qui n'atteint pas le roi.
Qu'on juge le chrétien, et qu'on l'excommunie;
La peine se mesure à la faute punie.
— Mais sur tous mes sujets étendre l'interdit!
Tourner leur désespoir contre mon nom maudit!
Par ce sombre calcul d'une vengeance oblique
Me contraindre à fléchir sous la haine publique!
C'est attenter au roi; c'est l'usurpation;
C'est un immense appel à l'insurrection.
Si je cède une fois, le mal est sans remède;
En toute occasion, il faudra que je cède;
Par un premier succès le saint-père alléché
Dans tout ce qu'on fera saura voir un péché,
Et de l'appel au peuple, une fois efficace,
Agitant devant moi l'éternelle menace,
Sur la rébellion dressant son attentat,

Décidera bientôt des affaires d'État.
Et, comme, chez lui-même, il est si petit prince,
Qu'il ne peut repousser l'assaillant le plus mince,
Comme il est obligé de prendre son appui
Ou chez l'un ou chez l'autre, et toujours hors de lui.
Selon qu'il entrera dans telle ou telle ligue,
Il nous infligerait sa misérable intrigue,
Et nous serions tantôt Anglais, tantôt Germains,
Pour le plus grand profit des pontifes romains.
— Restons Français. Je dois, de même fierté d'âme,
Roi, garder mon royaume, et, chevalier, ma dame.
Oh! je n'ai pas été si jaloux de mes droits,
Pour en offrir l'hommage au pape Innocent-Trois;
Et je n'ai pas paru de mes fleurons avare,
Pour que sur ma couronne on mette une tiare!
S'il fallait la briser, ou subir cet affront,
Je me l'arracherais, moi-même, de mon front:
Et je serais plus roi, tombant ainsi du trône,
Que trônant pour le pape, et roi par son aumône.
— Me comprends-tu?

GUILLAUME.

Seigneur, j'ai donné mes avis;
J'ai rempli mon devoir; qu'ils soient ou non suivis,
Comptez, quand le moment viendra que je vous serve,
Que je vous servirai, sans retard ni réserve;
Car c'est, comme j'ai dit, la vertu du vassal,
D'être franc de parole, et d'action loyal.

PHILIPPE.

Allons, il me suffit. On trouve d'habitude
Le noble dévoûment sous la franchise rude.
— La reine?

GUILLAUME.

Elle est ici, seigneur, et vous attend.

PHILIPPE.

C'est bien. Je vais d'abord vers mon fils que j'entend.
Je sens que j'ai besoin d'une heure plus sereine
Pour feindre la gaîté qui doit tromper la reine.
— Pas un mot de ceci, Guillaume, s'il te plaît.

Il sort.

SCÈNE IV.

GUILLAUME DES BARRES, AGNÈS.

AGNÈS.

Vous avez vu le roi? c'est à vous qu'il parlait?

GUILLAUME.

Oui, reine.

AGNÈS.

Par pitié pour une pauvre femme,
Guillaume, dites-moi ce qu'il disait.

GUILLAUME.

Madame...

AGNÈS.

Ah! j'ai tort, il est vrai, de m'approcher ainsi,
Et je vous fais horreur, Guillaume, à vous aussi.
— Mon Dieu!

GUILLAUME.

C'est m'outrager par une injuste crainte,
Reine : à mes yeux, jamais vous ne fûtes plus sainte.

AGNÈS.

Eh quoi! vous me plaignez! — Pardonnez mes soupçons :
Le malheur m'habitue à de rudes leçons.
— Mais pourtant, s'il est vrai que mon sort vous émeuve,

Mon bon Guillaume, il faut m'en donner une preuve :
Il faut me répéter ce que disait le roi.
— Guillaume, n'est-ce pas qu'il a parlé de moi?
Veut-il me garder?

GUILLAUME.

Oui, certes, quoi qu'il arrive.

AGNÈS.

Il l'a dit?

GUILLAUME.

Oui, madame, et de façon très-vive.

AGNÈS.

O noble, noble cœur! Oh! c'est digne de lui!
Que disait-il encore? — Il a bien de l'ennui,
Guillaume, est-il pas vrai? — car je sais que vous êtes
L'intime confident de ses peines secrètes.

GUILLAUME.

Madame, mieux que moi, vous en pouvez juger.

AGNÈS.

Il ne m'en parle pas, de peur de m'affliger;
Il n'est que trop facile, hélas! de les comprendre;
Mais de sa bouche encor voudrais-je les entendre.
— Dites!

Guillaume se tait.

Répondez-moi, sans ménager les coups;
J'arrive préparée, et j'attends. — Croyez-vous
Que je ne plonge pas dans sa douleur captive;
Qu'il en échappe un signe à l'amante attentive,
Et que le fond du cœur, dans les yeux regardé,
Ne trahit pas le mot que la bouche a gardé!
Il pense m'abuser par une gaîté feinte;
Mais je vois l'amertume à travers la contrainte.
Après un long silence, il parle brusquement,

Comme pour se sauver de son abattement.
Pauvre Philippe! — Ainsi, je suis son mauvais ange,
Moi qui lui voudrais tant un bonheur sans mélange!
Aux endroits où je suis il porte ce chagrin.
Que l'honneur l'appelait sur un autre terrain!
Chaque heure qu'il me donne est prise à sa mémoire!
Je l'attache à sa honte, et lui vole sa gloire!
— Enfin, vous voyez bien que vous pouvez parler;
Et, puisque je le sais, à quoi bon le celer?
Voilà ce qu'il se dit! — L'a-t-il dit?

GUILLAUME.

Non, madame;
Ce n'était pas sur vous qu'il en jetait le blâme.

AGNÈS.

Mais il s'en plaignait donc, Guillaume! Il s'en plaignait!
Il n'est donc pas tranquille autant qu'il le feignait!
Ce calme dédaigneux, cet air de moquerie,
N'étaient donc qu'un apprêt et qu'une tromperie!
Et d'un rôle gênant, qu'il jouait par pitié,
Il courait s'affranchir au sein de l'amitié!
Un autre avait sa pleine et libre confidence,
Quand il ne me parlait, à moi, qu'avec prudence!
— O folle que j'étais, de croire à ses propos,
D'espérer que Philippe acceptât le repos,
Et que lui, si bouillant, si prompt contre l'outrage,
De tant de patience il fît l'apprentissage!
C'était bien impossible. — Ah! je lui coûte cher.
— Donc, il vient de se plaindre? — et d'un ton bien amer?

Guillaume se tait.

J'entends votre silence. — Et la mesure prise,
Qui doit dans quelque temps terminer cette crise?
Ce grand coup qu'il prépare avec sécurité?

Autre jouet offert à ma crédulité!
— C'est peut-être encor pis que je ne l'imagine?
— Le roi court des dangers? — Il touche à sa ruine? —
Vous ne répondez pas! — Ah! c'est donc vrai! — Mais quoi!
Quel moyen? quel salut? — Voyons, conseillez-moi :
— Parlez! — mais parlez donc!

GUILLAUME.

N'insistez pas, de grâce.
J'affronterais plutôt vingt lances sans cuirasse,
Madame; autant que vous, j'aurais le cœur navré.
Épargnez-nous tous deux. — Faites à votre gré.

AGNÈS.

Répondez! répondez! — Je veux l'avis de l'homme
Que, pour sa loyauté, tout le pays renomme.
La reine vous en prie, et l'ordonne, s'il faut.

GUILLAUME.

Si ma fille était reine, à ma fille aussitôt
J'irais dire : « Madame, il faut sortir de France. »

AGNÈS.

Quoi! le roi le veut-il? Est-ce son espérance?

GUILLAUME.

Non pas, madame. — Au roi, j'ai donné ce conseil.

AGNÈS.

Vous!

GUILLAUME.

Pour ma propre fille il eût été pareil.
Mais ce conseil l'a mis en colère si grande,
Que je n'espère pas que jamais il s'y rende.

AGNÈS.

Ah!

GUILLAUME.

Il cherche ardemment à se persuader

Que son honneur royal lui défend de céder.

AGNÈS.

Mais s'il avait raison?

GUILLAUME.

C'est une vaine excuse,
Et je suis convaincu qu'en lui-même il s'accuse.
— Vous l'avez demandé, madame, sachez tout :
Un malheur est prochain, car le peuple est à bout.

AGNÈS.

Grand Dieu!

GUILLAUME.

Le roi perdra son trône à vous défendre;
— Maîtresse d'y rester, c'est à vous d'en descendre.
A vous seule, madame, appartient aujourd'hui
De sauver le royaume, et le roi malgré lui.
— Or, si vous vous sentez une vertu si fière,
Fuyez secrètement chez le duc votre père.

AGNÈS.

Fuir! secrètement fuir! — et que dirait le roi!
— Et mes enfants! — Oh! non. C'est trop vouloir de moi.
Vous devez vous tromper; je le sens dans mon âme.
Non, vraiment; ce n'est pas la vertu d'une femme
De quitter son époux et ses enfants trahis.
— Et pourquoi? Qu'ai-je fait contre votre pays?
Est-ce ma faute, si, cherchant une compagne,
Votre roi m'appela du fond de l'Allemagne?
Mon père, et non pas moi, disposa de ma main:
L'Église consacra notre parfait hymen;
Est-ce ma faute à moi, si maintenant je l'aime,
Celui que m'ont donné mon père et Dieu lui-même?
Je ne demandais rien, que de pouvoir l'aimer,

De voir mes enfants croître, et leurs mœurs se former;
Des femmes c'est partout l'existence commune;
Pourquoi m'enlève-t-on ce qu'on laisse à chacune?
Pour être reine, hélas! n'est-on pas femme aussi?
— Ah! votre royauté! là n'est pas mon souci;
Laissez-moi ce que j'aime, et venez me la prendre;
Que volontairement je suis prête à la rendre!
Mais mon mari, mes fils, je ne les cède pas;
Voilà mon peuple à moi; leurs cœurs sont mes États;
Et je m'y maintiendrai, de toute ma constance,
Car le droit éternel est pour ma résistance.

GUILLAUME.

C'est comme il vous plaira, madame; examinez
Les raisons en vous-même, et vous déterminez.

AGNÈS.

Ah! Guillaume! Combien je vivais satisfaite!
Quand il était à moi, c'étaient mes jours de fête,
Et, s'il était absent, j'avais encor plaisir
A voir jusqu'au retour les instants s'accourcir.
— Mais ne plus l'espérer! Nourrir la certitude
Que ce sera toujours la même solitude!
Ah! ciel! — Et comment donc trouverais-je l'emploi
Des jours qui se suivraient, sans l'approcher de moi,
Et qui, me promettant après eux leurs semblables,
Croîtraient toujours plus longs et plus insupportables!
— Vous ne savez pas, vous qui guerroyez toujours,
Ce que souffre une femme atteinte en ses amours.
Ce qui ne saigne pas vous paraît insensible;
Votre seul sentiment est l'orgueil inflexible;
Immolant tout, sans peine, à ce maître jaloux,
Vous jugez rudement les autres d'après vous.
— Eh bien, moi, pour ma part, vous m'aurez mal jugée.

GUILLAUME.

Oh! si, je vous comprends, pauvre femme affligée!
Aucun de vos sanglots dans mon sein ne se perd,
Et de ma vie encor je n'avais tant souffert.
Dieu sait qu'au prix du sang qui reste dans mes veines,
Je n'hésiterais pas à racheter vos peines.
Pour la première fois j'accuse la vertu :
— Pourtant elle est plus belle, ayant bien combattu.

AGNÈS.

Philippe est malheureux, et moi, j'en suis la cause!
Philippe est en danger, et c'est moi qui l'expose!
Ne le disiez-vous pas? — Allez, Guillaume; adieu.
Je sais ce qu'il fallait savoir. — Faites, mon Dieu,
Ou mon épreuve moindre, ou mon âme endurcie!

A Guillaume.

— J'emporte vos conseils, et vous en remercie.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MOINE.

Vanités et néant! — Voilà donc ce palais
Où les prospérités s'endormaient dans leur paix,
Où l'orgueilleux monarque et la femme étrangère,
Échangeant des plaisirs la coupe mensongère,
Ne se souvenaient pas qu'un plaisir défendu
Échappe au convié, comme un vin répandu!
Dieu renverse l'espoir sur qui l'homme se fonde,
Et n'épargne pas ceux qui gouvernent le monde:
Il les trompe, et les perd dans de mauvais chemins,
Montrant que la sagesse est toute dans ses mains;
Puis il frappe; et les rois descendent de leur gloire.
Tout instrument est bon, à l'heure expiatoire :
C'est un moine inconnu, qui, surgi par hasard,
Grave le triple arrêt aux murs de Balthazar:
C'est moi qui suis la main de ce bras formidable
Qui s'allonge d'en haut sur le front du coupable.
— Salut! royal palais foudroyé! — Ton aspect
Retient une grandeur qui me force au respect:
Ta désolation, elle-même, est auguste:

Et moi, l'exécuteur d'un jugement trop juste,
Ému du châtiment où j'ai participé,
Je te salue encore, après t'avoir frappé.

Une pause.

Puissance de l'Église! A cette époque même
Où le droit de l'épée est la raison suprême,
Un homme seul, armé du seul glaive des lois,
Parmi leurs légions, peut triompher des rois!
O miracle inouï, que dans la turbulence,
Quand le pontife parle, il se fasse un silence;
Qu'en ce débordement que l'on voit aujourd'hui,
Les flots des passions reculent devant lui!
— Parfois les royautés s'indignent de l'entrave:
On menace le pape, on l'insulte, on le brave;
Mais le pontife saint, fort de la vérité,
Dans les rébellions marche vers l'unité.
Il sait que de lui seul dépend le sort du monde,
Et que l'œuvre des rois sans lui n'est pas féconde.
Quand des sociétés les antiques faisceaux,
Sous des milliers de mains, se brisent en morceaux,
En vain à rassembler la royauté s'efforce;
La force est impuissante à contraindre la force.
Le seul nœud des États est une même foi:
Il faut monter à Dieu pour retrouver la loi.

SCÈNE II.

GUILLAUME DES BARRES, LE MOINE.

GUILLAUME.

Qu'attendez-vous céans?

LE MOINE.

Le roi, sur son passage.

GUILLAUME.

Que voulez-vous encor?

LE MOINE.

Lui porter un message.

GUILLAUME.

Est-ce un nouveau fléau sur le roi suspendu?

LE MOINE.

C'est un nouvel hommage aux lois de Dieu rendu.

GUILLAUME.

Êtes-vous sans pitié pour cette pauvre reine?
A des païens damnés, même, elle ferait peine!

LE MOINE.

Vous, sire chevalier, en guerre songez-vous
Aux pleurs qui vont couler pour chacun de vos coups?

GUILLAUME.

Seigneur légat, je fais mon métier d'homme d'armes,
Et songe, étant en guerre, aux combats, non aux larmes.

LE MOINE.

Vous songez aux combats, messire, et faites bien.
Vous servez votre maître, et moi, je sers le mien.
Les mêmes sentiments nous règlent l'un et l'autre,
Et je fais mon devoir, si vous faites le vôtre.

GUILLAUME.

Non, non. Nos sentiments, ne les comparez pas.
Je tue avec le fer, dans l'ardeur des combats;
Je ne m'acharne plus contre ceux que j'immole:
— Vous, vous tuez longtemps, à froid, par la parole.

LE MOINE.

Je ne répondrai pas, vous comprendriez peu.
Mais...

GUILLAUME.

C'est madame Agnès ! — Paix ! — Pour l'amour de Dieu,
Seigneur, évitez-la ! Votre vue est mortelle.

LE MOINE.

Soit ! — Quand le roi viendra, dût-il être avec elle,
Je reparaîtrai.

Il sort.

SCÈNE III.

GUILLAUME DES BARRES, AGNÈS.

AGNÈS.

Dieu ! le moine est revenu !
— C'est le moine !

GUILLAUME.

Il est vrai.

AGNÈS.

Je l'ai bien reconnu.
Oh ! je le vois souvent dans mes songes. D'avance,
A de soudains frissons, j'ai compris sa présence.
— Que vient-il faire ici ?

GUILLAUME.

Je ne sais.

AGNÈS.

Je prévois
Qu'il nous apporte encore un malheur.

GUILLAUME.

Je le crois.

AGNÈS.

Il leur faut leur victime ! et leur main furibonde,
Pour abattre une femme, ébranlerait le monde !

Qu'ils soient fiers! me voilà malheureuse à leur gré.
— J'ai réfléchi, Guillaume, et je m'exilerai.

GUILLAUME.

Je m'incline humblement. Nos vertus, à nous autres,
Ne sont que jeux d'enfant, madame, auprès des vôtres.

AGNÈS.

Ah! ne me parlez pas de vertu! Croyez-moi,
Ce n'est pas par vertu que je quitte le roi;
C'est par amour, c'est pour sauver celui que j'aime;
C'est que j'ai mieux aimé Philippe que moi-même.
A quoi bon la vertu, puisqu'en voilà l'effet?
Que craindrais-je de pire, après avoir forfait?
Que dis-je! je pourrais alors, la tête haute,
Recueillir les profits réservés à la faute;
Mais, parce que mon cœur est resté pur toujours,
Je me vois arrachée à mes chastes amours;
Je m'en vais, sous le poids de la haine publique,
Emportant l'anathème, et le nom d'impudique,
Loin de mes deux enfants, et loin de mon mari,
Traîner dans mon exil un veuvage flétri.
— Dites! pour que je sois si durement traitée,
En quoi cette rigueur est-elle méritée?

GUILLAUME.

Votre infortune est grande, il le faut avouer;
Mais aussi, n'est-ce rien que de se dévouer?
Peut-on payer trop cher, par aucune souffrance,
L'honneur d'avoir sauvé le royaume de France?

AGNÈS.

Eh! que me font encor la France et les Français!
Non, je n'ai pas voulu les sauver. — Je les hais.
— Votre France! Il sied bien que je m'en mette en peine,
Quand elle n'a rien fait pour défendre sa reine!

Ne me remerciez, ni ne m'applaudissez;
Vous n'êtes rien pour moi, peuples qui me chassez!
Et, loin d'en accepter la gloire involontaire,
J'accuse mon départ, s'il vous est salutaire.

GUILLAUME.

L'excès de la douleur vous égare un moment,
Madame, et c'est un mot que votre cœur dément.

AGNÈS, *sans l'entendre.*

Philippe! mon seigneur! chère âme de ma vie
Va! c'est bien à toi seul que je me sacrifie.
Que n'es-tu, comme moi, de ces humbles esprits
Qui bornent tous leurs vœux sur des êtres chéris,
Et sont reconnaissants aux honneurs de ce monde
De ne pas visiter leur retraite profonde!
Nous partirions ensemble. Il est dans mon Tyrol
Des bords hospitaliers plus que ce triste sol.
O mes bois, mes vallons, ma campagne connue,
Comme je guiderais chez vous sa bienvenue!
Immenses horizons, de quel geste orgueilleux,
Je lui déroulerais vos tableaux merveilleux!
Et quel bonheur d'entendre, à son bras suspendue,
La lointaine chanson tant de fois entendue!
— Hélas! ce n'est qu'un rêve. Il ne saurait pas, lui,
Oublier dans l'amour un trône évanoui.
Que vais-je imaginer? Un manoir d'Allemagne,
Les chants tyroliens, la paix de la campagne,
Toute cette innocence et toutes ces candeurs,
A lui qui tomberait du faîte des grandeurs!
Ah! l'âme, que la gloire une fois a touchée,
Est pour le bonheur calme à jamais desséchée;
Elle garde, en sa chute, un désespoir hautain,
Et ne peut plus rentrer dans le commun destin;

Du haut de sa ruine, elle écoute, isolée,
L'écho retentissant de sa grandeur croulée.
— Allons! j'aime encor mieux qu'il me regrette un jour,
Que si, près de moi-même, il regrettait sa cour.
Apprêtez le départ.

GUILLAUME.

C'est bien.

AGNÈS.

Qui m'accompagne?

GUILLAUME.

Moi, madame. J'irai jusques en Allemagne;
Puis, au courroux du roi je reviendrai m'offrir.

AGNÈS.

Pensez-vous qu'il me laisse aller sans accourir?

GUILLAUME.

Ne voudriez-vous fuir que pour être suivie?

AGNÈS.

Oh! non. J'en aurais crainte... et cependant envie.
Enfin, je voudrais bien qu'il ne m'atteignît pas,
Mais qu'espérant m'atteindre, il tentât quelques pas.

GUILLAUME.

Et, s'il vous joint, comment soutiendrez-vous sa plainte?
Son premier mot vaincra votre fermeté feinte;
Et, si vous faiblissez, ne fût-ce qu'un moment,
Vous perdez tout le fruit de votre dévoûment.

AGNÈS.

Hélas!

GUILLAUME.

Ne faites pas un demi-sacrifice.
C'est peu de fuir le roi; qu'un billet l'avertisse

Que vous allez chercher la paix dans vos États,
Que c'est votre désir qu'il ne vous suive pas,
Et que, dans l'intérêt et de l'un et de l'autre,
En lui rendant sa foi, vous repreniez la vôtre.

AGNÈS.

Ah! quelle sécheresse! — et n'est-il pas permis
De lui faire comprendre au moins que j'en gémis?
Ne puis-je, en le fuyant, lui dire que je l'aime?

GUILLAUME.

Choisissez de rester, ou d'un adieu suprême.

AGNÈS.

Hélas! mon Dieu! jamais ma main ne l'écrira!
— C'est dans mon intérêt! — Est-ce qu'il le croira!
Est-ce que c'est croyable une excuse si noire!
— Et, songez donc, Guillaume, et s'il allait y croire!
Je ne le pourrai pas détromper aussitôt;
J'aurai l'air de le fuir, quand tout lui fait défaut,
Quand il aurait besoin d'une douce parole;
— J'aurais bien su trouver cette voix qui console.
Et, d'ailleurs, n'est-il pas toujours temps de partir?
Souvent, quand c'est fini, survient le repentir.
On s'exalte d'abord; on court au sacrifice;
On s'acharne soi-même à son propre supplice;
On a comme un plaisir d'irriter la douleur;
L'orgueil du dévoûment savoure le malheur;
Mais toute cette fièvre est bientôt dissipée,
Et c'est alors qu'on sent jusqu'où l'on est frappée :
L'enthousiasme éteint fait place au long remords;
On regrette, on s'accuse, — et c'est trop tard alors.
Prenez-y garde, vous par qui je suis conduite!
Ah! pourquoi m'avez-vous conseillé cette fuite?
Je n'aurais pas songé peut-être à ce moyen,

Et j'aurais pu rester sans me reprocher rien.
— Je le lis dans vos yeux : c'est mal. Oui. Je m'en blâme.
Pourtant, que voulez-vous! je ne suis qu'une femme.
Si j'attendais un peu! Que sait-on? — On a vu
Dans les derniers périls un retour imprévu.

GUILLAUME.

Et le moine, madame!

AGNÈS.

Oh! ce moine sinistre!

GUILLAUME.

De quelque arrêt fatal ce moine est le ministre.

AGNÈS.

Entre Philippe.

C'est vrai! Partons! partons! — Guillaume, laissez-nous

GUILLAUME.

Craignez que vos sanglots n'éclatent malgré vous.

AGNÈS.

Je saurai me contraindre. Il faut que je le voie!
Je suis bien résolue à m'en donner la joie.
Sinon, je ne pars pas. — En cette extrémité,
Je veux le contempler pour une éternité.

Guillaume sort.

SCÈNE IV.

PHILIPPE-AUGUSTE, AGNÈS.

PHILIPPE.

Vous pleuriez, Agnès!

AGNÈS.

Non, monseigneur.

PHILIPPE.

Tout à l'heure!

AGNÈS.

Non, monseigneur. — Pourquoi voulez-vous que je pleure?
Je suis gaie, au contraire, et je trouverais doux,
S'il ne vous déplaît pas, de causer avec vous.
— Restez! Nous causerons de ce qui vous agrée.
Voulez-vous, monseigneur, qu'un récit vous récrée?
Vous plaît-il, c'est celui qui le plus vous émeut,
Ce que le bon Tristan dit à la belle Yseut?

PHILIPPE.

Que lui dit-il, Agnès? — Est-ce qu'à son amie
Il promet des amours qui donnent l'infamie?
Dit-il qu'il lui doit être un ami si fatal,
Que le pire ennemi lui ferait moins de mal?
Dit-il qu'il va la prendre, heureuse, jeune et belle,
Aux plaisirs familiers de la cour paternelle,
Pour enfouir jeunesse et beauté dans l'ennui
D'un lugubre palais d'où les plaisirs ont fui?
Que, lorsqu'il lui parlait d'une cour renommée,
Aux courtoises façons par les dames formée,
De fêtes, de splendeurs, d'appareil souverain,
Il mentait: il en a menti comme un vilain;
Il ne pouvait offrir, pour royal patrimoine,
Qu'un morne isolement et l'insulte d'un moine?
Lui dit-il de chasser ce méprisable roi,
Qui n'est maître de rien, pas seulement de soi:
Qui, comme un vil gibier tombé dans une trappe,
Se débat dans un nœud que tient la main du pape?
Est-ce là ce qu'il dit? — Alors cela m'émeut :
Dis-moi ce que Tristan dit à la belle Yseut.

AGNÈS.

Qu'avez-vous, sire? En quoi vous ai-je pu déplaire
Pour que vous me parliez avec tant de colère?

PHILIPPE.

Ce n'est pas la colère, Agnès, — c'est la douleur.
Je comprends, pauvre Agnès, ce que dit ta pâleur,
Et les pleurs, que ta main essuie à mon approche,
Me laissent, malgré toi, voir leur muet reproche.
— O Dieu! qui l'aurait cru, qu'il viendrait un moment
Où l'amour de Philippe allait être infamant,
Où j'aurais ce remords, mêlé de jalousie,
Qu'il vaudrait mieux pour toi qu'un autre t'eût choisie!

AGNÈS.

Oh! monseigneur!

PHILIPPE.

Vraiment, c'est noble et généreux
De rester attachée au sort d'un malheureux,
Et je ne sais lequel admirer davantage,
Ou mon abaissement, Agnès, ou ton courage.

AGNÈS, à part.

Oh! le courage aisé de rester près de lui!

PHILIPPE.

Tu pouvais bien me fuir, comme chacun m'a fui :
Tu pouvais bien trouver ce dévoûment trop rude,
De perdre tes beaux ans dans une solitude.

AGNÈS, à part.

Voilà ce qu'il croira!

PHILIPPE.

Tu restes par vertu.
Tu ne peux plus m'aimer; comment m'aimerais-tu?
Non, il n'est pas d'amour qui survive à l'estime.

Et ton dédain pour moi n'est que trop légitime.
Mais, s'il n'a plus l'amour, ton cœur a la pitié;
Il s'est encore ému d'un reste d'amitié,
Et tu ne voudrais pas, clémente au misérable,
Joindre ton abandon à tout ce qui m'accable.
— Sois bénie en cela! Quand tu m'aurais quitté,
Je n'aurais pas le droit d'en paraître irrité;
Mais, puisque ta pitié s'est montrée infinie,
— Hélas! c'est ta pitié! — n'importe, sois bénie!

AGNÈS, à part.

A Philippe.

Et moi qui vais partir! malheureuse! — Seigneur,
Par le cher souvenir de notre ancien bonheur,
Par la sérénité de nos amours passées,
De grâce, au nom du ciel, n'ayez pas ces pensées!
Ne les ayez jamais, quoi qu'il arrive!... Ah! Dieu!
Moi, ne plus vous aimer! moi, vous estimer peu!
Eh! qui donc dans le monde est votre égal? Quel autre,
Peut se glorifier d'un nom comme le vôtre?
Tout est à vous : génie, éclat, bonté, valeur.
Vous grandissez encor de tout votre malheur.
— Je vous accuserais, moi! Que puis-je reprendre?
Pourquoi donc souffrez-vous, sinon pour me défendre?
— Que parliez-vous tantôt d'appareil souverain?
La perte ne m'en fait ni plaisir ni chagrin;
Je ne m'en souviens pas. — Ce palais désert, sire,
Est un vivant palais où votre amour respire;
Ces murs silencieux ont pour moi des échos
Qui murmurent toujours le bruit de vos propos;
Et pas un lieu de fête et de réjouissance,
Avec toute sa foule et sa magnificence,
Ne me paraît si plein et si resplendissant

Que cette solitude où vous êtes présent.

PHILIPPE.

Dis-tu vrai? — Mais pourtant la pâleur de ta joue!
— Tes larmes!

AGNÈS.

Eh bien, oui, j'ai pleuré; je l'avoue.
C'est que j'ai vu celui qui nous est trop connu.
Le moine, — vous savez, — le moine est revenu.

PHILIPPE.

Le moine est revenu! Tant mieux : c'est bon augure.

AGNÈS.

Quoi!

PHILIPPE.

C'est la paix, Agnès, qu'il est venu conclure.

AGNÈS.

La paix! Que dites-vous!

PHILIPPE.

Oui. — Je me suis soumis.
J'ai demandé pardon, moi, le roi; j'ai promis,
Sachant que la croisade est le rêve du pape,
Que, s'il voulait lever l'interdit qui nous frappe,
J'irais en terre sainte, et m'acheminerais
En tête d'une armée équipée à mes frais.
— Ah! la querelle ainsi n'eût pas été vidée,
Si j'avais donné suite à ma première idée!
Mais tes larmes tombaient sur mon cœur amolli.
Et ton repos, Agnès, m'a commandé l'oubli.

AGNÈS.

Et le pape voudra, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Je suppose
Que l'envoi du légat n'a pas une autre cause.

Je cachais cet espoir, quand on pouvait douter:
Mais pourquoi le légat, si ce n'est pour traiter?

AGNÈS.

Oui, c'est vrai! je le crois! C'est chose bien prouvée!
— Pourquoi reviendrait-il? — C'est vrai! Je suis sauvée!
Je renais; je respire avec ravissement.
Quand je songe... ô mon Dieu!... Mais le ciel est clément;
Il voulait m'éprouver par cette pénitence,
Et ma docilité me vaut ma récompense.
— Quel bonheur! Te voilà! Je te verrai demain,
Après-demain, toujours!

PHILIPPE, voyant entrer le moine.

Ah! le légat romain!

SCÈNE V.

LE MOINE, PHILIPPE-AUGUSTE, AGNÈS.

PHILIPPE, allant vers le moine.

Le pape accepte?

LE MOINE.

Non.

PHILIPPE.

Qu'as-tu dit!

LE MOINE.

Non.

PHILIPPE.

Silence!

A Agnès.

Ce moine veut, madame, un moment d'audience.

AGNÈS.

Le pape a refusé!

PHILIPPE.

Non. — Mais il faut d'abord
Discuter entre nous les clauses de l'accord.

AGNÈS.

Il a refusé!

PHILIPPE.

Non. — Rentrez.

AGNÈS.

Voilà la preuve!
— Ah! toutes les douleurs, j'en aurai fait l'épreuve!

Elle sort.

SCÈNE VI.

PHILIPPE-AUGUSTE, LE MOINE.

PHILIPPE.

Toi, reste, et ne crains pas.

LE MOINE.

Je ne crains rien.

PHILIPPE.

C'est bon.
— Ah! j'aurai vainement pu demander pardon!
Je te trouve à propos; j'avais besoin d'un homme
Qui voulût se charger d'un message pour Rome.
Dis, — et remarque bien que je suis de sang-froid,
Sans courroux, calculant mon langage et mon droit, —
Dis au pape qu'il faut que son outrecuidance,
Que son très-grand orgueil, sa très-haute impudence,
Sachent que je le brave, autant qu'il me maudit;
Que je suis enchanté de ce que tu m'as dit;
Que je n'irai jamais combattre en Palestine,
Et garde néanmoins ma femme — ou concubine;

Mais que j'irai peut-être essayer, sur les lieux,
Si ses vaillants Romains tiennent de leurs aïeux.
Je m'en vais convoquer mes barons; je les somme
De fournir leur service et de me suivre à Rome:
S'ils sont assez félons pour me fausser leur foi,
Je pars; je vais chercher, au milieu d'un tournoi,
Des vaillants qui prendront, contre un pontife injuste.
La cause d'une dame et de Philippe-Auguste;
S'il n'est plus nulle part d'honneur chez les chrétiens,
J'irai... j'irai chercher des bras chez les païens!
— Tu m'entends! Va-t'en! sors! ôte-toi de ma vue!

LE MOINE.

J'excuse, seigneur roi, ta colère prévue:
Mais souffre quelques mots.

PHILIPPE.

Moine, tu te méprends:
Je suis calme, te dis-je, et, pour preuve, j'attends.

LE MOINE.

Roi Philippe, ton âme, à présent abusée,
De nobles éléments fut pourtant composée.
Dieu t'a marqué du sceau qu'il met sur ses élus
Par qui sont transformés les âges révolus;
Mais plus, tournée au bien, est grande ta nature,
Plus, la tournant au mal, grande est la forfaiture.
O toi qui peux comprendre, écoute, homme de choix,
Un langage étranger au vulgaire des rois.
Quand le pape est d'accord avec le roi de France,
La chrétienté, qui suit, marche avec assurance.
Le pape est en avant; il a pour son soutien
Son fils aîné, le roi de France très-chrétien.
A ses nouveaux destins initiant le monde,
L'un est l'esprit qui veut, l'autre est le bras qui fonde:

Et tous deux, alliant leur double majesté,
Reçoivent, l'un de l'autre, autant qu'ils ont prêté.
A qui dois-tu, seigneur, le divin caractère
Qui rapproche du ciel les trônes de la terre?
Et qu'est-ce que le sacre? Est-ce à ton front taché
Une huile qui s'efface, après qu'elle a séché?
Non. De la main de Dieu c'est l'éternelle marque,
C'est le pontife saint qui rend saint le monarque.
Entre tes grands barons, tu n'es qu'un des moins grands;
Le sacre te fait roi, qui te met hors des rangs.
Ce baiser paternel, que l'Église te donne,
Resplendit à ton front mieux que nulle couronne.
— Va, le pape n'est pas ton ennemi, seigneur;
Il n'entend rabaisser tes droits ni ton honneur,
Mais, te considérant comme son porte-glaive,
Il croit se rehausser de tout ce qui t'élève.
Oui, soumets tes vassaux : le saint-père est pour toi;
Car la cause de l'ordre est dans le camp du roi:
Sur les mille tronçons de leur vaste anarchie,
Comme un pied triomphant, pose ta monarchie;
C'est bien. — Mais l'élément d'un ordre régulier,
Du temple social le principal pilier,
C'est la famille, chose avant tout respectable,
Dont la foi conjugale est la base immuable.
Veux-tu donc renverser ton propre monument?
Quoi! tu veux mettre un terme au long dérèglement,
Tu veux que la loi règne en place de la force,
Et tu vas dans l'hymen appeler le divorce,
Le divorce brutal, le divorce sans frein,
Par où les passions rentrent dans leur terrain!
Quelles lois désormais, quelles mœurs, quel usage,
Vivront où n'aura pu vivre le mariage!

Quel mariage encor pourra rester debout,
Quand le roi, sur le sien, porte le premier coup !
— Roi, ne fais pas d'en haut descendre le scandale !
La licence est partout, quand le trône l'étale.
S'il faut accoutumer l'hymen à ces mépris,
Plutôt que d'acheter la croisade à tel prix,
Mieux vaut que sans secours Jérusalem succombe ;
L'esprit vivant du Christ est plus saint que sa tombe.
— Plus qu'un mot : si le pape est fort de ton appui,
La chrétienté s'émeut de te voir contre lui ;
Comme vous la guidez, faisant la même route,
Quand vous vous séparez, elle s'arrête et doute.
C'est un trouble fatal, et dont il faut sortir ;
Et, puisque l'interdit n'a pu te convertir,
Il est d'autres moyens dont le pape dispose.

PHILIPPE.

Lesquels ?

LE MOINE.

Dieu fait les rois, sire, — et Dieu les dépose.

PHILIPPE.

Ah ! ah ! Je savais bien qu'ils y viendraient !

LE MOINE.

Seigneur,
Songe à Grégoire-Sept déposant l'empereur.

PHILIPPE.

Henri prit sa revanche ; et, frappant qui le frappe,
Philippe déposé peut déposer le pape.
— Porte-lui mon message. Ajoute seulement
Que je suis peu flatté de son assentiment.
Je gouverne à ma guise, et non pas pour lui plaire,
Et rejette son aide autant que sa colère.

Qu'il soit dans ses conseils bien ou mal avisé,
Tout conseil est mauvais quand il est imposé.
Plutôt que le bon ordre, une chose m'importe :
C'est de ne pas souffrir que l'étranger l'apporte :
Et la pire discorde a de moindres dangers
Que la meilleure paix qui vient des étrangers.
Quant au monde, dis-tu? — que le monde s'arrange!
S'il est mal tel qu'il est, que le pape le change!
Moi, j'ai la France, et non le monde à gouverner:
A ce gouvernement mon soin doit se borner,
Et j'aurai fait assez, si j'enseigne à la France
A ne se décider que par sa préférence.
— Dis-lui que je connais son empire et le mien :
Ce qui touche à l'État ne le regarde en rien:
Il peut bien disposer des célestes domaines,
Mais non pas, s'il te plaît, des couronnes humaines:
Car mon droit et son droit, l'un de l'autre isolés,
Viennent d'en haut tous deux. Mon sceptre vaut ses clés:
Je ne le tiens en fief de personne, et relève
De Dieu premièrement, ensuite de mon glaive.
— C'en est assez; le droit de souveraineté
Se trouve compromis, dès qu'il est discuté.
Va-t'en!

LE MOINE.

Roi, ta sentence est déjà résolue:
Je l'apporte, et, demain, elle te sera lue.

PHILIPPE.

Sire moine, entends-moi : je veux bien voir ici
Un messager de guerre, et te traiter ainsi;
C'est au-dessus de toi qu'est la vengeance à suivre:
— Mais demeure en repos, si tu fais cas de vivre!

A Guillaume qui vient d'entrer.

Surveille-le, Guillaume. — A tous mes grands vassaux,
Moi, je vais de ce pas envoyer des hérauts.

Il sort.

SCÈNE VII.

GUILLAUME DES BARRES, LE MOINE, AGNÈS, MARGUERITE.

AGNÈS.

Oh! j'ai tout entendu, Guillaume! fuyons vite!
— Les apprêts du départ?

GUILLAUME.

Ils sont faits.

AGNÈS, *appelant Marguerite.*

Marguerite!

Entre Marguerite.

Quand le roi reviendra, remets-lui ce billet;
Dis-lui... Non, ne dis rien, sinon qu'il le fallait.
Comme il va m'accuser alors! — pensée amère!
— Écoute : mes enfants seront bientôt sans mère;
Au nom de l'amitié, promets-moi que du moins
Tu leur remplaceras mon amour par tes soins;
Donne-leur tes baisers, et, d'un son de voix tendre,
Imite mon bonjour qu'ils ne vont plus entendre:
Joue avec les jouets de l'un; sur tes genoux,
A ma petite Agnès fais un sommeil plus doux.
Pour m'être tout à fait bonne et compatissante,
Parle au roi quelquefois de son épouse absente.
— Tu veux bien?

MARGUERITE, pleurant.

Ah! madame! ah! chère dame!

AGNÈS.

Hélas!

Nous n'avions pas prévu cette fin, n'est-ce pas?
— Que les temps sont divers, où tu m'auras connue!
Que n'ai-je pas été! que suis-je devenue!

MARGUERITE.

Je veux être avec vous, madame; emmenez-moi.

AGNÈS.

Et qui donc soignerait mes enfants, sinon toi?
Promets-leur une mère.

MARGUERITE.

Oh! vous pouvez m'en croire :
Cette maternité sera ma seule gloire.

AGNÈS.

Non, je n'accepte pas ce dévoûment entier.
Sois femme, comme moi, d'un noble chevalier;
De beaux enfants connais, comme moi, la richesse;
Mais entre eux et les miens partage ta tendresse.
Plus heureuse que moi, puisses-tu conserver
Tout cet enchantement qu'on vient de m'enlever!
— Vous, Guillaume, c'est vous en qui plus tard j'espère
Pour exciter mon fils aux vertus de son père;
A la lance des preux habituez sa main;
Quand il faudra l'armer, servez-lui de parrain.
Ah! je ne verrai pas la belle mine fière
Qu'il aura, ce jour-là, sous sa robe guerrière!
— Ils sont là, tous les deux, le frère avec la sœur;
Que je les presse encore une fois sur mon cœur!

Elle fait un pas, puis s'arrête.

Non, non, je ne veux plus les revoir, car j'ignore
Si, les ayant revus, je partirais encore.
— Palais, où je croyais pouvoir finir mes jours,
Je te quitte, palais qui gardes mes amours!
— Adieu, toute ma vie! — Adieu, toute mon âme!
— Je suis prête à présent, Guillaume.

LE MOINE.

Bien, madame!

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

Philippe-Auguste, l'épée à la main, ramène Agnès presque évanouie.

PHILIPPE-AUGUSTE, AGNÈS.

PHILIPPE.

Ne craignez plus, madame; et veuillez, pour un jour,
Accepter un asile en votre ancien séjour.
— Qu'ils viennent maintenant, ces assassins de femme!
Je suis là.

AGNÈS. Elle lui prend la main en s'agenouillant.

Monseigneur...

PHILIPPE.

Que faites-vous, madame!

AGNÈS.

C'est donc vous qui deviez me sauver, c'est donc vous!
Ah! laissez-moi bénir cette main, à genoux!

PHILIPPE, remettant son épée au fourreau.

N'en parlons plus, madame.

AGNÈS.

Oh! si, parlons-en! — Sire,
Vengez-vous; dites-moi tout ce que l'on peut dire:

Écoutez mes propos, sans vous en soucier:
Mais ne m'empêchez pas de vous remercier.
— Mon vaillant défenseur! vous qui m'avez sauvée!
A quelle mort, sans vous, étais-je réservée!
Ah! Dieu!... je savais bien que je faisais horreur:
Je n'imaginais pas pourtant cette fureur.
Saluée, en sortant, d'un sinistre murmure,
Au bout de quelques pas, de mille cris d'injure,
Puis poussée, assaillie, avançant, reculant,
Éperdue, au milieu de ce cercle hurlant
Qui, toujours rétréci, m'avait enveloppée,
Et que Guillaume en vain coupait de son épée.
J'avais fermé les yeux, attendant le trépas;
Quand je les ai rouverts, j'étais entre vos bras.
J'ai vu — que vous étiez superbe de colère! —
S'arrêter tout à coup le torrent populaire;
Entre la foule et moi, j'ai vu, comme un éclair,
Descendre et remonter par trois fois votre fer;
Et la place était libre; et, prompte à disparaître,
La foule s'écoulait sous le regard du maître.
C'était peu d'une armée; il a suffi du roi.
Vous seul le pouviez faire, et l'avez fait pour moi!

PHILIPPE.

O mon aveugle instinct, comme je te rends grâces!
Si je ne m'étais pas élancé sur vos traces,
Si je m'étais soumis aux ordres que j'ai lus,
Si même je tardais un seul moment de plus,
Quel spectacle, grand Dieu! — C'est vous que j'aurais vue,
Vous, Agnès, massacrée au milieu de la rue!...
Il fallait bien avoir hâte de me quitter,
Pour que tant de périls n'aient pu vous arrêter,
Madame! — Vous deviez alors parler sans feinte:

Je ne vous voulais pas retenir par contrainte;
Quel que fût mon chagrin, sans vous le témoigner,
Je me serais offert à vous accompagner;
Vous auriez pu marcher, tranquille, sous ma garde;
Car, madame, c'est moi que ce soin-là regarde.
Votre père à moi seul a commis son pouvoir;
C'est de moi seul aussi qu'il vous doit recevoir.

AGNÈS.

L'éclat de son courroux me serait moins terrible.
Cette douceur me tue.

PHILIPPE.

Oh! ciel! est-il possible!
Quoi! voilà ces amours que vous juriez ici!
Quoi! vous, Agnès! — c'est vous qui me trompiez ainsi!

AGNÈS.

Mon Dieu! soutenez-moi!

PHILIPPE.

Non. Ce ne peut pas être,
Après les sentiments que tu m'as fait paraître.
Ta voix partait du cœur; non, tu ne mentais pas.
Explique ton billet; dis ce que tu voudras;
Je crois tout, excepté ce qui serait sans gloire.
Comment même, un instant, avais-je pu le croire!
Non. — Parle, Agnès!

AGNÈS.

Eh bien!...

PHILIPPE.

Eh bien?

AGNÈS.

La vérité,
Sire, c'est que mon cœur a longtemps résisté;
Mais le ciel rigoureux condamne notre flamme;

Il y va, monseigneur, du salut de notre âme;
Et, triomphant enfin d'un amour criminel,
J'ai songé pour nous deux au salut éternel.

PHILIPPE.

Oh! elle me le dit! — C'est bien là votre idée?

AGNÈS.

Oui.

PHILIPPE.

C'est là le motif qui vous a décidée?

AGNÈS.

Oui.

PHILIPPE.

Bien, madame! — Honneur, fidélité, serments,
Vous n'êtes que mensonge et que déguisements!
Puisque Agnès m'a trahi, toute femme est parjure.
— Ah! je n'attendais pas cette dernière injure!
Ah! c'est le coup mortel! Venez, mes ennemis!
Je ne résiste plus, et tout vous est permis.
Abandonné d'Agnès, il n'est rien qui m'étonne.
— Agnès! Agnès!

AGNÈS.

C'est faux! Qui! moi! je t'abandonne?
C'est faux! je t'aime. — Enfin le silence est rompu.
C'est assez m'efforcer; j'ai fait ce que j'ai pu.
— Je t'aime. C'est trop peu, Philippe; je t'adore;
Je t'adorais heureux, malheureux, plus encore.
Va, le pape peut bien lancer les interdits,
Désoler l'univers, fermer le paradis;
Il peut tout; il est maître et du corps et de l'âme:
Mais il ne peut tarir l'amour chez une femme.
— Je t'aime, entends-tu bien, d'un amour absolu.
J'aurais voulu mourir pour toi; j'aurais voulu

— Que Dieu qui nous entend pardonne ce blasphème! —
Sacrifier pour toi jusqu'à mon salut même.
— Mon repos! ce n'était qu'un motif supposé.
Je savais que demain tu serais déposé,
Et, puisque mon exil assure ta couronne,
Je m'exilais. — Voilà comment je t'abandonne.

PHILIPPE.

Noble Agnès!

AGNÈS.

Cher Philippe!

PHILIPPE.

Et moi qui t'offensais!
Tu t'immolais pour moi qui te méconnaissais!
— Sois indulgente! Oublie un moment de délire:
Et ne me quitte plus jamais.

AGNÈS.

Écoutez, sire :
Je suis forte à présent; cet aveu que j'ai fait
A soulagé mon cœur du poids qui l'étouffait,
Et je m'en vais moins triste, et presque heureuse même
De vous avoir pu dire à quel point je vous aime.
J'emporte cette joie aux pays éloignés,
Que je vous suis connue, et que vous me plaignez:
Je me réfugîrai dans l'orgueil légitime
D'avoir conquis l'amour d'un prince magnanime,
D'avoir paru plus tard digne de le garder,
L'ayant pu conquérir, et l'ayant pu céder.
— Vous, sire, soyez roi. Considérez qu'on blâme
Le roi qui perd son trône aux genoux d'une femme,
Et qu'envers vous le blâme aura plus de rigueur,
Par le plaisir qu'on a d'insulter un grand cœur.
Or, représentez-vous la méchante victoire

De tous les envieux qu'indigne votre gloire,
Si, par de fiers débuts, vous n'aviez préludé
Qu'à la piteuse fin d'un roi dépossédé.
Ne faites pas pitié, vous qui vous fîtes craindre:
Que la haine n'ait pas la douceur de vous plaindre.
Permettez-moi de fuir, sitôt le soir venu:
Et faisons voir, tous deux, un courage inconnu,
Moi, me sacrifiant à mon amour, — vous, sire.
Sachant sacrifier votre amour à l'empire.

PHILIPPE.

Périsse mon empire, avant d'être acheté
Par cette ignominie et cette lâcheté!
Que moi, Philippe-Auguste, à qui tu t'es fiée,
Je souffre que jamais tu sois sacrifiée!
Qu'à ce moine brouillon et ce peuple mutin
De mes chères amours je livre le butin!
Que tu sois la rançon qui paîra ma couronne!
Que je me sauve seul, et que je t'abandonne!
— Ames des chevaliers! saint Georges, leur patron!
Que diriez-vous de voir à mon pied l'éperon!
« Honni soit, crîriez-vous, le chevalier infâme,
Qui ne tient son salut que des pleurs d'une femme! »

AGNÈS.

Ah! je l'avais prévu! c'est ce que je craignais!

PHILIPPE.

Tu m'aimes, et tu veux que je te quitte, Agnès!
— Oh! non.

AGNÈS.

Je veux partir.

PHILIPPE.

Fais comme bon te semble:
Mais sache auparavant que nous partons ensemble.

AGNÈS.

Comment !

PHILIPPE.

Pars, et je pars ; je t'en donne ma foi.
Je ne veux pas régner, s'il faut régner sans toi :
Et, quant à mes sujets, puisqu'un roi leur échappe,
S'ils en veulent un autre, eh ! qu'ils prennent le pape !

AGNÈS.

Philippe !

PHILIPPE.

Laisse-moi parler à mes barons ;
Selon qu'ils vont agir, nous nous déciderons.
Ou Rome, avant un mois, aura de mes nouvelles ;
Ou, seul, répudié par des vassaux rebelles,
Déposé par un moine, on me verra plutôt
M'exiler avec toi que te faire défaut.
— Rome n'y perdra rien ! Je voue à la vengeance
Toute l'activité de mon intelligence.
Je verrais ma couronne au front d'un étranger,
Que je serais content, si je puis me venger.
Enfin, je ne sais pas, tant cette haine est forte !
Si l'amour dans mon cœur ou la haine l'emporte.
— Arrière, anciens projets ! vieilles ambitions !
Conquêtes, monuments, et législations !
Je recommence à vivre, et suis un nouvel homme :
Dans le monde désert, je ne vois plus que Rome ;
C'est Rome qui m'appelle, et c'est par ses débris
Que passe le chemin qui ramène à Paris.

AGNÈS.

Philippe !

PHILIPPE.

Heureux sultan, qui n'as point de saint-père !

— Ah! l'on me pousse à bout; ah! l'on me désespère;
Eh bien, je suis maudit, pourquoi pas Sarrasin?
Maudit et mécréant, l'un de l'autre est voisin.

AGNÈS.

Sire, c'est insensé; c'est de la frénésie.
Je ne veux point tremper dans cette apostasie;
Non, je ne le veux point. — Je ne partirai pas,
S'il faut que vos fureurs s'attachent à mes pas.
Fatale, si je pars, fatale, si je reste,
Je vais cacher au monde un objet si funeste.
J'entrerai dans un cloître.

PHILIPPE.

Et moi, je t'y suivrai.

AGNÈS.

J'embrasserai l'autel.

PHILIPPE.

Je t'en arracherai.
Crois-tu donc qu'à présent je craigne quelque chose,
Et qu'un voile et des vœux soient un frein qu'on m'oppose?
C'est une impiété; tant mieux! une de plus!
— On verra des forfaits, puisqu'on les a voulus.

AGNÈS.

Oh! que faire, mon Dieu?

SCÈNE II.

GUILLAUME DES BARRES, PHILIPPE-AUGUSTE, AGNÈS.

GUILLAUME, à Philippe.

La ville tout entière,
Avec des cris de mort, assiége la barrière.

Venez, sire! Il est temps de leur montrer le roi.

PHILIPPE.

Ah! ah! nous allons voir!

AGNÈS.

N'y va pas!

PHILIPPE.

Attends-moi.

AGNÈS.

Non! ne me quitte pas! n'y va pas!

PHILIPPE.

Sois tranquille,
C'est l'œuvre d'un instant. — Marchons!

Il sort avec Guillaume.

SCÈNE III.

AGNÈS, seule.

Seul! contre mille!
— Ainsi, c'était trop peu que de le détrôner;
Il ne me manquait plus que de l'assassiner!
— Que fais-je ici, pendant qu'on le tue à ma place?
Ce n'est pas lui, c'est moi que veut la populace.
Si je meurs, il vivra. Je dois m'offrir aux coups.
— Allons!

Elle va pour sortir.

SCÈNE IV.

LE MOINE, AGNÈS, PUIS GUILLAUME DES BARRES.

AGNÈS.

Voilà le moine! — Il est mort.

LE MOINE.

Calmez-vous.
Il est hors de danger. La foule se dissipe.
Ma voix peut encor plus que le fer de Philippe.
Je l'ai pris sous ma garde, afin qu'il succombât
Sous la loi de l'Église, et non dans un combat.

AGNÈS.

Que fait-il ?

LE MOINE.

Indigné de me devoir la vie,
Il chasse devant lui le peuple qu'il défie.

AGNÈS.

Ciel !

LE MOINE.

Mais, je vous l'ai dit, je l'ai rendu sacré,
Et ma protection le suit contre son gré.
Ainsi, soyez en paix. — Et maintenant, madame,
Je viens vous rappeler à votre grandeur d'âme.
Si vous voulez partir, voici votre gardien.

AGNÈS.

On ne l'a pas permis, quand je le voulais bien.

LE MOINE.

Le peuple a disparu : fût-il à votre porte,
Vous n'avez rien à craindre, étant sous mon escorte.
Rien ne s'oppose donc, madame, à ce départ.

AGNÈS.

Je n'y puis plus songer à présent ; c'est trop tard.

LE MOINE.

Soit, madame. Le roi sera déposé.

AGNÈS.

Grâce !
Oh ! grâce, monseigneur ! que faut-il que je fasse ?

Je me suis mise en route, et vous l'avez bien vu;
J'avais tout calculé, tout réglé, tout prévu;
Je me calomniais, pour n'être pas suivie;
Comment pouvais-je mieux prouver ma bonne envie?
Ensuite est-ce ma faute? ai-je dû deviner
Qu'un peuple furieux voudrait m'assassiner?
Le roi, ce noble cœur, le roi m'a protégée,
M'a remenée ici, pressée, interrogée,
Tant que je n'ai pas eu la force de mentir,
Et qu'ayant avoué, je ne peux plus partir.

LE MOINE.

Tous ces empêchements, madame, auraient leur terme,
S'il vous plaisait de dire une parole ferme.

AGNÈS.

J'ai parlé fermement; je crois, du moins. J'ai dit
Ce qui m'est survenu de plus fort à l'esprit.
Il est vrai, j'aurais dû garder l'air insensible;
J'aurais dû mieux mentir. Mais était-ce possible?
Ah! si vous l'aviez vu se plaindre et m'accuser!
Quiconque eût été là me devrait excuser.
— Enfin, si j'ai failli, la faute est consommée;
Il sait trop que je l'aime, et je suis trop aimée;
Il ne me permettra jamais de me bannir,
Ou vous ne savez pas ce qui peut advenir!

LE MOINE.

Bref! Vous ne voulez plus expier votre crime?

AGNÈS.

Mon crime! — Eh bien, voyons! voici votre victime :
Confondez-la! — C'est trop qu'on soit persécuté,
Et qu'on demande en vain comment c'est mérité!
Vous qui me poursuivez avec tant de furie,

Quel est le crime affreux dont je me suis flétrie?
Est-ce d'avoir pu croire, après tout le clergé,
Que Philippe était libre, ainsi qu'on l'a jugé?
Et, si c'est mal jugé, moi, votre humble servante,
Plus que tous vos docteurs devais-je être savante?
Est-ce d'avoir pensé que nous étions unis,
Nous qui par l'archevêque avons été bénis?
Est-ce d'avoir trop bien écouté ce précepte,
Qu'il faut être fidèle à l'époux qu'on accepte?
Ce sont là mes forfaits pourtant!

LE MOINE.

Madame, adieu.
Vous vous justifîrez au tribunal de Dieu.

AGNÈS.

Un instant! attendez! Souffrez qu'on délibère!
Je ne me plaindrai plus; restez là, mon bon père!
— Ne le déposez pas!

LE MOINE.

J'exécute l'arrêt.

AGNÈS.

Ne l'exécutez pas, monseigneur, s'il vous plaît!
Pourquoi l'exécuter? C'est encore un mystère;
Vous seul du sceau fatal êtes dépositaire;
Vous feindrez au besoin de l'avoir égaré,
On s'en repent peut-être, et l'on vous saura gré.
— Dieu! quelle anxiété! Je reste, on le dépose;
Je m'en vais, il me suit; et c'est la même chose.
— Mon père! c'est en vous qu'est mon unique espoir!
Comment m'y prendre, hélas! pour mieux vous émouvoir?
Grâce! grâce! — Oubliez d'orgueilleuses paroles.
Je me justifiais par des raisons frivoles.

Oui, je suis criminelle, et le dis hautement.
Pardonnez-moi mon crime, au nom du Dieu clément!
Par votre saint habit qu'à vos genoux j'embrasse,
Par votre saint rosaire, accordez-moi ma grâce!
Si vous me repoussez, c'est fait de moi! — Merci!
Je ne vous quitte pas, sans avoir réussi.

LE MOINE, *levant les yeux au ciel.*

Seigneur! venez en aide à ma force ébranlée!
C'est grand'pitié de voir cette âme désolée.

AGNÈS.

Grâce!

LE MOINE.

Pour m'affermir, Seigneur! rappelez-moi
Les droits impérieux de votre sainte loi!

AGNÈS.

Grâce!

LE MOINE.

Je suis ici l'instrument d'un autre homme;
Celui qu'il faut fléchir, pauvre femme, est à Rome.

AGNÈS.

Conduisez-moi vers lui! je le prîrai si bien,
Qu'il me pardonnera, lui, le premier chrétien.
C'est le représentant du Sauveur: ce doit être
L'ami des affligés, comme son divin maître.
Sera-t-il pas touché, quand il verra de près
L'habitude des pleurs empreinte sur mes traits?
Car trembler et pleurer, c'est ainsi que j'existe;
Je ne me souviens plus comment on n'est pas triste.
— Oh! comme il jouira de mes ravissements!
Quelle douceur pour lui dans mes remercîments!
Aux transports inouïs de ma reconnaissance,

Il pourra s'expliquer ma désobéissance:
Et comprendra, voyant quels étaient nos amours,
Que nous ayons voulu les prolonger toujours.
— Puis, si ma faute encor doit être châtiée,
Si ce que j'ai souffert ne l'a pas expiée,
Je prendrai dans un cloître un habit pénitent,
Un jour, — lorsque le roi ne m'aimera plus tant.

GUILLAUME, qui est entré depuis quelques instants.

Ajoutez-y que, moi, le chevalier Guillaume,
Je donnerai mes fiefs aux couvents du royaume,
Mon argent, ma vaisselle, et tout ce qui me sert,
Mon cheval des combats même, avec mon haubert,
Et j'irai, ne vivant que de miséricorde,
Jusqu'à Jérusalem, pieds nus, ceint d'une corde;
Là, consacrant à Dieu mon fer de chevalier,
Je ferai vœu de vivre et mourir templier.

LE MOINE.

Madame, levez-vous. C'est une vaine instance.
Le pape ne peut pas révoquer sa sentence.
Le roi, dès aujourd'hui, madame, aura cessé
D'illustrer l'adultère, ou son règne est passé.

GUILLAUME.

Ne vous abaissez plus, reine; votre prière,
Avant ces cœurs de moine, amollirait la pierre.

AGNÈS, se relevant et regardant le ciel.

Que ma perte, Seigneur! retombe donc sur eux!
Qu'ils trouvent à leur tour un juge rigoureux!
Vous avez vu, Seigneur! combien leur âme est dure
Et jusqu'où leur rancune a poussé ma torture;
Quand ils voudront fléchir votre sévérité,
Soyez impitoyable, autant qu'ils l'ont été!

Au moine.

Et vous, qui me parliez du tribunal suprême,
Tremblez plutôt que moi d'y paraître vous-même !
C'est vous qui répondrez des milliers de chrétiens
Dont vous aviez la garde, infidèles gardiens !
Vous qui fermez le ciel où vous deviez conduire,
Et, chargés de sauver, travaillez à détruire ;
Vous qui, parce qu'un seul fut désobéissant,
Damnez, du même coup, tout un peuple innocent !
C'est vous qui répondrez, quelle qu'en soit la suite,
Du dernier désespoir où vous m'aurez réduite !
Et puisse mon exemple être un enseignement
Qui témoigne à jamais de votre acharnement !
Puissent les nations s'émouvoir, et comprendre
A quelle tyrannie elles doivent s'attendre !
Puisse venir un jour où tout le genre humain
Se sera révolté contre le joug romain,
Où l'on aura brisé les foudres de ce pape
Qui ne se fait connaître à nous que lorsqu'il frappe,
Qui de la chrétienté se prétend le pasteur,
Et n'en est cependant que le persécuteur !
Que maudit soit celui qui sait si bien maudire !
De sa méchanceté contre lui je m'inspire ;
Je comprends le bonheur qu'on trouve à se venger,
Il verse dans mon sein ce venin étranger ;
Il a flétri ma vie, empoisonné mon âme ;
Maudit, maudit soit-il ! — qu'il soit maudit !

LE MOINE.

Madame !...

AGNÈS.

Silence ! laissez-moi ! — Fût-ce pour peu d'instants,
Je suis encor la reine, et commande céans.

— Sortez!

LE MOINE.

Au nom du ciel!...

AGNÈS.

Sortez! je vous l'ordonne.

Le moine sort. Agnès tombe, en sanglotant, dans un fauteuil.

LE MOINE, s'arrêtant sur le seuil

Pardonnez-lui, mon Dieu! Sa raison l'abandonne.

ACTE CINQUIÈME.

La salle du trône.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE-AUGUSTE, GUILLAUME DES BARRES, BARONS.

Les barons sont assis. Philippe est debout sur les marches du trône, sur lequel sont posées la couronne et *Joyeuse*, épée de Charlemagne.

PHILIPPE.

Merci, seigneurs barons; soyez les bienvenus.
Je retrouve enfin ceux qui m'étaient si connus.
C'est un contentement, qu'on ne me donne guère,
De reposer mes yeux sur des hommes de guerre,
Et de revoir chez moi ces nobles écussons
Dont je craignais déjà d'oublier les blasons.
— Barons et chevaliers, vous savez qui nous sommes.
Je suis votre seigneur, et vous êtes mes hommes.
Je vous ai tous aimés, et je vous l'ai fait voir :
Je n'ai rien demandé hors de votre devoir ;
J'ai rendu la justice; en un mot, je puis dire
Que je me suis conduit en bon et loyal sire,
Et qu'à nul d'entre vous, en aucune façon,
Je n'ai fait sciemment ni tort ni déraison.

Si j'ai nui par mégarde à quelqu'un, qu'il se lève!
Ainsi j'ai commencé, seigneurs, ainsi j'achève;
Et, jusqu'au dernier jour, je prétends en user
Si bien, que mes vassaux ne puissent m'accuser.
— Or, nous sommes unis pour la gloire et la honte.
L'affront fait au vassal jusqu'au seigneur remonte;
Et, par même raison, l'affront fait au seigneur
Attaque le vassal dans son intime honneur.
Et puisque c'est ainsi, je ne veux pas attendre
La honte qui sur moi doit aujourd'hui descendre :
Savoir, qu'un moine touche à mon front dégradé,
Et découronne un roi qui vous a commandé.
Son empreinte à jamais souillerait la couronne;
Je n'avilirai pas la France en ma personne.
S'il vous paraît, seigneurs, qu'il faille un autre roi;
Si vous me retirez vos cœurs et votre foi;
Si vous ne sentez rien, au fond de vos entrailles,
Qui vous crie en faveur d'un frère de batailles,
Vous, Gui de Mauvoisin, Enguerrand de Couci,
Gauthier de Châtillon, Mathieu Montmorency,
Gauthier, qui m'as jadis sauvé du cimeterre,
Mathieu, que j'ai sauvé de Richard d'Angleterre,
Et vous tous, dont chacun, en chevalier loyal,
A cent fois combattu sous l'étendard royal,
— De votre épée, alors, vous n'étiez pas avares; —
Et toi, Guillaume, aussi, toi, Guillaume des Barres,
Si je n'ai plus d'amis, de votre propre main
Reprenez la couronne à votre suzerain;
Prenez-la, j'y consens; car vous la prendrez pure,
Avant qu'elle reçoive aucune flétrissure.
Vous aurez l'air du moins de suivre votre choix,
Et de faire, vous seuls, ou défaire vos rois,

Et moi-même, j'ai droit à ces faveurs dernières
De n'être déposé que par des mains guerrières.

LES BARONS, se levant.

Sire !

PHILIPPE, étendant la main pour commander le silence.

A ce point où sont les choses aujourd'hui,
Il vous faut un roi fort, et sûr de votre appui,
Un roi qui de Rouen chassera Jean sans Terre,
Et vous emmènera peut-être en Angleterre.
Prenez donc le plus fier de ceux qui sont ici;
Gardez-lui mieux qu'à moi votre serment. — Voici
La couronne, et voici Joyeuse : je résigne
L'une et l'autre, seigneurs, dans les mains du plus digne.

LES BARONS, se levant.

Sire ! sire ! pour Dieu, demeurez avec nous !

GUILLAUME.

Sire, nous ne voulons point de roi sinon vous !

TOUS, levant leurs épées.

Oui ! oui ! Philippe-Auguste !

PHILIPPE, levant son épée.

Agnès de Méranie !

Silence. Tous baissent leurs épées.

Quiconque renîra ma dame, me renie;
Quiconque me voudra, barons, sachez-le bien,
Doit prendre le parti d'Agnès, comme le mien;
Et, pour tout déclarer, s'il veut être mon homme,
Il doit se tenir prêt à marcher contre Rome.
A ces conditions je serai votre roi.
— Or, dites maintenant si vous voulez de moi !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MOINE.

LE MOINE.

Tu n'es plus roi. Descends, de par le très-saint-père,
Pécheur, descends du trône où siége l'adultère.

Aux barons.

Philippe n'est plus roi. Vassaux qui le servez,
De vos engagements vous êtes relevés.
Sous peine d'anathème, il vous est fait défense
De garder envers lui le vœu d'obéissance.

PHILIPPE.

Choisissez, chevaliers dont j'ai reçu la foi,
D'être les serfs d'un moine ou les vassaux d'un roi!

LE MOINE.

Choisissez de sauver ou de perdre votre âme,
Serviteurs du Très-Haut, ou valets d'une femme!

PHILIPPE.

Si vous êtes loyaux, songez à votre vœu!

LE MOINE.

Si vous êtes chrétiens, songez à votre Dieu!

PHILIPPE.

Bref, prenez un parti! Ce n'est pas mon affaire
D'échanger des propos contre un tel adversaire.
— Décidez-vous, barons!

LE MOINE.

Chrétiens, décidez-vous!

SCÈNE III.

Les Mêmes, AGNÈS, puis ROBERT D'ALENÇON.

LES BARONS.

Agnès!

PHILIPPE.

Oui, paraissez, madame, aux yeux de tous!
Mettons ces chevaliers en face d'une dame;
Et que leur lâcheté soit doublement infâme,
Si deux fois, en un jour, ils manquent à l'honneur,
Et devant une dame, et devant leur seigneur!
— Se range à mes côtés, qui veut être des nôtres!

Guillaume passe du côté du roi.

LE MOINE.

Sous peine d'anathème, arrière tous les autres!

Les barons se retirent vers le fond du théâtre. — Robert paraît.

PHILIPPE.

C'est bien, mes bons amis : recevez mes adieux.
— Oui, vous avez raison, lâches! Baissez les yeux!

Mouvement.

Baissez les yeux, vous dis-je! et subissez l'outrage;
Ou, s'il rallume en vous un reste de courage,
Relevez donc le gant que je vous jette! — Allons,
Chevaliers! je vous tiens pour chevaliers félons!

ROBERT, s'avançant.

Je vous tiens pour félons, ô chevaliers de France!

A Philippe.

S'il vous faut, monseigneur, à l'épée, à la lance,
Envers et contre tous, un tenant, — me voici.

PHILIPPE.

C'est bravement parler, comte Robert. Merci.

ROBERT, allant vers Agnès.

Vous, madame, daignez agréer mon service,
Et jamais champion, avant d'entrer en lice,
N'aura mis à sa lance, avec autant d'orgueil,
D'aussi nobles couleurs que vos couleurs de deuil.

AGNÈS.

Généreux inconnu, que Dieu vous récompense!
Mais il n'est pas besoin qu'on prenne ma défense.
Allez auprès du roi; modérez son courroux.
Voilà, bon chevalier, ce que j'attends de vous.

Robert s'incline, et revient vers Philippe. Le roi, les bras croisés, ayant Guillaume et Robert à ses côtés, regarde fixement les barons, qui restent immobiles.

Agnès, sur le devant de la scène, va vivement au moine.

AGNÈS, au moine.

Seigneur, justice est faite. Écartez votre foudre.
Laissez régner le roi, que ma mort doit absoudre.
— Je meurs.

LE MOINE.

Quoi!

AGNÈS.

La douleur égarant ma raison...
Priez pour moi! priez!... Je meurs par le poison.

LE MOINE, avec épouvante.

Oh!

AGNÈS, montrant le roi.

Silence, mon père!

LE MOINE.

Ah! malheureuse femme!
Quoi! ne songiez-vous pas que vous perdiez votre âme!
— Malheur à vous!

AGNÈS.

Mon père !

LE MOINE, la repoussant.

Arrière ! laissez-moi !

AGNÈS, tombant à genoux.

Vous qui me rejetez, mon Dieu, sauvez le roi !

PHILIPPE.

Que vois-je ! Fi ! madame ! êtes-vous insensée !
Suivez-moi ! — Qu'as-tu donc? — Dieu ! ta main est glacée !

AGNÈS.

Philippe, à ton secours appelle ta vertu.
Je vais mourir.

PHILIPPE.

Mourir ! Agnès ! quoi ! que dis-tu !

AGNÈS.

Oui, mes anxiétés ont passé mon courage...
Ce peuple forcené, ce bruit, ces cris de rage,
Tout cela m'a brisée, — et je meurs.

PHILIPPE.

Mourir ! toi !
Où suis-je ?

AGNÈS.

Pauvre ami !

PHILIPPE.

Toi, mourir !

AGNÈS.

Soutiens-moi.

PHILIPPE. Il la conduit vers un banc.

Oh ! mon Dieu ! — Sauve-la, moine ! et je te pardonne.
— Mes amis ! compagnons !

AGNÈS.

Non, n'appelle personne.

On ne peut me sauver; — reste, — je veux te voir,
Et m'acquitter enfin d'un important devoir.
— Si la solennité des paroles dernières
Prête quelque vertu, Philippe, à mes prières,
Souviens-toi de rentrer, soumis et repentant,
Dans la foi dont le pape est le représentant.

Au moine.

J'ai prononcé tantôt des paroles de haine,
Seigneur; je m'en repens.

LE MOINE, les yeux au ciel.

Justice souveraine,
Dans le trouble où je suis, montre-moi mon chemin!
Faut-il l'abandonner ou lui tendre la main?
Le crime est monstrueux; mais l'épreuve était rude.
Qui peut prescrire un terme à ta mansuétude?

Il fait un pas vers Agnès.

Dieu juste, mais Dieu bon, puisse son repentir
Désarmer ta rigueur prête à s'appesantir!

AGNÈS, se soulevant.

Vous priez! Dieu peut-il me pardonner, mon père?

LE MOINE.

Vous fûtes dévouée; et je crains, mais j'espère.

AGNÈS.

Elle retombe. A Philippe.

Oh! merci! — C'est la mort... C'est une douce mort.
Va, quand je te fuyais je souffrais plus encor...
Du courage, Philippe!... O ma chère famille!
O mon petit garçon! ô ma petite fille!...
— Tu ne les tiendras pas pour bâtards, n'est-ce pas?

PHILIPPE, agenouillé et la soutenant.

Agnès!

LE MOINE.

Ne songez plus aux choses d'ici-bas;
Vos deux enfants seront légitimés, madame.

AGNÈS, avec joie.

Ah!

Elle meurt.

LE MOINE.

Elle est vers son juge. — O Dieu! reçois son âme!

Il va vers le fond du théâtre, et s'adressant aux barons.

L'interdit est levé. Priez tous avec moi
Pour l'âme de la reine et pour les jours du roi.

Il s'agenouille et prie. Les barons mettent un genou en terre. Guillaume et Robert sont debout à côté du roi et d'Agnès morte.

GUILLAUME, posant la main sur l'épaule de Philippe anéanti.

Robert est de retour. En guerre, sire!

ROBERT.

En guerre!
Prenons la Normandie au roi Jean d'Angleterre!

Les barons se relèvent.

FIN D'AGNÈS DE MÉRANIE.

CHARLOTTE CORDAY

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS

LE 23 MARS 1850.

PERSONNAGES.		ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES ROLES.

PROLOGUE.

LA MUSE CLIO.	Mlle	Fix.

CHARLOTTE CORDAY.

MARAT.	MM.	Geffroy.
DANTON.		Bignon.
BARBAROUX.		Leroux.
VERGNIAUD.		Randoux.
UN ORATEUR.		Got.
ROBESPIERRE.		Fonta.
SIEYÈS.		Maubant.
UN VIEUX GENTILHOMME.		Mirecourt.
LOUVET.		Delaunay.
CAMILLE DESMOULINS.		Chéry.
ROLAND. / UN CITOYEN.		Rosambeau.
LAURENT. / UN CITOYEN.		Pougin.
UN COUTELIER. / UN CITOYEN.		Mathieu.
BUZOT. / UN CITOYEN.		Théophile.
PÉTION. / UN GEOLIER.		Tronchet.
PHÉLIPPEAUX.		Michalet.
UN VIEIL AMI DE Mme DE BRETTEVILLE.		Bernard.
CHARLOTTE CORDAY.	Mmes	Judith.
Mme ROLAND.		Nathalie.
Mme DE BRETTEVILLE.		Thénard.
ALBERTINE MARAT.		Noblet.
UNE JEUNE FEMME.		Favart.
UNE VIEILLE DAME.		Mirecourt.
UNE VIEILLE DAME.		Blanche.
MARTHE, servante de Mme de Bretteville.		Portalis.
UNE PETITE FILLE.		Céline Montaland.

Girondins. — Domestiques. — Vieilles Dames. — Le général Wimpfen. — Aides de camp. — Officiers. — Bourgeois. — Bourgeoises. — Femmes du peuple. — Bonnes d'enfants. — Enfants. — Protes. — Imprimeurs. — Porteurs de journaux. — Brocheuses. — Peuple. — Gendarmes.

PROLOGUE

LA MUSE CLIO

AUX SPECTATEURS.

Je suis la Muse de l'Histoire.
La Grèce, où sont nés tous les arts,
Me salua, comme sa gloire,
Quand j'apparus à ses regards.
Des Muses la troupe dansante,
Heureuse d'une sœur naissante,
Accourut près de mon berceau:
Un Dieu me versa l'ambroisie;
Pour moi chanta la Poésie:
La Peinture offrit son pinceau.

Ainsi, riche de leurs offrandes,
Je grandissais parmi mes sœurs,
Me couronnant de leurs guirlandes,
Et dansant au milieu des chœurs.

C'était l'âge des chansons folles;
Mais pour les austères paroles
J'oubliai les folles chansons.
Bientôt, saisissant mon domaine,
Je contemplai l'histoire humaine,
Et j'en méditai les leçons.

Quand, voyageuse opiniâtre,
J'eus parcouru le monde ancien,
Je descendis sur le théâtre,
Devant le peuple athénien.
Je mis sous les yeux de la foule
L'événement qui se déroule
De la cause jusqu'à l'effet;
Je fis voir, dans mes chants sévères,
Aux fils ce qu'avaient fait leurs pères,
Et ce qu'eux-mêmes avaient fait.

O Athènes! ô ma patrie!
Ton nom sera toujours chanté.
Ton lait vigoureux m'a nourrie;
Je paye en immortalité.
Laissons l'inglorieux satrape,
Dont le nom ignoré m'échappe,
S'endormir dans la pourpre et l'or.
Malheur à qui craint la lumière!
L'Asie est morte tout entière;
— Terre des arts, tu vis encor.

Elle s'avance vers le public.

Et vous qui vous nommez les héritiers d'Athène,
Français, n'oserez-vous me voir sur votre scène?

Je ne déguise rien: je dis tout dans mes vers;
Je suis fière, il est vrai; mais je parle aux cœurs fiers.
Il n'appartient vraiment qu'aux races dégradées
D'avoir lâchement peur des faits et des idées.
Sur un événement épaississez l'oubli,
Vous n'empêcherez pas qu'il ne soit accompli.
En vain vous contraindrez les bouches au silence;
L'esprit s'indignera de cette violence;
Dans l'ombre et le secret vos monstres grandiront,
Et, si vous vous taisez, d'autres en parleront.
Appelez bien plutôt sur ce qui vous effraie,
Le jour. qui rétablit la proportion vraie,
Et dépouille l'objet, à lui-même réduit,
De l'aspect colossal que lui prêtait la nuit.

D'ailleurs, il ne faut pas rougir de votre histoire;
Pour être ensanglantée, elle n'est pas sans gloire.
Fils de quatre-vingt-neuf, pourquoi vous outrager?
Ne parlez pas de vous plus mal que l'étranger.
Je pleure, ô Liberté! je pleure tes victimes;
Mais les âges passés sont-ils donc purs de crimes?
Vous permettez au drame, introduit chez les rois,
De vous montrer Néron, Macbeth et Richard-Trois;
Et pourtant leurs forfaits, illustrés par la Muse,
D'un fanatisme ardent n'avaient pas eu l'excuse.

Des hommes bien connus paraîtront devant vous.
Girondins, montagnards, je les évoque tous.
Mais qu'en les écoutant la passion se taise!
Je bannis de mes vers l'allusion mauvaise:
Je suis l'impartiale Histoire, et je redis
Ce qu'ont dit avant moi ceux qui vivaient jadis.

Si je reproduis mal les discours et les actes,
Blâmez; si j'ai tracé des peintures exactes,
Ne vous irritez point de ma fidélité.
Ma franchise n'est pas une complicité.
Fallait-il, pour gagner un facile auditoire,
Selon ses passions accommoder l'histoire?
Non. Je ferais injure aux différents partis,
Si je ne leur offrais que des faits travestis.
Gardez tous votre foi; la foi, c'est l'héroïsme.
Je ne conseille pas l'impuissant scepticisme.
Mais le seul examen fait la solide foi;
— Si vous osez juger, Français, regardez-moi.

CHARLOTTE CORDAY

ACTE PREMIER

22 septembre 1792, huit heures du soir. — La République vient d'être proclamée par la Convention. — Un dîner chez madame Roland, à Paris. — La salle à manger occupe le fond du théâtre. Les portes du fond s'ouvrent sur une antichambre. Sur le devant de la scène, un salon, séparé de la salle à manger par des pilastres. La salle à manger est vivement éclairée par des candélabres posés sur la table et un lustre suspendu au plafond. — Pendant le dîner, le salon reste obscur. — On est au dessert; la table, élégamment servie, est chargée de fruits et de fleurs. — Madame Roland est assise à la place du milieu, faisant face au public, et ayant Sieyès à sa droite et Vergniaud à sa gauche; Barbaroux est assis à la gauche de Vergniaud. — Des statues antiques, des vases grecs ornent les appartements. On reconnaît dans l'ameublement la recherche du grec et du romain.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉTION, ROLAND, LOUVET, BUZOT,
UN GIRONDIN, SIEYÈS, MADAME ROLAND,
VERGNIAUD, BARBAROUX, DEUX GIRONDINS,
assis autour de la table dans l'ordre indiqué. — Au fond
QUATRE DOMESTIQUES.

BARBAROUX, montrant aux convives Vergniaud, absorbé dans ses réflexions, puis s'adressant à celui-ci :

Réveillez-vous, Vergniaud, taciturne rêveur!
Daignez nous accorder quelques mots par faveur.
On connaît les façons de votre nonchalance :

Vous feignez d'écouter pour garder le silence,
Et vos rêves, suivant paisiblement leurs cours,
Bercent leur doux sommeil du bruit de nos discours.

MADAME ROLAND.

Non, laissez, Barbaroux; respectons sa pensée.
Gardons-nous d'interrompre une œuvre commencée.
Qui sait ce qui s'achève en ce recueillement!

A Vergniaud.

N'écoutez pas, Vergniaud. Méditez longuement;
Méditez, s'il est vrai qu'abjurant sa paresse,
Vergniaud prépare enfin la foudre vengeresse,
Et, dénonçant le vol et les assassinats,
Promette Cicéron à nos Catilinas.
Ah! si j'étais Vergniaud, pour une œuvre pareille
Je ne m'épargnerais ni fatigue ni veille;
J'aimerais mieux, le front appuyé sur la main,
Pâlir depuis le soir jusques au lendemain,
Que de laisser ma force un moment inféconde,
Puisqu'on la tient de Dieu pour la donner au monde.
— Mais vous vous reposez, et c'est mal à propos:
Qui peut si bien agir n'a pas droit au repos.
A quoi sert-il qu'un homme, au cœur patriotique,
Ait hérité, chez nous, de l'éloquence antique,
Si, quand tous les tyrans ne sont pas abattus,
Nous devons lui crier: « Tu dors, tu dors, Brutus! »

VERGNIAUD.

Eh bien, donc, que Brutus se charge de m'absoudre,
Lui qui savait dormir et savait se résoudre.
D'ailleurs, à son réveil, hélas! qu'a-t-on gagné?
Il a tué César; mais Auguste a régné.
Le cours de toute chose a ses sources lointaines
Où s'amassent longtemps les passions humaines,

Et, quand le flot grossi doit enfin déborder,
Nul homme, quel qu'il soit, ne saurait le guider.
Contre ces passions, dont le torrent nous presse,
Amis, pardonnez-moi si je sens ma faiblesse:
Mais les événements n'ont jamais mieux fait voir
Que les plus clairvoyants ne peuvent rien prévoir.
— Certe, une royauté, vieille comme la France,
Désarmée, en un an, de sa toute-puissance,
Les volontés du peuple écrites dans les lois,
Et tous les fronts courbés sous le niveau des droits,
C'était une si grande et si pleine victoire,
Que naguère pas un ne l'aurait osé croire,
Ou que, si cet espoir eût pu luire à nos yeux,
Pas un n'eût souhaité quelque chose de mieux.
Et pourtant combien l'œuvre a dépassé le rêve!
Point de repos; il faut que le destin s'achève:
Sur le passé détruit rien ne reste debout.
Et voici qu'un matin, le canon du dix août,
Emportant sans combat la monarchie antique,
Annonce à l'avenir la jeune République.
— A ce bruit inconnu, troublant votre tombeau,
Vous avez dû frémir, cendres de Mirabeau!
Laissons au soin des dieux ce qu'on ne peut connaître:
Évitons de chercher ce que demain doit être.
Demain, ô compagnons des maux déjà soufferts,
Nous parcourrons encor l'immensité des mers;
Aujourd'hui, mes amis, cueillons l'heure présente,
Et les plaisirs permis par la grâce décente.

MADAME ROLAND.

A la bonne heure. Donc, à demain le souci!
Aussi bien c'est un jour sacré que celui-ci.

Elle se lève.

Un beau jour, citoyens! — La République est née.
Salut, vingt-deux septembre, immortelle journée!
Puisse se prolonger dans l'avenir lointain
L'ère républicaine, ouverte ce matin!

A un domestique.

Apportez à Vergniaud cette coupe profonde;

Le domestique prend sur une petite table de service une coupe de forme antique qu'il donne à Vergniaud.

Versez-y largement le vin de la Gironde.

Elle remet au domestique une bouteille de vin de Bordeaux; le domestique remplit la coupe.

A Vergniaud.

Vous boirez à la France. — Après un jour pareil,
Vous qui citiez Horace, écoutez son conseil :
« Frappez d'un pied joyeux, frappez le sol sonore;
Portez les mets exquis sur la table des dieux;
C'est maintenant, amis, qu'il faut vider l'amphore,
Et puiser le cécube au cellier des aïeux.
Plus tôt c'était un crime. En son ivresse folle,
Au milieu d'un troupeau d'esclaves dissolus,
Une reine apprêtait la flamme au Capitole;
Et des fers étrangers aux fils de Romulus. »

Les convives s'inclinent devant madame Roland, en faisant entendre un murmure d'approbation.

LOUVET.

Poursuivez; il vous sied de nous traduire Horace,
Qui chanta l'amitié, la sagesse et la grâce.
Oui, rendez-nous l'esprit du poëte latin;
Et que n'est-il assis lui-même à ce festin!
Il trouverait chez nous une muse moderne
Qui l'inspirerait mieux que son meilleur falerne,
Et pour qui, désertant Mécène négligé,
Il oublîrait Phyllis, Néère et Lalagé.

VERGNIAUD, debout et la coupe en main.

A ton éternité, République naissante!

Tous se lèvent.

Sois généreuse et forte, équitable et puissante;
Combats tes ennemis, mais pardonne au malheur;
Fais oublier les rois par un règne meilleur.
Tu vivras, si, croyant toi-même à ta durée,
Tu poursuis lentement ton œuvre mesurée,
Et si, pour convertir ceux qui doutent de toi,
Tu comptes sur l'amour et non pas sur l'effroi.

Au moment où il approche la coupe de ses lèvres, madame Roland lui retient le bras.

MADAME ROLAND.

Souhaitez plus encor. Pour la rendre accomplie,
Souhaitez qu'elle soit élégante et polie.
Le langage élégant donne les douces mœurs,
Et la férocité rougit de ses clameurs.
— Ouvrez l'amphithéâtre, et préparez les fêtes!
Parlez, grands orateurs! chantez, divins poëtes!
Et des fleurs de Platon l'on va vous couronner,
Non pas pour vous bannir, mais pour vous enchaîner.
La noble République, où le ciel nous convie,
N'abaisse pas la gloire au niveau de l'envie;
Nous n'aurions fait que perdre au change des tyrans,
S'il fallait qu'on subît le joug des ignorants.
A Dieu ne plaise! — En fait de mœurs républicaines,
Laissons la Béotie; amis, soyons d'Athènes.

Elle détache un bouquet de roses de sa ceinture, et l'effeuille dans la coupe de Vergniaud. Buzot et Louvet tendent leur verre pour y recevoir quelques feuilles de rose.

Mêlons, comme les Grecs avaient accoutumé,
Le parfum de la rose et le vin parfumé;

Et que le souvenir de cet antique usage
D'un siècle athénien soit le premier présage!

VERGNIAUD, se penchant vers Barbaroux.

Barbaroux, si j'en crois mes sentiments secrets,
N'effeuillons pas la rose; effeuillons le cyprès.

Il reprend la coupe et l'élève.

N'importe! De mon sang la coupe serait pleine,
Que je boirais à toi, France républicaine;
Et ton avénement sonnerait notre mort,
Que ceux qui vont mourir te salûraient encor.

Il boit.

TOUS, élevant leurs verres.

Vive la République!

BARBAROUX.

Aux lois!

BUZOT.

A la clémence!

VERGNIAUD.

A la raison humaine!

LOUVET.

Au siècle qui commence!

MADAME ROLAND.

Vive la République! et mourons, s'il le faut!

VERGNIAUD.

Que je sois le premier qui monte à l'échafaud!

Les girondins passent de la salle à manger dans le salon, précédés par madame Roland, à qui Sieyès donne le bras. — Les domestiques emportent la table par le fond, après avoir enlevé les candélabres, qu'ils posent sur la cheminée et sur une console, de chaque côté du salon. Un autre domestique entre à gauche avec un plateau sur lequel est servi le café. — La salle à manger devient obscure et le salon seul est éclairé.

BARBAROUX [1].

Oui, donnons notre sang; mais qu'il coule avec gloire
Pour notre indépendance et notre territoire.
Quant à tendre la gorge au fer d'un assassin,
Par mes bons Marseillais! ce n'est pas mon dessein.
— On menace vos jours: voulez-vous les défendre ,
Attaquez les bourreaux, au lieu de les attendre.
Les meurtres de septembre appellent des vengeurs,
Et nul ne s'est levé contre les égorgeurs!
La Commune a trempé dans cette boucherie;
Elle l'a commandée: elle la salarie:
Et, fière apparemment de ses hideux exploits,
Au corps législatif elle dicte des lois;
Périsse la Commune! — Il est à côté d'elle
Une caverne où gronde une émeute éternelle.
Le club des Jacobins opprime nos débats,
Et ses pétitions, insolents attentats,
Aux applaudissements de la foule accourue,
Dans l'enceinte des lois font déborder la rue;
A bas les Jacobins! — Mais tous ces factieux
Ne sont que les agents de trois ambitieux;
A vous donc, triumvirs, à vous mon cri de guerre,
Septembriseur Danton! dictateur Robespierre!
Et toi, l'enfant perdu de ce triumvirat,
Toi qu'on ne peut nommer sans dégoût, toi, — Marat
— Quoi! ce prédicateur du meurtre et du pillage,
Il votera les lois que sa présence outrage!
C'est un représentant de ce noble pays!
Ce monstre s'assoira dans nos rangs ébahis!

1. Barbaroux, Louvet, et quelques-uns des girondins, à droite; madame Roland, Roland, Sieyès, Vergniaud, à gauche; un peu plus haut à gauche, les autres girondins.

Non, s'il dépend de moi. Contre l'ignominie
J'aurai de la colère à défaut de génie.
S'il faut protester seul, seul je protesterai,
Et, si Vergniaud se tait, c'est moi qui parlerai.

LOUVET.

Je serai ton second. — Mais que Vergniaud s'explique.

MADAME ROLAND, assise à gauche près de Sieyès et de Vergniaud.

Vous l'entendez, Vergniaud ? C'est la clameur publique.

VERGNIAUD.

J'ai pesé le mandat dont on veut me charger :
Je ne recule pas; mais je vois le danger.

S'approchant de Barbaroux et de Louvet.

Tous les frémissements de votre conscience
Soulèvent dans mon sein la même impatience;
J'ai septembre en horreur; je m'indigne avec vous
Du contact des bourreaux qui siégent parmi nous;
Il faut que nous brisions la Commune rebelle,
Si nous ne voulons pas être brisés par elle;
Enfin je ne sais pas un seul gouvernement
Qui sous le feu des clubs puisse vivre un moment.
Oui, Barbaroux, c'est là que l'anarchie ameute
Une minorité qui règne par l'émeute;
Nous sommes sous le joug d'un millier de tyrans
Qui prétendent traiter la France en conquérants;
Ils ont, pour opprimer la vertu travestie,
Imaginé d'en faire une aristocratie,
Et le crime, impuni sous un nom courtisé,
Dans leur nouveau langage est démocratisé.
Oui, c'est vrai. — Je prévois que cet essai terrible
Rendra la liberté pour longtemps impossible;
Et que la France, après un si rude labeur,

Tombera de fatigue aux mains d'un dictateur.
— Hélas! la liberté, comme un trompeur mirage,
Fuira-t-elle toujours l'œil qui se décourage?
Sommes-nous condamnés, nous ses meilleurs amis,
A ne jamais entrer dans ce pays promis,
Et verrons-nous toujours au seuil démocratique
La Révolution, — jamais la République!

BARBAROUX.

Eh bien?

VERGNIAUD.

Gourmandez donc les flots tumultueux!
Enchaînez l'Océan, Xercès présomptueux!
— Ah! le doute est permis en face de la tâche;
Parler est imprudent, et se taire est bien lâche.
Faut-il se retirer sans avoir combattu,
Et, se réfugiant dans sa froide vertu,
Considérer d'en haut, philosophe égoïste,
La sombre tragédie à laquelle on assiste?
Mais c'est autoriser d'autres assassinats.
Qu'est-ce qu'une vertu qui ne s'indigne pas!
Faut-il faire éclater une sainte colère?
Mais c'est exaspérer la fureur populaire,
Attiser le foyer de nos dissensions,
Et hâter l'incendie et les destructions.
— Peut-être n'est-ce pas sans un travail énorme,
Sans d'immenses douleurs, qu'un État se transforme.
Ce long enfantement d'un monde jeune et fort
A des convulsions comme en aurait la mort.
Nous y périrons tous les uns après les autres:
Toute idée est mortelle à ses premiers apôtres.
Mais l'âge balaîra cette vapeur de sang
Qui sur notre horizon couvre le jour naissant;

Alors sans doute, après bien des vicissitudes,
Après d'autres excès et d'autres servitudes,
La raison, qui poursuit son céleste chemin,
Resplendira sans ombre aux yeux du genre humain.

LOUVET.

Fort bien; mais laissons là l'éclat du beau langage.
Que ferez-vous, Vergniaud, si le combat s'engage?

VERGNIAUD.

Ce que j'ai fait répond de ce que je ferai.
Je ne provoque pas un choc prématuré:
Non. Je ne puis moi-même assumer sur ma tête
Les malheurs imprévus d'une telle tempête,
Et je vous prie, au nom du salut de l'État,
De réfléchir avant d'engager le combat.
Mais si, contre mon gré, l'un de vous le hasarde,
Vous me verrez alors combattre à l'avant-garde.
Comme du premier coup vous aller tout jouer,
Il ne s'agira plus que de me dévouer,
Et de prouver, à ceux que ma prudence étonne,
Que j'ai craint pour la France et non pour ma personne.

LOUVET.

Il nous suffit, Vergniaud.

VERGNIAUD, revenant vers madame Roland et le groupe qui est à gauche.

O vaisseau triste et cher!
Un nouveau coup de vent t'emporte en pleine mer.
Où vas-tu, démâté, sans aviron, sans voile,
Ne sachant à quel Dieu demander une étoile?
Garde plutôt le port!

SIEYÈS, assis.

Vergniaud a trop raison.
— Réfléchissez, messieurs.

LOUVET.

Ce n'est plus la saison.
Doit-on délibérer, lorsque le sang ruisselle ?
Voulez-vous refroidir l'horreur universelle?
Quand le triumvirat sera bien affermi,
Sera-t-il temps alors d'attaquer l'ennemi ?

SIEYÈS.

Et quand donc voulez-vous l'attaquer?

BARBAROUX.

Tout de suite ;
Demain. — L'Europe entière attend cette poursuite.
Chaque jour de repos devant les assassins
Nous confond avec eux, aux yeux de nos voisins.

SIEYÈS.

Et quel est votre plan ?

BARBAROUX.

Du haut de la tribune,
Provoquer un décret qui casse la Commune,
Chasse les assassins de la Convention,
Mette les triumvirs en accusation,
Et, si contre les clubs Paris ne nous protége,
Hors des murs de Paris transporte notre siége.

SIEYÈS.

Et sur quoi comptez-vous?

BARBAROUX.

Sur quoi ? Sur l'équité,
Sur notre droit, Sieyès, sur l'honneur révolté,
Sur la haine du meurtre et de la dictature,
Sur tous les bons instincts de l'humaine nature,
Sur les départements, qui vont, tous à la fois,
S'armer pour notre cause et la cause des lois.
— Déjà mes Marseillais s'excitent par avance ;

Ils sont mille, tous fils du soleil de Provence;
Chacun d'eux a reçu de ses pauvres parents
Deux pistolets, un sabre, un fusil, six cents francs.
Ils ont fait un dix août contre les royalistes;
Ils sauront en faire un contre les anarchistes.

SIEYÈS, se levant et s'approchant de Barbaroux.

J'aime en des jeunes gens cette noble chaleur;
Mais chez l'homme d'État c'est un public malheur.
Raisonnez : la Commune a des droits formidables
Qui gardent ses accès partout inabordables;
Contre l'attaque ouverte ou le complot secret
Elle a la force armée et les mandats d'arrêt.
Les clubs ont avec eux le peuple qu'ils caressent;
Vous avez aiguisé ces armes qui vous blessent;
On s'en sert, aussi bien que vous vous en serviez,
Contre vous qui blâmez ce que vous approuviez.
— Et vous voulez, bravant à ce point la fortune,
Affronter dans Paris les clubs et la Commune!
Vous croyez terrasser, par d'éloquents discours,
Les triumvirs aidés d'un si puissant secours!
Des décrets! voilà donc ce qui fait votre audace?
Le décret, sans la force, impuissante menace!
Menacer sans frapper, ou frapper à demi,
C'est fournir un prétexte aux coups de l'ennemi.
— La France, dites-vous, saura bien vous défendre?
Mais les départements n'auront pas pu s'entendre,
Que tous vos ennemis, dans Paris rassemblés,
Sous leur effort commun vous auront accablés.
N'espérez plus alors que l'on vienne à votre aide;
Les amis des vaincus n'ont qu'un dévoûment tiède,
Et, de quelque façon qu'on les ait obtenus,
Les succès ont partout des amis inconnus.

Vous verrez comme on fuit la requête importune
Et la contagion d'une grande infortune!
— Croyez-moi, modérez un imprudent courroux,
Qui ne peut que vous perdre, et la France avec vous.

BARBAROUX.

Je reconnais, Sieyès, votre raison profonde;
Mais j'écoute plutôt l'instinct de tout le monde.
Le sentiment me dit qu'en ceci comme ailleurs
Les moyens les plus francs sont aussi les meilleurs;
Que l'honnêteté simple est l'art le plus habile;
Qu'un parti qui louvoie est un parti débile,
Et qu'il n'est point de cas où la raison d'État
Consiste à pactiser avec l'assassinat.

SIEYÈS.

Eh! ne pactisez pas; mais préparez la guerre.
— Essayez d'isoler Marat et Robespierre.
— Faites-vous des amis. — Pour vous citer deux noms,
L'appui de Dumouriez vous donne des canons,
Et de ces triumvirs qu'avec vous je déteste,
J'en sais un qui peut être aussi bon que funeste.
Oui, l'un des triumvirs, le plus puissant de tous,
Peut sauver le pays, s'il s'entend avec vous.
Il le peut, s'il le veut; — il le voudra. J'en jure
Les grands égarements d'une noble nature.
Un homme comme lui ne fait rien à demi;
Par l'orgueil de son crime en son crime affermi,
S'il trouve une autre voie à conquérir l'estime,
Plus il fut criminel, plus il sera sublime.

BARBAROUX.

Qui donc, Sieyès?

SIEYÈS.

Danton.

BARBAROUX.

Danton!

Mouvement général.

SIEYÈS.

Danton. — Songez
Que par ce coup savant les clubs sont partagés,
Les triumvirs dissous, et l'émeute incertaine
Est un corps débandé, qui perd son capitaine.
— Danton et Dumouriez! Le peuple et les soldats!
Deux hommes résolus, qui seront vos deux bras!
Alors n'attendez plus qu'une chance opportune
Pour bâillonner les clubs et casser la Commune.
La France applaudira.

VERGNIAUD.

Mais, cela supposé,
Qui vous dit que Danton y sera disposé?

SIEYÈS.

Lui-même s'est chargé de vous rendre réponse.

VERGNIAUD.

Quand?

SIEYÈS.

Tout à l'heure.

VERGNIAUD.

Où donc?

SIEYÈS.

Ici. Je vous l'annonce.

Mouvement.

VERGNIAUD.

Ici!

ROLAND.

Danton chez moi!

SIEYÈS, regardant à sa montre.

C'est l'heure. Il va venir.

VERGNIAUD.

Mais pourquoi donc, Sieyès, ne pas nous prévenir?

SIEYÈS.

Je voulais l'entrevue, et je vous l'ai cachée
De peur d'objections qui l'eussent empêchée.

MADAME ROLAND.

Mais, si je le reçois, Sieyès, que dira-t-on?

SIEYÈS.

Il importe au pays.

UN DOMESTIQUE, annonçant du fond du théâtre.

Le citoyen Danton!

SCÈNE II.

LES MÊMES, DANTON.

DANTON.

A madame Roland.

Bonjour, messieurs. — Bonjour, Roland. — Ou je m'abuse,
Madame, ou ma visite aurait besoin d'excuse;
Mais l'intérêt public fait ce rapprochement,
Et nous doit dispenser de tout vain compliment.

Madame Roland salue à peine, et se détourne.

SIEYÈS.

Soyez le bienvenu!

ROLAND, froidement.

Quiconque nous apporte
Un cœur droit et loyal peut franchir notre porte.

Moment de silence. — Sieyès fait signe aux girondins d'accueillir Danton.

DANTON.

Eh bien, messieurs! — Je vois ici quelque embarras;
Je le comprends, du reste, et ne m'en blesse pas.
Notre façon d'agir n'a pas été la même.
— Il faut de la vigueur dans le péril extrême.

BARBAROUX.

De la vigueur, Danton, et non pas des forfaits.

DANTON.

Je ne renie aucun des actes que j'ai faits;
Je les ferais encor, s'il était nécessaire,
Et vous ne trouveriez en moi qu'un adversaire.
Nous n'en sommes plus là. — Le canon de Valmy
A sauvé la patrie, et je viens en ami.

VERGNIAUD.

Valmy, Danton?

DANTON.

Valmy! ville à jamais fameuse!
Dumouriez est vainqueur sur les bords de la Meuse.

TOUS.

Bravo!

DANTON.

La République est un robuste enfant,
Messieurs; elle est venue au monde en triomphant.
— Sous le feu des canons, nos jeunes volontaires
Ont montré le sang-froid des plus vieux militaires;
Puis à la baïonnette ils se sont élancés:
Les Prussiens ont fui. — Voilà ce que je sais.

TOUS.

Bravo!

DANTON.

Ce n'est pas tout, et Dumouriez me mande
Que le désordre est grand dans l'armée allemande.

La disette, la fièvre, un automne orageux,
Les chemins défoncés et le terrain fangeux,
L'approche de l'hiver après une défaite,
Tout enfin lui commande une prompte retraite.
— Ainsi puisse périr toute autre invasion!
Paris est délivré!

TOUS.

Vive la nation!

DANTON.

Jamais ces jeunes gens n'avaient vu la mitraille.
Le seul patriotisme a gagné la bataille.
Et nous qui recevons un tel enseignement,
Ne rougirions-nous pas d'un moindre dévoûment?
Ils ont sur nos confins sauvé la République:
Mais elle est en danger sur la place publique.
Nous la sauverons, nous, si nous sommes vainqueurs,
Non plus des ennemis, mais de nos propres cœurs.
Dans l'oubli du passé noyons notre rancune;
Ne songeons désormais qu'à la cause commune.
Nous sommes tous ici de francs républicains;
Nul de nous ne prétend rétablir les Tarquins;
Nul ne veut ramasser le sceptre d'un roi Charle;
Cromwell — s'il en est un — n'est pas celui qui parle.
Quel démon nous excite à nous entr'égorger,
A donner cette fête à l'impie étranger?
Où donc s'arrêtera la discorde civile,
Si dans le sénat même elle trouve un asile?
— Prenons garde, messieurs, à ces dissensions!
Je me connais, je crois, en agitations;
J'ai vu de près le peuple, et j'en ai l'habitude.
Eh bien, ne jouons pas avec la multitude;
N'appelons pas le peuple au secours des partis,

Si nous ne voulons pas être tous engloutis.
— La lave s'amoncelle et cherche une ouverture;
La Révolution demande sa pâture;
Tournons vers la conquête, et lançons sur le Rhin
Ce torrent, rejeté hors de notre terrain!
Que, d'un sublime élan, la France tout entière
Se lève à notre appel, et coure à la frontière!
Rendons aux ennemis, que nous avons chassés,
Les envahissements qui nous ont menacés!
Répondons à Verdun par un acte énergique;
Que notre coup d'essai délivre la Belgique;
Et vengeons-nous des rois, contre la France armés,
Par l'affranchissement des peuples opprimés!
— Quels beaux destins pour nous! quelles superbes œuvres!
Quoi! lorsque nous avons, ô débiles manœuvres!
La raison pour appui, la France pour levier,
Nous ne soulevons pas encor le monde entier!
— Messieurs, si ma parole a votre confiance,
Je promets, pour ma part, une franche alliance,
Et, comme je n'y mets aucun orgueil humain,
Je fais les premiers pas, et vous offre ma main.

VERGNIAUD, lui prenant la main.

Je l'accepte, Danton.

PÉTION, allant à Danton.

Danton, voici la mienne.

DANTON, à Barbaroux, Louvet, Buzot, qui restent immobiles [1].

Et vous, messieurs?

BARBAROUX.

Danton, souffre que je m'abstienne.

1. Barbaroux, Louvet, Buzot, à droite; madame Roland et les autres girondins, à gauche; Danton au milieu.

DANTON.

Pourquoi?

BARBAROUX.

Dispense-moi d'un langage offensant.

DANTON.

Parle.

BARBAROUX.

Eh bien, donc, ta main a des tachés de sang.

LOUVET.

Oui!

BUZOT.

Oui!

DANTON.

C'est bien, messieurs: c'est un complet divorce?

A Barbaroux.

Ah! tu m'attaques, moi? — Tu ne sais pas ma force.

Il s'éloigne avec un genre de menace; Sieyès l'arrête; il revient.

Non; l'on ne dira pas que le ressentiment
L'emporte chez Danton sur un bon mouvement.
Barbaroux, nos débats tùront la République.
Ajournons tout au moins un duel impolitique;
Fondons la liberté; — puis soyons ennemis.

BARBAROUX.

On la fonderait mal sur les crimes commis;
Nous voulons lui donner pour base la justice.
— Qu'elle soit chaste et pure, ou bien qu'elle périsse!

DANTON.

Eh! morbleu! prenez-vous, avec vos airs décents,
Les révolutions pour des jeux innocents?
Vous ne pardonnez rien au peuple.

Se retournant vers madame Roland.

Je le blâme

De ne pas écouter les conseils d'une dame;
Mais quoi! les insurgés hantent peu les salons;
Nous ne les menons pas ainsi que nous voulons;
On ne fracasse pas les trônes légitimes,
Sans que quelques éclats blessent quelques victimes!
— Je n'ai pas commandé les massacres. Pourquoi
En jetez-vous toujours tout le crime sur moi?

LOUVET.

O premier magistrat, tu les laissas commettre.

BUZOT.

C'était les commander, Danton, que les permettre.

BARBAROUX.

Qu'as-tu fait, ô Danton, dans ces malheureux jours,
De tes éclats de voix si connus des faubourgs?

DANTON.

Est-ce donc que ma voix pouvait être entendue?
Pouvais-je arrêter, seul, une foule éperdue?
Septembre est le forfait de tous. Moi, je sauvais,
Courant de tout côté, tous ceux que je pouvais.
Septembre! accusez-en Brunswick à notre porte.
Ah! septembre maudit! — Eh bien, oui, que m'importe?
J'ai regardé mon crime en face, et l'ai commis;
J'ai brûlé nos vaisseaux devant les ennemis;
J'ai condamné la France à vaincre ou disparaître,
A rester république ou bien à cesser d'être.
— Bref, nous sommes vainqueurs, et libres désormais;
Voulez-vous oublier septembre?

LOUVET.

Non, jamais.

DANTON.

Vous repoussez la main que je venais vous tendre?

BARBAROUX.

Le crime et la vertu ne peuvent pas s'entendre.

DANTON.

Soit!

Il s'éloigne, puis arrivé vers la porte du fond :

Vous avez voulu la guerre : — vous l'aurez.

Il sort.

SIEYÈS, aux girondins.

Jeunes gens! jeunes gens! vous vous repentirez.

ACTE DEUXIÈME.

Juin 1793. — Le coucher du soleil. — Les campagnes de Caen. — A gauche, dans le lointain, un rideau d'arbres qui cache la ville. — Sur le devant de la scène, la grande route bordée par des prairies qui s'étendent jusqu'à la rampe. — A droite un tronc d'arbre renversé. — A gauche, un tertre de gazon au pied d'un pommier.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE CORDAY, tenant un volume de Rousseau sous le bras; — à droite, des FANEUSES, retournant les foins; — à gauche, DEUX FAUCHEURS, coupant les herbes; un troisième FAUCHEUR, assis et aiguisant sa faux; un quatrième FAUCHEUR, debout et appuyé sur sa faux, à l'avant-scène.

CHARLOTTE CORDAY, au quatrième faucheur.

Oui, oui, Dieu soit loué! la saison sera bonne.
Les foins sont abondants, et, quand viendra l'automne,
Si l'espoir des pommiers échappe aux vents du nord,
Le cidre remplira le pressoir jusqu'au bord.
— A demain.

Aux autres faucheurs.

C'est assez. L'heure est trop avancée,
Faucheurs; n'aiguisez plus votre faux émoussée.
— Emportez vos râteaux, faneuses, et demain
Aux premières chaleurs mettez-vous en chemin.

Ils sortent tous, après avoir salué Charlotte.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, seule.

Le soleil disparaît dans sa couche embrasée ;
L'azur du ciel a pris une teinte rosée ;
Après les feux du jour, qui brûlaient le faucheur,
Voici le crépuscule apportant la fraîcheur.
— Que la soirée est belle, et comme on se sent vivre !
L'herbe coupée exhale un parfum qui m'enivre ;
Ces dernières lueurs, qui flottent au couchant,
Donnent à la campagne un aspect plus touchant ;
Et mon esprit ému suit le jour qui s'achève,
Par delà l'horizon, dans les pays du rêve...
Oh ! quand donc aurez-vous votre accomplissement,
Rêves qui m'agitez, rêves de dévoûment !
Dois-je perdre en soupirs cette force de vie
Qui par des actions voudrait être assouvie !
Ne puis-je concentrer dans un noble dessein
Ces stériles désirs qui me gonflent le sein !

Elle s'assied sur le tertre et regarde son livre.

Et toi, mon compagnon, toi, l'écrivain que j'aime,
Jean-Jacques ! bien souvent tu l'as connu, toi-même,
Ce profond sentiment, triste et délicieux,
Qui devant l'infini met des pleurs dans nos yeux.
Toi seul, tu comprenais la nature, ô mon maître !
Seul, tu glorifiais dignement le grand Être.
C'est que tu regardais l'œuvre du Créateur
De l'œil d'un homme libre adorant son auteur.
Celui qui n'a pas su haïr la servitude,
Celui-là ne peut pas t'aimer, — ô solitude !

SCÈNE III.

CHARLOTTE, BARBAROUX, LOUVET, PÉTION, BUZOT.

Les quatre girondins entrent à droite par la grande route.

LOUVET.

Voilà déjà longtemps, amis, que nous marchons;
Nous nous sommes trompés, ou bien nous approchons.

BARBAROUX.

Nous pouvons le savoir de cette jeune femme.

A Charlotte.

Est-ce là le chemin qui mène à Caen, madame?

CHARLOTTE, se levant.

C'est le chemin public; mais vous arriverez
Plus vite, citoyens, en passant par les prés.
A quelques pas plus loin, — à l'endroit où l'on fauche, —
Vous prendrez le sentier qui tourne vers la gauche.

LOUVET, aux girondins.

Notre guide est charmant! — Je gage, Pétion,
Que Barbaroux va faire une autre question.

BARBAROUX.

Madame, pardonnez de nouvelles demandes.
Nous sommes étrangers sur les terres normandes,
Nous avons cheminé longtemps; il se fait tard;
Pourtant on nous a dit, au moment du départ,
(Mais on trompe toujours le voyageur crédule)
Que nous serions à Caen avant le crépuscule.

CHARLOTTE.

Ne vous rebutez pas, citoyens. — Vous voyez

Montrant le rideau d'arbres.

Ce rideau d'arbres verts en lignes déployés?
Quand vous l'aurez franchi, vous verrez dans la plaine
Fumer déjà les toits de la ville prochaine.

BARBAROUX.

Merci, madame. — Amis, le sort moins rigoureux
Marque nos premiers pas par un présage heureux.
Cette rare faveur d'entendre une voix pure
Est douce à des proscrits poursuivis par l'injure.
— Rendons grâces aux dieux, et marchons.

CHARLOTTE.

Étranger,
S'il m'est aussi permis de vous interroger,
Vous vous dites proscrit; vous émigrez sans doute?
— On voit tant d'émigrés le long de cette route! —
Mais nous ne savons pas dénoncer les proscrits;
Parlez donc franchement : — venez-vous de Paris?

BARBAROUX.

Nous en venons, madame.

CHARLOTTE.

Ah! dites-moi, de grâce!
A quel bruit faut-il croire, et qu'est-ce qui s'y passe?
— On parle d'une lutte.

BARBAROUX.

Elle est finie.

CHARLOTTE.

Eh bien? —
Quoi? — Qu'est-il arrivé? — Car nous ne savons rien.

BARBAROUX.

Marat triomphe.

CHARLOTTE.

O ciel!

BARBAROUX.

La gironde est détruite.

CHARLOTTE.

Dieu puissant !

BARBAROUX.

Aujourd'hui, ses débris sont en fuite.

CHARLOTTE.

Ah ! que me dites-vous ! — Ah ! malheur imprévu !
— En êtes-vous bien sûr ?

BARBAROUX.

Je dis ce que j'ai vu.
Demain, vous apprendrez, ainsi que tout le monde,
Que trois jours de tempête ont brisé la gironde.
— Mais l'heure ne sied pas à des récits plus longs ;
La nuit nous surprendrait errants dans ces vallons.

CHARLOTTE.

Ne craignez rien ; la ville est prochaine, vous dis-je :
Puis je vous donnerai quelqu'un qui vous dirige.
Non ; dussé-je vous suivre, et l'entendre en chemin,
Ce récit m'émeut trop pour remettre à demain.
— Parlez, je vous en prie.

BARBAROUX.

Il me suffit, madame.

Louvet va s'asseoir sur le tronc d'arbre renversé. — Pétion et Buzot se tiennent auprès de lui.

— Quant aux événements qui précèdent ce drame...

CHARLOTTE.

Je sais tout.

BARBAROUX.

Vous savez comment les girondins
Ont soulevé contre eux tant d'ennemis soudains ?

CHARLOTTE.

C'est qu'ils voulaient venger les meurtres de septembre,
Et purger le sénat dont Marat est un membre.

BARBAROUX.

Depuis lors la Commune, unie aux montagnards,
Sur vingt-deux girondins appelait les poignards.

CHARLOTTE.

Mais la Convention soutenait la gironde?

BARBAROUX.

Bah! quel soutien, devant une émeute qui gronde,
Que les flottantes voix de ces hommes de bien
Qui votent librement, tant qu'ils ne craignent rien!
Vainement on a pris d'apparentes mesures;
Où le cœur fait défaut les armes sont peu sûres,
Et l'appareil guerrier, qui couvre les soldats,
Ne donne pas du cœur à ceux qui n'en ont pas.
— N'ayant que des amis dont l'air faisait connaître
Des gens vaincus déjà par la crainte de l'être,
Eux-mêmes, ayant fait tout ce qu'on peut tenter,
Quand ce n'est que sur soi qu'on a droit de compter,
Par le maire trahis, trahis par le ministre,
Les proscrits attendaient l'événement sinistre.
Que vous dirai-je! — Enfin ce jour est arrivé.
A la voix de Marat, le peuple s'est levé;
Paris, épouvanté par le canon d'alarmes,
Se remplit jour et nuit de citoyens en armes;
On bat la générale; on sonne le tocsin;
« Mort aux vingt-deux! » tel est le mot d'ordre assassin.
Cependant les faubourgs, conduits par la Commune,
Vomissent leur cohue au pied de la tribune.
C'est alors qu'on a vu, dans le temple des lois,
Le peuple et l'orateur qui parlaient à la fois!

On a vu des canons braqués sur cette enceinte
Où le législateur doit ignorer la crainte,
Et, du sang de septembre encor tout dégouttants,
Des poignards menacer vingt-deux représentants!
— Voilà les arguments de ces bons patriotes!
Voilà comme on entend la liberté des votes!
C'est à ce résultat qu'on sera parvenu,
Que nous, vainqueurs des rois, après avoir connu
Des révolutions grandes, fières, sublimes,
Pour notre indépendance et nos droits légitimes,
Nous aurons désormais, de par l'assassinat,
Des révolutions en l'honneur de Marat!

CHARLOTTE.

Et le peuple, introduit au sein du sanctuaire,
Ne s'est pas effrayé de ce qu'il osait faire?

BARBAROUX.

Le peuple a sans relâche exigé qu'on livrât
Les vingt-deux girondins condamnés par Marat!

CHARLOTTE.

Et les a-t-on livrés?

BARBAROUX.

On les a laissé prendre.

CHARLOTTE.

Quoi! la Convention n'a pas su les défendre!
— Mais nos représentants sont donc des lâches?

BARBAROUX.

Non...

Ils auraient résisté, n'eût été le canon.
Et même, c'est justice à rendre à leur conduite,
Ils ont résolûment essayé de la fuite.
Deux fois ils se frayaient un passage douteux,
Deux fois un mur de fer s'est dressé devant eux.

Cent soixante canons, pointés, mèche allumée,
Enfermaient le sénat dans leur ligne enflammée;
Cent mille hommes armés serraient leurs triples rangs,
Pour couper toute issue aux députés errants,
Et, repoussant partout leur prière importune,
Criaient : « Vive Marat! » et : « Vive la Commune! »
— De leur opprobre enfin par deux fois convaincus,
Ils sont rentrés muets, consternés et vaincus.

CHARLOTTE.

Si bien qu'ils ont livré les vingt-deux!

BARBAROUX.

Oui, madame.

CHARLOTTE.

Trahison! trahison! oh! complaisance infâme!
Révoltés criminels! faibles législateurs!
Sénat plus criminel que les conspirateurs!
Lui qui représentait la volonté publique,
Notre unique pouvoir, notre barrière unique,
Lui qui n'était gardé que par sa majesté,
Et qui perd tout prestige, une fois insulté,
C'est lui qui, proclamant sa propre déchéance,
Dans les mains de l'émeute abdique sa puissance,
Et trahit un dépôt qu'il devait, à tout prix,
Restituer intact ainsi qu'il l'avait pris!

Les girondins se regardent avec étonnement. Louvet se lève, et s'approche de Charlotte, ainsi que Pétion et Buzot.

Charlotte continuant, et faisant un pas vers Barbaroux [1].

Mais, quand cette infamie allait être conclue,
Nul n'a donc fait entendre une voix résolue?
Nul ne s'est donc levé? nul n'a dit : « Citoyens,

1. Louvet à gauche, Charlotte au milieu de la scène, Pétion derrière Charlotte, Barbaroux et Buzot à droite.

Pour qui veut être libre, en voici les moyens :
— Rome fut envahie aussi par les barbares,
Et le pied des Gaulois profana ses dieux Lares.
Savez-vous ce qu'alors firent les sénateurs?
Ils vouèrent leur sang aux dieux Libérateurs;
Et, dans les murs sacrés quand les Gaulois entrèrent,
Leurs regards, qui cherchaient le butin, rencontrèrent
Ces augustes vieillards, semblables à des dieux,
Tous immobiles, tous, graves, silencieux,
Assis dans le Forum, sur leurs chaises d'ivoire,
En habits triomphaux, comme aux jours de victoire,
Qui tous, ayant fait vœu de périr noblement,
Attendirent la mort et tinrent leur serment.
— Vous dont d'autres Gaulois envahissent le temple,
O sénateurs français, donnez le même exemple!
Et, puisque vous avez, maîtres de votre sort,
Le choix de l'esclavage ou d'une noble mort,
Impassibles devant les canons sacriléges,
Attendez la mitraille et mourez sur vos siéges! »

LOUVET, à Charlotte.

Bien, madame! — Quelqu'un a parlé comme vous.

CHARLOTTE.

Qui donc?

LOUVET.

C'est Barbaroux.

CHARLOTTE.

Honneur à Barbaroux!

BARBAROUX.

Mais qui donc êtes-vous, jeune républicaine,
Dont la voix douce parle une langue romaine?
Vos paroles, votre air, cette scène en plein champ,
En pays inconnu, sous le soleil couchant,

Semblent nous transporter aux âges poétiques
Où les dieux se montraient aux voyageurs antiques.
Je demande, comme eux, si vous ne seriez pas
Quelque divinité descendue ici-bas,
Et si la Liberté, la déesse nouvelle,
N'aurait pas pris les traits d'une vierge mortelle,
Afin d'encourager ceux qui n'ont pas en vain
Brûlé le pur encens sur son autel divin!

CHARLOTTE.

Mon Dieu, non. Je ne suis qu'une humble villageoise;
L'habit des dieux sied mal à ma taille bourgeoise.
Descendons, s'il vous plait, de l'Olympe. — D'ailleurs,
J'avais bien mérité vos compliments railleurs.
Une fille des champs, en tribune rustique,
Dictant aux députés leur devoir politique,
C'est un jeu puéril, digne de vos dédains.
Mais je hais les tyrans; j'aime les girondins;
J'avais compté sur eux pour sauver ma patrie
De ces excès sanglants dont sa gloire est flétrie.
Oui, dans nos jours mauvais, je n'espérais qu'en vous,
Grand Vergniaud! fier Louvet! généreux Barbaroux!
En vous tous, girondins, jeune et brillante armée,
Où la vertu trouvait sa garde accoutumée!
— Désespère, ô vertu! Couvre-toi d'un long deuil,
Tribune aux orateurs, veuve de ton orgueil!
Longtemps, en appelant leur parole éloquente,
On tournera les yeux vers leur place vacante;
Mais qui donc oserait s'estimer assez haut
Pour s'asseoir sur le banc où s'asseyait Vergniaud!
— Ah! perte irréparable! Ah! qui l'aurait pu croire,
Que la Convention eût dévasté sa gloire!
— Que sont-ils devenus, ces illustres proscrits?

BARBAROUX.

Les uns, comme Vergniaud, sont restés à Paris;
Ils ont voulu prouver que ceux de la gironde
N'ont pas peur d'un procès à la face du monde,
Et sauront, ne fuyant ni juges ni bourreaux,
Parler en accusés et mourir en héros.
D'autres sont allés voir si la France recèle
Quelque orgueil dont on puisse exciter l'étincelle,
Si les départements se croiront insultés
Par l'affront que Paris fait à leurs députés,
Et se révolteront contre une capitale
Qui confisque leurs droits, d'une main si brutale;
Ou s'il est entendu que Paris désormais
Représentera seul tout le peuple français,
Et si l'on souffrira que ces nouveaux despotes
Suppriment la province et déchirent ses votes.
Voilà ce qu'ils vont voir, madame. — En attendant,
Fugitifs à travers les pays d'occident,
Alarmés en plein jour des rencontres fortuites,
Comme des malfaiteurs qui craignent les poursuites,
Perdus, la nuit, parmi de nouveaux horizons,
Ils demandent leur route, ainsi que nous faisons;
Heureux, si quelquefois une voix généreuse
Vient enchanter aussi leur course aventureuse!

CHARLOTTE.

Heureux qui, rencontrant ces nobles pèlerins,
Pourrait de leur exil adoucir les chagrins!
— Dites la vérité : vos amis, et vous-même,
Vous êtes, citoyen, ces girondins que j'aime?

BARBAROUX.

Vous avez devancé l'aveu qu'on vous devait.

— Voici Buzot, — voici Pétion et Louvet,
— Moi, je suis Barbaroux.

CHARLOTTE.

Noms fameux, tous les quatre!
Pétion, qui fut roi de Paris idolâtre!
Buzot, le digne ami de madame Roland!
Louvet, qui dénonça Robespierre tremblant!
Et vous, ô Barbaroux, le héros de Marseille!
— Ah! vos noms bien souvent ont frappé mon oreille,
Et mon plus ardent rêve au ciel n'eût demandé
Que le don de vous voir, comme il m'est accordé.

S'avançant vers les girondins.

Salut, vaillants soldats d'une juste querelle!
Fils de la liberté, vous qui souffrez pour elle!
J'avais promis un guide: eh bien, ce sera moi;
Je n'entends pas céder ce glorieux emploi.
— Que n'ai-je une chaumière! elle serait la vôtre;
Mais le lieu que j'habite est la maison d'une autre;
Ma tante, solitaire et pauvre, m'y reçoit;
Et cependant je puis vous procurer un toit.

BARBAROUX.

Nous le demanderons au conseil de la ville,
Madame: nous voulons un peu plus qu'un asile.
Si la ville de Caen n'a pas dégénéré,
Nous assoirons à Caen un nouveau mont Sacré,
D'où la France réponde à Paris, qui la brave,
Par un libre sénat contre un sénat esclave.

CHARLOTTE.

Venez donc, citoyens! Il me tarde de voir
Se lever ce beau jour dont vous m'offrez l'espoir;
Il me tarde aussi bien que l'honneur en revienne
A la ville de Caen dont je suis citoyenne.

— Quelle gloire pour Caen! Paris déshérité
Va de ses plus grands noms enrichir ma cité,
Au point qu'elle peut dire, avec raison pareille,
Ce que dit un Romain chez mon aïeul Corneille :
« Oui, puisque autour de moi j'ai tous ces vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis. »
— Venez!

BARBAROUX.

Nous vous suivons. Nous comprenons, madame,
Que du sang de Corneille on tienne une grande âme.

Ils sortent à gauche.

SCÈNE IV.

Neuf heures du soir. — Un salon dans la maison de madame de Bretteville, à Caen. Salon vaste, sombre et délabré. Il est tapissé d'une vieille tenture représentant des personnages. Meubles du temps de Louis XIII. Fenêtres en croisillons, à vitraux octogones.

A gauche, MADAME DE BRETTEVILLE, UNE VIEILLE DAME ET UN VIEUX GENTILHOMME, assis autour d'une petite table. Madame de Bretteville et la vieille dame travaillent à l'aiguille. MARTHE, suivante de madame de Bretteville, assise derrière elles, et travaillant aussi. — A droite, à l'autre coin de la salle, TROIS VIEILLES AMIES ET UN VIEIL AMI de madame de Bretteville, jouant au boston. — Une lampe à abat-jour vert sur la table de madame de Bretteville. — Une seule bougie sur la table de jeu.

MADAME DE BRETTEVILLE, à Marthe, qui se lève et s'approche.

Marthe, où donc est Charlotte?

MARTHE.

Elle est allée aux prés.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Mais il est déjà nuit. Les faucheurs sont rentrés.

A la vieille dame qui est à côté d'elle.

Ah! les temps sont mauvais, et, pauvre vieille aïeule,

Je m'alarme aisément, quand je sais qu'elle est seule.

Marthe va se rasseoir.

LA VIEILLE DAME.

Oui, les choses qu'on dit, ma chère, font trembler.
On va venir chez nous pour piller et brûler;
On prendra tous nos biens; les gueux seront les maîtres;
On exterminera les nobles et les prêtres.

MADAME DE BRETTEVILLE, *joignant les mains.*

Sainte Vierge!

LA VIEILLE DAME.

Et Marat a juré qu'avant peu
Il guillotinerait tous ceux qui croient en Dieu.

TOUS.

Oh!

UNE DES DAMES QUI JOUENT.

On sent un frisson au seul nom de cet homme.

MADAME DE BRETTEVILLE, *au vieux gentilhomme assis près d'elle.*

C'est donc lui qui fait tout, que toujours on le nomme?

LE VIEUX GENTILHOMME.

Étant le plus féroce, il est le plus puissant.

LA VIEILLE DAME.

Est-il vrai qu'il se baigne en des bains pleins de sang?
A-t-il, comme on prétend, des yeux d'un rouge sombre,
Qui, tels que ceux d'un loup, sont reluisants dans l'ombre?

LE VIEUX GENTILHOMME.

Je ne l'ai jamais vu; personne ne le voit;
Mais dans tous les forfaits on reconnaît son doigt.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Quel homme! quelle époque! — Ah! c'est là de l'histoire,
Et pourtant, quand j'y songe, à peine j'y peux croire.
Comme tout est changé! comme tout a péri!

J'ai vu, — c'était du temps de mon défunt mari, —
J'ai vu la cour, j'ai vu la noblesse française,
Et la reine Antoinette, et le roi Louis-Seize;
Je me rappelle encor leur costume à tous deux,
Et comme ils saluaient les seigneurs autour d'eux.
O souvenir lugubre! ô pompes de Versailles,
Que vous deviez bientôt tourner en funérailles!

Moment de silence. — Au vieux gentilhomme.

— Vous étiez à Paris, en ces temps malheureux?
Ce doit être à présent un séjour bien affreux!

Les joueurs cessent un moment leur jeu pour écouter.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Ah! ce n'est plus Paris, la belle capitale
Éblouissant les yeux du luxe qu'elle étale,
Où les arts, apportant leurs chefs-d'œuvre divers,
Se donnaient rendez-vous des bouts de l'univers.
— Les magasins sont clos; plus d'art; plus de négoce;
C'est un événement que le bruit d'un carrosse;
Chacun craint son voisin et reste en sa maison;
On rêve en s'endormant qu'on s'éveille en prison;
Tout se tait; les passants glissent comme des ombres;
Quelquefois seulement on entend des bruits sombres;
On voit paraître alors des hommes inconnus,
Sortis on ne sait d'où, sauvages, demi-nus;
C'est l'émeute qui passe, et ses noires cohortes
Défilent dans la rue où se ferment les portes.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Hélas! quand verrons-nous la fin de ces terreurs!

LE VIEUX GENTILHOMME.

L'avenir ne promet que de pires fureurs.
D'un septembre nouveau notre atmosphère est lourde;
Il s'annonce déjà par une rumeur sourde.

Tous les suspects, dit-on, vont être incarcérés;
Les riches sont suspects; suspects les modérés;
On a créé contre eux un tribunal barbare;
Est mort, tout accusé qui paraît à sa barre.
Enfin le sable ardent du désert africain
Est habitable auprès du sol républicain.
— Fuyez ces bords; fuyez cette cruelle terre;
Et faites comme moi, passez en Angleterre.

MADAME DE BRETTEVILLE.

On est lent à mon âge, et l'on reste où l'on est.
La vieillesse s'attache aux lieux qu'elle connaît.
Les nombreux souvenirs et la longue habitude,
Comme des compagnons, charment ma solitude,
Et je n'ai plus assez de séve et de vigueur
Pour en déraciner les fibres dans mon cœur.
Non, mon ami; j'attends ici la nuit qui tombe.
On n'apprend plus l'exil, quand on touche à la tombe.
Je fuirais l'échafaud pour mourir en chemin;
Puis qu'importent mes jours qui finiront demain?
Mais je crains pour Charlotte, et veux, quoi qu'il m'en coûte,
L'éloigner au plus tôt des périls qu'on redoute.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Eh bien, dites un mot, et je l'emmènerai.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Quand elle reviendra, je l'y préparerai.
— Ah! je vais m'imposer une peine cruelle!
Il me faut bien l'aimer pour me séparer d'elle.

LE VIEUX GENTILHOMME.

J'ai hâte de la voir. Quand elle était enfant,
Sa beauté promettait un éclat triomphant.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Elle tient sa promesse, et l'enfance gentille

A produit une belle et noble jeune fille.

LA VIEILLE DAME.

Si belle, que chacun, ou jeune homme ou vieillard,
S'arrête à son passage et la suit du regard.
Quand elle entre à l'église, en habit de dimanche,
Plus d'un cesse de lire et vers elle se penche.
Tout lui sied à ravir, et c'est encor charmant
De la voir tous les jours sous le bonnet normand.

Marthe s'approche pour écouter.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Vous verrez. C'est vraiment une beauté suave :
Quelque chose de doux, de céleste et de grave.
Je l'ai prise orpheline, et dès lors, mon ami,
Tout prospère chez moi. — C'est Ruth chez Noémi. —
Elle seconde Marthe, et, malgré son jeune âge,
Elle a su mettre l'ordre en mon pauvre ménage.
Elle soigne mes prés, traite avec mes fermiers,
Cueille et met au pressoir les fruits de mes pommiers:
Et puis, quand vient la nuit, jeune parmi des vieilles,
Elle anime mon cercle et réjouit nos veilles.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Heureuse enfant à qui nos maux sont étrangers!
Leur bruit n'arrive pas jusque dans ses vergers.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Je ne sais trop; j'ai vu plus d'un indice étrange.
Je remarque chez elle un singulier mélange.
— La grâce de l'enfance est encor sur ses traits,
Et l'enjoûment naïf anime son teint frais;
Mais la sérénité de son regard limpide
S'illumine parfois d'une flamme rapide;
Son air devient sévère, et, dans tout son aspect,
Quelque chose de digne inspire le respect.

Sous ces recueillements l'enthousiasme gronde ;
J'ai peur d'y deviner une âme trop profonde.
Elle se plaît, après qu'elle a rangé les fruits,
A lire dans la cour, sur les marches du puits :
Ce sont livres savants que peu de gens comprennent ;
Elle y trouve des mots qui souvent me surprennent,
Et qui semblent tenir aux principes nouveaux
Que la philosophie a mis dans les cerveaux.
— C'est elle.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARLOTTE, entrant par la droite.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Tu reviens plus tard qu'à l'ordinaire,
Charlotte ; — il ne t'est rien arrivé?

CHARLOTTE.

Non, ma mère.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Le soir nous paraît long, quand nous ne t'avons pas.

Elle lui montre la table de jeu.

— Tiens : voilà des joueurs qui t'attendent là-bas.

CHARLOTTE.

Oui, j'y vais ; mais, avant de songer à vos hôtes,
Permettez qu'envers vous je répare mes fautes.

Elle va chercher un mantelet dont elle couvre les épaules de sa tante. — Elle s'agenouille devant sa tante, et lui glisse un coussin sous les pieds.

Croisez ce mantelet. — Vos pieds sur ce coussin.
— Après un jour d'été, l'air du soir est malsain.
— Comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

MADAME DE BRETTEVILLE.

Bien, ma fille.
Mais regarde-moi donc! — Dieu! comme ton œil brille!

Elle lui prend les mains.

— Tes mains sont chaudes!

CHARLOTTE.

Non...

MADAME DE BRETTEVILLE.

Ton visage est vermeil!
Qu'as-tu donc?

CHARLOTTE, se relevant et s'éloignant un peu.

Ce n'est rien. — La marche... le soleil...

MADAME DE BRETTEVILLE.

Tu te fatigues trop, mon enfant; tu t'exposes
Trop souvent au soleil qui brûlera tes roses;
Et ce serait dommage. — Eh bien, a-t-on fauché?

CHARLOTTE.

Oui, ma tante, et déjà nous sommes en marché:
J'ai presque tout vendu.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Bon! c'est une ressource.
Nous avons grand besoin de grossir notre bourse.
— Où vas-tu?

CHARLOTTE.

Préparer votre boisson du soir.

Elle sort par la gauche.

MADAME DE BRETTEVILLE, au vieux gentilhomme.

Comment la trouvez-vous?

LE VIEUX GENTILHOMME.

C'est un ange!

MADAME DE BRETTEVILLE.

Il faut voir!

Elle est mon intendante et ma garde-malade;
Elle me sert d'appui pendant la promenade;
Sur la lenteur du mien elle règle son pas,
Et je n'aime à sortir qu'en lui donnant le bras.

Charlotte rentre, apportant une tasse qu'elle pose près de sa tante.

MADAME DE BRETTEVILLE, à Charlotte, en lui montrant le vieux gentilhomme.

Viens, que je te présente à mon compatriote;
— Un compagnon d'enfance, — un vieil ami, Charlotte.

Le vieux gentilhomme salue Charlotte, qui lui fait une gracieuse révérence.

CHARLOTTE.

Soyez le bienvenu, monsieur, et croyez bien
Qu'un ami de ma tante est d'avance le mien.

LE VIEUX GENTILHOMME, à madame de Bretteville.

Charmante!

CHARLOTTE, s'approchant de la vieille dame, et maniant son travail.

Pour qui donc ce travail à l'aiguille?

LA VIEILLE DAME.

Ceci? — C'est un tricot pour ma petite-fille.

CHARLOTTE.

Et vos yeux?

LA VIEILLE DAME.

Oh! je peux travailler sans y voir;
Mais je ne peux plus lire, et c'est mon désespoir.

CHARLOTTE.

Demain, je vous lirai *Gonzalve de Cordoue*.

Elle va vers la table de jeu.

LA VIEILLE DAME, à madame de Bretteville.

Adorable!

UNE DAME, qui jouait, cédant sa place à Charlotte.

Sieds-toi, chère petite, et joue.
On commence un boston.

Charlotte s'assied et prend les cartes en main.

MADAME DE BRETTEVILLE, au vieux gentilhomme, qui s'est levé et regarde des vases de fleurs artificielles, placés sur la cheminée.

Vous regardez ces fleurs?

LE VIEUX GENTILHOMME.

On les croirait des champs, à leurs vives couleurs!

MADAME DE BRETTEVILLE, montrant Charlotte.

C'est son ouvrage.

UNE DAME, qui joue, à Charlotte.

Mais, Charlotte, prends donc garde?
Tu n'es pas à ton jeu. — Qu'est-ce qu'elle regarde?

UN JOUEUR, jetant une carte.

Sept à cœur!

On entend du bruit dans la rue.

CHARLOTTE, tressaillant.

Écoutez!

LA DAME.

Quel est ce bruit?

LE JOUEUR.

Mon Dieu!
Quelques gens avinés.

LA DAME.

Poursuivons notre jeu.

CHARLOTTE, se levant. — Avec éclat.

Ah! ce n'est pas l'instant de jouer, à cette heure
Où le crime triomphe et la liberté pleure!
C'est un bien autre jeu qui se joue aujourd'hui,
Quand nous voyons crouler notre dernier appui!

MADAME DE BRETTEVILLE.

Que dit-elle!

CHARLOTTE, *allant vers la fenêtre.*

Entendez ces clameurs dans la rue!
— Ce sont les girondins que la ville salue.

Tout le monde se lève.

UN DES PERSONNAGES.

Comment!

UN AUTRE.

Quoi!

MADAME DE BRETTEVILLE.

Qu'est-ce donc?

CHARLOTTE.

C'est que Catilina
Exile en ce moment Cicéron du sénat;
Que nous sommes trahis; que la gironde est morte:
Que l'émeute est maîtresse, et que Marat l'emporte!
C'est qu'il n'est plus d'abri, plus de loi, plus de frein!
C'est qu'on peut tout oser! — Marat est souverain.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Ah! mon Dieu!

CHARLOTTE.

Nul de nous n'est sûr de vivre une heure.
Tant que Marat vivra, que chacun tremble et meure!

MADAME DE BRETTEVILLE.

O ma fille, il faut donc bien vite t'éloigner!
Voici mon vieil ami qui va t'accompagner.
J'ai des parents à Londre, où l'on t'offre un asile:
Va; — fais cela pour moi qui mourrai plus tranquille.

CHARLOTTE.

Mais vous-même, ma tante?

MADAME DE BRETTEVILLE.

Oh! moi, je resterai.

CHARLOTTE.

Je reste donc.

MADAME DE BRETTEVILLE.

J'entends, et je te sais bon gré :
Mais je n'accepte pas un dévoûment funeste.

CHARLOTTE.

Eh bien, c'est par plaisir, ma tante, que je reste.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Par plaisir !

CHARLOTTE.

Le combat va s'engager ; j'attends.
— Il me plaît d'assister au choc des combattants.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Peux-tu bien, mon enfant, te plaire à ces alarmes !

LE VIEUX GENTILHOMME.

Pour des yeux féminins j'en comprends peu les charmes.
La guerre des partis n'est pas de ces tournois
Où les dames trouvaient un spectacle courtois.

CHARLOTTE.

Non ! Il ne s'agit pas d'une joute frivole,
Pour la couleur d'un nœud ou d'une banderole.
Voici d'autres combats et d'autres passions !
Il s'agit aujourd'hui du sort des nations.
— En avant ! Mon cœur bat de crainte et d'espérance.
— Vive la liberté ! — Dieu délivre la France !
Je vois fuir les tyrans ; je vois, jour glorieux !
Le drapeau girondin flotter victorieux !

MADAME DE BRETTEVILLE, au vieux gentilhomme.

Que vous avais-je dit !

LE VIEUX GENTILHOMME.

Laissez, mademoiselle,
Laissez les girondins, indignes de ce zèle;
Quel intérêt pour nous a leur triste débat?
Par l'émeute élevés, l'émeute les abat.
Profond enseignement aux modernes systèmes,
Que tous ces révoltés s'entr'égorgeant eux-mêmes!
— Mais, puisque les combats vous semblent familiers,
Venez; vous trouverez de loyaux chevaliers,
Dont on a toujours vu flotter le blanc panache
Au sentier de l'honneur, sous le drapeau sans tache.

CHARLOTTE.

De loyaux chevaliers, contre la France armés!

LE VIEUX GENTILHOMME.

Non; contre les tyrans des Français opprimés.

CHARLOTTE.

Qui vont livrer la France à ceux qui l'envahissent!

LE VIEUX GENTILHOMME.

Qui vont la délivrer de ceux qui la flétrissent.

CHARLOTTE.

Qu'ils soient punis ceux-là, mais par d'autres moyens!
Qu'ils soient punis, chez nous, par des concitoyens;
Et n'introduisez pas dans les guerres civiles
L'étranger qui n'y vient que pour prendre nos villes!

LE VIEUX GENTILHOMME.

Par un pire fléau nous sommes envahis.
La liberté, — voilà l'ennemi du pays.

CHARLOTTE.

La liberté!

LE VIEUX GENTILHOMME.

Voyez en quel état nous sommes!

CHARLOTTE.

Ah! ne l'accusez pas de la fureur des hommes!

LE VIEUX GENTILHOMME.

Quels forfaits monstrueux n'a-t-elle pas commis!

CHARLOTTE.

Quel culte n'a pas eu ses Saint-Barthélemys!

LE VIEUX GENTILHOMME.

Quoi! pour des assassins vous prenez la parole!

CHARLOTTE.

Je les hais plus que vous de souiller mon idole.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Tu n'as jamais été si vive en tes propos,
Charlotte; ton esprit a besoin de repos.
— Aussi bien il est tard. Par delà sa durée
Nous avons aujourd'hui prolongé la soirée.

Elle se lève; tous se lèvent comme elle et sortent à droite, après l'avoir saluée. — Madame de Bretteville embrassant Charlotte sur le front :

Bonne nuit, mon enfant. — La nuit porte conseil;
Nous parlerons encor de Londre, à ton réveil.

Elle sort par la gauche, appuyée sur Marthe et conduite par Charlotte.

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, seule, revenant sur l'avant-scène.

Enfin, me voilà seule! — Il me tardait de l'être,
Pour descendre en moi-même et pour me reconnaître:
Et je ne pouvais plus comprimer devant eux
De mes émotions le choc tumultueux.
— Éclatez maintenant, éclatez à votre aise,
Colères et douleurs dont le fardeau me pèse!
Tout est perdu; l'honneur lui-même est compromis;
Ce jour donne raison à tous nos ennemis.

O Dieu! Marat vainqueur! la gironde brisée!
La République objet d'horreur et de risée!
— Scélérat! scélérat! Quel scélérat maudit!
Qui nous délivrera, mon Dieu, de ce bandit!
— Qui? — Toujours cette idée! encore cette idée!
Cette tentation dont je suis obsédée,
Depuis que, me venant du ciel ou de l'enfer,
Elle a jailli chez moi, ce soir, comme un éclair!
— Ah! ma tête est en feu. — Je vais, s'il est possible,
Recueillir mes esprits dans ma chambre paisible.
Après un jour troublé, souvent, quand vient la nuit,
Je retrouve le calme en ce petit réduit.

Elle sort et monte à sa chambre.

SCÈNE VII.

La chambre à coucher de Charlotte. — Un lit, une petite bibliothèque, un portrait de P. Corneille. — Une table sur laquelle sont des livres et une lampe qui achève de brûler. — Il commence à faire jour.

CHARLOTTE, accoudée sur la table.

L'étoile du berger, qu'on aperçoit encore,
Pâlit à l'orient que le matin colore;
Aux heures de la nuit succède un jour nouveau,
Et toujours cette idée assiége mon cerveau.

Elle lit la Bible ouverte sur la table.

« Seigneur, ce sera un monument glorieux de votre nom, qu'il périsse par la main d'une femme. »

— C'est écrit dans la Bible: oui, la Bible décide
Qu'il est, dans certains cas, permis d'être homicide.
Chez tout autre, forfait; chez Judith, c'est vertu.
— Fantôme de Judith, que me demandes-tu?

Pourquoi me montres-tu, d'une main, ton épée?
Pourquoi tiens-tu, de l'autre, une tête coupée?
Si tu n'es qu'un vain rêve, un enfant de la nuit,
Rentre dans le néant avec l'ombre qui fuit;
Si c'est Dieu qui t'a dit de me montrer la route,
Prête-moi ton courage, et dissipe mon doute.

Elle regarde les livres épars sur sa table.

Et vous en qui Dieu parle aussi, grands écrivains!
— Car le feu du génie a des foyers divins; —
Vous avec qui je veille en un chaste commerce!
Esprits vivants des morts, avec qui je converse!
Plutarque, Montesquieu, toi Jean-Jacques, vous tous,
Compagnons de mes nuits! — que me conseillez-vous?
Ne m'avez-vous tant fait haïr la tyrannie
Que pour me condamner à la voir impunie,
Et, quand vous me vantez les deux derniers Romains,
Ne me mettez-vous pas leur poignard dans les mains?

Elle lit un passage de Montesquieu.

« A Rome, surtout depuis l'expulsion des rois, la loi était précise, les exemples reçus. La République armait le bras de chaque citoyen, le faisait magistrat pour le moment, et l'avouait pour sa défense... La vertu semblait s'oublier, pour se surpasser elle-même, et l'action qu'on ne pouvait d'abord approuver, parce qu'elle était atroce, elle la faisait admirer comme divine. »

Ainsi de tout côté la réponse est la même;
Tel est l'arrêt rendu par cette cour suprême.
Profanes ou sacrés, les docteurs de la loi
Ont été convoqués et consultés par moi;
La Bible a répondu : « Judith de Béthulie; »
Plutarque a dit : « Brutus, » et Corneille : « Émilie. »

Elle se tourne vers le portrait de Corneille.

Oh! si tu revivais, toi de qui le pinceau
A du triumvirat fait un si noir tableau,
« Et qui ne trouvais point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires, »
Que ne dirais-tu pas de ce triumvirat
Où tu verrais Danton, Robespierre et Marat!
Auprès de chacun d'eux Lépide paraît juste,
Antoine est un grand homme, et c'est un dieu qu'Auguste.
— Mais c'est peu d'un vengeur. Je suis seule; ils sont trois.
Leurs crimes presque égaux embarrassent mon choix.
Duquel des trois faut-il d'abord purger la terre?
Lequel frapper, — Marat, Danton, ou Robespierre?
Marat, surtout, Marat, si j'en crois mes instincts!
Mais je veux m'entourer d'enseignements certains.
Point de hâte. L'honneur d'une telle pensée
Est d'être gravement pesée et balancée.
— Il fait jour; j'entends Marthe au bas de l'escalier;
Allons, occupons-nous du travail journalier.

Avant de sortir, elle regarde encore le portrait de Corneille.

Corneille, mon aïeul, tu seras content. — Place,
Émilie et Cinna! je suis de votre race.

Elle sort.

ACTE TROISIÈME.

11 juillet 1793. — Une salle du palais de l'intendance, à Caen. — Au fond, trois fenêtres s'ouvrant sur un balcon d'où l'on voit la place publique. — Au-dessus des fenêtres, des drapeaux tricolores encadrant la devise : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. — A gauche, la tribune des girondins. — A droite, des banquettes pour le public. — Sur l'avant-scène, des fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, BARBAROUX, MARTHE,

assise vers la porte.

CHARLOTTE.

Puisque nous en causons, Barbaroux, à vos yeux,
Lequel des triumvirs est le plus odieux ?

BARBAROUX.

Tous trois sont criminels; mais, s'il faut vous répondre,
Qui veut les bien juger ne doit pas les confondre.
— Certes, je hais Danton; septembre est entre nous.
Tout lui semble innocent, par la victoire absous:
L'audace et le succès, voilà sa loi suprême;
De sa propre vigueur il s'enivre lui-même,
Et, montant d'un excès à des excès plus grands,
Il sert la liberté comme on sert les tyrans.
Mais enfin ce n'est pas un homme qu'on méprise,
Madame. Il est puissant dans les moments de crise :

Il trouve d'un coup d'œil le moyen opportun :
C'est un homme d'État caché sous un tribun.
Ses mots sont décisifs ; son éloquence inculte
Fait éclater sa foudre au milieu du tumulte :
Cruel et généreux, il connaît la pitié ;
Il frappe sans remords, mais sans inimitié :
De crime et de grandeur formidable assemblage,
La Révolution l'a fait à son image.
— Et, pour vous dire tout, j'ai peut-être regret
De n'avoir pas reçu la main qu'il nous offrait.

CHARLOTTE.

Et Robespierre?

BARBAROUX.

Oh! lui, c'est chose différente.
— Ame sèche et haineuse, et vanité souffrante,
Dans tous ses ennemis il voit ceux de l'État.
Et dans sa propre injure un public attentat.
En ce point seulement à Danton il ressemble,
Qu'auprès du sang versé l'un ni l'autre ne tremble,
Ignorant tous les deux que le péril pressant
N'excusera jamais la mort d'un innocent.
Ils diffèrent d'ailleurs d'esprit et d'apparence,
Comme la passion de la persévérance.
L'un, fougueux, se repose après avoir vaincu ;
L'autre avance toujours, tenace et convaincu.
Et, succédant aux chefs qui restent en arrière.
De la dernière place il passe à la première.
Laborieux rhéteur, son travail incessant,
D'un effort acharné, cherche un génie absent :
Et, tandis que Danton, amoureux du caprice,
Abandonne sa verve à l'heure inspiratrice,
Son rival se consume à polir, jour et nuit.

De creux discours, enflés de mots qui font du bruit,
Où tout ce que j'ai pu comprendre, c'est qu'il rêve
L'idéal de Rousseau, dont il se dit l'élève.
En théorie, autant il paraît absolu,
Autant pour les moyens il est irrésolu;
Lorsque Danton agit, Robespierre déclame
Ses lieux communs sans ordre et ses phrases sans âme.
— Quel sera le plus fort, Robespierre ou Danton?
La médiocrité l'emportera, dit-on.
En somme, quoique l'un souille son énergie,
Quoique de plus de sang il ait la main rougie,
Que sa soif de plaisirs puise partout l'argent,
— Au lieu que l'autre est pur, au point d'être indigent, —
Quoiqu'il ne croie à rien, si ce n'est à lui-même,
— Au lieu que Robespierre a foi dans son système, —
On aura pour Danton une moindre rigueur;
La passion l'excuse; on sent en lui du cœur.
Mais Marat! ce bandit qui dans le sang se vautre,
Sans l'audace de l'un, et sans la foi de l'autre!
Qui tue avec bonheur, par instincts carnassiers!
Qui prêche le pillage aux appétits grossiers!
Quoi que d'autres aient fait, il fait bien pis encore.
— Eux déchirent la France, et lui la déshonore.

CHARLOTTE.

C'est bien. Mon sentiment est fixé désormais.
Vous avez confirmé ce que je présumais.
— Mais, vous qui l'avez vu, quand vous siégiez ensemble,
Dites-moi, je vous prie, à quoi Marat ressemble.

BARBAROUX.

Vous préserve le ciel de l'observer de près!
Mais vous devineriez son âme par ses traits.
— Un visage livide et crispé par la fièvre,

Le sarcasme fixé dans un coin de la lèvre,
Des yeux clairs et perçants, mais blessés par le jour,
Un cercle maladif qui creuse leur contour,
Un regard effronté qui provoque et défie
L'horreur des gens de bien, dont il se glorifie,
Le pas brusque et coupé du pâle scélérat,
Tel on se peint le meurtre, — et tel on voit Marat.

CHARLOTTE.

Que fait-il? où vit-il? et de quelle manière?

BARBAROUX.

Tantôt il cherche l'ombre, et tantôt la lumière,
Selon qu'il faut combattre, ou qu'il faut égorger,
Présent pour le massacre, absent pour le danger.
— Dans les jours hasardeux où paraissent les braves,
Lui, tremblant, effaré, se cache dans les caves.
Les caves d'un boucher et celles d'un couvent
Pendant des mois entiers l'ont enterré vivant.
Là, seul avec lui-même, aux lueurs d'une lampe,
Devant l'encre homicide où sa plume se trempe,
N'ayant d'air que celui qui vient d'un soupirail,
Dix-huit heures, penché sur son affreux travail,
Il entasse au hasard les visions qu'enfante
Dans son cerveau fiévreux cette veille échauffante.
— Puis un journal paraît, qu'on lit en frémissant,
Qui sort de dessous terre, et demande du sang.

CHARLOTTE.

Poursuivez: je vous prête une oreille attentive.
Cet étrange récit m'effraye et me captive.
Il semble que j'entends ces contes d'autrefois
Qui, pendant les longs soirs, font peur aux villageois.

BARBAROUX.

Mais, le combat fini, c'est alors qu'il se montre;

— C'est l'heure de la proie. — Alors, si l'on rencontre
Un homme, les bras nus, le bonnet rouge au front,
Sabres et pistolets pendus au ceinturon,
Si cet homme applaudit, pendant que l'on égorge
Les malheureux vaincus dont la prison regorge,
S'il excite au travail les assassins lassés,
Qui laissaient choir enfin leurs couteaux émoussés,
Si, tous les prisonniers hachés membre par membre,
Il serre dans ses bras les héros de septembre,
C'est Marat. — Quand le peuple, à qui manque le pain,
Écoute aveuglément les conseils de la faim,
Celui qui, dégradant les misères publiques,
Pousse la multitude à piller les boutiques,
Celui qui veut montrer, comme un épouvantail,
Quelques marchands de blé pendus à leur portail,
C'est Marat. — Quelquefois la tribune est souillée
Par un homme en casquette, en veste débraillée,
Qui se croise les bras, et, d'un air outrageux,
Semble étaler l'orgueil de ses haillons fangeux :
Écoutez-le parler : « Il faut qu'on institue
Un magistrat du meurtre, un dictateur qui tue. »
C'est Marat, c'est Marat! — Pour le peindre d'un trait,
Il m'a dit de sang-froid, tout comme il le ferait,
Que l'unique moyen de calmer nos tempêtes,
C'est d'abattre deux cent soixante mille têtes!
Voilà son taux. — Deux cent soixante seulement;
Jusques à trois cent mille il monte rarement.

CHARLOTTE.

Dieu puissant! c'est un fou!

BARBAROUX.

C'est un fou; mais, madame,
C'est un fou qui s'adresse aux passions en flamme.

Songez qu'on est encore en face d'ennemis
Qu'on a pu foudroyer, mais qu'on n'a pas soumis;
Songez que les vainqueurs, surpris de leur victoire,
Ont peur des trahisons et se hâtent d'y croire:
Et, quand un fou s'attaque aux noms les mieux famés,
Et les jette en pâture aux soupçons affamés,
Jugez si sa folie, autrefois pitoyable,
Par ces temps orageux n'est pas chose effroyable!
— On l'a hué, flétri, bafoué, confondu;
A chaque flétrissure un crime a répondu.
Vainement les soufflets sont tombés sur sa joue:
Le crime allait croissant; le sang lavait la boue.
Ceux qui l'ont offensé sont tous morts ou proscrits,
Et l'épouvante enfin l'a sauvé du mépris.

CHARLOTTE.

O merveille incroyable, et deux fois inouïe,
Qu'un tel monstre ait pu naître, et soit encore en vie!

BARBAROUX.

Que voulez-vous! les lois se taisent devant lui.
Les forfaits et les lois sont en paix aujourd'hui.
— Un jour, nous avons cru tenir notre victoire;
Le crime était constant; lui-même en faisait gloire:
Et, quand nous l'accusons, d'un commun mouvement,
Quand la Convention le met en jugement,
Voilà qu'il est absous, et qu'on nous rend cet homme
Couronné de lauriers, comme un consul de Rome!

CHARLOTTE.

Où siége-t-il?

BARBAROUX.

En haut de la Convention.

CHARLOTTE.

Y va-t-il tous les jours?

BARBAROUX.

Il n'y va plus, dit-on.

CHARLOTTE.

Où va-t-il donc?

BARBAROUX.

Il reste enfermé dans son antre.

CHARLOTTE.

Et comment entre-t-on chez lui?

BARBAROUX.

Personne n'entre.
La peur des assassins le cache aux visiteurs.

CHARLOTTE.

Personne absolument?

BARBAROUX.

Hormis les délateurs.

CHARLOTTE.

Ah! ceux-là sont reçus?

BARBAROUX.

Mais quoi! que vous importe?
Vous proposez-vous donc de frapper à sa porte?

CHARLOTTE.

Moi! quelle étrange idée!

BARBAROUX.

Alors, laissons Marat.
Pourquoi toujours parler d'un pareil scélérat?

CHARLOTTE.

Oui, vous avez raison; détournons la pensée
De ce qui la dégrade et la tient abaissée.
Montrez-moi des héros que je puisse honorer!
Après avoir haï, j'ai besoin d'admirer.
Parlez-moi, Barbaroux, de cette lutte immense
D'un monde qui finit, d'un monde qui commence:

De ces événements, en trois ans accomplis,
Dont seraient illustrés trois siècles bien remplis;
Répétez-moi comment tout un pays s'enflamme:
Comment un peuple entier semble n'avoir qu'une âme:
Comment on s'affranchit; dites par quels moyens
De manants méprisés on fait des citoyens,
Et de ces citoyens, troupe mal aguerrie,
D'intrépides soldats, sauveurs de la patrie;
Dites, dites comment les droits humains perdus,
Après plus de mille ans, nous ont été rendus:
Rappelez nos dangers, nos combats, nos victoires:
Enorgueillissez-moi du récit de nos gloires!
— Non, tu n'es pas flétrie, ô sainte liberté,
Par les crimes commis sous ton nom emprunté!
S'il est une belle œuvre, elle est toute la tienne;
Mais les iniquités n'ont rien qui t'appartienne;
Elles sont à ceux-là dont les esprits pervers
A tes pures clartés ne se sont pas ouverts:
Eux punis, nous pourrons faire admirer au monde
La mère des vertus, la liberté féconde.

BARBAROUX.

O jeune enthousiaste!

CHARLOTTE.

Et qui donc pourrait voir
Ce spectacle émouvant et ne pas s'émouvoir!

BARBAROUX.

Moi, je n'ai que trop vu ces effroyables scènes:
J'ai vécu trop longtemps au milieu de ces haines.
Héritiers des progrès et non pas des douleurs,
Nos fils applaudiront au fruit de nos malheurs:
Mais nous avons besoin pour pardonner aux hommes,
Nous, témoins des forfaits, d'oublier où nous sommes.

Ah! le tranquille aspect d'un vallon où descend,
Après un jour d'été, l'ombre du soir croissant,
Et là, parmi les prés et les herbes fauchées
Qu'entasse le râteau des faneuses penchées,
Une jeune inconnue, un livre dans la main,
A qui des voyageurs demandent leur chemin,
O Charlotte, voilà le souvenir que j'aime,
Et j'en veux savourer la douceur en moi-même,
Inattentif au bruit d'une foule sans mœurs,
Folle dans ses amours, folle dans ses clameurs.

CHARLOTTE.

Eh quoi! c'est quand il faut redoubler d'énergie,
Que Barbaroux soupire une molle élégie!

BARBAROUX.

Mais votre cœur, tout plein de sa fière vertu,
D'un plus doux sentiment n'a-t-il jamais battu?
Ah! s'il en est ainsi, soyez deux fois infâmes,
Guerres qui ravagez le cœur des jeunes femmes!
— Quoi! n'écoutez-vous donc que leur écho maudit?
Le silence des soirs ne vous a-t-il rien dit,
Et la sérénité des nuits mélancoliques
Vous fait-elle songer aux querelles publiques?
Dans l'infini des cieux ne poursuivez-vous pas
Quelque rêve étranger au destin des États,
Un rêve qui sied bien à toute jeune fille :
La joie intérieure au sein de la famille,
L'appui d'un protecteur qu'il est doux de nommer,
Et le bonheur enfin d'être aimée et d'aimer?

CHARLOTTE.

Oh! si; j'ai fait souvent les rêves que vous dites;
J'en ai souvent peuplé l'espace sans limites.
Je suis femme, et n'ai pas cet orgueil mensonger

Qu'aux penchants féminins mon cœur soit étranger.
Pour les affections le ciel nous a fait naître,
Moi, comme une autre femme, — et plus encor peut-être !
— Mais nous ne vivons pas dans un temps régulier
Qui permette à chacun son vœu particulier;
Le monde est en suspens, et la crise où nous sommes
Appelle le concours des femmes et des hommes;
C'est un crime pour eux de rester à l'écart :
C'est un crime pour nous d'arrêter leur regard,
Et d'amortir, au sein des langueurs amoureuses,
L'ardeur, due au pays, des âmes généreuses.
Pour moi, mon pays seul a droit de m'enflammer;
J'ai concentré sur lui ma puissance d'aimer,
Et, dévouée à tous, je donne à ma patrie
Le lieu qu'aurait un seul dans mon idolâtrie.
Enfin, je m'en suis fait une si forte loi,
Que, si l'amour était plus qu'un rêve pour moi,
Que, si j'aimais quelqu'un, Barbaroux, — ni lui-même,
Ni personne que moi ne saurait que je l'aime.
— J'ai parlé franchement, et vous connais assez
Pour croire que je parle ainsi que vous pensez.

BARBAROUX.

Non pas, certe ! — Autrefois, j'eus cette âme naïve.
Ma vie, et les frayeurs de ma mère craintive,
Mes biens, mon petit champ par mon père transmis,
Mes études, mes goûts, et mes livres amis,
J'ai tout sacrifié, sans bruit, sans plainte aucune,
Avec enthousiasme, à la cause commune.
Oh! j'aimais mon pays d'un amour inconnu.
De ce plein dévoûment quel fruit m'est revenu?
Comment m'a-t-on su gré d'un travail sans relâche,
De l'ardeur de bien faire apportée à ma tâche ?

Calomnié, proscrit, je suis un traître, moi,
Républicain si pur et de si bonne foi!
Les Pitt et les Cobourg m'ont inscrit sur leur liste!
Moi qui fis le dix août, je suis un royaliste!
— Qu'un autre désormais à ce peuple insensé
Prodigue un dévoûment ainsi récompensé!
Chercher des citoyens dans ces faux patriotes,
Plus tyrans mille fois que les pires despotes,
Dans ces républicains qui se croient tout permis,
Et ne permettent rien pourtant qu'à leurs amis,
Qui font peur pour convaincre, et, par un jeu farouche,
Parlent de liberté, la menace à la bouche;
Enseigner ses devoirs, en loyal précepteur,
A ce peuple crédule au plus grossier flatteur,
Rebelle aux vérités, attentif aux oracles
Du premier charlatan qui promet des miracles,
Envers ses bienfaiteurs stupidement ingrat,
Et qui blasphème Dieu pour adorer Marat,
— C'est bien la plus absurde et plus folle pensée
Dont jamais tête humaine ait été traversée!
— Celui qui veut jouer un rôle dans l'État,
Que par tous les moyens il tende au résultat;
Que, sachant à propos applaudir ou se taire,
Il soit souple d'esprit sous un visage austère;
Qu'il flatte tour à tour ou le peuple ou les rois;
L'homme né pour l'intrigue, est né pour les emplois.
Mais le sévère honneur, mais la franchise auguste,
La fidélité rare, et l'amitié robuste,
L'inflexible équité, la haine des méchants,
Ces antiques vertus n'habitent que les champs.
Pour moi, je ne veux plus qu'une affection douce,
Égide impénétrable où tout affront s'émousse,

Un petit coin de terre, arrangé par mes mains,
Mes travaux d'autrefois, et l'oubli des humains.

CHARLOTTE.

Eh bien, moi, Barbaroux, mes vœux seraient tout autres.
— Si je pouvais agir comme vous et les vôtres:
« Dieu tout-puissant, dirais-je, accorde-moi l'honneur
D'offrir à mon pays ma vie et mon bonheur;
Plus orgueilleux encore est l'espoir qui me flatte;
Permets que je les offre à la patrie ingrate,
Pour que mon dévoûment, payé par des mépris,
Se suffise à lui-même, et trouve en soi son prix. »
— Hélas! que deviendra la malheureuse France
Si les méchants, eux seuls, ont la persévérance!
Et contre leurs fureurs quel rempart aurons-nous,
Si tous les gens de bien raisonnent comme vous?

BARBAROUX.

Les gens de bien! — Tenez, n'en parlons pas, Charlotte.
Les lâches! — J'aime mieux encor les sans-culotte.
Ceux-ci font preuve au moins de féroce vigueur;
Les autres, qu'ont-ils fait qui montre un peu de cœur?
Ils n'ont pas seulement ce courage suprême
Qu'un poltron aux abois trouve dans sa peur même.
Les gens de bien! — Pas un, dans le commun danger,
Ne s'est levé pour nous qui les voulions venger!

CHARLOTTE.

Il en apparaîtra.

BARBAROUX.

Non; pas un seul.

CHARLOTTE.

Peut-être!
Je ne sais quoi me dit qu'un Brutus va paraître.

BARBAROUX.

Non, non; tout dégénère, et crimes et vertus.
Marat n'est pas César; personne n'est Brutus.

CHARLOTTE.

Qui sait!

On entend des roulements de tambour.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, BARBAROUX, PÉTION, BUZOT,
et autres GIRONDINS, entrant à gauche.

LOUVET, s'avançant vers Barbaroux.

Nous te cherchons pour passer la revue.

Il salue Charlotte.

— Mais nous troublons peut-être une douce entrevue?

CHARLOTTE.

Ah! citoyen Louvet!

BARBAROUX, à Louvet.

Fi! ce ton ne sied pas.
Charlotte n'a pas lu *les Amours de Faublas*,
Et, mieux que la servante assise à cette porte,
Sa pureté défend qu'on parle de la sorte.

CHARLOTTE.

Il suffit, Barbaroux. — Louvet, soyons amis.
Ce n'est qu'un badinage innocent et permis,
Je le crois; — s'il était ce qu'il ne doit pas être,
Vous me jugerez mieux, m'ayant pu mieux connaître.

LOUVET.

Ah! j'accueille à genoux ce langage indulgent.
Mais me garde le ciel d'un soupçon outrageant,
O sœur que nous aimons! vous si fière et si bonne!
Ange des girondins que l'enfer environne!

CHARLOTTE.

Eh bien, la paix est faite; oubliens tout cela.

Roulements de tambour. — Le général Wimpfen, des aides de camp, des officiers et des girondins entrent à gauche. — Des bourgeois entrent à droite, et vont vers les fenêtres du fond.

A Louvet.

— Vous passez la revue?

LOUVET.

Oui; nos troupes sont là.
Demain, sans plus tarder, nous partons à leur tête.

A Barbaroux, Pétion, Buzot et autres girondins.

Venez voir, mes amis; c'est une belle fête!

Il va vers les fenêtres qu'il ouvre. — Tout le monde remonte vers le fond, excepté le général et ses aides de camp, qui restent sur l'avant-scène, à gauche. — Plusieurs girondins s'avancent sur le balcon. — La place publique est occupée par les troupes des confédérés. — On entend *la Marseillaise;* la musique est d'abord faible et lointaine, puis le bruit se rapproche et grandit.

PÉTION.

Comme ils ont l'air guerrier!

LOUVET.

Voyez-vous défiler
Les braves jeunes gens qui viennent s'enrôler!

VOIX DU DEHORS.

Vivent les girondins!

Les girondins agitent leurs chapeaux.

CHARLOTTE, à l'écart des girondins.

Le drapeau se déploie.
— Oh! contiens-toi, mon cœur! n'éclate pas de joie!

VOIX DU DEHORS.

Vive la République!

Tous ceux qui sont à l'intérieur agitent leurs chapeaux. — Le refrain de *la Marseillaise* éclate avec force.

BARBAROUX[1], un peu en arrière des autres girondins.

Heureux jeunes soldats!
Joyeux et confiants, ils marchent aux combats;
Ils croient à la justice, et s'étonnent des crimes.
— Nous aussi, nous avions de ces élans sublimes.

Charlotte l'observe et l'écoute attentivement.

BUZOT, à Barbaroux.

Pourquoi donc, Barbaroux, ces mots décourageants?
N'as-tu pas bon espoir, à voir ces jeunes gens?

On n'entend plus *la Marseillaise* que dans le lointain.

BARBAROUX.

Dieu veuille qu'en ceci je sois mauvais prophète,
Buzot; mais nous marchons, je crois, à la défaite.
Quelle armée avons-nous? Un millier de Normands.
Où sont les bras promis par les départements?
Ils sont soixante et dix, qui font pour notre cause
En paroles beaucoup, en œuvres peu de chose.
— Sieyès! prudent Sieyès! vous aviez bien raison.
Ailleurs l'indifférence! ici la trahison!

Il montre Wimpfen.

Tu vois ce général; crois-tu qu'il nous seconde?
Il défend les Bourbons et non pas la gironde.
Ainsi notre drapeau devient le rendez-vous
Des vieux partis vaincus qui se servent de nous,
Si bien qu'environné de périls, je redoute
Pour nous une victoire autant qu'une déroute.
— Et voilà mon chagrin! Je vois, et j'en gémis,
Combien la République a peu de vrais amis,
Et que des deux côtés on prétend la défendre,

1. Le général Wimpfen et les officiers, à gauche. — Les girondins au fond vers la gauche. — Les bourgeois au fond, vers la droite. — Barbaroux, Buzot et Charlotte, plus près de l'avant-scène.

Les uns pour l'opprimer, les autres pour la vendre.
République, ton sort me déchire le cœur!
Car je t'aime toujours, même dans ta rigueur,
Et je ne puis songer, sans une peine amère,
Que tu meurs avec nous, République, ma mère!

LOUVET, qui est revenu vers Barbaroux pendant les derniers mots.

Ah bah! avant la mort ne prenons pas le deuil.

Se tournant vers Charlotte, et lui montrant la place publique.

Voyez donc! — N'est-ce pas que c'est un beau coup d'œil?

CHARLOTTE.

Oh! oui. C'est beau!

A part, après avoir fait quelques pas en avant.

Pourtant n'est-il pas déplorable
Qu'il faille tant de gens contre un seul misérable,
Qu'on manquera peut-être, ou de qui le trépas
Sera payé trop cher du sang de nos soldats!

LOUVET, aux girondins.

Nous sommes attendus, messieurs; il faut descendre.
Allons! — Viens, Barbaroux!

CHARLOTTE, bas, à Barbaroux.

Un mot! veuillez attendre.

Les girondins, le général Wimpfen et les bourgeois sortent à droite et à gauche.

SCÈNE III.

CHARLOTTE, BARBAROUX, MARTHE, au fond.

CHARLOTTE.

Mon ami, disons-nous un éternel adieu.

BARBAROUX.

Non pas: je reviendrai.

CHARLOTTE.

C'est moi qui pars.

BARBAROUX.

Grand Dieu!
Vous partez!

CHARLOTTE.

Pour toujours. Ma tante me conjure
De chercher dans l'exil une retraite sûre,
Et je vais me fixer à Londre, où l'on m'attend.

BARBAROUX.

Et moi, que deviendrai-je? — Ah! qu'est-ce que j'entend!
Vous partez!

CHARLOTTE.

Il le faut.

BARBAROUX.

Pourquoi partir si vite?
Il sera temps plus tard de songer à la fuite.

CHARLOTTE.

Ne me combattez pas; c'est un point résolu,
Et tout raisonnement y serait superflu.
— Barbaroux! votre cœur est rempli d'amertume;
Je vous trouve plus triste encor que de coutume;
Ce m'est un vrai chagrin de vous laisser ainsi.
Pourtant par l'amitié tout peut être adouci,
Et je n'ai pas voulu vous quitter sans vous dire
Une bonne parole où l'amitié respire.
Sans doute votre esprit, un moment abattu,
Dans l'amour du pays reprendra sa vertu;
Mais, si ce n'est assez, et s'il faut vous apprendre
Que quelqu'un prend à vous l'intérêt le plus tendre,
Si mon estime, ayant à vos yeux quelque prix,
Peut vous encourager à braver les mépris,

Sachez que vous avez une sœur qui vous aime,
Et soyez toujours ferme et digne de vous-même.
— Adieu donc !

Elle lui tend la main.

BARBAROUX, tenant la main de Charlotte.

Adieu donc, roman évanoui !
Dans un rayon du soir beau rêve épanoui !
Adieu, bonheur ! — Saurai-je au moins ce que vous faites,
Et comment vous vivez, et dans quel lieu vous êtes?

CHARLOTTE.

Vous saurez, Barbaroux, tout ce que je ferai.

BARBAROUX.

Et qui m'en instruira?

CHARLOTTE.

Moi. Je vous écrirai.

Charlotte sort à droite avec la servante. — Barbaroux, après l'avoir suivie des yeux, va rejoindre les girondins. — *La Marseillaise* éclate de nouveau.

SCÈNE IV.

Le salon de madame de Bretteville.

MADAME DE BRETTEVILLE, puis CHARLOTTE.

—

Charlotte descend de sa chambre, et entre dans le salon; elle va vers madame de Bretteville, qui pleure accoudée sur une table; elle s'agenouille devant sa tante.

CHARLOTTE, agenouillée.

Je suis prête à partir. — Bénissez-moi, ma mère !

MADAME DE BRETTEVILLE.

Je te bénis, enfant que me laissa mon frère;

Je te bénis, ma fille adoptive. Que Dieu
T'assiste, mon enfant, et te suive en tout lieu !
Tu fus bonne et soigneuse envers ta vieille aïeule;
Sans toi, j'aurais langui, triste, malade et seule.
Comme ceux qui sont vieux, je murmurais souvent ;
Tu vivais sous mon toit comme dans un couvent,
Et mes goûts réguliers, qu'un bruit joyeux alarme,
Pour ta vive jeunesse avaient bien peu de charme :
Mais un signe jamais n'a trahi ton ennui ;
Tu m'offrais doucement ton patient appui,
Et, comme dans l'hiver un rayon de lumière,
Ta gaîté rayonnait dans ma froide chaumière.
— Que Dieu te récompense !

CHARLOTTE, à part.

Ah! je n'y puis tenir.

Elle se relève.

Pardonnez-moi !

MADAME DE BRETTEVILLE.

Pourquoi? Je ne dois que bénir.

CHARLOTTE.

Vos bontés me font mal. Je n'ai pas su paraître
Affectueuse et tendre autant qu'il fallait l'être.
Ah! l'on comprend trop tard qu'on n'aimait pas assez.
Si nous étions encore aux jours qui sont passés,
De combien de respect, de soins et de tendresse
Je voudrais entourer votre sainte vieillesse !
Pardonnez-moi !

MADAME DE BRETTEVILLE.

Bon ange, et quoi te pardonner?

CHARLOTTE.

Hélas! pardonnez-moi de vous abandonner!

MADAME DE BRETTEVILLE.

Vas en paix, chère enfant, de tous mes vœux suivie!
Cherche à Londre un repos que le ciel nous envie.
Va, — c'est moi qui l'exige, et Dieu, j'en ai la foi,
T'y rendra le bonheur que j'ai reçu de toi.

CHARLOTTE, à part.

Si quelqu'un lui disait, ô pauvre cœur de mère,
Que je vais à Paris et ce que j'y vais faire!

Elle prend les mains de sa tante et les porte à ses lèvres.

Haut.

En vérité, je pars avec tant de regrets
Que, si vous consentiez, eh bien, — je resterais.

MADAME DE BRETTEVILLE.

Oh! non. C'est là, ma fille, une mauvaise idée!
Tu sais bien que tantôt je t'ai persuadée.
Non, non, pars tout de suite!

Elle l'embrasse.

Adieu, mon cher trésor!

Elle la rappelle et l'embrasse de nouveau.

Pour la dernière fois, viens m'embrasser encor!

Elle la rappelle encore.

Ah!... Tiens, prends cette bourse où j'ai mis ma réserve.

Elle lui donne un reliquaire.

Garde cette relique; — il se peut qu'elle serve.

Charlotte fait quelques pas pour sortir.

Ah!... Sois prudente au moins! — Ne marche pas de nuit.
— Regarde autour de toi pour voir si l'on te suit.
— Veille à ton passe-port. — En montant en voiture.
Informe-toi d'abord si la route est bien sûre.
— Ne réponds à personne. — Évite les passants.
— Ne te mets pas en mer par des temps menaçants.

— Écris-moi; dis-moi vite, aussitôt débarquée,
Si tu trouves quelqu'un à la place indiquée.
— Adieu, Charlotte !

CHARLOTTE s'éloigne, puis regardant douloureusement sa tante avant de sortir.

Hélas ! j'emporte ce remord !
Elle mourra, c'est sûr, en apprenant ma mort.

ACTE QUATRIÈME.

13 juillet 1793. — Le jardin du palais Égalité. — A gauche, les arcades et la ligne des tilleuls. Au fond, la rotonde. — A gauche, la boutique d'un coutelier, sous les arcades. — A droite, des groupes de citoyens et de femmes du peuple. — Au fond du théâtre, des bourgeoises sont assises sur des chaises et travaillent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, UN COUTELIER.

LE COUTELIER, sur le seuil de sa boutique, tenant à la main un couteau qu'il montre à Charlotte.

S'il vous faut un couteau dont la trempe soit bonne,
Un fort couteau, prenez celui que je vous donne.

Charlotte prend le couteau et l'examine.

Regardez; c'est solide. Un coup, frappé d'aplomb,
Vous traverse un écu, comme un morceau de plomb.

CHARLOTTE.

Combien le vendez-vous?

LE COUTELIER.

Trois francs. — Le camarade
Qui l'aurait dans le corps serait un peu malade.

Charlotte lui donne trois francs.

LE COUTELIER, reprenant le couteau, qu'il essuie sur sa manche, et le rendant à Charlotte.

C'est pour vous, belle enfant, le bijou que voici?

CHARLOTTE.

C'est un cadeau.

LE COUTELIER.

Bien, bien. Je plaisantais. — Merci.

Il rentre dans son magasin.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, seule, regardant le couteau.

Le voilà! — Je ne puis en regarder la lame,
Sans frissonner d'horreur jusques au fond de l'âme.

Elle cache le couteau dans son sein, par-dessous son mantelet, et s'éloigne précipitamment de la boutique du coutelier.

— Ah! le projet, conçu d'abord avec orgueil,
Quand il faut l'accomplir, n'est plus vu du même œil.
La résolution, qui paraissait si fière,
S'arrête devant l'acte, et retourne en arrière.
Je ne voyais de loin que le pays vengé;
Ce que je vois de près, c'est un homme égorgé.
— Enfoncer le couteau, moi-même! Chose horrible!
Puis-je donner la mort? Ai-je ce droit terrible?
Quels que soient ses forfaits, ce n'est qu'au magistrat
Qu'appartient le pouvoir de condamner Marat;
Et, quand les tribunaux manquent à leur office,
Est-ce à moi d'usurper l'œuvre de la justice?
Où s'arrêtera-t-on dans ce sanglant chemin,
Si chacun se fait juge et punit de sa main?
— Pourtant combien sont morts! et combien vont les suivre!
Je les laisse périr, si je le laisse vivre.

A cette alternative on se voit condamné :
Il faut qu'il assassine, ou soit assassiné.
A quel titre d'ailleurs, et par quel privilége
L'homme sans loi veut-il que la loi le protége?
Non! — qui s'en affranchit y renonce pour lui ;
Il s'en désarme, alors qu'il en désarme autrui.
Arrière, droit commun et règles ordinaires!
Vous n'êtes plus d'usage en ces temps sanguinaires,
Et la société, dans cette guerre à mort,
Rentre à l'état sauvage où règne le plus fort.
Non! — la loi n'étant plus la gardienne suprême,
Chacun reprend le droit de se garder lui-même;
Chacun, selon son bras, défend son étendard,
Les hommes par l'épée, et moi par le poignard.
Heureux les combattants, à qui je porte envie!
Mais, en frappant comme eux, je donne aussi ma vie.
— Poignard, agent du crime, agent déshonoré,
Ennoblis-toi! tu sers un intérêt sacré.
Frappe; ne tremble pas dans des mains généreuses;
Montre aux crimes hardis des vertus vigoureuses;
Et souviens-toi qu'Athène entoura d'un feston
Le fer d'Harmodius et d'Aristogiton.
— Que si, tout pur qu'il est, mon dévoûment s'abuse,
Si le meurtre jamais ne peut avoir d'excuse,
Si le droit qu'admettait toute l'antiquité
Fut un long attentat contre l'humanité,
Si Dieu, guide incertain, nous offre dans son livre
L'exemple de Judith et défend de le suivre,
Si je ne dois laisser qu'un renom criminel
Et chargé justement d'un opprobre éternel,
C'est affreux ; — l'échafaud est un moindre supplice ;
— N'importe! je puis faire encor ce sacrifice.

Braver la mort n'est rien ; mais le mépris bravé
Est un effort plus rare et qui m'est réservé.
Que je sauve la France et que je sois flétrie !
La honte soit pour moi, le fruit pour ma patrie !
Puisse l'acte féroce auquel je me résous
Rendre quelque énergie aux gens de bien trop mous !
Qu'ils exècrent mon nom ; qu'ils m'appellent infâme :
Mais rougissent d'avoir moins de cœur qu'une femme !
— Puissent, puissent aussi trembler les malfaiteurs !
Et, si jamais Marat a des imitateurs,
Ils songeront du moins que la vengeance veille,
Et que Charlotte aussi peut avoir sa pareille :
Un monstre tel que lui, s'il échappe à la loi,
Craindra de rencontrer un monstre tel que moi.

SCÈNE III.

CITOYENS, FEMMES DU PEUPLE, BOURGEOISES, BONNES D'ENFANTS, PETITES FILLES.

LES BONNES ET LES PETITES FILLES,
Chantant et dansant une ronde.

AIR de la ronde *Nous n'irons plus au bois.*

C'est aujourd'hui dimanche ;
Allons cueillir au pré
La marguerite blanche
Et le bouton doré.

Le rossignol chante,
Sous la feuille il chante,
Pendant l' mois d' mai.
Pendant le joli mois de mai.

La ronde s'éloigne.

La rose était fleurie,
La rose et le muguet;
J'en ai fait pour ma mie,
J'en ai fait un bouquet.

Le rossignol chante,
Sous la feuille il chante,
Pendant l' mois de mai,
Pendant le joli mois de mai.

Les enfants disparaissent par le fond, en dansant.

Une petite fille se détache de la ronde et descend jusqu'à l'avant-scène; arrivée à quelques pas de Charlotte, elle s'arrête et la regarde; puis elle va embrasser Charlotte, qui lui tend les bras.

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, LA PETITE FILLE.

CHARLOTTE.

Viens, mon enfant: — Bonjour, figure blanche et rose!
Ma vue avec bonheur sur ton front se repose.
— C'est étrange! toujours les enfants vont à moi:
Je les attire tous, je ne sais pas pourquoi.
A Caen, c'était le fils d'une pauvre ouvrière,
Qui s'était pris pour moi d'amitié singulière;
Il me suivait partout, et, dans les prés voisins,
J'ai souvent crayonné pour lui quelques dessins.

La petite fille, appuyée sur les genoux de Charlotte, prend le couteau dont le manche paraît; en le tirant du sein de Charlotte, elle le laisse tomber par terre. — Charlotte le ramasse promptement et le remet dans son sein.

Qui croirait qu'exerçant sur l'enfance un tel charme,
Je m'apprête à tuer un homme avec cette arme!

LA PETITE FILLE.

Pour quoi faire avez-vous ce couteau de boucher?
— Faites-moi voir.

CHARLOTTE, *repoussant l'enfant.*

Non pas!

D'un ton plus doux.

Il n'y faut pas toucher.
— Comment vous nommez-vous?

LA PETITE FILLE.

Je me nomme Louise.

CHARLOTTE.

Où donc est votre mère?

LA PETITE FILLE, *montrant une jeune femme assise au fond du théâtre.*

Elle est là-bas assise.

L'enfant joue avec les graviers.

CHARLOTTE.

Que la voix des enfants, que l'aspect de leurs jeux
Rendent vite le calme à nos cœurs orageux!
C'est comme un pur matin dont la fraîche rosée
Descendrait lentement sur ma tête apaisée.

Elle se lève et fait quelques pas.

— Comme le ciel est bleu! — Derrière ces maisons
Comme on doit découvrir de vastes horizons!
Voici l'heure où, frappant le pied de la muraille,
Le soleil occupait le banc où je travaille.
— Ah! ma cour solitaire! — Ah! mes vallons normands,
Pleins de lumière, d'ombre et de mugissements!
Vents du couchant, perdus dans ces rares ombrages,
M'apportez-vous l'odeur de nos verts pâturages?

Elle regarde l'enfant, qui la tire par sa robe.

J'aurais pu cependant être entourée aussi
De jolis anges blonds pareils à celui-ci.
Il faut que je renonce à tout ce qu'on envie;

Je vais mourir avant d'avoir connu la vie!

Elle se rassied, et l'enfant s'appuie de nouveau sur ses genoux.

Si quelqu'un doit pourtant la regretter, c'est moi.
De beaux jours m'attendaient; j'étais aimée. — O toi!
Nom chéri, que ma lèvre incessamment murmure!
Toi que j'ai craint d'aimer d'un amour sans mesure!
Ah! tu ne savais pas, quand ton doux plaidoyer
Me conviait naguère au bonheur du foyer,
Que mon cœur combattait pour toi contre moi-même,
Et que j'allais céder sans un effort suprême!

Une jeune femme, assise au fond du théâtre, se lève et cherche son enfant des yeux; elle l'aperçoit près de Charlotte, et vient vers celle-ci.

SCÈNE V.

CHARLOTTE, LA PETITE FILLE, LA JEUNE FEMME.

LA JEUNE FEMME, *à Charlotte.*

Cette enfant vous ennuie; excusez-moi.

Elle veut emmener l'enfant, que Charlotte retient.

CHARLOTTE.

Non pas;
Je prends plaisir à voir ses gracieux ébats.

LA JEUNE FEMME, *s'asseyant près de Charlotte.*

Avez-vous donc, vous-même, une petite fille?

CHARLOTTE.

Je suis seule en ce monde, et n'ai point de famille.

LA JEUNE FEMME.

Si jeune et toute seule à Paris! — Mais, du moins,
Vous avez des amis qui vous donnent leurs soins?

CHARLOTTE.

Je n'y connais personne, et n'y suis pas connue;
Pour la première fois, hier, j'y suis venue.

LA JEUNE FEMME.

Je comprends; vos parents sont peut-être en prison,
— Ou morts, — et c'est pourquoi vous fuyez la maison?

Charlotte ne répond pas.

— Pardon; je renouvelle ainsi votre tristesse;
Mais c'est qu'en vérité votre sort m'intéresse.
Que ferez-vous, bon Dieu! sans amis, sans parent,
Isolée, au milieu de ce Paris si grand!
— Où logez-vous?

CHARLOTTE.

Dans un hôtel.

LA JEUNE FEMME.

Quelle ressource
Avez-vous, pauvre enfant?

CHARLOTTE.

J'ai de l'or dans ma bourse.

LA JEUNE FEMME.

Et cet or épuisé...? Savez-vous un état?

CHARLOTTE.

Aucun.

LA JEUNE FEMME.

Cela se voit à votre air délicat;
Mais, quoique le travail soit pour vous chose neuve,
Il faut s'y résigner en ces moments d'épreuve.
— Écoutez-moi : je suis la femme d'un luthier;
Nous gagnons notre vie à cet humble métier.
Pour un hôte de plus ma table est assez large;
Venez; ne craignez pas de nous être une charge;
Aux travaux de notre art je puis vous employer,
Et l'œuvre de vos mains paîra votre loyer.

CHARLOTTE.

Vous êtes heureuse?

LA JEUNE FEMME.

Oui, nous vivons en famille.
J'assiste mon mari; je vois grandir ma fille.

CHARLOTTE.

Vous n'avez donc pas peur?

LA JEUNE FEMME.

Mais non. Que craignons-nous?
Notre destin obscur n'attire pas les coups;
Et, d'ailleurs, mon mari, content dans son ménage,
Ne hante pas les clubs et reste à son ouvrage.

CHARLOTTE, à elle-même.

Il est donc dans Paris, dans l'enfer déchaîné,
Pouvant s'aimer en paix, un couple fortuné!

Elle se lève.

Ah! qui suit la nature est dans la bonne voie:
C'est là qu'est la sagesse, et c'est là qu'est la joie;
Nous naissons pour aimer, et c'est notre mandat
D'animer le foyer, non de venger l'État.

Portant la main sur sa poitrine, à l'endroit où elle a caché son couteau.

Dieu! cet affreux acier me glace la poitrine.
Je te laisse au bourreau; va-t'en, lame assassine!

Elle jette le couteau sous un banc.

LA JEUNE FEMME, venant vers Charlotte, et tenant la petite fille par la main.

Les groupes menaçants deviennent plus nombreux;
Il est temps de partir. — Quoi! vous allez contre eux!

CHARLOTTE.

Je voudrais écouter ce qu'on dit.

LA JEUNE FEMME, la retenant.

Impossible!

Tout ce qu'on entend là, voyez-vous, est horrible.
— Suivez-moi ; profitez de mon offre.

CHARLOTTE, *affectueusement.*

Merci.
Laissez-moi réfléchir. Venez demain ici.

La jeune femme incline la tête, en signe de consentement; elle sort, emmenant la petite fille, qui envoie un baiser à Charlotte.

CHARLOTTE, *regardant la jeune femme qui sort.*

Va : jouis d'un bonheur dont je me sens jalouse.
Adieu, joyeuse mère! adieu, joyeuse épouse!

Elle va vers les groupes.

SCÈNE VI.

GROUPES DE CITOYENS, CHARLOTTE.

PREMIER CITOYEN, *dans le groupe principal.*

Savez-vous la nouvelle? Évreux est déjà pris;
Demain les girondins vont marcher sur Paris.

DEUXIÈME CITOYEN.

Les scélérats! Ils sont d'accord avec l'Autriche.

TROISIÈME CITOYEN.

On va mettre le pauvre à la merci du riche.

QUATRIÈME CITOYEN.

Déjà les modérés lèvent leurs fronts hideux.

PREMIER CITOYEN.

Qu'allons-nous devenir?

DEUXIÈME CITOYEN.

Ah! brigands de vingt-deux!

TROISIÈME CITOYEN.

Nous n'en serions pas là, si, quand nous étions maîtres,
On eût, le trente-un mai, massacré tous les traîtres.

QUATRIÈME CITOYEN.

Danton les a sauvés.

DEUXIÈME CITOYEN.

C'est la faute à Danton.

TROISIÈME CITOYEN.

C'est notre faute, à nous; pourquoi l'écoute-t-on?
Ne saurons-nous jamais agir à notre guise?
Sommes-nous des moutons, pour que l'on nous conduise?
Pourquoi nous nommons-nous le peuple souverain,
Si nous avons des chefs qui nous mettent un frein?
— Tenez, on nous endort par de belles paroles,
Et le peuple est toujours dupe de ses idoles.
Vous croyez bonnement qu'on songe à vos besoins:
Allons donc! c'est de quoi l'on s'occupe le moins;
C'est un texte où l'on cherche un succès de tribune,
Et qu'on met de côté, dès qu'on a fait fortune.
— Ah! si vous étiez tous résolus comme moi,
Je sais bien, pour ma part, ce que nous ferions.

DEUXIÈME CITOYEN.

Quoi?

QUATRIÈME CITOYEN.

Qu'est-ce que nous ferions?

TROISIÈME CITOYEN.

A quoi bon vous l'apprendre!
Vous n'avez pas assez de cœur pour l'entreprendre.

PLUSIEURS CITOYENS.

Si!

DEUXIÈME CITOYEN.

Monte sur la chaise et fais ta motion.

Le troisième citoyen monte sur une chaise. — Tous les groupes se rapprochent de l'orateur.

L'ORATEUR.

Répondez donc d'abord à cette question :
— Qui descend dans la rue, alors qu'on se fusille?

LES CITOYENS.

Nous.

L'ORATEUR.

Qui se fait tuer?

LES CITOYENS.

Nous.

L'ORATEUR.

Qui prit la Bastille?

LES CITOYENS.

Nous.

L'ORATEUR.

Qui fit le dix août?

QUATRIÈME CITOYEN.

C'est nous qui l'avons fait.

L'ORATEUR.

Et le trente-un mai?

LES CITOYENS.

Nous.

L'ORATEUR.

Oui; c'est nous en effet.
La révolution est donc notre conquête;
— Qui doit en profiter, alors?

QUATRIÈME CITOYEN.

Ceux qui l'ont faite.

L'ORATEUR.

Eh bien, à quoi nous sert de nous être battus?
— Sommes-nous mieux logés?

PREMIER CITOYEN.

Non, vraiment.

L'ORATEUR.

Mieux vêtus?

LES CITOYENS.

Non.

L'ORATEUR.

Mieux nourris?

LES CITOYENS.

Non. Non.

L'ORATEUR.

C'est la même misère,
Pire encor. — Nous manquons même du nécessaire.

LES CITOYENS.

C'est vrai. C'est vrai.

L'ORATEUR.

Pendant que nous mourons de faim,
Les ennemis du peuple, eux, ont toujours du pain.

LES CITOYENS.

C'est vrai.

L'ORATEUR.

Les beaux hôtels, les tables délicates
Sont, comme auparavant, pour les aristocrates.

LES CITOYENS.

Oui.

QUATRIÈME CITOYEN.

C'est la vérité.

L'ORATEUR.

Si bien que ces fripons
Sont plus heureux, vaincus, que nous qui triomphons.
— Est-ce juste?

LES CITOYENS.

Non. Non.

L'ORATEUR.

Savez-vous à quoi servent
Tous ces gros revenus que les riches conservent?
A tramer des complots, à chercher les moyens
D'ôter la subsistance aux pauvres citoyens!

QUATRIÈME CITOYEN.

Canaille!

L'ORATEUR.

Vous voyez comme le pain est rare!

DEUXIÈME CITOYEN.

On n'en a plus.

L'ORATEUR.

Pourquoi? Parce qu'on l'accapare.

PLUSIEURS CITOYENS.

Mort aux accapareurs!

DEUXIÈME CITOYEN.

Tuons-les! nous aurons
La farine et le reste au prix que nous voudrons.

L'ORATEUR.

On fait jeter le blé dans l'eau! Cette semaine,
On en a retrouvé cent setiers dans la Seine.

PREMIER CITOYEN.

Abomination!

QUATRIÈME CITOYEN.

Le pain des pauvres gens!

DEUXIÈME CITOYEN.

Dont on eût pu nourrir un millier d'indigents!

L'ORATEUR.

Dehors, on nous assiége; ici, l'on nous affame.

N'est-il pas évident que c'est la même trame,
Et que les girondins ne marchent en avant
Qu'après s'être entendus avec nos ci-devant?

QUATRIÈME CITOYEN.

C'est évident.

PREMIER CITOYEN.

C'est clair.

L'ORATEUR.

S'il vous restait un doute,
Écoutez ce que dit Marat.

Il déploie le journal de Marat.

PLUSIEURS CITOYENS.

Silence!

PREMIER CITOYEN, à son voisin.

Écoute!

L'ORATEUR, lisant le journal de Marat.

« Il n'est point de malfaiteurs aussi vils, aussi lâches, aussi atroces que les scélérats de la gironde. Cette faction infernale est conjurée avec les ennemis de la liberté du dedans et du dehors, pour remettre la patrie aux fers et rétablir le despotisme. »

Aux citoyens.

— Vous l'entendez!

Il lit.

« Pauvre peuple! à quelle horde de scélérats as-tu affaire! comment les as-tu supportés jusqu'à ce jour! »

QUATRIÈME CITOYEN.

C'est vrai; nous sommes trop cléments.

L'ORATEUR.

Écoutez ce qu'il dit des accaparements.

Il lit.

« La patrie est en proie à la fois aux horreurs de la guerre civile et à la crainte de la famine. Les capitalistes, les agioteurs, les monopoleurs, les marchands de luxe, les robins, les ex-nobles redoublent de zèle pour désoler le peuple par la hausse exorbitante du prix des denrées de première nécessité. »

DEUXIÈME CITOYEN.

Oh! les gueux!

L'ORATEUR, lisant.

« Dans l'impossibilité de changer leurs cœurs, je ne vois que la destruction totale de cette engeance maudite, qui puisse rendre la tranquillité à l'État. »

PREMIER CITOYEN.

C'est bien sûr.

DEUXIÈME CITOYEN.

C'est la bonne manière.

QUATRIÈME CITOYEN.

C'est cela. Détruisons la race tout entière!

L'ORATEUR, montrant le journal.

Écoutez!

PLUSIEURS CITOYENS.

Écoutons!

DEUXIÈME CITOYEN.

Marat est notre ami.

QUATRIÈME CITOYEN.

Un gaillard, celui-là, qui n'est pas endormi!

L'ORATEUR.

Un vrai républicain! il ne fait pas de phrase,
Celui-là; mais il tranche un complot par la base.

LES CITOYENS.

Vive Marat!

L'ORATEUR.

Notez le passage suivant.

Il lit.

« Jamais nous n'avons joui de quelque repos qu'à la suite des expéditions populaires. Alors ils étaient tranquilles; ils jouaient même les patriotes.

Rires.

« Le rôle que la crainte des vengeances momentanées leur a fait jouer quelques jours, la crainte constante des supplices le leur ferait jouer jusqu'à leur mort. »

DEUXIÈME CITOYEN.

Comme c'est raisonné!

L'ORATEUR, lisant.

« Quand donc comprendrons-nous que la liberté ne peut être établie que par la violence? »

PREMIER CITOYEN.

C'est compris. — En avant!

QUATRIÈME CITOYEN, tirant son sabre du fourreau, et l'agitant au-dessus de sa tête.

Vive la liberté!

L'ORATEUR.

Vous êtes tous des hommes?

LES CITOYENS.

Oui, oui.

L'ORATEUR.

Vous êtes tous décidés?

LES CITOYENS.

Nous le sommes.

L'ORATEUR.

Eh bien, donc, suivez-moi!

Il descend de sa chaise, et se met à la tête du groupe.

PLUSIEURS CITOYENS.

Marchons !

PREMIER CITOYEN.

Septembrisons
Les traîtres girondins qui sont dans les prisons !

DEUXIÈME CITOYEN.

Mort aux accapareurs !

L'ORATEUR, se mettant en marche à la tête du groupe.

Au faubourg Poissonnière !

Il sort à droite, suivi du groupe.

CHARLOTTE, seule.

Oui, marchez. Vous laissez la vengeance en arrière.
— Fuyez, lâches regrets ! reviens ma volonté !
Dieu, pour la raffermir, veut que j'aie écouté.
Les destins de Marat, incertains tout à l'heure,
Viennent d'être fixés. Dieu commande qu'il meure.

Elle ramasse le couteau qu'elle avait jeté sous un banc, et sort.

Pendant que Charlotte s'en va, les enfants traversent de nouveau le fond du théâtre, en chantant leur ronde :

Sur ton chapeau de paille,
Sur ton chapeau coquet,
Ou sur ta fine taille
Tu mettras mon bouquet.

Le rossignol chante,
Sous la feuille il chante,
Pendant l' mois d' mai,
Pendant le joli mois de mai.

Dessus ma robe blanche,
Ton bouquet je mettrai.
C'est aujourd'hui dimanche ;
Allons danser au pré.

Le rossignol chante,
Sous la feuille il chante,
Pendant l' mois d' mai,
Pendant le joli mois de mai.

Ils disparaissent par le fond.

SCÈNE VII.

Le cabinet de travail de Marat. — Point de meubles; les murailles, humides, sont tapissées d'un vieux papier jaune déchiré, sur lequel sont collés çà et là des affiches, des proclamations, des journaux, des arrêtés de la Commune. Des volumes ouverts sont entassés sur le plancher. Des journaux fraîchement imprimés sèchent sur les chaises. — A droite, sur le côté, une fenêtre s'ouvrant sur la rue; au fond, à droite, une porte conduisant à une antichambre occupée par des brocheuses, des protes, des imprimeurs, des porteurs de journaux. — Au milieu du fond du théâtre, une salle de bains fermée par des rideaux. — A gauche, au premier plan, une cheminée sur laquelle sont des papiers et un petit miroir. — A gauche, au deuxième plan, une porte s'ouvrant sur l'escalier.

A droite, une table chargée de papiers, de lettres, de journaux et de livres; une écritoire en plomb et des plumes. Près de la table, un vieux fauteuil et des chaises de paille. — A gauche, près de la cheminée, un autre fauteuil.

MARAT, DANTON, ROBESPIERRE.

Marat assis, ou plutôt à demi couché, d'un air souffrant, dans le fauteuil, à gauche de la table. — Robespierre assis sur une chaise, de l'autre côté de la table, à droite. — Danton, debout devant sa chaise, entre Marat et Robespierre.

DANTON.

Le triomphe est complet. Nous sommes tout-puissants.
Le peuple élève aux cieux nos noms retentissants.
Tout nous appartient, clubs, comités, ministères,
Justice, emplois civils et forces militaires;
Et la Convention acclame, sans débats,

Nos décrets qu'elle vote et ne discute pas.
La gironde a longtemps balancé notre empire:
Les destins sont fixés, et la gironde expire.
La Révolution est à nous cette fois.
— Eh bien, qu'en ferons-nous, puisqu'elle est à nous trois?

ROBESPIERRE.

La Révolution n'appartient à personne.
Je ferai, quant à moi, ce que le peuple ordonne.

DANTON.

Eh! sans doute! le peuple est souverain; c'est dit:
Mais tu n'es pas aux clubs où cela s'applaudit.
Laissons donc entre nous ce mot sonore et vide;
On sait bien que le peuple a besoin qu'on le guide.

Il s'assied.

Je dis qu'il faut régler, par un commun accord,
La Révolution dont nous tenons le sort.
— Voulez-vous la pousser jusques aux derniers actes,
Ouvrir aux passions toutes leurs cataractes,
Et tout bouleverser, au point que le soleil
N'aura pas encor vu cataclysme pareil?
Nous le pouvons. — Pourtant, songez-y, vous dirai-je:
Nous avons abattu le dernier privilége :
Que reste-t-il encor qui puisse être emporté,
Sinon les fondements de la société?
— Croyez-vous que la crise approche de son terme?
Voulez-vous établir un gouvernement ferme?
Nous le pouvons. — D'un mot, créateurs ou fléaux.
Nous allons faire l'ordre ou faire le chaos.
De l'audace! ai-je dit en lançant le tonnerre:
L'audace est l'instrument révolutionnaire;
Mais, après la bataille, il faut pacifier.
Nous avons démoli, sachons édifier.

Autres sont les moyens de construire et d'abattre :
S'il fallait faire peur, quand il fallait combattre,
Quand nous avons vaincu, nous devons consommer
L'œuvre républicaine en la faisant aimer.
Elle aura tous les cœurs, si l'ordre recommence.
Pour cela, que faut-il? La force et la clémence.
Légalité, respect à la Convention,
Gouvernement puissant, unité d'action,
Tout est là. — Mais d'abord désarmons la Commune.
Deux souverainetés, c'est trop. Il n'en faut qu'une.
— Qu'en dis-tu, Robespierre?

ROBESPIERRE.

Ah! que demandes-tu?
Je suis bien fatigué d'avoir tant combattu.
A quoi bon les efforts du patriote austère?
La vertu fut toujours trop rare sur la terre,
Et l'on se décourage à poursuivre ici-bas
Le bien que l'on veut faire et que l'on ne fait pas.

DANTON.

A part. Haut.
Bon! sa vieille chanson! — Essayons tous ensemble.

ROBESPIERRE.

Les essais ne sont pas si faciles qu'il semble.
La liberté ne vit que par les bonnes mœurs;
Pour réformer l'État, réformez donc les cœurs,
Sinon, vainqueurs d'un roi, mais vaincus par le vice,
Vous n'aurez fait bientôt que changer de service.

Danton se lève avec impatience, et se promène vers la gauche.

Eh bien, substituer, pour le commun bonheur,
Les lois de la morale aux lois d'un faux honneur,
La raison éclairée au sombre fanatisme,
Le devoir au calcul, l'amour à l'égoïsme,

Développer l'essor des instincts généreux,
Ne pas souffrir qu'en France il soit un malheureux,
Fonder l'égalité, ce beau rêve du juste,
En faisant respecter ce qui doit être auguste,
Ce n'est pas là, Danton, l'effet d'un coup de main,
C'est un travail immense et le chef-d'œuvre humain.
Et la probité seule, alliée au génie,
Peut des mœurs et des lois créer cette harmonie.

DANTON, à part.

Déclamateur!

MARAT, à part.

Tartufe!

DANTON, se rapprochant de Robespierre.

Un chef-d'œuvre en effet!
Pour en venir à bout dis-nous comment on fait.

ROBESPIERRE.

Cultivez la raison; l'instruction première
Doit luire à tout le monde, ainsi que la lumière.
Formez la conscience, et d'abord sachez bien,
S'il ne parle de Dieu, que ce mot ne dit rien.
On foule aux pieds la loi qui n'a pas pour tutelle
Le dogme d'un Dieu juste et d'une âme immortelle.
— Dogmes consolateurs, soutenez l'innocent!
Troublez, dogmes vengeurs, le crime pâlissant!
Célestes alliés de la justice humaine,
Épurez, exaltez l'âme républicaine!
Vous faites les héros, et l'athéisme abject
Fait le tyran cruel et le lâche sujet.

DANTON.

D'accord; et je partage en tout point ta doctrine:
Encor faut-il du temps avant qu'on l'enracine.
Les enfants grandiront sans doute, et leur raison

Portera d'heureux fruits, quand viendra la saison;
Mais le peuple actuel, qui manqua de bons maîtres,
Nous peut, en attendant, jeter par les fenêtres.
— Je ne vois rien d'où sorte un prochain résultat;
J'entends le philosophe et non l'homme d'État.
J'ai peur qu'à dire vrai tes regards ne se noient
Dans un fond vaporeux dont les lignes ondoient,
Et que tous ces grands mots, bonheur, vertu, raison
Dont la demi-lueur flotte sur l'horizon,
N'éclairent qu'une vague et fausse perspective
Qu'on voit s'évanouir aussitôt qu'on arrive.

ROBESPIERRE, *se levant et allant à Danton.*

Oui, je sais que ces mots excitent tes dédains;
Ils faisaient avant toi rire les girondins.

Il revient vers la table.

Tous les ambitieux ont eu cette méthode;
Le matérialisme à leurs plans est commode;
Corrompus, corrupteurs, ils avaient observé
Qu'on asservit sans peine un peuple dépravé.
César, qui méditait l'esclavage de Rome,
Soutient qu'après la mort rien ne survit à l'homme;
Mais Socrate mourant entretient ses amis
Des immortels destins que Dieu nous a promis.
— Je sais aussi, je sais que la vertu succombe;
Le chemin du devoir est celui de la tombe.
Haï, calomnié dans ses meilleurs desseins,
L'homme intègre est toujours entouré d'assassins.
Eh bien, je m'abandonne à leur main scélérate;
Je boirai, sans regret, la coupe de Socrate.

Il se rassied.

DANTON, *toujours debout.*

On ne te l'offre pas. — Voyons, parle, Marat.

MARAT, toujours assis.

Ah! tu t'abaisses donc jusqu'à moi, frère ingrat?
Et Marat n'est donc plus ce maniaque acerbe
Qui compromet les plans de Danton le superbe?

Regardant Robespierre. Regardant Danton.

Je ne suis ni cafard, ni faiseur de discours,
Et vais tout droit au but par des chemins très-courts.
Eh bien, la liberté ne sera pas fondée,
Si l'on ne suit ma simple et lumineuse idée.
On la connaît déjà; je l'ai dans mes écrits
Indiquée aux penseurs, et non aux beaux esprits.
— Il faut qu'on nomme un chef, un tribun militaire,
Un dictateur; le nom ne fait rien à l'affaire;
Il faut que ce tribun, entouré de licteurs,
Recherche et mette à mort tous les conspirateurs;
De crainte des abus, que son unique tâche
Soit de faire tomber les têtes sous la hache,
Et qu'un boulet aux pieds, insigne du pouvoir,
L'enchaîne au châtiment, s'il manque à son devoir.
— Je coupe ainsi d'un coup les trames qu'on prépare,
Et j'épargne le sang, dont il faut être avare.

DANTON, à Robespierre.

Toujours fou!

MARAT.

L'an passé, c'était encor plus sûr;
Nous jouirions déjà du calme le plus pur.
Cent têtes, qu'il fallait couper en temps utile,
Nous auraient dispensés d'en couper trois cent mille.

ROBESPIERRE.

Trois cent mille!

MARAT.

Ah! Danton, j'avais espoir en toi;

Je voulais te donner ce redoutable emploi.
Ton audace m'a plu ; mais j'ai connu bien vite
Que l'audace était grande et la sphère petite.
Ton esprit ne sait pas planer dans ces hauteurs
Où tout scrupule échappe aux vrais législateurs :
Les terrestres liens t'empêchent de m'y suivre ;
D'un misérable orgueil ta parole t'enivre ;
Des flatteurs empressés te prodiguent l'encens :
L'or, l'amour, les festins ont captivé tes sens,
Et la dépouille belge, hélas ! est la Capoue
Où le victorieux dans la mollesse échoue.

ROBESPIERRE, à demi-voix.

J'en connais de plus fous.

MARAT.

J'ai, la lanterne en main,
Cherché ; je n'ai point vu d'homme sur mon chemin.

Regardant Danton. Regardant Robespierre.

L'un manque de grandeur, et l'autre de courage.
— Alors, ce sera moi qui ferai votre ouvrage.

Il se lève, et marche d'un pas agité vers la gauche.

DANTON.

Enfin que veux-tu donc ?

MARAT.

Je ne pense pas, moi,
Que tout soit terminé, dès qu'on n'a plus de roi ;
C'est le commencement. — Je sais que, chez les nôtres,
Quelques-uns ne voulaient que la place des autres,
Et tiennent que chacun doit être satisfait,
Quand ce sont eux qui font ce que d'autres ont fait.
Leur révolution se mesure à leur taille.
— Ce n'est pas pour si peu, Danton, que je travaille.

Ami du peuple hier, je le suis aujourd'hui ;
J'ai souffert, j'ai lutté, j'ai haï comme lui ;
Misère, oubli, dédain, hauteur patricienne,
Ses affronts sont les miens; sa vengeance est la mienne.
Il le sait; il défend celui qui le défend.
Or, je porterai loin son drapeau triomphant.
Il ne me suffit pas d'un changement de forme ;
Au sein des profondeurs j'enfonce la réforme.
Je veux, armé du soc, retourner les sillons.
A l'ombre les habits! au soleil les haillons!
Je veux que la misère écrase l'opulence,
Que le pauvre à son tour ait le droit d'insolence,
Qu'on tremble devant ceux qui manqueront de pain,
Et qu'ils aient leurs flatteurs, courtisans de la faim.
Chapeau bas, grands seigneurs, bourgeois et valetaille!
Vos maîtres vont passer : saluez la canaille!
— Oh! ce sont des plaisirs lentement savourés,
Et qui compensent bien tant d'affronts dévorés,
Que cet abaissement d'une classe arrogante,
Se parant gauchement de la veste indigente,
S'exerçant aux jurons, et, chute sans grandeur!
Des cris qu'elle déteste exagérant l'ardeur !

DANTON, éclatant enfin, après avoir arpenté le théâtre à grands pas, pendant les dernières paroles de Marat.

Morbleu! — la liberté ne veut pas de despotes.
Chapeau bas, grands seigneurs! chapeau bas, sans-culottes!
Et saluez la loi, non les individus ;
Car ce n'est qu'à la loi que ces respects sont dus.
Le nouveau droit commun confond toutes les classes:
Je ne distingue plus ni familles ni races ;
Le peuple est tout le monde, et les nobles anciens,
Tombés nobles, se sont relevés citoyens.

MARAT.

Tu n'y comprends rien.

DANTON.

Non ; je n'ai pas ce génie.
Je veux tout simplement briser la tyrannie;
Qu'elle vienne d'en haut, qu'elle vienne d'en bas,
Elle est la tyrannie, et je ne l'aime pas.

MARAT.

C'est fort bien. Va du pauvre au riche que tu flattes;
Prends-toi d'amour subit pour les aristocrates;
Va, va, ce n'est pas toi qui les peux relever;
— Prends garde de te perdre, en voulant les sauver;

Il passe devant Danton.

Quant au peuple, il saura se passer de ton aide.
— Tu m'as interrogé; je t'ai dit le remède...

DANTON.

Beau remède!

MARAT, revenant vers la table.

Nommez sans délai, sans retard,
Nommez un dictateur. — Demain sera trop tard.
Le peuple vengera lui-même son injure,
Et ce sera terrible alors, je vous le jure.
Rien n'arrêtera plus l'effusion du sang:
Moi-même à la régler je serais impuissant.
Le peuple, brandissant le glaive de l'archange :
« Bavardez, dira-t-il, bavardez!... Je me venge. »
Et son glaive au fourreau ne sera pas remis,
Qu'il n'ait exterminé ses derniers ennemis :
Courtisans, financiers, accapareurs, pirates,
Robins, calotins, bref, tous les aristocrates.

Il se remet à marcher.

DANTON.

Aristocrates! bah! vieux mot! spectre abattu!
— Où sont-ils? qui sont-ils? à quoi les connais-tu?

MARAT.

C'est facile : les mains blanches et délicates,
Les dentelles, l'habit de soie, — aristocrates!
Quiconque est en voiture, ou sort de l'Opéra,
Tient maison, a valets, chevaux et cætera,
Aristocrate! — On peut le tuer sans scrupule.

Il va tomber épuisé dans le fauteuil qui est près de la cheminée à gauche. Danton se rapproche de Robespierre, toujours assis; ils se regardent tous les deux avec stupéfaction.

DANTON.

C'est la pleine démence.

ROBESPIERRE.

Atroce et ridicule!

DANTON, allant à Marat, qu'il touche sur l'épaule, et lui parlant d'un ton compatissant.

La fièvre est dans tes yeux et brise ton accent;
Les persécutions ont enflammé ton sang;
Les cachots souterrains qui t'ont prêté leur ombre,
Ont laissé sur ton cœur quelque chose de sombre.
Repose-toi, Marat, et sache à ce propos
Que la Convention te permet le repos.

MARAT.

C'est beaucoup d'intérêt; merci; je t'en dispense.
Je ne suis pas encor si malade qu'on pense.
Sois tranquille; il me reste en ce corps si chétif,
Pour ôter plus d'un masque, un sang assez actif.

Il se lève.

Oui, j'ai vécu trois ans dans les caves funèbres;
Comme l'oiseau de nuit, j'ai hanté les ténèbres;

J'en suis fier; c'est de là que, malgré les tyrans,
La vérité dardait ses rayons pénétrants.
Et voilà donc le fruit de mes longues alarmes!
Ainsi contre moi-même on en tire des armes!
« L'homme des souterrains est sanguinaire et fou! »
J'ai la soif d'un vampire et les yeux d'un hibou.
« Ambitieux! » dit l'autre; et c'est encor clémence.
Quand je suis seulement accusé de démence.

Il va s'asseoir vers la table.

Ambitieux! — Pourquoi? J'ignore les besoins.

Il montre son logement.

Voyez : quel Phocion s'est contenté de moins?
— Un fou! — Mais j'en appelle à ma plume savante;
J'ai fait jusqu'à ce jour vingt livres, et m'en vante.
— Un homme sanguinaire! — Ah! je fus toujours doux.
Cœurs sensibles et bons, je m'en rapporte à vous!
C'est la sainte équité, c'est la philanthropie
Qui m'ont seules armé contre une caste impie.
Il me fut démontré qu'épargner cent coquins,
C'est vouer à la mort mille républicains;
Dès lors, quel cœur de fer, quel homme sans entrailles,
Eût condamné la France à tant de funérailles?
Et, quand c'est pour sauver tout un peuple innocent,
Sied-il de marchander quelques gouttes de sang?

Il se remet à marcher d'un pas convulsif.

— Par exemple, à quoi donc vous sert la guillotine,
Puisque vous laissez vivre et Biron et Custine?

DANTON.

Comment! deux généraux!

MARAT.

Deux Dumouriez! — Pourquoi
N'extermine-t-on pas la famille du roi?

DANTON.

Des femmes!

MARAT.

Que fait-on — l'échafaud les demande —
De Vergniaud, de Brissot, et de toute leur bande?

DANTON.

Des représentants!

MARAT.

Non; des rebelles, morbleu!
Barbaroux, leur ami, met l'Occident en feu.
Plus d'une fois déjà j'ai demandé leurs têtes;
Mais la Convention ne lit pas mes requêtes.
On me croit moribond, n'est-il pas vrai? — Tout beau,
Messieurs! ne pleurez pas déjà sur mon tombeau.

Il va vers la table, et y prend une lettre.

Cette troisième lettre est aux autres pareille;
Si la Convention fait encor sourde oreille,
Malade, frissonnant, fiévreux, je me ferai
Porter à la tribune, et je vous la lirai.
— Pour toi, Danton, j'aurai l'œil sur tes défaillances.
Ami de Dumouriez, veille à tes alliances.
Je ne sais par quel dieu son bras fut désarmé,
Mais Achille a paru bien mou, le trente-un mai.
Adversaire courtois, sous une forme rude,
Tu frappais la gironde avec mansuétude;
Tu regrettais de vaincre et de couper les fleurs
Dont s'émaillait l'esprit de ces jolis parleurs,
Si bien que, débutant par des coups de tonnerre,
L'orage s'épuisait en fracas débonnaire.
La haine est pour ton cœur un fardeau trop pesant?
Tant pis! — Il faut haïr un parti malfaisant.
L'indulgence est un jeu plus brillant, je l'avoue;

Mais un jeu dangereux pour celui qui le joue.

Il va s'asseoir vers la cheminée.

DANTON[1], *qui l'a écouté, les bras croisés.*

Fais ce que tu voudras, pardieu! Je suis dressé
A menacer, et non à me voir menacé.
Je m'appelle Danton. — Vois-tu cette main large
Qui broie un trône et lance un peuple au pas de charge!
Ne la trouves-tu pas assez forte, dis-moi,
Pour t'écraser toi-même en s'abattant sur toi?
— Va, ma tête est solide encor sur mon épaule;
La Révolution tourne autour de ce pôle.
Trouve un autre Danton, si tu peux. — Jusque-là,
Regarde avec respect la tête que voilà.
— Écoute : je suis franc, ne craignant rien au monde;
J'ai voulu, comme vous, terrasser la gironde.
Si j'avais appuyé ceux que j'ai combattus,
Ils seraient les vainqueurs, vous seriez les battus.
J'ai voulu leur défaite et ne veux pas leurs têtes:
Ils sont représentants aussi bien que vous l'êtes;
Je ne veux plus livrer ce nom à des mépris
Que le peuple déjà n'a que trop bien appris.
Plus d'échafaud d'ailleurs, ni pour eux, ni pour d'autres!
— Mes yeux ne sont pas plus timides que les vôtres :
Je comprends un moment de colère, un frisson,
Un vertige sanglant qui trouble la raison,
Déchaîne les instincts de la bête féroce,
Et pousse tout un peuple à quelque drame atroce.
L'humanité gémit et se voile le front ;
C'est la vengeance, c'est épouvantable et prompt;

1. Marat assis à gauche, Danton debout au milieu de la scène, Robespierre assis à droite.

— Mais que la fièvre cesse et la soif soit la même !
Ériger froidement l'échafaud en système !
Fi donc ! j'aimerais mieux, mourant avec honneur,
Être guillotiné, qu'être guillotineur !

MARAT.

A ton gré !

ROBESPIERRE, se levant et allant vers Danton et Marat.

Citoyens, trêve à cette dispute !
Le patriote est calme et gravement discute.

DANTON.

Morbleu ! je parle haut, et ne pratique pas
La prudence de ceux qui s'indignent tout bas.

Il va s'asseoir vers la table dans le fauteuil de Marat.

MARAT.

Le silence est habile, et plus d'un bon apôtre
Sait, entre deux partis, ménager l'un et l'autre.

ROBESPIERRE[1].

Je ne ménage rien, Marat. — Quand il le faut,
Je suis homme, Danton, à savoir parler haut.
— Toujours le bien public me dicta ma réponse :
Et puisque vous voulez qu'ici je me prononce,
Deux partis dangereux se disputent l'État :
L'un pousse à la faiblesse, et l'autre à l'attentat.
Ceux-là, les corrompus, sont prompts à l'indulgence :
Ceux-ci, les forcenés, ne rêvent que vengeance ;
Les uns veulent fonder, noblesse pire encor,
La noblesse bourgeoise et le règne de l'or :
Les autres, appelant le pillage à leur aide,
Lâchent les indigents sur celui qui possède.

1. Marat assis à gauche, Robespierre debout au milieu de la scène, Danton assis à droite.

C'est le vice ou l'excès. — Eh bien, je ne suis pas
Du parti des Verrès ni des Catilinas.

DANTON.

Oui, Cromwell te plaît mieux.

ROBESPIERRE.

Leur liberté profane
A l'air d'une bacchante ou d'une courtisane.
— J'aime le peuple; — à lui le souverain pouvoir!
Mais je ne fais appel qu'à l'instinct du devoir;
Je parle au dévouement et non pas à l'envie;
Ma voix par la morale au bonheur le convie.
Quand luiront-ils pour nous, ces beaux jours fraternels?
— Quand nous ne craindrons plus les complots criminels.
L'échafaud jusqu'alors est encor salutaire;
L'homme juste, à regret, s'en fait une arme austère:
C'est aux mains des vertus qu'il remet la terreur;
Il juge sans faiblesse, et punit sans fureur.

DANTON, debout.

J'entends : une façon de tuer, pastorale!

Il imite du geste la chute du couteau.

Un bourreau vertueux, pratiquant la morale!

ROBESPIERRE, allant très-près de Danton.

Il est vrai que septembre y va d'autre façon,
Et peut, quant aux bourreaux, nous faire la leçon.

Il revient du côté de Marat.

DANTON.

Ah! septembre! — C'est bien. — O justice dernière!
Il me manquait encor d'indigner Robespierre.

Il va prendre son chapeau sur une chaise, à droite, puis remonte vers le fond entre Marat et Robespierre [1].

1. Marat assis à gauche, Robespierre debout à droite, Danton debout entre eux, un peu plus haut.

Puisqu'un homme sans haine et sans mauvais orgueil
Ne reçoit nulle part un généreux accueil,
Puisqu'on ne trouve ici, pour raison politique,
Que fureur insensée ou chimère emphatique,
Adieu. — J'ai pu faillir. Dans le feu des combats
Quel est le combattant qui ne s'emporte pas?
Mais la postérité dira, pour être juste,
Qu'un souffle humain sortait de ce poumon robuste;
Qu'implacable au superbe, et clémente au vaincu,
Ma colère au combat n'a jamais survécu.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VIII.

MARAT, ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE, suivant des yeux Danton.

Orgueilleux! libertin!

MARAT, se levant.

Ou sa tête, ou la tienne!
Si tu ne le préviens, crains qu'il ne te prévienne.

ROBESPIERRE.

Nous verrons.

MARAT.

Viens chez moi, quand tu voudras frapper.
Je t'aime faiblement, pour ne te pas tromper;
Mais tu vaux mieux, malgré ta courte intelligence,
Que ce vil apostat qui parle d'indulgence.

ROBESPIERRE.

Il suffit.

Il sort à gauche.

SCÈNE IX.

MARAT, seul.

Il se rassied.

Hypocrite! — Ambitieux mesquin! —
Disputez-vous tous deux le champ républicain!
Allez! démasquez-vous! ruez-vous l'un sur l'autre!
Vous fondez mon pouvoir sur les débris du vôtre.
— Petits hommes d'État! c'est à faire pitié.
Ils ont peur de leur œuvre et la font à moitié.

Il se lève.

—En marche donc! en marche!—Au bourgeois qui le chasse.
Le grand seigneur vaincu vient de céder la place;
Marche! — Le privilége est un doux oreiller.
La vanité bourgeoise y voudrait sommeiller.
Marche! marche! — Le peuple accourt; le peuple arrive:
Il est là. — Parvenus! place au nouveau convive!
Les bourgeois ont chassé les nobles et les rois;
Bien! — Le peuple à son tour chassera les bourgeois.
— On commence à voir clair, maintenant; on se trouble.
Seul, dès le premier jour, j'ai prévu ce coup double;
Seul, je sais où je vais, et vais comme au début;
Je conduis, sans broncher, un principe à son but.
Puisque, moi seul, j'embrasse et poursuis un système,
A moi seul appartient l'autorité suprême.
Je l'aurai; je la tiens. — C'est beau. — Qui l'aurait dit?
Ah! monseigneur d'Artois, votre employé grandit;
L'obscur chirurgien des étables grossières
Travaille maintenant sur des têtes princières;
Je vois ceux qui riaient des écrits du savant,

Pâlir, au bruit que fait ma plume en écrivant.

Il va vers sa table et y prend sa plume, qu'il regarde avec orgueil.

C'est mon sceptre !

Il regarde autour de lui.

— Voilà mon palais de Versailles.

Il montre les journaux épars sur sa table.

— Voilà les escadrons qui gagnent mes batailles.

Il va vers la fenêtre et l'ouvre.

— Et voilà mes États : la rue. — A son réveil,
Chacun me lit; partout j'entre avec le soleil,
Et, comme sous le vent la moisson balancée,
Tout un peuple onduleux frémit sous ma pensée.

Il regarde longuement dans la rue, et tend les bras au dehors, comme si le peuple était là.

Bon peuple! il me chérit. — D'autres lui font la cour;
D'autres ont son caprice, et moi, j'ai son amour.
Il sent que ma croyance est plus qu'une doctrine,
Et que ses passions battent dans ma poitrine.

Il revient sur le devant de la scène.

Oui, je suis son ami; je ne souffrirai pas
Qu'il s'élève aucun front au-dessus des plus bas.
Je nivelle. Attila de la démocratie,
Je brise et foule aux pieds toute aristocratie:
Je promène, le fer et la flamme à la main,
Mes barbares du Nord dans l'empire romain.
Je suis grand. Je peux tout.

Il pose la main sur sa poitrine.

—Ah! la fièvre me brûle;
Un poison enflammé dans mes veines circule;
— C'est la mort.

Il se traîne vers la cheminée, y prend un miroir et s'y regarde.

— Quel bonheur pour mes rivaux secrets,

Si du mal qui me tue ils savaient les progrès !
Déjà des espions comptent, d'un doigt avide,
Les signes du trépas sur mon front plus livide.
— A moi, ma fermeté ! Domine la douleur,
Et défends à mon front de changer de couleur !

Mouvement de souffrance.

Je dissimule en vain, et Danton tout à l'heure
A lu dans mes sueurs la lèpre intérieure.

Il va tomber assis dans son fauteuil, près de la table qui est à droite.

— O mort ! je laisse trop de traîtres ici-bas ;
Quelques têtes encore, et puis tu me prendras !
O mort, attends un peu ! Pour peu que tu retardes,
J'enverrai devant moi de belles avant-gardes.
A l'œuvre ! hâtons-nous ! par un travail forcé,
Doublons le peu de temps qui m'est encor laissé.

Il ouvre la porte de l'antichambre ; entrent un prote, des afficheurs, des porteurs de journaux, des brocheuses, et Laurent Basse, commissionnaire de Marat.

Au prote, en lui remettant une épreuve.

Qu'on corrige l'épreuve et qu'on me la renvoie.

Le prote sort par la droite.

A un afficheur, en lui remettant des placards.

Pour afficher.

L'afficheur sort par la droite.

Aux brocheuses.

J'ai vu ces feuilles ; qu'on les ploie,
Et qu'on mette l'adresse aux bandes du journal.

Les brocheuses sortent par la droite.

A Laurent Basse.

— Toi, citoyen Laurent, va-t'en au tribunal :
Demande ce qu'on fait de ceux que je dénonce.

Il lui remet une lettre.

— Pour la Commune ; — dis que j'attends la réponse.

Il lui remet d'autres lettres.

— Pour la Convention; — pour le club jacobin;
— Pour les Cordeliers. — Va.

Laurent sort par la gauche. Tous les autres entrent dans l'antichambre à droite.

SCÈNE X.

MARAT, ALBERTINE, femme de Marat, sortant de la salle de bain.

ALBERTINE.

Marat, voici ton bain.

MARAT.

Puisse-t-il apaiser le feu qui me consume!

Il se lève et s'appuie sur le bras d'Albertine.

— Merci.

Il prend sa plume sur la table.

Viens avec moi, viens, ma fidèle plume!

Il entre, soutenu par Albertine, dans la salle de bain, dont les rideaux se referment.

SCÈNE XI.

MARAT, au bain, caché par les rideaux; ALBERTINE, puis CHARLOTTE.

LA VOIX DU CONCIERGE, au bas de l'escalier.

Où vas-tu, citoyenne? On n'entre pas.

Charlotte ouvre la porte à droite, et paraît.

ALBERTINE, sortant de la salle de bain.

Quoi donc?

Elle va vers Charlotte.

— Que viens-tu faire ici? — L'on n'entre pas.

CHARLOTTE, sur le seuil de la porte.

Pardon...

Je voudrais voir Marat.

ALBERTINE.

Marat n'est pas visible.

CHARLOTTE.

Mais c'est pour une affaire importante.

ALBERTINE.

Impossible.

CHARLOTTE.

Dites-lui que je viens de Caen; — je viens exprès:
— J'ai vu les girondins; — je sais tous leurs secrets.

ALBERTINE.

Dis-les-moi. Tu me peux parler comme à lui-même:
Je suis sa femme.

CHARLOTTE.

Vous?

A part.

Grand Dieu! sa femme! — On l'aime!

Moment de silence. — Charlotte et Albertine se regardent.

ALBERTINE, à part.

Elle se trouble. — Elle a quelques mauvais desseins.

CHARLOTTE, à part.

Sa femme!

ALBERTINE, à part.

L'on a vu rôder des assassins.

A Charlotte.

— Arrière!

Charlotte fait un mouvement pour s'en aller.

MARAT, derrière le rideau.

Laisse entrer.

ALBERTINE.

Mais...

MARAT.

Laisse entrer, te dis-je.
— Approche, citoyenne.

CHARLOTTE, à part, s'approchant du rideau.

O ciel! où vais-je? où suis-je?
— J'ai peur.

MARAT.

N'est-ce pas toi qui m'as écrit tantôt?

CHARLOTTE.

C'est moi.

MARAT.

Ne tremble pas; approche et parle haut.
— Que sais-tu?

CHARLOTTE.

Je ne puis rien dire qu'à vous-même.

MARAT.

Laisse-nous, Albertine.

Albertine sort lentement par la gauche.

SCÈNE XII.

CHARLOTTE, MARAT, au bain, caché par les rideaux.

CHARLOTTE, à part.

Ah! c'est l'instant suprême.
Déjà!

Elle regarde à travers le rideau.

Si je pouvais le voir!

Elle se rejette en arrière.

Il est hideux.

Elle va, en chancelant, s'appuyer contre le mur.

MARAT.

Tu viens de Caen? — Eh bien, que faisaient les vingt-deux?

CHARLOTTE, toujours appuyée contre le mur.

Hier, leurs bataillons sont sortis de la ville.
Ils marchent sur Paris.

MARAT.

Combien d'hommes?

CHARLOTTE.

Dix mille.

MARAT.

Qu'ils viennent! ils seront accueillis comme il faut.
— Quelle riche moisson, mordieu! pour l'échafaud!

CHARLOTTE, à part, mettant la main sur sa poitrine, à l'endroit où est caché le couteau.

A moi, Dieu de Judith!

MARAT.

Attends, je vais écrire.
— Nomme les principaux.

CHARLOTTE, à part.

Tout mon courage expire.

MARAT.

Combien de députés?

CHARLOTTE.

Dix-huit.

MARAT.

Nomme-les tous.

CHARLOTTE.

Buzot, Guadet, Louvet, Pétion... Barbaroux.

En nommant Barbaroux, elle porte la main à son couteau.

MARAT, répétant le dernier mot.

Barbaroux. — Va toujours, c'est pour la guillotine.

CHARLOTTE se débarrasse vivement de son mantelet, entre éperdument dans la salle de bain, en tirant son couteau, et le plonge dans le cœur de Marat.

Meurs donc! meurs, scélérat!

MARAT.

A moi! L'on m'assassine!

Charlotte sort égarée, jette le couteau par terre avec horreur, et reste immobile sur l'avant-scène.

SCÈNE XIII.

CHARLOTTE, ALBERTINE,
PROTE, AFFICHEURS, PORTEURS DE JOURNAUX,
BROCHEUSES, PEUPLE.

Albertine accourt au cri de Marat et écarte le rideau. — On voit Marat étendu mort dans la baignoire.

ALBERTINE, poussant un cri effroyable.

Ah! — Au meurtre! au secours!

Elle se précipite vers l'antichambre, dont elle ouvre violemment la porte. — Le prote, les ouvriers, les brocheuses entrent tumultueusement. — Albertine revient vers Marat; elle lui soutient la tête d'une main, et de l'autre montre Charlotte immobile.

Au meurtre! — La voilà!

C'est elle!

On se précipite sur Charlotte; — deux ouvriers la saisissent chacun par un bras; d'autres vont vers la fenêtre et crient à l'assassin.

OUVRIERS et BROCHEUSES.

A l'assassin!

Les passants, attirés par les cris, entrent à droite. — Le théâtre se

remplit d'hommes et de femmes. Les uns regardent avec effroi le corps de Marat; les autres menacent Charlotte. — Un homme du peuple lève une chaise sur la tête de Charlotte, toujours tenue par les deux ouvriers, et s'apprête à la frapper.

VOIX, dans la foule.

Tuez-la! tuez-la!

ACTE CINQUIÈME.

17 juillet 1793. — La prison. — A droite, une table. — A gauche, la porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, LE GEOLIER.

Charlotte est assise devant la table; elle est absorbée dans ses réflexions.

LE GEOLIER, entrant et allant vers Charlotte.

Je viens du comité, suivant votre prière.

CHARLOTTE, relevant la tête.

Eh bien, m'accorde-t-il ma demande dernière?

LE GEOLIER.

Je l'ignore. Il fera savoir sa volonté.

Il se retire au fond du cachot; Charlotte reprend son attitude pensive. Entre Danton.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, DANTON, LE GEOLIER.

DANTON, au geôlier.

Annonce-lui Danton, membre du comité
De salut public.

Danton reste vers la porte. — Le geôlier s'approche de Charlotte et lui

parle bas, en montrant Danton. Charlotte tressaille et se lève vivement. — Le geôlier revient vers Danton.

DANTON, au geôlier.

Va; laisse-nous seuls.

Le geôlier sort.

SCÈNE III.

CHARLOTTE, DANTON.

DANTON, toujours vers la porte, et se parlant à lui-même.

C'est elle!

CHARLOTTE, debout, examinant Danton.

C'est Danton! Quel visage étrange!

DANTON.

Qu'elle est belle!

Il fait quelques pas vers Charlotte.

Vous voilà, jeune fille au courage romain!

CHARLOTTE.

Vous voilà, fier tribun, effroi du genre humain!

DANTON.

Le poignard de Brutus chargea ces mains débiles!

CHARLOTTE.

Cette voix déchaîna les tempêtes civiles!

DANTON, se rapprochant encore de Charlotte.

Vous avez une grâce à demander?

CHARLOTTE, prenant deux lettres sur la table, et les présentant à Danton.

Voici

Deux lettres que je viens d'écrire : celle-ci.
Pour Barbaroux; cette autre est pour ma vieille aïeule.
On peut lire; on verra que j'ai conspiré seule.

— J'attends du comité, généreux envers moi,
Qu'il daigne, après ma mort, en permettre l'envoi.

DANTON, *prenant les lettres.*

Donnez; et fiez-vous, sans crainte, à ma promesse.
Toutes deux, je le jure, iront à leur adresse.
— J'étais au tribunal, et j'ai tout entendu,
Charlotte. Vous avez fièrement répondu.
J'ai désiré vous voir; j'ai pensé que peut-être
Vous auriez quelque envie aussi de me connaître.
Nous devons nous comprendre. — Enfin, je vous le dis,

Charlotte fait un mouvement.

Vous m'avez remué; j'aime les gens hardis. —
S'il est une faveur qui d'un homme dépende,
Vous pouvez, ô Charlotte! en faire la demande :
Que je perde mon nom si l'on n'y fait pas droit!

CHARLOTTE.

J'accepte, et je demande une réponse.

DANTON.

Soit.

CHARLOTTE.

Que font les girondins dont j'ai servi la cause?
Sont-ils victorieux?

DANTON.

Demandez autre chose.

CHARLOTTE.

Répondez! c'est promis. — Sommes-nous vainqueurs?

DANTON.

Non.

Vos amis ont été vaincus près de Vernon.

CHARLOTTE.

O Dieu! — Mais on pourra recommencer la lutte?

DANTON.

C'en est fait : cet échec a consommé leur chute.

CHARLOTTE, après un silence.

Encore un mot, Danton. — Quel est l'effet produit
Par la mort de Marat?

DANTON.

Entendez-vous ce bruit?

CHARLOTTE.

Oui.

DANTON.

C'est le dieu Marat, et son apothéose.
— Vous avez opéré cette métamorphose.
Le mépris général en aurait fait raison;
Votre coup de poignard l'envoie au Panthéon.

CHARLOTTE, tombant assise et baissant la tête avec découragement.

Ainsi, je fais un dieu de celui que je tue,
Et je vois, en mourant, la gironde abattue!
— J'ai donc, sans aucun fruit, versé le sang humain!

DANTON.

Ne courbez pas le front. — Le cœur absout la main.
Vous vous êtes trompée, il est vrai; mais qu'importe!
Les magnanimes, seuls, se trompent de la sorte.
— Ah! nul n'est pur; chacun a sa tache de sang;
Et qui n'ose rien faire est le seul innocent.

LE GEOLIER, entrant, à Charlotte.

Il faut vous préparer; on attend.

CHARLOTTE.

Je suis prête.

DANTON, très-agité, et faisant signe au geôlier d'attendre.

Quoi! déjà! — quoi! trancher une si noble tête!
— O pauvre enfant! — Si belle! — un cœur si généreux!

CHARLOTTE.

Gardez cette pitié pour d'autres malheureux ;
La mort prompte, Danton, est tout ce que j'envie.
— Je suis un assassin, tant que je suis en vie.

DANTON.

C'est vrai. — Marche à la mort, noble fille! et fais voir
Qu'ayant su la donner, tu sais la recevoir.

CHARLOTTE, se levant.

Danton, l'on m'avait dit, l'on ne m'a pas trompée,
Que vos fureurs cachaient une âme bien trempée.
J'aurais bien profité de mon dernier instant,
Et recevrais la mort d'un esprit plus content,
Si cette émotion, qu'après moi je vous laisse,
De tous vos bons penchants réveillait la noblesse,
Et tournait au profit de l'État défendu
Le génie effrayant qui l'a presque perdu.

DANTON.

Eh! Charlotte! malgré mon renom effroyable,
Pour n'être pas un saint, je ne suis pas un diable !
— N'emportez pas de moi cette idée au tombeau.
J'étais homme d'État, autant que Mirabeau.
Dès qu'un gouvernement recommençait à poindre,
J'y courais aussitôt, empressé de m'y joindre.
Vingt fois j'ai proposé la paix aux girondins;
Mais je n'ai recueilli qu'injures et dédains.
On m'a bien méconnu, vraiment! — Leurs anathèmes
M'ont poussé, malgré moi, dans les partis extrêmes,
Qui les ont dévorés, nous dévoreront tous,
Et se dévoreront eux-mêmes, après nous.

CHARLOTTE, allant lentement vers Danton.

N'accusez pas, Danton, le jugement du monde;
Nous subissons tous deux sa justice profonde.

— Vous reculez, saisi d'un tardif repentir,
Devant l'abîme ouvert qui va tout engloutir,
Et croyez qu'un remords doit vous rendre l'estime
De ceux que vous avez poussés dans cet abîme;
Mais vos imitateurs s'avancent sur vos pas:
Où vous vous arrêtez, ils ne s'arrêtent pas,
Et l'émulation de leur sanglant délire
Recule, chaque jour, les limites du pire.
En vain, vous reniez leurs excès triomphants,
Ils sont nés en septembre, et ce sont vos enfants.

Danton tressaille; Charlotte continue d'un ton plus doux.

C'est votre châtiment de voir votre impuissance
Contre un débordement qui prit chez vous naissance,
Et de voir qu'incrédule à vos premiers remords,
On ne vous tient pas compte, ailleurs, de vos efforts.
— Soumettons-nous tous deux, Danton, à notre peine,
Et sachons accepter, moi la mort, vous la haine.
Je ne puis, en retour de mon propre attentat,
Que mourir d'une mort inutile à l'État;
Vous, plus heureux que moi, pour expier les vôtres.
Vivez, Danton, — vivez dans l'intérêt des autres.
Sauvez vos ennemis, quand même vous savez
Qu'ils vous outrageront dès qu'ils seront sauvés.

LE GEOLIER, rentrant, à Charlotte.

On attend.

CHARLOTTE, posant la main sur le bras de Danton.

Méditez ces leçons de la tombe.

Elle va vers la porte; là, elle s'arrête, et fait un geste d'adieu à Danton.

Adieu, Danton.

Elle sort avec le geôlier. — On voit, par la porte ouverte, les gendarmes qui l'emmènent.

DANTON, seul, et suivant des yeux Charlotte.

Encore une tête qui tombe!
— Elle aujourd'hui! — Demain les girondins! — Puis moi!
— Puis les autres! — Telle est l'inévitable loi.
— C'est terrible et c'est grand. Soldat de son idée,
Chacun meurt pour sa foi, par son sang fécondée.
Mais l'œuvre est immortelle, et les hommes nouveaux,
Maudissant les acteurs, béniront les travaux.
— Allons! jusqu'à la mort continuons la guerre!
Nous sommes encor deux; — à nous deux, Robespierre!

FIN DE CHARLOTTE CORDAY.

NOTES

NOTE 1.

ACTE I, SCÈNE II, PAGE 245 ET SUIVANTES.

Voir, au sujet de cette tentative de réconciliation entre Danton et les girondins, les Mémoires des girondins, et, entre autres, ceux de Meilhan; voir aussi les Mémoires de Garat.

J'ai consulté soigneusement les Mémoires des girondins et les discours et journaux des montagnards; j'ai eu entre les mains la collection complète des journaux de Marat, et je les ai tous lus. Je crois n'avoir rien fait dire à aucun de mes personnages historiques, qu'il n'ait dit, ou pu dire, d'après le cours général de ses idées. Je m'en rapporte, sur ce point, au témoignage de ceux qui connaissent les documents originaux.

Un mot sur Danton. Les girondins les plus hostiles, Louvet par exemple, Meilhan, etc., le représentent tel que je l'ai mis en scène. D'ailleurs, sans qu'il soit besoin de remonter aux sources, il y a longtemps que M. Thiers et M. Mignet lui ont rendu sa véritable physionomie, qu'on retrouve, dessinée à grands traits, dans l'*Histoire des Girondins*, de M. de Lamartine.

NOTE 2.

ACTE II, SCÈNE III, PAGES 259 ET 260.

Le mot de *Sénat* pour désigner la *Convention*, et celui de *députés* pour désigner les *représentants du peuple*, étaient fréquemment

employés par les orateurs et les journalistes de 1793, notamment par Danton, Robespierre et Marat.

NOTE 3.

ACTE IV, SCÈNE II, PAGES 315 ET SUIVANTES.

Voici la date des journaux de Marat, dont l'orateur lit des extraits :

Le Journal de la République française, intitulé plus tard *le Publiciste de la République française, par Marat, l'ami du peuple,* avec cette épigraphe :

Ut redeat miseris, abeat fortuna secundis,

10 juin 1793, 12 juin 1793, 26 juin 1793, 23 juin 1793, 28 février 1793, 25 décembre 1792, 15 juin 1793.

NOTE 4.

MÊME ACTE, MÊME SCÈNE.

Journal de la Montagne, n° 53 (mercredi 23 juillet 1793). « On a trouvé à l'Arche-Marion des voitures de pain qui ont été jetées à l'eau. »

Le 26 juin 1793, émeute au port Saint-Nicolas pour piller un bateau de savon.

Le 28, émeute au faubourg Poissonnière, contre les accapareurs. (Buchez. — *Histoire parlementaire de la Révolution française*. tome XXVIII, pages 222, 225.)

Jacques Roux, Leclerc, Varlet et leurs adhérents, demandent qu'on *septembrise* les girondins. (Buchez. — *Même volume*, page 222.)

NOTE 5.

ACTE V, SCÈNE III, PAGE 345.

Charlotte avait, en effet, demandé au comité de salut public la permission d'envoyer à leur adresse deux lettres écrites par elle, l'une à son père, et l'autre à Barbaroux. (Voir son interrogatoire.) — Danton était, à cette époque, membre du comité.

Quand Charlotte est allée à l'échafaud, Danton, qui avait assisté à son procès, et qui avait été frappé de ses réponses, s'est placé sur son passage, ainsi que Robespierre et Camille Desmoulins.

NOTE 6.

ACTE V, SCÈNE III, PAGE 347.

Charlotte Corday était l'arrière-petite-fille de Marie Corneille, sœur de Pierre Corneille.

Ses réponses au tribunal révolutionnaire établissent d'une manière incontestable qu'elle a voulu venger la gironde, et qu'elle était républicaine et non pas royaliste.

« D. — Y avait-il longtemps que vous aviez formé le projet de tuer Marat ?

» R. — Depuis l'affaire du 31 mai, jour de l'arrestation des députés du peuple..... J'ai tué un homme pour en sauver cent mille..... J'étais *républicaine bien avant la Révolution*, et je n'ai jamais manqué d'énergie. »

Les deux lettres dont il est question dans la note précédente, et que Charlotte écrivit pendant sa détention, l'une à Barbaroux, l'autre à son père, ne prouvent pas moins clairement quelle opinion politique elle avait cru servir :

Au citoyen Barbaroux, député à la Convention nationale, réfugié à Caen, rue des Carmes, hôtel de l'Intendance.

« Mardi 16, à huit heures du soir.

» Vous avez désiré, citoyen, que je vous fisse connaître le detail de mon voyage ; je ne vous ferai pas grâce même des anecdotes.

» Je suis partie avec des voyageurs que j'ai bientôt reconnus pour de francs montagnards. Leurs propos, aussi sots que leurs personnes étaient désagréables, m'ont bien vite ennuyée. Je les ai laissés parler tout leur content, et je me suis endormie. Un de ces messieurs, qui aime apparemment les femmes dormantes, a voulu me persuader, à mon réveil, que j'étais la fille d'un homme que je n'ai jamais vu. Il a fini par m'offrir son cœur et sa main, et voulait partir à l'instant pour

me demander à mon père. Ces messieurs ont fait tout ce qu'ils ont pu pour connaître mon nom et mon adresse à Paris; mais j'ai refusé de les leur dire, et j'ai été fidèle à cette maxime de mon cher et vertueux Raynal : *qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans.*

» Arrivée à Paris, je fus loger rue des Vieux-Augustins, *hôtel de la Providence.* Je fus ensuite trouver Duperret, votre ami. Je ne sais comment le comité de sûreté générale a été instruit de la conférence que j'avais eue avec lui. Vous connaissez l'âme ferme de ce député; il leur a répondu la vérité. J'ai confirmé sa déposition par la mienne. Il n'y a rien contre lui; mais la fermeté est un crime. Je l'avais engagé à aller vous trouver; il est trop têtu.

» Le croiriez-vous ? Fauchet est en prison comme mon complice, lui qui ignorait mon existence!

» J'ai été interrogée par Chabot et par Legendre. Chabot avait l'air d'un fou : Legendre voulait absolument m'avoir vue chez lui le matin, moi qui n'ai jamais songé à cet homme. Je ne lui connais pas d'assez grands talents pour être tyran de son pays, et je ne voulais pas punir tout le monde.

» Au reste, on n'est guère content de n'avoir qu'une femme sans conséquence à offrir aux mânes du *grand homme.* Pardon, ô hommes! ce nom déshonore votre espèce. C'était une bête féroce qui allait dévorer le reste de la France par le feu de la guerre civile. Maintenant, *vive la paix!* Grâce au ciel, il n'était pas né Français. Je crois qu'on a imprimé ses dernières paroles. Je doute qu'il en ait proféré. Mais voici les dernières qu'il m'a dites, après avoir reçu vos noms à tous et ceux des administrateurs du Calvados qui sont à Évreux; il me dit, pour me consoler, que, *dans peu de jours, il vous ferait guillotiner à Paris.* Ces derniers mots décidèrent de son sort. Si le Département met sa figure vis-à-vis celle de Saint-Fargeau, il pourra faire graver ces paroles en lettres d'or.

» Je ne vous ferai aucun détail sur ce grand événement, les journaux vous en parleront. J'avoue que ce qui m'a décidée tout à fait, c'est le courage avec lequel nos volontaires se sont enrôlés dimanche 7 juillet. Vous vous souvenez comme j'en étais charmée. Je me promettais bien de faire repentir Pétion du soupçon qu'il manifesta sur mes sentiments. *Est-ce que vous seriez fâchée s'ils ne partaient pas ?* dit-il.

» Enfin, j'ai considéré que, tant de braves gens venant à Paris pour chercher la tête d'un seul homme, qu'ils auraient peut-être manqué, ou qui aurait entraîné dans sa perte beaucoup de bons citoyens, il ne méritait pas tant d'honneur; cela suffisait de la main d'une

femme. J'avoue que j'ai employé un artifice perfide pour qu'il pût me recevoir. Je comptais, en partant de Caen, le sacrifier sur la cime de la montagne de la Convention nationale; mais il n'y allait plus. A Paris, l'on ne conçoit pas comment une femme inutile, dont la plus longue vie ne serait bonne à rien, peut sacrifier sa vie de sang-froid pour sauver son pays. Je m'attendais bien à mourir dans l'instant. Des hommes courageux et vraiment au-dessus de tout éloge m'ont préservée des fureurs, bien excusables, des malheureux que j'avais faits. Comme j'étais de sang-froid, j'ai souffert des cris de quelques femmes; mais qui sauve la patrie ne s'aperçoit pas de ce qu'il en coûte! Puisse la paix s'établir aussitôt que je le désire! Voilà un grand criminel à bas; sans cela, nous ne l'aurions jamais eue. Je jouis de la paix depuis deux jours: le bonheur de mon pays fait le mien. Je ne doute pas que l'on ne tourmente mon père, qui a déjà bien assez de ma perte pour l'affliger.

» Je lui écrivis dernièrement que, redoutant le feu de la guerre civile, j'irais en Angleterre; alors, mon projet était de garder l'*incognito* sur la mort de Marat, et je voulais laisser les Parisiens chercher inutilement mon nom. Je vous prie, citoyen, et vos collègues, de prendre la défense de mes parents, si on les inquiète. Je n'ai jamais haï qu'un seul être, et j'ai fait voir mon caractère. Ceux qui me regretteront, se réjouiront de me voir dans les champs Élysées avec Brutus et quelques anciens; car les modernes ne me tentent pas : ils sont si vils! Il est peu de vrais patriotes qui sachent mourir pour leur pays; ils sont presque tous égoïstes. On m'a donné deux gendarmes pour me préserver de l'ennui. J'ai trouvé cela fort bien le jour, mais non la nuit. Je me suis plainte de cette indécence : le comité n'a pas jugé à propos d'y faire attention. Je crois que c'est de l'invention de Chabot : il n'y a qu'un capucin qui puisse avoir ces idées!...

» Ici, on m'a transférée à la Conciergerie, et ces messieurs du grand jury m'ont promis de vous envoyer ma lettre. Je continue donc.

» J'ai subi un long interrogatoire; je vous prie de vous le procurer, s'il est rendu public. J'avais sur moi, lors mon arrestation, une adresse aux amis de la paix; je ne puis vous l'envoyer. J'en demanderai la publication, je crois, bien en vain. J'avais eu idée, hier au soir, de faire hommage de mon portrait au département du Calvados; mais le comité de salut public, à qui je l'avais demandé, ne m'a point répondu, et maintenant il est trop tard.

» Je vous prie de faire part de ma lettre au citoyen Bougon, procureur général syndic du département. Je ne la lui adresse pas pour

plusieurs raisons : d'abord, je ne suis pas sûre que, dans ce moment, il soit à Évreux ; je crains, de plus, qu'étant naturellement sensible, il ne soit affligé de ma mort. Je le crois cependant assez bon citoyen pour s'en consoler par l'espoir de la paix. Je sais combien il la désire, et j'espère qu'en la facilitant j'ai rempli ses vœux.

» Si quelques amis demandaient communication de cette lettre, je vous prie de ne la refuser à personne. Il me faut un défenseur, c'est la règle ; j'ai pris le mien sur la montagne : c'est Gustave Doulcet-Pontécoulant. J'imagine qu'il refusera cet honneur ; cela ne lui donnerait cependant guère d'ouvrage. J'ai pensé demander Robespierre ou Chabot.

» Je demanderai à disposer du reste de mon argent, et, alors, je l'offre aux femmes et aux enfants des braves habitants de Caen partis pour délivrer Paris.

» Il est bien étonnant que le peuple m'ait laissé conduire de l'Abbaye à la Conciergerie : c'est une nouvelle preuve de sa modération. Dites-le aux bons habitants de Caen ; ils se permettent quelquefois de petites insurrections que l'on ne contient pas si facilement. C'est demain à huit heures que l'on me juge. Probablement, à midi, *j'aurai vécu*, pour parler le langage romain.

» On doit croire à la valeur des habitants du Calvados, puisque les femmes mêmes de ce pays sont capables de fermeté. Au reste, j'ignore comment se passeront les derniers moments de ma vie, et c'est la fin qui couronne l'œuvre. Je n'ai pas besoin d'affecter d'insensibilité sur mon sort, car, jusqu'ici, je n'ai pas la moindre crainte de la mort. Je n'estimai jamais la vie que par l'utilité dont elle devait être.

» J'espère que, demain, Duperret et Fauchet seront mis en liberté. On prétend que ce dernier m'a conduite à la Convention dans une tribune. De quoi se mêle-t-il d'y conduire des femmes ! Comme député, il ne devait point être aux tribunes, et, comme évêque, il ne devait point être avec des femmes ; ainsi c'est une correction. Mais Duperret n'a aucun reproche à se faire.

» Marat n'ira point au Panthéon ; il le méritait pourtant bien ! Je vous charge de recueillir les pièces propres à faire son oraison funèbre.

» J'espère que vous n'oublierez point l'affaire de madame Forbin. Voici son adresse, s'il est besoin de lui écrire : *Alexandrine Forbin, à Mendrenne, par Zurich, en Suisse*. Je vous prie de lui dire que je l'aime de tout mon cœur.

» Je vais écrire un mot à papa. Je ne dis rien à mes autres amis ; je ne leur demande qu'un prompt oubli ; leur affliction déshonorerait ma mémoire. Dites au général Wimpfen que je crois lui avoir aidé à

gagner plus d'une bataille en lui facilitant la paix. Adieu, citoyen. Je me recommande au souvenir des amis de la paix.

» Les prisonniers de la Conciergerie, loin de m'injurier, comme les personnes des rues, avaient l'air de me plaindre. Le malheur rend toujours compatissant ; c'est ma dernière réflexion.

» CORDAY. »

A Monsieur d'Armans, rue du Belge, à Argentan.

« Pardonnez-moi, mon cher papa, d'avoir disposé de ma vie sans votre consentement. J'ai vengé bien d'innocentes victimes; j'ai prévenu bien des désastres. Le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré d'un tyran. Si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre, c'est que j'espérais garder l'incognito ; mais j'en ai vu l'impossibilité. J'espère que vous ne serez pas tourmenté en tout; vous trouverez des défenseurs à Caen.

» Adieu, mon cher papa; je vous prie de m'oublier, ou plutôt de vous réjouir de mon sort. Vous connaissez votre fille : un motif blâmable n'aurait pu la conduire. J'embrasse ma sœur, que j'aime de tout mon cœur, ainsi que tous mes parents. N'oubliez pas ce vers de Corneille :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

» C'est demain à huit heures que l'on me juge. »

FIN DES NOTES.

HORACE ET LYDIE

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS
LE 19 JUIN 1850, ET REPRISE AU MÊME THÉATRE LE 24 AOUT 1860.

PERSONNAGES.	ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES RÔLES.	
	1850.	1860.
LYDIE.	Mlle RACHEL.	Mlle FAVART.
HORACE.	M. BRINDEAU.	M. GUICHARD.
BÉROÉ, esclave de Lydie.	Mlle FAVART.	Mlle ROYER.

HORACE ET LYDIE

Une chambre somptueuse, à Rome, chez Lydie. — Au fond, des fenêtres à moitié cachées par des rideaux de pourpre. — A gauche, la porte d'un cabinet de toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYDIE, BEROÉ.

Lydie est assise et occupée à sa toilette. — Beroé est debout.

LYDIE.

Approche le miroir, Beroé.

BEROÉ.

Le voici.

LYDIE, se regardant au miroir.

Trouves-tu mes cheveux bien arrangés ainsi?

BEROÉ.

A merveille.

LYDIE.

Vraiment? — Ne crois-tu pas qu'Horace
Aimera ces frissons, ondulant non sans grâce?

BEROÉ.

S'il n'en est pas charmé, le poëte romain
A le goût plus grossier qu'un barbare germain.

LYDIE.

Pourtant si, délivrant les boucles vagabondes,

Je laissais sur mon cou se dérouler leurs ondes?
— Telle apparut, dit-on, Vénus au mont Ida.

BEROÉ, *montrant la coiffure de Lydie.*

Mais ainsi se coiffait la fille de Léda.
Le double bandeau sied aux visages ovales.
Et vous ferez mourir de dépit vos rivales.

LYDIE.

Tu crois?

BEROÉ.

Hier, Chloé vous a vue en chemin;
La jalouse a pâli sous son triple carmin.

LYDIE.

Eh bien, si ma coiffure irrite sa malice,
Restons ainsi coiffée, afin qu'elle pâlisse.

Montrant la cassette qui est sur la table de toilette.

Donne mes bracelets, — mes anneaux; — donne encor
Mon collier de corail et mes agrafes d'or.

Elle arrange les plis du péplum que Beroé vient d'agrafer.

Ces plis tombent-ils bien?

BEROÉ.

Les divines statues,
D'un voile aérien par Phidias vêtues,
Moins purs et moins légers laissent tomber les plis
Du marbre de Paros sur leurs corps assouplis.

LYDIE.

Et maintenant posons le lierre sur ma tête;
Le lierre est le feuillage aimé de mon poëte.

Elle se redresse et se retourne vers Beroé.

Suis-je belle?

BEROÉ.

O Vénus! — Quel est le chevalier
Qui ne vendrait pour vous sa bague et son collier?

LYDIE.

Ah! Beroé! l'amant à qui je voudrais plaire
N'est pas un chevalier, n'est pas un consulaire:
C'est pour Horace, fils d'un esclave affranchi,
Que brillent ces bijoux sur mon sein enrichi.

BEROÉ.

Pour que vous l'aimiez tant, il faut bien qu'il vous aime!

LYDIE.

Le volage! partout il soupire de même.

BEROÉ.

Alors, il est fort riche, et les écus romains
Comme des gouttes d'eau glissent entre ses mains?

LYDIE.

Il est pauvre. Il aurait les trésors du Pactole,
Que je ne voudrais pas accepter une obole.

BEROÉ.

Pauvre! fils d'affranchi! volage dans ses goûts!
Médiocrement beau! — Pourquoi donc l'aimez-vous?

LYDIE.

Je ne sais pas. Je l'aime.

BEROÉ.

O l'étrange faiblesse!
Eh quoi! sourde aux soupirs de la jeune noblesse,
Vous fermez votre seuil aux Drusus, aux Pisons,
— Pour qui? — Pour un poëte, un faiseur de chansons!

LYDIE.

Que veux-tu!

BEROÉ.

Marcius descend des rois antiques;
Vingt images d'aïeux illustrent ses portiques;
— Qu'en dites-vous, madame?

LYDIE.

Eh! que m'importe à moi
Qu'ayant des goûts d'esclave, il descende d'un roi!
Je refuse ma couche au petit-fils d'Énée,
Dont le regard est trouble et l'haleine avinée.

BEROÉ.

Et Cérinthe? Il est beau!

LYDIE.

C'est vrai; mais il est sot.
Sa bêtise orgueilleuse éclate à chaque mot.

BEROÉ.

Calaïs?

LYDIE.

Calaïs, dont le talent unique
Consiste à bien draper les plis de sa tunique!

BEROÉ.

Préférez-vous Rufus?

LYDIE.

Nul n'a le goût plus fin
Pour discerner d'abord une huître du Lucrin.

BEROÉ.

Claude est un cavalier comme l'on n'en voit guère.

LYDIE.

Il perd tout son mérite en mettant pied à terre.

BEROÉ.

Prenez un sénateur grave dans ses propos.

LYDIE.

C'est ennuyeux.

BEROÉ.

Prenez un fermier des impôts.

LYDIE.

C'est trop laid.

BEROÉ.

C'est la source, ô belles courtisanes,
Des bronzes de Corinthe et des urnes toscanes.

LYDIE.

Donnés par des gens laids, les cadeaux sont trop chers.
Je ne mesure pas l'amour aux dons offerts.
Que celle qui voudra l'or et la perle rare
Au poëte amoureux ferme sa porte avare;
Il ne vient pas chargé de la pourpre de Cos;
Il n'a que ses chansons et les donne aux échos;
Mais les dieux sont pour lui; la Muse délicate
Lui conseille les mots dont la grâce nous flatte :
La Muse, femme aussi, sait le cœur féminin,
Et par quel art secret s'y glisse un doux venin.
Va, je suis autrement que les femmes vénales;
Je hais l'esprit commun et les phrases banales;
Je veux, pour reconnaître et nommer mon vainqueur,
Qu'il s'ouvre par mon âme un chemin à mon cœur.
L'amour ne connaît pas d'éternelles ivresses;
Pour lui, la causerie a de calmes tendresses :
Et quel plaisir alors d'écouter longuement
La source qui murmure aux lèvres d'un amant,
Ou bien d'accompagner sur sa tremblante lyre
Les chants harmonieux que soi-même on inspire!
Tel l'amour des oiseaux fait résonner les bois.
Les chants et les amours ont dû naître à la fois.
— Et puis, ô Beroé, n'est-ce pas quelque chose
Que l'immortalité dont la Muse dispose?
La soie et les bijoux ne plaisent qu'un instant;
Demain sera fané ce péplum éclatant;
Mais les vers du poëte échappent aux outrages.
Hélène aux beaux cheveux vivra dans tous les âges;

Tant qu'on reconnaîtra l'empire de Vénus,
Lesbie et Lycoris auront des noms connus;
Et, partageant l'honneur de sa muse applaudie,
Toujours avec Horace on nommera Lydie.
— Ah! Beroé! j'entends des pas, c'est lui qui vient.
Abaisse les rideaux; leur ombre me convient;
Dans les plis de la pourpre une lumière éteinte
Sur les traits adoucis jette sa demi-teinte.

Elle écoute.

Ce n'est pas lui. — Déjà faire attendre! Inconstant!
Il m'attendait jadis, et c'est moi qui l'attend.

BEROÉ, montrant la clepsydre.

Mais, madame, voyez : l'heure est passée à peine.

LYDIE.

Ah! il la devançait jadis. Excuse vaine!
L'excuse n'appartient qu'à des amours lassés.
Quand on n'aime plus trop, on n'aime plus assez.
— Il ne viendra jamais, te dis-je. — Et que m'importe!
S'il venait à présent, je fermerais ma porte.
Je ne veux plus le voir. — Tiens, brouille mes cheveux!
Ces anneaux irritants blessent mes doigts nerveux;
Arrache-les! — Arrache en même temps ces gazes!
Déchire, brise tout, foule aux pieds ces topazes!
Oh! je voudrais qu'il vînt, pour fermer les verrous!
— Attends! c'est lui.

Avec joie.

C'est lui, fidèle au rendez-vous!

Entre Horace.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HORACE.

Lydie, assise, arrange sa couronne et remet ses bagues. Elle feint de ne pas voir Horace, qui s'approche doucement et lui dépose un baiser sur le cou.

LYDIE, feignant la surprise.

Ah! — Quoi! c'est vous, Horace!

HORACE.

Horace, votre esclave,
Plus heureux d'être ici que d'être chez Octave.

Beroé se retire dans le cabinet de toilette, dont la porte reste entr'ouverte.

LYDIE.

C'est d'un bon amoureux, mais d'un froid courtisan.
Parleriez-vous ainsi, César étant présent?

Horace lui prend la main et lui entoure la taille d'un bras.

Laissez. Vous dérangez ma tunique.

HORACE.

Rebelle!
Pourquoi donc aujourd'hui si farouche — et si belle ?
— Pour qui cette parure? Est-ce pour moi?

LYDIE.

Pour vous?
Pas tout à fait. Le ciel est pur; l'air est très-doux;
Tous les beaux sont déjà sur la voie Appienne :
J'allais montrer un peu ma robe assyrienne.
— Que vous en semble?

HORACE.

Mais il me semblait à moi
Que vous m'aviez donné rendez-vous.

LYDIE, ayant l'air de se souvenir.

Oui, ma foi.
— Eh bien, aimez-vous mieux, alors, que je demeure ?

HORACE.

Eh! sans doute.

LYDIE.

J'ai cru que vous oublîriez l'heure.

HORACE.

O dieux! je ne songeais qu'au rendez-vous.

LYDIE.

Menteur!

HORACE.

De l'heure qui tardait j'accusais la lenteur.

LYDIE.

Vrai?

HORACE.

Mécène m'attend; que Mécène m'attende!
J'accours chez ma Lydie, où l'amour me demande.

LYDIE.

Vous en repentez-vous?

HORACE.

Je me suis repenti
De m'ennuyer, jamais de m'être diverti.

LYDIE.

Le falerne enivrant coule à flots chez Mécène.

HORACE.

J'aime mieux m'enivrer de ta plus douce haleine.

LYDIE.

Mécène vous eût dit les nouvelles du jour;
Et moi, je ne sais rien, sinon parler d'amour.

HORACE.

Et voilà justement la science suprême :

Le bonheur est d'aimer et de dire qu'on aime.
Les doux chuchotements qui s'éveillent la nuit,
La main mal dérobée au baiser qui la suit,
Voilà les jeux charmants, et la fête éternelle
Qui ne lasse jamais, toujours vieille et nouvelle.
— Toi, Mécène, chargé du poids de nos destins,
Tu veilles sur l'empire et les peuples lointains;
Tu prépares notre aigle aux guerres que projette
Le Cantabre indocile ou l'errant Massagète.
Mais quoi! les dieux prudents nous voilent l'avenir.
Quel lendemain suivra le jour qui va finir?
Nul ne sait; y songer est un souci frivole.
Cependant le temps fuit; la jeunesse s'envole,
Emportant avec elle et les joyeux discours,
Et le sommeil facile, et l'âge des amours.
Donc, puisque la jeunesse est chose si légère,
Cueillons, quand il est temps, cette fleur passagère.
Le sage, ô ma Lydie, obéissant aux dieux,
Jouit de leurs bienfaits, qu'on regrette étant vieux:
Il est content, s'il tient des Muses de la Grèce
Un souffle, tout léger, pour chanter sa maîtresse:
Il ne dédaigne pas les mets exquis, non plus
Qu'un vin mis au cellier sous le consul Tullus;
Mais c'est l'amour surtout, c'est l'amour qui l'enchante,
— L'amour que je maudis, quand Lydie est méchante.

LYDIE.

Ah! traître! tes discours seraient mieux accueillis,
Si tu n'en disais pas tout autant à Phyllis.

HORACE.

Moi! c'est faux.

LYDIE.

Pour Lydie, on a quitté Mécène;

Mais à quitter Chloé l'on aurait plus de peine.

HORACE.

Chloé? Fi donc! — Je prends tous les dieux à témoin
Que je n'ai jamais vu la Chloé — que de loin.

LYDIE.

Le serment est facile à vous autres parjures.

HORACE.

Ah! j'ai peu mérité ces cruelles injures!
A quoi sert l'innocence! — O gardien des serments,
Que je sois foudroyé, Jupiter, si je mens!

LYDIE.

Eh bien, oui, je te crois; j'ai besoin de te croire,
Horace, mon amant, mon poëte, ma gloire!
— Je t'aime.

Horace est à genoux devant elle; elle lui passe un bras autour du cou.

C'est l'effet de quelque enchantement;
Ce n'est pas naturel d'aimer si follement.
Reste ainsi prisonnier dans mon bras qui t'enlace!
Nous allons t'enchaîner, volage, à cette place.
— Je t'aime. Mes regards, de toute leur longueur,
S'enfoncent dans tes yeux et vont chercher ton cœur;
Je voudrais me changer en rayon de lumière,
Afin d'y pénétrer, moi-même, tout entière.
— Ne me regarde plus, j'en perdrais la raison.

Horace fait un mouvement pour se lever.

Non, non; ne bougez pas. Vous êtes en prison.
— Tu n'aimes pas Chloé, n'est-ce pas?

HORACE.

Dieu m'en garde!

LYDIE.

Elle est laide.

HORACE, se relevant.

Très-laide. On dit qu'elle se farde.

LYDIE.

Elle a d'affreuses dents.

HORACE.

Elle louche, je croi.

LYDIE.

Tu n'aimeras jamais d'autre femme que moi?

HORACE.

Jamais.

LYDIE.

Répète-le; redis-le-moi sans cesse.

HORACE.

Quand mon cœur brûlera pour une autre maîtresse,
On verra le Bouvier, connu des matelots,
Abandonner le pôle et plonger dans les flots.

LYDIE.

Le zéphyr soufflera du côté de la Thrace,
Avant qu'un autre amant succède à mon Horace.

HORACE.

Mettez-moi sur les bords glacés du Pont-Euxin,
Ou sous le char brûlant du soleil trop voisin,
Partout je t'aimerai, toi pour qui je respire,
Lydie au doux parler, Lydie au doux sourire.

LYDIE.

Oh! les tendres discours!

HORACE.

Oh! les aveux charmants!

LYDIE, portant la main sur les tablettes d'Horace.

Laisse-moi sur la cire écrire nos serments.
— Donne.

HORACE, retenant ses tablettes.

Mais... non.

LYDIE.

Pourquoi?

HORACE.

La cire est barbouillée.

LYDIE.

Voyons.

HORACE.

C'est une ébauche à peine débrouillée.

LYDIE.

C'est égal. Je veux voir. — Pour qui ces vers?

HORACE.

Pour toi.

LYDIE.

Bien sûr?

HORACE.

Eh! pour quelle autre?

LYDIE.

Alors, montre-les-moi.

HORACE, à part.

Ahi!

Haut.

Non; j'aime mieux te les lire moi-même.
Mes vers balbutiés me font un mal extrême.

Il lit. — Lydie l'écoute, appuyée sur son épaule.

Compagnons du printemps, les zéphyrs ont soufflé
Dans les voiles tendues;
Le Tibre, qui se tait, ne roule plus enflé
Par les neiges fondues.

Dans les prés amollis la nouvelle saison
Épaissit l'herbe fraîche,
Et déjà le troupeau, qu'invite le gazon,
Se plaît moins dans la crèche.

Déjà, d'un pied joyeux, Vénus conduit les chœurs
De la ronde commune
Où la Nymphe, et la Grâce unie à ses deux sœurs,
Dansent au clair de lune.

Le soleil nous ramène avec les jours brûlants
La soif que rien n'apaise.
Couchons-nous sous ces pins ou ces peupliers blancs,
Pour y boire à notre aise.

Esclave, rafraîchis le falerne échauffé,
Dans cette eau murmurante;
Puis apporte des fleurs. J'aime à boire, coiffé
De la rose odorante.

Toujours ne dure pas la gloire du printemps
Qui brille sur la rose.
A quoi bon les soucis, quand pour si peu d'instants
Il faut si peu de chose?

Bacchus verse l'oubli des chagrins. Évohe!
— Esclave, écoute encore :
Dans son réduit connu va-t'en chercher... *Lydie*
C'est *Lydie* que j'adore.

LYDIE.

Ah! que c'est donc joli! — le dernier vers surtout.
— Fais voir.

HORACE.

Mais non.

LYDIE.

Mais si. Je le veux.

HORACE.

Point du tout.

LYDIE.

Elle arrache les tablettes à Horace.

Si fait ! — Ah ! je les tiens.

HORACE.

Tu ne pourras pas lire.

LYDIE.

J'essaîrai.

HORACE, à part.

Je suis pris.

LYDIE, appelant Beroé et lui montrant une lyre pendue à la muraille.

Beroé, prends ta lyre.

Jeu muet d'Horace, qui veut reprendre les tablettes, et de Lydie, qui les cache dans son sein.

Beroé s'approche avec la lyre, et en tire quelques accords, pendant que Lydie récite les vers d'Horace.

Compagnons du printemps, les zéphyrs ont soufflé
Dans les voiles tendues;
Le Tibre, qui se tait, ne roule plus enflé
Par les neiges fondues.

Dans les prés amollis la nouvelle saison
Épaissit l'herbe fraîche,
Et déjà le troupeau, qu'invite le gazon,
Se plaît moins dans la crèche.

Déjà, d'un pied joyeux, Vénus conduit les chœurs
De la ronde commune
Où la Nymphe, et la Grâce unie à ses deux sœurs,
Dansent au clair de lune.

HORACE, l'interrompant, et cherchant à reprendre les tablettes.

C'est assez; le surplus n'est pas encor poli;
Tu le liras demain.

LYDIE, retenant les tablettes.

Non, non. C'est très-joli.

HORACE, joignant les mains.

De grâce !

LYDIE.

Eh bien, passons à la dernière strophe ;
Elle est la mienne.

HORACE, à part.

Bon ! gare la catastrophe !

LYDIE, lisant.

Bacchus verse l'oubli des chagrins. Évohé !
— Esclave, écoute encore :
Dans son réduit connu va-t'en chercher... Chloé !
C'est Chloé que j'adore !

Elle se retourne vers Horace, en lui montrant les tablettes.

C'est Chloé !

HORACE.

Je...

LYDIE.

Chloé !

HORACE.

Mais...

LYDIE.

Parle ! réponds-moi !
Traître ! que diras-tu ? — Parle donc !

Beroé se retire dans le cabinet.

HORACE.

J'ai...

LYDIE.

Tais-toi !
Il ose encor parler après son imposture.
Le fourbe ! — Prétends-tu nier ton écriture ?
— Ai-je mal lu ?

Elle lui montre les tablettes.

Tiens, lis : vois ton accusateur.
— Chloé, c'est bien Chloé. — Diras-tu non, menteur?

HORACE.

Lydie! au nom des dieux! écoute-moi, Lydie!

LYDIE.

Ah! pouvais-je m'attendre à cette perfidie!
Ah! comme il se jouait de ma crédulité!
Jamais coup plus cruel m'a-t-il été porté!
Le parjure attestait les dieux de sa tendresse!
Il osait défier leur foudre vengeresse!
Quoi d'étonnant, d'ailleurs, qu'il se moque des dieux?
Un infidèle amant ne peut être pieux.
— Et, dupe que j'étais, comme on l'est quand on aime,
Je prenais ses serments pour la vérité même;
J'avais presque un remords de mes soupçons jaloux:
Il s'indignait si bien, que je l'avais absous.
Je m'épanouissais devant ses fourberies
Dont mon cœur altéré buvait les flatteries.
Ah! sottise! — C'était un rôle bien joué.
Il parlait à Lydie en pensant à Chloé.
O dieux! — C'est très-plaisant. Vous avez dû bien rire,
N'est-il pas vrai? pendant qu'on apportait la lyre.
J'ai mis tant de bonheur et tant de bonne foi
A réciter ces vers que je croyais pour moi!
Comme j'en savourais la lente mélopée!
Comme je jouissais de ma gloire usurpée!
Folle! sotte! niaise! — Oui, c'est risible; eh bien,
Toi, ris de ton côté; moi, je pleure du mien.

Elle va tomber dans le fauteuil.

HORACE.

Lydie, écoute-moi!

LYDIE.

C'est affreux! c'est indigne!

HORACE.

Je jure d'effacer cette maudite ligne.

Il lui prend la main

Lydie!

LYDIE, retirant sa main.

Ah! laissez-moi.

HORACE.

J'ai des défauts: d'accord.
J'aime trop les plaisirs, et l'excès est un tort.
Hélas! je veux en vain combattre ma nature;
Mes plus fermes desseins s'en vont à l'aventure.
On m'entraîne au moment où je me corrigeais;
Un rayon de soleil fait fondre mes projets;
Je ne puis voir passer dans la rue une robe,
Sans regarder un peu le pied qu'elle dérobe.
— Mais, pour être léger, je ne suis pas méchant;
Je suis vraiment navré de ton chagrin touchant,
Et me regarderais comme trois fois infâme,
Si je riais des pleurs que répand une femme.
— Voyons! ma chère enfant!

LYDIE, se levant et s'éloignant d'Horace.

Laissez-moi! laissez-moi!

HORACE, la suivant.

Je t'aime.

LYDIE.

Taisez-vous!

HORACE.

Et je n'aime que toi.
Ces vers ne prouvent rien. Fiction poétique!
Il fallait un ïambe à mon vers alcaïque:

Lydie est un dactyle; en mon vers fourvoyé,
Le cœur disait : Lydie ; et le rhythme : Chloé.

LYDIE, *jetant par terre les tablettes qu'elle foule à ses pieds.*

Périssent donc les vers, l'ïambe et les poëtes !
Puissé-je les fouler, tous, comme ces tablettes!

HORACE.

Ivoire infortunée! on te brise les os.

LYDIE.

A ta chère Chloé portes-en les morceaux.

HORACE.

Des vers perdus! pas un dont je me ressouvienne !

LYDIE.

Tant mieux. Je les voudrais dans la mer Caspienne.
Oh ! les poëtes ! race égoïste et sans frein,
Qui sacrifîrait tout pour un méchant quatrain !

HORACE, *entre ses dents.*

Méchant quatrain !

LYDIE.

C'est bien la pire espèce d'hommes
Que nous puissions aimer, ô folles que nous sommes!
On les croit généreux, tendres et délicats:
Ils ont un sens exquis que les autres n'ont pas:
Dans un monde inconnu leur amour nous fait vivre;
Bah ! ces enchantements ne sont que dans leur livre.
Fiction poétique! Au fond, vous les verrez
Terrestres comme un autre, et pas plus éthérés.
Ils ont tant dépensé de feux pour les déesses,
Qu'ils n'en ont plus du tout pour de simples maîtresses,
Et, tant d'amour en vers épuisant leur vigueur,
L'imagination a ruiné le cœur.
C'est pour cela qu'ils ont l'humeur si vagabonde :
Comme ils n'aiment personne, ils aiment tout le monde.

Ah! qu'il vaut mieux choisir un honnête garçon,
Tout simple, et vous aimant de la bonne façon,
— Comme Cérinthe, ou bien Calaïs fils d'Ornithe.

HORACE.

Une bête!

LYDIE.

Il m'adore, et c'est un grand mérite.
— Il est jeune, il est beau.

HORACE.

Hum! pas trop.

LYDIE.

Il me plaît;
Cela suffit.

Regardant Horace.

D'ailleurs, on peut être plus laid.

HORACE.

En mille traits d'esprit sa causerie abonde;
Vous tiendrez les propos les plus jolis du monde.

LYDIE.

On dit toujours très-bien ce qu'on sent. Les amours
Vivent de sentiments, et non de beaux discours.

HORACE.

S'ils vivent de sottise, ils ne feront pas diète.

LYDIE.

Oh! Calaïs n'a pas tout l'esprit d'un poëte;
Il ne sait pas, sans cesse occupé de ses vers,
A tout ce qu'on lui dit répondre de travers:
Il ne veut pas frapper du front les toits célestes,
Pour avoir aligné deux ou trois anapestes;
Il ne se change pas en cygne un beau matin;
Mais il a du bon sens, — ce qui manque à certain.

HORACE.

Eh! prenez-le donc vite!

LYDIE.

En vérité?

HORACE.

Sans doute.

LYDIE.

Fort bien. Votre conseil est bon, et je le goûte.

Appelant Beroé.

Beroé! tu sais bien ce jeune et beau garçon,
Calaïs, qui toujours rôde sous ma maison?

BEROE, *venant vers Lydie.*

Oui, oui.

LYDIE.

Va le chercher. Dis-lui que je l'invite
A souper; que je l'aime, et qu'il vienne au plus vite.

BEROE.

J'y cours, madame.

HORACE.

Attends, ma bonne Beroé.
Tu connais, n'est-ce pas, la charmante Chloé?

BEROÉ.

Chloé, notre voisine?

HORACE.

Oui. Passe chez la belle,
Et dis-lui que j'irai, ce soir, souper chez elle.

LYDIE, *à Beroé, qui la consulte des yeux.*

Va. Fais ce qu'il te dit. Je l'approuve très-fort.

Sort Beroé.

HORACE.

Comme c'est merveilleux d'être si bien d'accord!

LYDIE.

Enfin je vais avoir cette bonne fortune
D'un amant pour moi seule et non pas pour chacune.

HORACE.

Enfin je connaîtrai des amours indulgents
Qui pour l'ombre d'un tort ne battront pas les gens.

LYDIE.

Qu'est-ce que vaut un cœur dont on n'est pas la reine?

HORACE.

Et qu'est-ce qu'un plaisir dont on fait une peine?

LYDIE.

Pour moi, je suis fidèle, et j'entends qu'on le soit ;
Je veux que l'on me donne autant que l'on reçoit,
Et fais très-peu de cas d'un encens que l'on brûle
Tantôt à Lalagé, tantôt à Néobule.

HORACE.

Moi, j'ai l'humeur paisible, et j'ai grand'peur du bruit,
Et d'un œil orageux où toujours l'éclair luit.
L'Amour s'enfuit, chassé par un sourcil farouche,
Et pleure le sourire exilé de la bouche.

LYDIE.

L'amour va revenir, et le rire perdu.

HORACE.

Aux amis négligés je vais être rendu ;
Je pourrai respirer le frais sous ma tonnelle,
Sans craindre qu'un retard m'attire une querelle.

LYDIE, d'un ton passionné.

Oh! viens, cher Calaïs! Je compte les moments.
Mon cœur bondit déjà vers tes embrassements.
Vénus n'est plus à Chypre; elle est toute en mes veines.
Viens, ami! C'est pour toi que fument les verveines,
Pour toi que ces rideaux, mystérieux remparts,

Du passant indiscret repoussent les regards.
C'est pour toi que luira d'une clarté voilée,
Pour toi que s'éteindra la lampe reculée.

Regardant Horace, à la dérobée.

— Il s'émeut.

HORACE, se levant.

Qu'elle est belle, en ce mol abandon!
Livrer cette sirène à mon rival! Fi donc!

Il s'approche de Lydie, qui, à moitié couchée, lui tourne le dos. — A demi-voix et tendrement.

Lydie!

LYDIE, sans se retourner.

O Calaïs! — O volupté divine! —
C'est toi! Sans t'avoir vu, tout mon cœur te devine.

Toujours sans se retourner, pendant qu'Horace lui pose le bout des doigts sur les cheveux.

Détache ces bandeaux qu'emprisonne un seul nœud.

HORACE.

Les beaux cheveux!

LYDIE, tendant la main, toujours sans se retourner.

Ma main attend ta lèvre en feu.

HORACE, baisant la main de Lydie.

La belle main!

LYDIE, se retournant.

Eh quoi! Vous encore!

HORACE.

Moi-même.

LYDIE.

Que faites-vous?

HORACE, lui baisant encore la main.

Je dis à ta main que je t'aime.

LYDIE.

Hélas! je vous prenais pour Calaïs.

HORACE.

Merci.

LYDIE.

J'ai cru que vous étiez déjà bien loin d'ici.

HORACE, montrant les mains de Lydie.

Le moyen de partir, retenu par ces chaînes.

LYDIE.

Près des mains de Chloé les miennes sont vilaines.

HORACE, prenant les mains de Lydie.

Non pas. Ces jolis doigts sont plus blancs que les siens,
Et plus mignons. — Elle a de gros doigts plébéiens.

LYDIE.

Peut-être. — Mais sa taille est superbe.

HORACE, montrant la taille de Lydie.

Ah! déesse!
Devant ce port divin quelle tournure épaisse!

LYDIE.

Un peu lourde, c'est vrai. — Mais quels cheveux!

HORACE, montrant les cheveux de Lydie.

Moins beaux
Que ceux-ci.

LYDIE.

Cependant ils viennent de Lesbos;
On les lui vend fort cher.

HORACE, riant.

Mauvaise!

LYDIE.

Elle est, en somme,
Bien mieux faite que moi pour captiver un homme.
— Courez!

HORACE.

Non.

LYDIE.

Si. J'attends Calaïs, et je croi
Qu'il serait peu décent qu'il vous trouvât chez moi.

HORACE.

C'est bien, je me retire.

LYDIE.

Oui.

HORACE.

Je cède la place.

LYDIE.

Bon.

HORACE.

Lutter contre lui, ce serait trop d'audace.

LYDIE, saluant.

Adieu, seigneur.

HORACE.

Adieu. — Je ne désire pas
Rester ici pour voir Calaïs dans vos bras.

LYDIE.

J'entends bien.

HORACE.

Je ferais une triste figure.

LYDIE.

Mais... oui.

HORACE.

Je m'en vais donc. — Adieu, fourbe! parjure!
Perfide!

LYDIE.

Eh! doucement! qu'avez-vous à crier?

HORACE.

Coquette!

LYDIE.

Quittons-nous sans nous injurier.

HORACE.

Faut-il vous savoir gré de me mettre à la porte?

LYDIE.

Vous avez bien voulu qu'il en fût de la sorte.

HORACE.

Moi! le mot st charmant.

LYDIE.

Vous vouliez en finir.

HORACE.

C'est vous; depuis longtemps, vous me vouliez bannir.

LYDIE.

Est-ce moi, par hasard, qui suis une infidèle?

HORACE.

Est-ce moi qui vous cherche une injuste querelle?

LYDIE.

Si nous nous séparons, pourquoi le faisons-nous?

HORACE.

A qui la faute?

LYDIE.

A vous.

HORACE.

Non. A vous.

LYDIE, mollement.

Non. A vous.

HORACE.

Tant que tu m'as aimé, quand nul autre plus digne
N'entourait de ses bras ton cou blanc comme un cygne,
J'ai vécu plus heureux que Xercès, le grand roi.

LYDIE.

Tant que tu n'as aimé personne plus que moi,
Quand Chloé n'était pas préférée à Lydie,
J'ai vécu plus illustre et plus fière qu'Ilie.

HORACE.

J'appartiens maintenant à la blonde Chloé,
Qui plaît par sa voix douce et son luth enjoué :
Je suis prêt à mourir pour prolonger sa vie.

LYDIE.

Calaïs maintenant tient mon âme asservie :
Nous brûlons tous les deux de mutuels amours,
Et je mourrais deux fois pour prolonger ses jours.

HORACE.

Mais quoi! si j'ai regret de ma première chaîne?
Si Vénus de retour sous son joug nous ramène?
Si, l'ôtant à Chloé, je te rends mon amour?

LYDIE.

Encor que Calaïs soit plus beau que le jour,
Toi, plus traître que l'onde et plus léger que l'heure,
Avec toi que je vive, avec toi que je meure!

HORACE, se jetant aux genoux de Lydie.

Ah! ma bonne Lydie!

LYDIE.

Oui, bien trop bonne, ingrat!

HORACE.

Va, tu n'auras plus lieu de te plaindre.

LYDIE.

On verra.

HORACE.

Par les dieux immortels! par la voûte céleste!
Par le fleuve infernal, aux parjures funeste!
Par...

LYDIE.

Non, plus de serments; ils nous portent malheur.
— Hélas! de tes discours je connais la valeur,
Et pourtant j'ai toujours plaisir à les entendre.

Avec tendresse.

O trompeur!

HORACE.

Terre et mer! sois-je réduit en cendre,
Si...

Entre Beroé.

BEROÉ, à Lydie.

Calaïs, madame, est là, tout rayonnant.
Il demande s'il peut entrer.

HORACE.

L'impertinent!

LYDIE, à Horace.

Eh bien, qu'est-ce qu'il faut répondre?

HORACE.

C'est facile.

A Beroé.

Va dire à Calaïs qu'il est un imbécile.

BEROÉ.

Et puis?

HORACE.

Qu'il peut porter son béotisme ailleurs.

BEROÉ, à Lydie.

Voilà ce qu'il faut dire?

LYDIE.

En des termes meilleurs.

BEROÉ.

Fort bien.

A Horace.

Seigneur, Chloé vous attendra.

LYDIE.

La sotte !

A Horace.

Irez-vous ?

HORACE.

Vous plaît-il que nous soyons votre hôte ?

LYDIE.

Mais son pauvre souper restera sans emploi.

HORACE.

Eh ! non pas ; Calaïs le mangera pour moi.

LYDIE.

Justement ; et la chose on ne peut mieux s'arrange.

A Beroé.

Pour consolation, propose-lui l'échange.

HORACE, à Beroé.

Et pour enseignement, dis-lui que désormais
Il vienne, en pareil cas, tout de suite ou jamais.

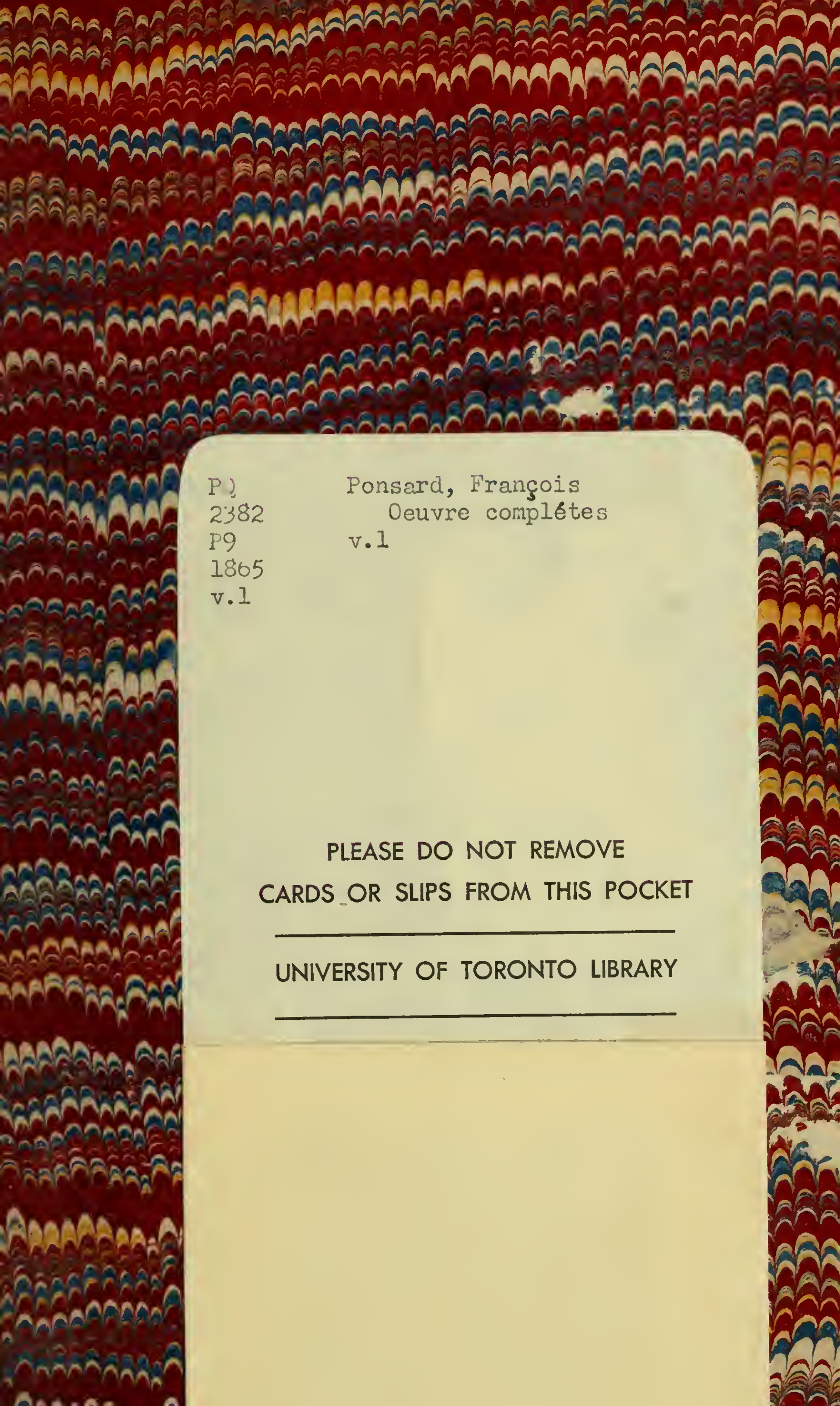
FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.





PQ
2382
P9
1865
v.1
Ponsard, François
Oeuvre complétes
v.1
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 20 19 02 005 3